

HISTOIRE  
DES  
ROUMAINS  
ET DE LA  
ROMANITÉ ORIENTALE  
PAR  
N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE  
SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II  
PAR  
L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. I, PARTIE I  
LES ANCÊTRES AVANT  
LES ROMAINS

B U C A R E S T  
1937

LIVRE I

LES CULTURES PRIMITIVES

## INTRODUCTION

### BASE, SENS ET FRONTIÈRES

L'histoire de la nation roumaine, dont le développement doit être poursuivi à travers les âges, est certainement, en rapport avec toutes les autres nations qui ont passé par le territoire, beaucoup plus large que celui de la Dacie, refuge et point de départ, tour à tour, et surtout avec celles qui, par leur séjour prolongé sur cette vaste base géographique, ont contribué à la formation de cette race.

Parler de toutes ces nations est un devoir inévitable, mais seulement dans certaines proportions. L'histoire de ces races peut être intéressante en elle-même, comme celle de n'importe quel groupement humain, naturellement d'après son importance dans la marche générale du monde, à laquelle chaque peuple ou individu doit être rapporté.

Mais il faut s'arrêter sur l'histoire ou sur le passage d'une de ces nations seulement lorsqu'il est question d'elle et non de la partie de matériaux humains ou de l'influence qu'elle a pu exercer sur une formation de développement propre, autonome.

On ne peut faire d'exception pour aucune. Même la domination passagère de Rome dans ces régions ne peut être considérée dans des chapitres, qui, du reste, se rencontrent de la même façon aussi dans d'autres parties de l'Europe, sur lesquelles se sont étendues, à telle époque, les aigles romaines, mais seulement pour ce qui s'est conservé de la race, des traditions, des institutions dans notre vie elle-même.

De cette façon, à partir de l'époque si mal connue de la pierre non polie, mais simplement brisée en fragments

utilisables pour la lutte, jusqu'à la création dans ces régions d'une première synthèse destinée à être continuellement complétée, tout rentre, serré dans un cadre précis, seulement comme une introduction à ce qui devait se former de tant d'apports et à travers tant de transformations.

La Péninsule orientale de l'Europe se distingue essentiellement des deux autres. Si aucune de ces dernières ne présente une unité parfaite, car la partie de la péninsule ibérique dirigée vers l'Océan a d'autres caractères et surtout s'oriente d'un autre côté que celle qui regarde la Méditerranée, si la large Italie de plaine, entre les Alpes et le Pô, a un autre aspect et une autre utilité que les régions étroites qui se serrent d'un côté et de l'autre de la ligne longitudinale des Appenins, dans ce Sud-Est européen, trois mondes différents voient, exerçant l'un sur l'autre des influences, sans jamais se confondre totalement.

La couronne des montagnes qui la sépare de l'Europe centrale est très au Nord et se trouve reliée à d'autres sierras européennes. Entre les Carpathes et le Danube, il y a un monde aux frontières bien déterminées. Au milieu, une puissante citadelle, mais, parfois, comme en Valachie, avec des défilés d'un passage facile, permettant les rapports, puis, sur la ligne arrondie des pics, une seconde, de collines fertiles, mais bien défendues, lieux de retraite pendant les heures difficiles, centre de rayonnement aux bonnes époques.

Ensuite, d'un côté, la vaste plaine nourricière du Danube ou, en Moldavie, une Suisse de collines et de vallées mêlées d'une façon pittoresque, qui est traversée, comme le corps humain l'est par le système de ses veines, par des rivières qui se rassemblent d'un côté et de l'autre pour se jeter dans le Séreth, alors qu'en Valachie, à laquelle est étroitement relié le Banat, bien qu'il regarde vers l'Occident, les eaux descendent parallèlement vers le Danube.

D'un autre côté, des eaux de même direction s'en vont vers la Tisa, canal collecteur, qui mènera cependant ces vagabondes vers le même empereur des eaux, le Danube.

Ici la montagne réunit ces aspects différents des régions qui se trouvent sous ses pieds. Une marge de mer est à l'Est. Mais le Danube forme une séparation, quoiqu'on puisse croire que jadis un autre cours du fleuve, sur la ligne Cernavoda-Constantza, aurait séparé la Dobrogea supérieure, la mettant en rapport avec la partie gète.

Au-delà du Danube, sur une large étendue féconde, continue la fertilité calme de la plaine valaque. Mais à partir d'un certain endroit des lignes horizontales de montagnes traversent la péninsule des Balkans. Le Balcan, le Rhodope, le Char-dagh continuent, dans des lignes de pierres âpres, empêchant parfois la communication, qui peut être faite seulement par les défilés qu'ouvrent de grandes eaux qui s'en vont vers la Mer Égée, pleine des îles d'un continent submergé; entre le Nord et le Sud, la seule ligne Morava-Vardar ouvre un passage continuellement fréquenté par les marchands.

A l'Occident, une montagne droite s'élève, séparant les habitants qui sont dirigés vers le Pont-Euxin des riverains de l'Adriatique qui, eux, regardent en face la côte de l'Italie. Le monde alpestre du Pinde s'isole de cette façon du contact avec le monde des vallées balcaniques proprement dites.

Tout autour, sur un rivage de mer et sur un autre, de même que dans les îles capricieusement semées à travers l'Archipel, ou bien massées en bloc du côté de l'Asie Mineure, qui a été jadis détachée de cette Thrace, jusqu'à la ligne d'une large île qui paraît avoir été destinée à vivre pour elle-même, la Crète, il y a la rive grecque, mordue par les eaux salées et augmentée pour la navigation par toutes les ouvertures pratiquées de cette façon dans son territoire. Par les cours larges du Vardar, de la Strouma, de la Maritza, des chemins se détachent vers le Nord thrace, et les vaisseaux des Hellènes vont aussi bien vers la Mer Noire et vers la Mer Ionienne ou Adriatique, que vers les mêmes barbares.

Cette région est de fait la patrie d'une seule civilisation, qui s'est étendue par la conquête, par la route périodique des pâtres transhumants, par les aventures des bandes de

pillards, mais la carte géographique ne permet pas *même par ses directions* la fondation d'un seul État.

En effet, certaines sierras de montagnes, les Carpathes, la relie au monde central et aux districts scythes de l'Est. Le territoire qui se trouve sous ces hauteurs est traversé par des rivières qui n'ont pas une seule direction, bien que, au bout, le Dniester à l'Est, la Tisa à l'Ouest, recueillent ces divergences pour les apporter au Danube, qui étend le domaine de son influence du « Caucase » carpathique jusqu'à l'Hémos. Le Balcan et le Rhodope, les sierras horizontales qui s'arrêtent aux frontières de cette péninsule, constituent donc un élément local, alors que les Carpathes de même que le Danube présentent des lignes généralement européennes et déterminent d'autres « bassins » de vie politique. L'Ouest de la péninsule, si multiforme, lequel s'accroche à l'ossature carpathique du Nord, est lui aussi coupé en deux, selon qu'il est question d'une montagne qui présente des plateaux arrondis pour de petits groupes de vie humaine, le Pinde, dont partent les vallées des cours dirigés vers le Sud où sont les plaines de Thessalie, appartenant à une autre influence maritime, ou bien de la côte (arbres méridionaux, mer bleue, îles de roc) de l'Adriatique, qui est reliée par la correspondance de sa situation avec l'Italie. Et ce qui est dominé par les eaux sombres de la Mer Noire, par les eaux claires de la Méditerranée, a à faire avec deux autres directions: le Pont Euxin en Europe et en Asie, au-delà de la frontière du Caucase, représente un monde, et la région méditerranéenne, entre l'Asie Mineure et la Crète, un autre, avec la multitude des fragments d'un continent détruit. Mais ceci appartient à un autre milieu, d'un autre esprit, avec d'autres races, alors que le rivage du Pont et celui de l'Adriatique n'encadrent pas seulement, mais pénètrent et transforment l'intérieur aussi bien que la base carpathique au-delà du Danube.

Mais les différences avec la péninsule italique et celle des Pyrénées s'étendent aussi à la pénétrabilité. L'Italie est fermée par la paroi des Alpes: une route se faufile le long

de la mer à l'Ouest, l'autre est butée par l'éboulement de pierre du Karst. Les défilés des Pyrénées, de pierres hautes, dures, sont plutôt pour les pâtres. De cet autre côté, la plaine eurasiatique pénètre, d'un large accueil, par la Moldavie intérieure et par la steppe du Bărăgan, et le Danube est un chemin ouvert vers l'Occident. C'est une région d'influences continuelles, même un chemin sur lequel les races se succèdent à l'aventure.

L'Italie et l'Espagne-Portugal sont des pays pauvres. Aucune de ces péninsules ne rassemble tout ce qui est nécessaire aux civilisations humaines. De notre côté, les montagnes contiennent du fer, de l'or, de l'argent, même de l'étain; la vigne croît sur la montagne, toutes les céréales étendent leurs riches champs beaucoup plus bas, alors que la forêt fait descendre son ensemble de grands taillis jusqu'au Danube et donne le massif arborescent, long de trois jours de chemin, en Serbie.

Enfin l'Orient, plus ancien de milliers d'années que l'Europe, envoie ici, sans doute ses dangers, mais aussi ses bienfaits. La préhistoire sera plus historique ici et la protohistoire se relie aux grands drames de la civilisation humaine qui ont surgi en Mésopotamie et dans la vallée du Nil. Et l'Orient vient ici directement par les expéditions des rois-empereurs de Perse, par les errements des tribus de pâtres et de guerriers, de même que par la présence des Grecs sur la rive des deux continents.

Par ces conditions géographiques est déterminée l'histoire.

Cependant, au-dessus de tout ce qui n'est pas seulement une apparence, il y a une unité qui s'impose, si on laisse de côté les Grecs seuls qui, du reste, eux-mêmes ne sont jamais restés étrangers à tout ce qui s'est passé derrière le rayon de leurs cités. *C'est l'unité des races fondamentales, des rapports de commerce et de la civilisation la plus ancienne.*

Sur la carte de cette grande unité ancestrale, d'une immense étendue, nous avons déjà présenté les origines de la nation roumaine dans un exposé historique compris dans les

« Histoires d'États » de la collection de Gotha, ainsi que dans un travail destiné aux écoles secondaires <sup>1</sup>.

Dès lors, je disais : « La petite nation roumaine, contenant cependant presque onze millions, représente toute la Romanie orientale et son développement paraît compréhensible seulement si on est orienté sur la vie et l'activité de tout l'élément romain de l'Est européen » <sup>2</sup>.

Nous avons montré aussi depuis longtemps qu'il est nécessaire d'examiner tout ce qui se passe sur ce vaste champ de mouvements et d'existence de nations différentes. Les noms d'aujourd'hui ne doivent pas nous tromper. Sous le Bulgare, il y a très souvent le Thrace, sous le Serbe, fréquemment le Romain, sous le Monténégrin, l'Albanais illyrique, sous le Grec, des éléments humains qui n'ont guère à faire avec le sang hellénique. La langue a donné une conscience aux différents groupes qui portent dans certains cas le nom du conquérant, mais le fond reste commun. Nous l'avons affirmé il y a plus de vingt ans par la fondation même d'un Institut pour l'étude du Sud-Est européen, que nous inaugurons par cette déclaration :

« A notre point de vue, on devra tenir compte toujours plus des grandes unités territoriales dans cette région du Sud-Est de l'Europe où nos délimitations tachées de sang laissent des traces tellement insignifiantes et passagères, de la grande unité de race des ancêtres communs, Thraces et Illyres, plus vivants qu'on ne le croirait, de la résistance opiniâtre de ces formes politiques et sociales qui, pour avoir été appelées, au cours des âges, grecques, bulgares, serbes, roumaines, turques, n'en ont pas été moins romaines, du caractère commun de toutes les grandes influences, occidentales, orientales, septentrionales, de race, de domination, de religion, que nous avons subies » <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Paru aussi comme *Istoria Românilor pentru poporul românesc* (« Histoire des Roumains pour le peuple roumain »).

<sup>2</sup> *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, Gotha, 1905, p. 8, note 1.

<sup>3</sup> *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, I (1914) p. 43.

Un point de vue que la science a accepté avec une certaine difficulté, et la pensée politique nullement.

D'une façon plus décidée cette opinion se rencontre dans les leçons que nous avons données au Collège de France après la Grande Guerre :

« Comme il y a eu une « Romania » occidentale dont se sont détachées les nations française, italienne, espagnole et portugaise, une « Romania » de l'Orient, c'est-à-dire un territoire habité par les Latins d'origine ou d'adoption, non soumis à la domination barbare des rois germaniques ou touraniens, a duré pendant des siècles en Orient, où ses traces subsistent encore.

« Elle occupait un territoire très étendu sur le rivage de la Mer Adriatique et dans les îles voisines, dans toute la région montagneuse de l'intérieur, où les Valaques roumains et les Albanais à demi latinisés la représentent spécialement, puis dans les régions occidentales de la Serbie actuelle, où elle se reliait, au-delà du Danube et de ses affluents occidentaux à la forte latinité de Pannonie, de la Vindélicie, du Noricum. La Dacie de Trajan lui appartenait en entier, et des nouveaux courants colonisateurs s'en détachaient vers la steppe.

« Mais ceci ne donne pas encore une idée de son importance : le territoire grec dans les Balcons n'était pas si large qu'on l'affirme, sur la foi des inscriptions employant la langue littéraire à la mode. La Scythie Mineure, la Dobrogea actuelle, en faisait partie et, comme les Grecs n'avaient, sauf leur influence dans la Macédoine illyrienne, que le littoral de la Mer Noire, couvert depuis longtemps de colonies ioniennes et doriennes, il faut admettre que les vallées intérieures de la péninsule, habitées d'abord par les races énergiques et assez nombreuses des Illyres et des Thraces, vécurent sous l'influence latine avant de se fondre en entier dans cette Romania orientale<sup>1</sup> ».

Il s'impose donc d'examiner la Dalmatie<sup>2</sup>, tout le

---

<sup>1</sup> *Les Latins d'Orient, conférences données en janvier 1921 au Collège de France* (Paris, 1921), pp. 3—4.

<sup>2</sup> Voy. Patsch, *Dalmatien und Dacien*, dans les *Mitteilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, VI, p. 262 et suiv.

territoire bulgare, considéré comme thrace <sup>1</sup>, la Serbie, des parties de la Grèce, à côté des régions de liberté roumaine, et la Transylvanie où, parmi les éléments étrangers ont travaillé un Goos <sup>2</sup> et un Téglás <sup>3</sup>.

Nous ajouterons qu'en un certain sens, cette nécessité se rencontre chez quelqu'un dont les errements sont nombreux et que nous avons considéré comme un ennemi personnel des Roumains, Robert Rösler <sup>4</sup>, qui n'était pas, du reste, un Saxon de Transylvanie, mais un professeur de Graz. Aucun des savants qui se sont occupés des Balkans, restant dominés par l'idée slavo-grecque, n'a admis ce point de vue, jusqu'à MM. Budimir et Skok, qui ont commencé à publier une revue de balcanologie sur cette base.

Nous trouvons cette affirmation nettement exprimée aussi dans l'ouvrage d'un archéologue de grande renommée, Basile Pârvan: « Nous, les Roumains d'aujourd'hui, nous ne sommes pas seulement les descendants des Romains de Dacie, mais, en même temps, les descendants, comme sang et comme âme, de tout l'Empire romain d'Orient », — c'est-à-dire de toute la romanité de cette région orientale de l'Europe. Et l'affirmation est encore plus nette un peu plus loin: « Aujourd'hui c'est une chose établie que la nation roumaine sur la rive gauche du Danube est, au point de vue de son essence latine, une île sauvée par les circonstances géographiques et historiques d'une plus grande unité provinciale romaine du centre et du Sud-Est de l'Europe, qui a été noyée dans les ondes des immigrations slaves du moyen-âge » (Pârvan citait aussi nos leçons, déjà mentionnées, du Collège de France et publiées sous le titre « *Les Latins d'Orient* » <sup>5</sup>.)

<sup>1</sup> Voy. aussi Tomaschek, *Über Brumalia und Rosalia et Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1869, 1882.

<sup>2</sup> Voy. *Archiv für siebenbürgische Landeskunde*, N. F., XII.

<sup>3</sup> Voy. plus loin le chapitre sur la Dacie avant les Romains et après.

<sup>4</sup> Voy. *Die Geten und ihre Nachbarn*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, XIV (1863); *Das vorrömische Dacien*, *ibid.*, XLV (1864); *Dacier und Romänen*, *ibid.*, LIII (1866); *Rumänische Studien*, Leipzig, 1871.

<sup>5</sup> *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, p. 14.

Nous devons dire que cette opinion est répétée aussi par un des meilleurs élèves de Pârvan, M. Radu Vulpe: « Dans la recherche difficile des origines de notre nation, rester entre les limites de l'horizon relativement restreint du territoire de l'ancienne Dacie, ceci ne peut guère nous conduire au résultat le plus satisfaisant »<sup>1</sup>.

Pârvan a compris donc l'unité que forme d'une certaine façon le territoire compris « entre les frontières géographiques, qui sont les Alpes noriques, le Bosphore Cimmérien, les Carpathes du Nord, l'Olympe »<sup>2</sup>. Mais il lui arrivera aussi de penser autrement, se bornant à un horizon purement septentrional, beaucoup plus restreint, celui du monde danubien sur les deux rives du grand fleuve, — limite qui constitue un rapetissement, une diminution que nous ne pouvons accepter, — et il écrit donc, dans un de ses derniers travaux: « la vallée du Danube et ses larges plaines nourricières, de la Pannonie, de la Dacie et de la Moesie, ont constitué un organisme indivisible à tous les points de vue: économique (paysans agriculteurs, résistant à toutes les invasions et conservant leur romanisme partout où ils se trouvaient, d'une grande activité féconde *sur place*), linguistique (les mêmes patois parlés sur tout ce grand territoire parce que les chemins de circulation étaient là extraordinairement nombreux et faciles et le Danube lui-même était l'artère centrale même de ce système), spirituel (pour cette civilisation rurale romaine greffée partout sur un même fond de civilisation celte, de la Bavière jusqu'à la Dobrogea et en Besarabie), ethnographique (car, parlant au propre, il n'y a qu'une seule nation à la base de tout le romanisme oriental: les Daco-Gètes, de la Moravie et de la Pannonie jusqu'au Dniéper et aux Balcanes)<sup>3</sup> ». Ce qui signifie donc une extension vers l'Occident, mais un recul vers le Midi et l'Orient.

---

<sup>1</sup> *Civilisation illyre* (en roumain), dans notre *Revista Istorică*, 1928, p. 14.

<sup>2</sup> *Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-roumain* (en roumain), Bucarest 1911, p. VIII.

<sup>3</sup> *Revue Dacia*, II, p. 240.

Sur le même territoire que nous avons le droit de prolonger à l'Est comme à l'Ouest, jusqu'aux derniers points où ont vécu nos ancêtres les plus lointains, d'autres ont cherché, avec beaucoup de science et de courage, à projeter leur droit national, appuyé sur des faits très anciens d'habitation et de civilisation.

Ainsi, sans parler de certaines théories allemandes, comme celle de Gustaf Kossinna, qui amènerait toute la civilisation néolithique à la *Mittel-Europa*, des nationalistes russes, comme M. Rostovtsev, ont voulu commencer l'histoire de la Russie par la grande civilisation préhistorique et protohistorique du Sud du territoire où s'est formé ensuite l'État russe <sup>1</sup>.

Nous avons le devoir d'opposer à ces conceptions qui convergent vers les Carpathes roumaines par deux mouvements rivaux, reliés aux usurpations à nos dépens qui n'ont cessé que par notre terrible sacrifice d'hier, notre conception, que nous croyons correspondre aux constatations les plus évidentes des différents rameaux de la science.

Pour l'histoire des Roumains, on doit commencer donc aujourd'hui, par opposition à ce que nous faisons nous-mêmes il y a quarante ans, quand nous avons commencé à la traiter, par ces synthèses ancestrales dans lesquelles une partie décisive appartient à nos prédécesseurs les plus anciens. Pârvan a essayé de le faire, rassemblant des témoignages historiques par dessus des descriptions d'archéologue, dans son ouvrage *Getica* (1926), et ceci non sans avoir continué une direction sur laquelle il a trouvé bon de garder le silence. Aujourd'hui, par des confrontations historiques, par la méthode de recourir à des parallèles trouvés dans d'autres pays, à d'autres époques, le procès de développement, devant lequel s'effondrent les périodisations strictes par époques et par sous-divisions, apparaît d'une façon beaucoup plus claire, permettant de reconnaître une action organique, exercée sur un même fond et par l'effet des mêmes influences, au dessus des siècles et des milléniums.

---

<sup>1</sup> *Scythians and Greeks*, p. 207 et suiv.

## CHAPITRE I

### TRACES SOUTERRAINES

#### I. RECHERCHES

Après une époque de dilettantisme romantique <sup>1</sup>, avec un César Bolliac, débutant plein de mérite, actif et intelligent, un Démètre Butculescu, un Nicolas Beldiceanu, s'intéressant aux recherches de préhistoire et d'histoire, un Grégoire Buțureanu, découvreur enthousiaste des traces les plus anciennes de la vie préhistorique et protohistorique en Moldavie, et même après les premières recherches, scientifiques, d'un Alexandre Odobescu, des études dans le domaine de la préhistoire ont été commencées, avec persistance et pénétration, par M. J. Andrieșescu, à partir de son travail, admirable, de 1912, *Contribuție la Dacia înainte de*

---

<sup>1</sup> On trouvera le résumé des fouilles entreprises dans les pays roumains dans l'ouvrage cité plus bas, dans le texte, de M. J. Andrieșescu, p. 12 et suiv. (bibliographie complète, avec le répertoire, d'une minutie parfaite, des objets découverts jusqu'à la veille de la Grande Guerre). Cf. Andrieșescu, *Rumänien (1920—1926)* dans le *Vorgeschichtliches Jahrbuch*, III, pp. 212—217. Pour les études d'amateur d'un Bolliac, à Vădastra, voy. N. Densusianu, *Dacia Preistorică*, p. 32. A Oltenița, *ibid.*, p. 43. Cf. Grégoire Buțureanu, dans l'*Archiva soc. șt. și lit.* de Jassy, I, et N. Beldiceanu, *Antichitățile din Cucuteni*, Jassy 1885. Nous ne critiquerons pas les constructions bizarres, qui vont jusqu'à une psychose, du si vénérable historien N. Densusianu, dans sa « Dacie Préhistorique ». On s'étonne même que quelqu'un d'un esprit si méthodique que M. Radu Vulpe ait pu écrire sur ce livre : « Travail qui, bien que fantastique, et erroné en fait de détails, de conclusions, est cependant très important par les matériaux rassemblés » (*Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1924, p. 84, note 2). Car les matériaux sont ceux qu'on emploie couramment. Pour la Transylvanie, voy. Schuller, *Siebenbürgen vor Herodot*, dans l'*Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, XIX, p. 97 et suiv.

*Romani*, dans lequel, ainsi qu'il le dit lui-même, il a recherché — sur la base des travaux de Hubert Schmidt <sup>1</sup>, de ceux de von Stern, lequel, ancien professeur à Odessa, venait de l'école russe d'un Chvoïka, qui a découvert la civilisation de Tripolié, de Hampel, qui a travaillé en Hongrie, ayant comme successeur un Dörpfeld, d'un Hubert Schmidt, lequel était arrivé à fixer un rapport, qu'on veut conserver en dépit du sens des réalités sans lequel l'archéologie aussi, surtout la préhistoire, et tous les départements de la philologie ne sont qu'une autre métaphysique, entre Troie et Mycène, d'un côté, et la Hongrie, de l'autre, — à mettre en vue l'existence en pays roumain d'une grande civilisation préhistorique du type qu'on appelle « Lausitz ».

Dès le commencement d'une longue et féconde carrière cet esprit puissant et clair voyait nettement le problème de la préhistoire dans ces régions. Dans sa thèse de 1912 il pouvait parler donc ainsi: « On est à même de prouver par des faits d'une authenticité reconnue que la civilisation de la Dacie avant les Romains représente non pas le passage brusque d'un état de barbarie à un autre de lumière puissante et claire, mais plutôt le développement calme et continu, selon les circonstances et les régions, *sur un fond de civilisation populaire* — plus fort que tout — d'une succession d'époques ayant un caractère de ténacité exceptionnelle. Peut-il y avoir quelque chose qui découvre plus d'horizons nouveaux que le fait que, alors qu'à l'époque romaine la civilisation du Danube inférieur se concentrait dans un coin du Sud-Ouest de la Dacie, avant cette époque une civilisation d'une importance extraordinaire se développait dans les régions de l'Est, la grande Moldavie jusque vers le Dniester, identique à la civilisation des régions transylvaines jusque vers le Danube moyen et du Sud du Danube jusqu'à la Mer Égée ? » <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. son travail définitif, qui a beaucoup tardé, *Cucuteni, in der oberen Moldau, Rumänien. Die befestigte Stellung mit bemalter Keramik von der Stein- kupferzeit bis in die vollentwickelte Bronzezeit*, Berlin-Leipzig, 1932.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, pp. VII—VIII.

Reliant ces résultats à ceux de la nouvelle école de pré-histoire berlinoise, d'élan si téméraire, d'un Kossinna, le professeur bucarestois attribuait aux Thraces, dont il devait admettre la large extension vers l'Est, la création de toute cette civilisation <sup>1</sup>.

En échange, partant sur une autre route et abandonnant d'une façon tacite sa première base, Pârvan cherchait, dans sa dernière synthèse, exprimée à l'occasion des conférences qu'il a données à Cambridge et qui ont été publiées après sa mort, à mettre en rapport toute l'ancienne civilisation préhistorique du Danube avec l'Italie du Nord par les produits « attestins » et « villanoviens ». La civilisation scythe aurait affaibli ces rapports. Des rapports de moindre importance auraient eu lieu avec le Sud et avec l'Est. Selon lui, du reste, les Gètes, et d'autant plus les Daces, sont différents comme civilisation culturelle des Thraces des Balcans <sup>2</sup>.

On voit bien le courant nouveau d'idées, déterminé par les conditions dans lesquelles les Roumains ont réalisé leur unité nationale.

Pendant la Grande Guerre, des fouilles ont été pratiquées seulement par des savants qui étaient accourus travailler sous la protection de l'armée d'occupation allemande, ainsi que l'a fait C. Schuchardt, connu par ses études sur les vallums, auteur d'un livre assez connu sur l'*Alteuropa*, à Cernavoda, sur le Bas Danube <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voy. aussi le même, *Asupra epocii de bronz în România*, dans le « Bulletin de la Commission des Monuments Historiques », 1915, p. 5, note 3.

<sup>2</sup> Voy. *Dacia, An outline of the early civilizations in the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge 1928.

L'opinion de l'identité géto-thrace, appuyée aussi sur une collection attentive de tous les noms, peut être trouvée dans Mateescu, *Ephemeris dacoromana*, I, p. 105 et note 6.

<sup>3</sup> *Cernavoda, eine Steinzeitsiedlung in Thrakien*, dans la *Prähistorische Zeitschrift*, 1924 p. 9 et suiv. Cf. Langesdorff et J. Nestor, *ibid.*, 1929, pp. 228—229. Cf. aussi Léonard Franz, *Vorgeschichtliche Funde aus Rumänien*, dans la *Prähistorische Zeitschrift*, IX.

Seulement après la conclusion de la paix, M. Andrieşescu continuant ses fouilles <sup>1</sup>, on a recommencé à travailler dans ce domaine. Basile Pârvan partait de l'archéologie classique pour chercher ensuite, après s'être initié dans cet autre domaine, à élever de vastes synthèses qui, trop précises, à cause de son accoutumance d'historien, peuvent être attaquables. Depuis longtemps déjà, après un Saxon, M. Julius Teutsch, et, en même temps, un Hongrois, M. François László, M. Martin Roska a commencé de pareilles explorations en Transylvanie où, plus récemment, des Saxons aussi ont fait des études <sup>2</sup>. Sur la même ligne que Pârvan, mais sans une nuance individuelle, a travaillé et continue à travailler toute une école roumaine: feu Mateescu, M. et M-me Vulpe <sup>3</sup>, M. et M-me V. Cristescu, M. et M-me Vladimir Dumitrescu <sup>4</sup>, M. George Stefan, M. Dorin Popescu, M. D. Berciu <sup>5</sup>, M. D. V. Rosetti <sup>6</sup>.

M. Ploşor a travaillé pour son propre compte et M. J. Nestor s'est gagné une excellente préparation allemande. A côté de M. Andrieşescu, qui a fait des fouilles dans les localités suivantes: à Piscul Crăsanilor, dans le district de Ialomiţa <sup>7</sup>, à Sultana <sup>8</sup> et à Zimnicea, de jeunes archéologues ont fouillé dans le voisinage de Bucarest: à Căşcioare, à Mănăstirea et à Băeşti-Aldeni, à Tinosul, dans le district de

<sup>1</sup> Voy. son étude *Piscul Crăsanilor*. Cf. Pârvan, *Getica, O protoistorie a Daciei*, Bucarest 1926, p. 173 et suiv.

<sup>2</sup> V. H. Reinerth, *Siebenbürgen als nordisches Kulturland der jüngeren Steinzeit*, dans *Mannus*, Suppl. VII, 1929 (inaccessible pour nous, de même que quelques autres éléments de bibliographie).

<sup>3</sup> Voy. par ex. *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XVII, p. 40 et suiv. Cf. aussi *Revista Istorică Română*, IV, p. 311.

<sup>4</sup> Voy. aussi *Dacia*, III—IV, *passim*.

<sup>5</sup> Voy. aussi Mémoire XXI de l'Institut d'Archéologie Olténienne.

<sup>6</sup> Voy. les fascicules du même Institut de Craiova, créé par le même M. Nicolăescu-Ploşor. — M. D. Rosetti a fait des fouilles en marge même de Bucarest et est arrivé à prouver l'existence d'une riche population préhistorique dans les environs de la capitale roumaine. Voir ainsi *Săpăturile dela Vidra*, dans les publications du Musée de Bucarest, I.

<sup>7</sup> *Piscul Crăsani*, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, III, 3.

<sup>8</sup> Voy. *Bul. Com. Mon. Ist.*, XIX, p. 170 et suiv.; XXII, pp. 71 et suiv., 165 et suiv.; les fouilles de Sultana, dans la *Dacia*, I, p. 51 et suiv.

Prahova, à Sărata-Monteoru, dans le district de Buzău, où il y a une intéressante cachette préhistorique entre des collines d'argile entremêlées, à Gumelnița, près d'Oltenița <sup>1</sup>, à Boian, sur un lac <sup>2</sup>, à Fundul-Chiselet, à Glina, en Olténie, surtout à Vădastra (district de Romanai) <sup>3</sup>, puis en Moldavie, à Drăgușeni, Ruginoasa et Boureni (district de Baia), à Poiana, près de Tecuciu (Piroboridava; gué du Séreth) <sup>4</sup>, à Cornii-de-Sus (district de Tecuciu) <sup>5</sup>, à Horodiște (district de Dorohoiu) <sup>6</sup>, à Baia <sup>7</sup>; en Transylvanie, seulement à Lechința, sur la rivière de Murăș <sup>8</sup>. L'activité continue encore sans interruption <sup>9</sup>.

Aux recherches de la nouvelle génération en Roumanie se sont ajoutées celles du plus ancien archéologue hongrois, M. François László <sup>10</sup>, et sur les trouvailles de Șipeniț, dans l'ancienne Bucovine autrichienne, une étude de l'Anglais

<sup>1</sup> Voy. Vladimir Dumitrescu, dans la *Dacia*, I, p. 325 et suiv.; II, p. 29 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Christescu, dans la *Dacia*, II, p. 249 et suiv.

<sup>3</sup> Joan Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, Frankfurt 1933.

<sup>4</sup> Radu et Catherine Vulpe, dans la *Dacia*, III—IV, p. 253 et suiv. Cf. aussi dans la *Viața Românească*, XXII (1930).

<sup>5</sup> Voy. C. Solomon, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, XX (1927), p. 117 et suiv.

<sup>6</sup> Voy. Hortense Dumitrescu, dans *În memoria lui V. Pârvan*, pp. 112—120.

<sup>7</sup> Voy. *Dacia*, III—IV, pp. 46—55.

<sup>8</sup> Voy. G. Ștefan, dans la *Dacia*, II, pp. 138 et suiv., 385 et suiv. Voy. *ibid.*, p. 304 et suiv.

<sup>9</sup> Le résumé général et les rapports avec la pensée de Pârvan jusqu'en 1926, chez Andrieșescu, *Vasile Pârvan*, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, XXII (1929), p. 147. Un catalogue comprenant les travaux plus récents, dans C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, pp. 21—23 (où les indications sont seulement esquissées, l'auteur ne montrant pas l'origine d'une information confuse et défectueuse. Des travaux sont confondus avec des identifications). Voir sur ce point aussi D. Tudor, dans le « Bulletin de la Commission des Monuments Historiques » (en roumain), 1933, p. 76 et suiv.

<sup>10</sup> Voy. *Dacia*, I, p. 1 et suiv. (sur les fouilles d'Ariuşd, avec la bibliographie des travaux de l'auteur). Cf. Ét. Kovács dans l'*Anuarul Institutului de studii clasice*, I, p. 89 et suiv. (à Decia, près du Murăș) et aussi Roska, *ibid.*, p. 73 et suiv. (à Valea-lui-Mihai).

Childe <sup>1</sup>, un des meilleurs connaisseurs du Danube pré-historique, auquel il a consacré un grand ouvrage.

Les résultats, encore soumis à une discussion qui est parfois passionnée, doivent être considérés dans un autre état d'esprit que celui des découvreurs enthousiastes. L'historien habitué à la vie même des nations a certainement le droit de conserver son point de vue et de penser à tout ce que peuvent donner les invasions passagères, les colonisations éphémères, les achats et échanges et surtout un incalculable hasard.

M. Andrieşescu lui-même s'est posé de nouveau la question, devant l'art admirable des vases à ornements « spiralo-méandriques » peints, mais surtout ceux de la dernière façon, si « des populations passagères ne l'auraient pas apporté dans un milieu vivant autrement, dans des circonstances de vie assez réduites » <sup>2</sup>, ce qui coïnciderait, du reste, avec l'apparition subite et la catastrophale disparition de la race qui, dans les cavernes du Sud-Ouest de la France et de l'Espagne du Nord, a créé l'extraordinaire art magdalénien. Mais la persistance jusqu'aujourd'hui, ainsi qu'il sera montré plus loin, des mêmes types artistiques dans plusieurs pays ayant cependant une base thrace, dans tout le Sud-Ouest de l'Europe, avec des prolongations, par dessus l'Asie Mineure et la Mandchourie, jusqu'au Mexique, montre qu'il ne peut pas être question d'apparitions éphémères.

---

<sup>1</sup> Schipenitz. Cf. François László, dans la revue *Convorbiri literare*, 1924, p. 876.

<sup>2</sup> Andrieşescu, *Asupra epocii de bronz în România*, p. 5.

## CHAPITRE II

### ÉPOQUE PALÉOLITHIQUE

Des recherches faites en Transylvanie, de même qu'en Hongrie, ont établi des traces *appartenant à une époque de pierre non polie*, avec des mammouths, des bisons, des cerfs, des ours de cavernes, dans les cavernes elles-mêmes et même en dehors d'elles, pour la région du Bihor, à l'Occident de la Transylvanie, jusque dans les environs de Braşov<sup>1</sup> (Kronstadt), et, vers le Nord, jusque vers Cluj (Klausenburg). Le renne et surtout l'ours des cavernes étaient les compagnons principaux des habitants de ces refuges<sup>2</sup>.

Il serait possible qu'un souvenir de l'époque où on prenait comme matériaux la pierre dure du silex pour en faire des armes survive dans des noms comme Vârful Cremenei (« le Pic du silex »), Dealul Cremenos (« la Colline du silex »),

---

<sup>1</sup> V. Martin Roska, dans la *Dacia*, II, p. 404 et suiv.; III—IV, p. 8 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. le même, dans le *Bulletin de la Société des sciences de Cluj*, II, p. 193 et suiv.; II<sup>2</sup>, p. 183 et suiv., et aussi les observations de l'abbé Breuil. Cf. *Dacia*, I, p. 297 et suiv.; Nicolăescu-Plopşor, dans la revue *Năzuinţa*, V (1926), 2; Étienne Pathe, *Souvenirs de voyage en Roumanie, Notes de préhistoire*, dans le *Bulletin de la société préhistorique française*, 1931 (où aussi l'article de M. N. N. Moroşan, *La plus jolie pointe en feuille de laurier solutréenne de la Roumanie, son importance archéologique et géologique*). C'est une étude étendue, reproduisant le résultat des recherches roumaines jusqu'à ce moment, par régions et par ordre alphabétique, indiquant partout aussi la bibliographie entière; l'illustration, très soignée, ne manque pas. C'est un catalogue d'une richesse et d'une précision étonnantes, dû à un professeur de sciences à l'Université de Poitiers, ayant des vues originales. Ce travail mériterait une nouvelle édition. Du reste il s'étend aussi sur le néolithique et à la fin l'auteur donne une illustration choisie, d'une belle exécution.

Cremenarul (« le fabricant d'objets en silex »), Valea Cremenei (« la Vallée du silex »), Cremenarii (« les exploiters de silex »), dénominations qui montrent tout un village ayant comme source de revenus l'exploitation de la pierre dure. Le nom que porte en roumain le silex, *cremenea*, paraît même être d'une très ancienne origine <sup>1</sup>.

L'époque paléolithique se rencontre de même, bien que pour une période un peu ultérieure, aussi dans les régions au Sud des Carpathes, et notamment au Nord de la Moldavie, sur la vallée du Pruth (à Ripiceni et Cuconeşti-Vechi, dans le district de Botoşani), présentant des restes d'animaux, surtout de cerfs, et aussi dans certaines parties de la Bessarabie, sur la vallée du Dniester, du côté de la ville de Hotin, ou de celui du Nord-Est, vers Lipcani, Mămăliga, Dărăbani <sup>2</sup>. Cette région se relie à celle, ayant aussi des ossements de mammouth, dans la Russie occidentale, sur les rivières du Dniéper et du Don, avec une continuation qui s'étend à travers la steppe jusqu'au cours de l'Oka <sup>3</sup>. Mais on a observé aussi que le dépôt de restes importants près de Kiev représente « le seul établissement paléolithique qui eût été exhumé dans le Sud de la Russie <sup>4</sup> ».

Dans les Balkans, plus rarement en deçà du Danube, ça et là, on a retrouvé des dolmens et des menhirs, comme en Bretagne, mais bien moins importants et moins variés que là, tout en contenant le même mystère d'une destination religieuse. De pareilles pierres sont parsemées sur la montagne du district olténien de Gorj jusqu'à celui de Dâmboviţa, dans la Grande Valachie <sup>5</sup>.

Dans notre paléolithique, il ne peut pas être question, bien entendu, de grandes préoccupations artistiques. Ce que M.

<sup>1</sup> N. N. Moroşan, *Le solutréen de la Roumanie extracarpathique et ses rapports avec celui de la Transylvanie et des pays limitrophes*, Chişinău 1933 (dans les *Arhivele Basarabiei*, V, pp. 230—231).

<sup>2</sup> Ceslav Ambrojevici, *Der paläolithische Mensch in Bessarabien*, Berlin 1920.

<sup>3</sup> Minns, ouvr. cité, p. 130.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>5</sup> Voy. Andrieşescu, *Contribuţie*, p. 19 et notes 86, 87.

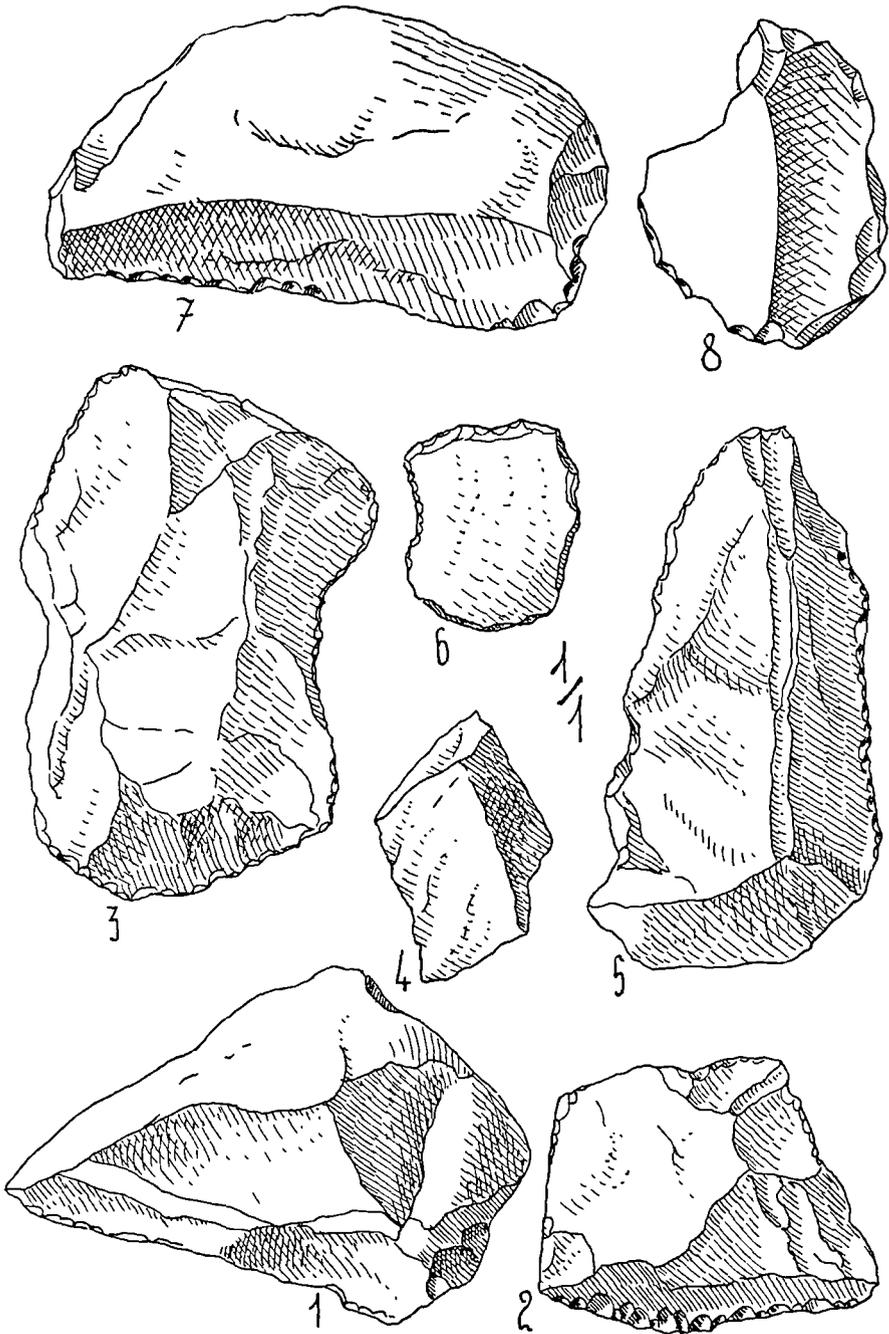


Fig. 1. — Armes du paléolithique transylvain (Ohaba-Ponor).  
 Martin Roska, dans la *Dacia*, III-IV, p. 16.

Andrieşescu <sup>1</sup> considérait comme venant de cette époque même témoigne d'un travail très élémentaire et absolument ordinaire.

Le grand art des cavernes gallo-ibères, d'un naturalisme si effarant, d'une si grande habileté à reproduire les gestes, les mouvements, ce miracle d'une « barbarie » aussi ancienne, qui dépasse tout ce que peut donner, à notre époque, une « civilisation » très avancée, qui malheureusement ne vit que trop peu directement en contact avec la nature et en arrive à ne plus en pouvoir découvrir les secrets, ne trouve dans ce Sud-Est européen rien de correspondant à l'aspect impressionnant des taureaux, des rennes, des ours, contre lesquels on combattait sans cesse, dont venait aussi la nourriture habituelle et dont la représentation sur les parois de ces cachettes préhistoriques présentait pour les chasseurs de cette époque une garantie de succès dans la poursuite des bêtes féroces. A peine avons-nous quelques représentations humaines que M. Nicolăescu-Plopşor a soumises aussi à l'examen de l'abbé Breuil, alors que dans la grande découverte russe près de Kiev on a trouvé aussi des tentatives de peinture naturaliste <sup>2</sup>.

Les figures « rupestres », d'après l'opinion de celui qui les a découvertes, M. Plopşor, qui ont été trouvées dans le district de Gorj, en Olténie, présentent un art certainement très inférieur, mais dans lequel il y a tout de même les éléments naturalistes qu'on a rencontrés dans ces célèbres cavernes de la France et de l'Espagne, avec les mêmes animaux dans l'élan de la lutte, ensorcelés par ces dessins pour pouvoir être plus facilement tués. Dans la découverte faite en Roumanie, des cerfs et des chevaux paraissent surgir. Mais ici, à côté d'une représentation du soleil qui renvoie aux superstitions scandinaves, nous avons aussi l'homme, même vêtu,

---

<sup>1</sup> Voy. Nestor, ouvr. cité, pp. 14—17. Pour une figure supposée d'animal, le même. — M. Andrieşescu a préparé un catalogue des objets de silex appartenant au Musée de Bucarest (voir *Dacia*, I, p. 326, note 1). Notre collègue a bien voulu faire la révision de ces pages, complétant ça et là la bibliographie.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 131.

portant une espèce de tiare sur la tête, l'homme dans toutes les positions et dans toutes les attitudes et même sans ce soulignement du sexe qui joue un rôle si important dans les représentations humaines de l'Occident. Ces figures sont coloriées <sup>1</sup>.

Il est intéressant de remarquer que des restes de cavernes paléolithiques se trouvent près de Baia-de-Fier (« Mines de fer »), ancienne exploitation préhistorique qu'il faut placer en même ligne que Baia-de-Aramă (« Mines de cuivre »), qui a dû exiger un autre établissement. On a trouvé, du reste, des survivances paléolithiques aussi dans la Dacie centrale <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Les articles de M. Nicolăescu-Plopșor, dans les *Arch. Olteni*, V, VI (avec dessins), VIII, IX; dans les Mémoires du Musée Olténien, I (1929); dans l'*Anthropologie*, XLI (1931) (*L'art rupestre carpatho-balcanique*). Cf. de prétendus dessins transylvains chez Martin Roska, dans la *Dacia*, I, p. 310. Rien de cette espèce n'a été trouvé dans les Balcans (*Bulletin de la Société d'archéologie bulgare*, II et III, 1911—1912).

<sup>2</sup> Voy. J. Andrieșescu, *Des survivances paléolithiques dans le milieu néolithique de la Dacie*, 1929 (*Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, XV) (fouilles de Sălcuța).

## CHAPITRE III

### ÉPOQUE NÉOLITHIQUE

« Un tableau des civilisations néolithiques en Roumanie ne peut être esquissé pour le moment qu'en traits tout à fait larges et avec des lacunes », voici ce que disait un des meilleurs connaisseurs, parmi les jeunes, de l'époque préhistorique en Roumanie <sup>1</sup>. Et nous croyons qu'on pourrait dire la même chose de la même époque pour les régions voisines de la Roumanie d'aujourd'hui, régions qui font partie elles aussi du territoire sur lequel s'est formée la nation roumaine.

Quoi qu'il en soit, les travaux de ce dilettante si actif qu'a été Grégoire Butureanu, mentionné plus haut, près du village de Cucuteni, dans le voisinage de Jassy, à proximité du territoire si bien caractérisé du Pruth, qui ressemble à celui du Dniester, du Dniéper et du Boug, donc dans la zone de steppes qui est devenue plus tard seulement scythique, ont ouvert une série de recherches qui, devenant ensuite l'apanage des spécialistes, comme l'Allemand Hubert Schmidt, auquel on avait confié le précieux dépôt conservé dans les caves de l'Université de Jassy <sup>2</sup>, sont entrées dans la sphère d'intérêt général sous la forme d'une science nouvelle et

---

<sup>1</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 31. Les rapports avec « la Russie, la Pologne, les pays des Sudètes, la Hongrie, la Serbie, la Bulgarie, la Grèce » ont été fixés par le même d'une façon précise. Voy. aussi Albin Stocky, *La Bohême préhistorique*, I, *L'âge de pierre*, Prague 1929.

<sup>2</sup> Voyez les fouilles les plus récentes faites par M. Dascalu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, III, p. 195 et suiv.; VI. Dumitrescu, dans la revue *Istros*, II. Voy. *Arhiva societății științifice și literare din Iași*, I, p. 257 et suiv.; Hubert Schmidt, *Cucuteni in der oberen Moldau*, cité plus haut.

passionnante pour les esprits hardis, amateurs de découvertes extraordinaires et d'hypothèses souvent non refrenées.

On a découvert de cette façon une autre civilisation que celle du Danube, gète et moesique, et même que celle des établissements scythes proprement dits le long des grandes rivières. C'est un monde spécial, qui s'est confondu plus tard avec celui des Scythes ou des Daco-Gètes. Son principal caractère est que l'habitation est sise dans une région de vallée intérieure, sur le faîte d'une colline et paraît être déterminée par la retraite des anciens habitants devant un danger venu de la steppe <sup>1</sup>. Cette région s'étend, — ainsi que nous l'avons déjà dit, — à cause des rapports non interrompus entre les deux versants des Carpathes de Moldavie, aussi dans le pays des Szekler, à l'Est de la Transylvanie, mais, en descendant, elle dépasse les confins de la Moldavie <sup>2</sup>, car on a trouvé des éléments semblables aussi dans la région, tout aussi vallonnée et naturellement cachée, du village de Monteoru, dans le district de Buzău, et à Băești-Aldeni <sup>3</sup>.

Bien entendu <sup>4</sup>, les civilisations n'apparaissent pas nettement et absolument séparées, mais, dans celles qui sont plus nouvelles, des éléments de l'époque déjà fermée se conservent. Toutes les époques ont donc laissé des traces dans les vases d'un caractère si particulier qu'on a trouvés à Gherghina <sup>5</sup>. Des survivances paléolithiques ont pu se conserver dans le néolithique, de même que le néolithique apparaîtra mêlé, en plusieurs endroits, à des objets appartenant à l'époque du bronze. Car jamais une civilisation nouvelle ne recouvre complètement le passé: ainsi, en ce qui concerne les

<sup>1</sup> Cf. aussi Nestor, ouvr. cité, pp. 36—37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 39 (Bonțești, district de Râmnicul-Sărat). Rapports avec la Thessalie (Dimini); *ibid.*, p. 47 et suiv.

<sup>3</sup> Le nom paraît désigner des « mines ».

<sup>4</sup> Des recherches allemandes récentes chez Nestor, ouvr. cité, p. 95, note 383. Mais évidemment il n'est pas nécessaire d'admettre une invasion venant du Nord.

<sup>5</sup> Pârvan, *Inceputurile*, pp. 43—44.

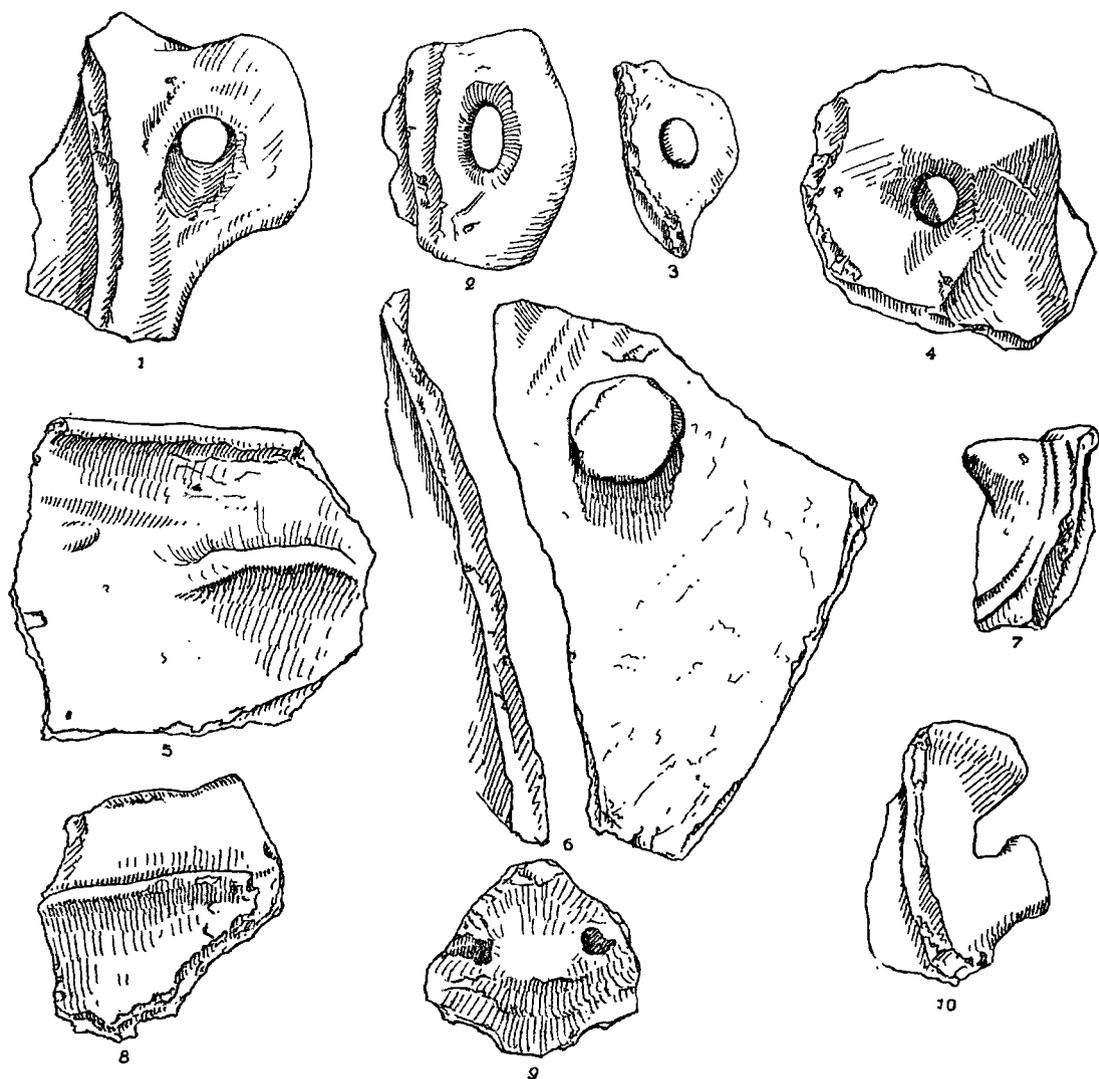


Fig. 2. — Céramique néolithique.  
Ceslar Ambrojevici, dans la *Dacia*, III—IV, p. 36.

documents roumains, il y a des écrivains dont la calligraphie remonte à la façon d'un demi-siècle auparavant.

Tout de même, on a établi trois foyers de civilisation <sup>1</sup>, en rapport aussi avec le travail du métal, foyers séparés pour le moment entre eux, bien qu'il ne soit pas du tout exclu que des éléments de liaison puissent se retrouver. Un de ces foyers, — mais on a trouvé une station dans le district de Roman, à Fedeleşeni, et cette pénétration vers le Sud, dont nous parlions plus haut, dans le district de Râmnicul-Sărat (à Bonţeşti) <sup>2</sup>, et M. Andrieşescu a précisé un rapport à Sultana <sup>3</sup>, — est dans l'Ukraine et la Moldavie septentrionale <sup>4</sup>, avec une prolongation transylvaine; un autre foyer se rattache au Danube inférieur <sup>5</sup>, pénétrant aussi dans les Balcans. Loin, au Sud, correspond la Thessalie.

Le fait que, à Cucuteni, si intéressant aussi parce qu'on a trouvé un mobilier d'argile complet, la céramique monochrome se trouve au-dessus de l'autre, montrerait la décadence, après quelque temps, d'une technique supérieure. On peut observer aussi que dans la région danubienne, où il y a des différences en ce qui concerne les matériaux employés pour la couleur, celle-ci est remplacée souvent par le relief <sup>6</sup>.

Si la Transylvanie occidentale paraît avoir été l'élément de liaison pour l'époque néolithique dans toutes ses phases avec la Hongrie <sup>7</sup>, cette même région a des rapports, selon

<sup>1</sup> Pour les trois groupes (Thessalie III) et le chemin « de la Chine Orientale jusqu'aux Balcans », considéré de cette façon, de l'Est à l'Ouest, voy. aussi R. Lantier, dans la *Rev. Arch.*, 1933<sup>1</sup>, p. 245.

<sup>2</sup> Voy. l'exposé clair de M. Vladimir Dumitrescu, dans le « Bulletin de la Commission des Monuments Historiques » (en roumain), 1931, p. 75.

<sup>3</sup> Andrieşescu, dans le même *Bul. Com. Mon. Hist.*, XXII (1929), pp. 71 et suiv., 165 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. aussi Hortense Dumitrescu, *La céramique de la station préhistorique de Horodîştea (Dorohoiu)*, dans *În memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest 1934, p. 112 et suiv.

<sup>5</sup> Pour le district de Ialomiţa, voy. Radu Vulpe, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1931, pp. 157—158.

<sup>6</sup> Vladimir Dumitrescu, *loc. ult. cit.*, pp. 75—76.

<sup>7</sup> Les résultats de Bük, présentés par Tompa en 1929 (*Die Bandkeramik in Ungarn*), aussi sur les rives de la Tisa.

des nécessités géographiques plus faciles à reconnaître, avec l'Olténie, et, par dessus cette région, avec une façon de vie préhistorique qui s'étend sur toute la Serbie et qui est présentée d'une façon typique par les découvertes de Vinča, dans ce dernier pays. Les recherches de M<sup>lle</sup> Torma <sup>1</sup>, fille de l'archéologue hongrois, ont montré ceci pour la région transylvaine du Sud-Ouest, à Inidoara (Vajda-Hunyad) et des identités ont été constatées dans le Banat et jusque plus haut à Orade <sup>2</sup> (Nagy-Várad).

En ce qui regarde tous ces prétendus résultats définitifs, dans leurs « époques », qui ont été admises en Roumanie, mais pas toujours acceptées ailleurs, de grandes réserves s'imposent, jusqu'à une vraie élucidation des choses, qui ne peut pas tarder.

Ce qui frappe surtout à cette époque, de tant de siècles, disons même de milléniums, c'est non seulement un anonymat, qui peut être remplacé par la logique même des événements, par le lien naturel des mouvements de peuples, mais aussi l'indécision en ce qui concerne l'espace.

Il n'est pas question seulement d'un Sud-Est européen qui, dans sa plus grande partie, a appartenu à nos antécresseurs des deux espèces (Thraco-Illyres et Romains), mais d'une étendue qui se perd dans le désert de la steppe et dans les marais impénétrables. Il y a dans cette région, dont les limites approximatives dépendront toujours du hasard des découvertes, aussi, avec une longue étendue de ce désert, une Sarmatie occidentale, avançant jusque dans ces régions germaniques, qui avaient certainement dès lors un autre caractère, un changement continu sur un fond qui reste toujours vague.

Sur des territoires comme ceux-là, les chercheurs de la préhistoire proposent des dates approximatives <sup>3</sup>, qui sont naturellement fixées par siècles, aux remarquables produits,

---

<sup>1</sup> Les résultats d'une recherche qui embrasse la Hongrie et même le centre de l'Europe sont présentés dans le grand ouvrage, assez confus souvent, du chercheur anglais Childe. V. M. Vasić, *Rev. Arch.*, XIII (1909<sup>1</sup>), pp. 213—215.

<sup>2</sup> Nestor, ouvr. cité, table I, nos. 5—7.

<sup>3</sup> 1800 ans avant J.-Chr. d'après le Suédois Montelius, 2100 pour l'Allemand Kossinna, chef d'école. D'après Hubert Schmidt, la civilisation de Cucuteni pourrait être fixée après l'année 3050, mais certainement vers 2050.

dont nous parlerons bientôt, d'un art ancestral, de même que leurs camarades d'occupation de Scandinavie croient que les traces laissées dans leur pays plus qu'ailleurs par l'époque de fer pourraient comprendre des délimitations de milléniums. L'histoire n'est pas en état de tirer profit de ces calculs, qui ont habituellement aussi un caractère personnel, sauf pour ceux où il serait question d'un développement évident sur la base de certains principes essentiels et lorsqu'on peut essayer l'attribution à des populations bien déterminées, dont le nom et les actions seraient connus par des sources écrites. Mais le rapport entre ce que disent ces sources et ce qui résulte de fouilles qui ne ramènent qu'une infime partie de ce qu'on peut trouver dans les profondeurs, peut-être aussi d'un autre aspect, doit être établi seulement avec beaucoup d'approximation et restera toujours douteux <sup>1</sup>.

Cependant, sur la base d'une information, discutable parfois en ce qui concerne l'authenticité, on a cherché à établir les liaisons les plus curieuses, ignorant totalement les possibilités d'immigration et les moyens de contact. Tel chercheur, parce que certains éléments du paléolithique se rencontrent aussi en Hongrie et en France, croit qu'il y aurait dû y avoir des rapports, à savoir que les « Français » de l'époque solutréenne eussent emprunté leurs facilités techniques à je ne sais quels habitants de ce qui est devenu plus tard une Hongrie <sup>2</sup>. D'autres, qui sont nombreux, cherchent avec une opiniâtreté

---

<sup>1</sup> Nous avons écrit ces lignes quand, dans le plus récent travail de M. Ferdinand Lot (*Les invasions germaniques: Les pénétrations mutuelles du monde barbare et du monde romain*), nous avons lu ces lignes, cruelles, mais justes: « Trop souvent on se perd dans un fouillis de systèmes, parfois saugrenus, parfois ingénieux, toujours arbitraires. Les progrès mêmes de la linguistique et de l'archéologie préhistorique poussent certains esprits à des reconstructions de l'Europe protohistorique qui les jettent dans un ravissement confinant au désordre mental » (p. 9). Il en est ainsi avec le glozélianisme roumain, qui se penche cependant vers des... runes, sur lesquelles voy. les conclusions de M. Vladimir Dumitrescu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1931, p. 87 et suiv., et M. R. Vulpe, dans la *Revista Istorică Română*, IV, p. 318. Cf. aussi Tafrafi, dans la *Revue Archéologique*, XXXIII, 1931, p. 14 et suiv.

<sup>2</sup> V. Hillebrand, dans les *Résumés des Communications présentées au VII-e Congrès International des sciences historiques*, I, Varsovie, 1933, pp. 36—40.

qui les illusionne, des rapports avec la civilisation mycénienne, égéenne, avec celle de Troie, où ils croient avoir trouvé, pour des ornements sans valeur artistique dans les couches plus profondes, de l'or venant des montagnes occidentales de la Transylvanie <sup>1</sup>.

Un examen logique, sain, se bute aussi à l'idée des grands mouvements errants, appartenant à l'époque préhistorique, où des populations nouvelles auraient surgi et se seraient étendues d'une façon catastrophale, comme dans les théories de Kossinna sur le courant oriental, illyre, venu sur la Germanie, ou bien avec des hommes du pays des Szekler et de la Moldavie septentrionale qui auraient passé en Thessalie <sup>2</sup>. Et puis comment pourrait-on croire qu'à travers la Mer Noire serait venue, le long du Danube, ainsi que le soutient dans son livre M. Childe <sup>3</sup>, la civilisation des vases ornementés de l'époque énéolithique? Ou, ainsi que le croit M. Menghin, de Vienne, que d'Asie, et même directement du pays des Soumériens, si doués sous le rapport artistique, de la Chaldée ou de Suse, aurait pénétré à telle époque la « peinture textile » qui, passant par je ne sais quel phase de Thessalie <sup>4</sup>, va jusqu'au milieu de l'Europe <sup>5</sup>, ou bien

<sup>1</sup> Voy. aussi plus bas. Sur les opinions des chercheurs russes, comme von Stern, d'Odessa, qui s'obstinait à présenter une originalité, une indépendance de l'art sur un territoire appartenant à sa patrie et qui s'étend du reste sur la Moldavie aussi, et sur celles de Hubert Schmidt voy. Andrișescu. *Contribuție*, p. 110 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Vladimir Dumitrescu, I, dans l'*Istros*, p. 25. — Sur ces théories, M. R. Lantier écrit, dans la *Revue Archéologique*, 1933, p. 214: « Hubert Schmidt s'est toujours montré partisan de l'hypothèse des migrations pour expliquer les influences qui se font sentir d'un continent à l'autre; mais peut-être les relations commerciales ont-elles joué un rôle qui ne saurait cependant être négligé ». Cf., pour le commerce, Pârvan, *Getica*, p. 607 et suiv. — Pour la ligne Vardar-Moravie-Danube, Vulpe, dans la *Rev. Ist. Rom.*, IV, p. 311.

<sup>3</sup> *The Danube in Prehistory*, Oxford 1929, p. 33 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Hoernes-Menghin, *Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa*, 3-e éd., Vienne 1925, p. 783 et suiv. Cf. aussi H. Frankfort, *Studies in the early pottery of the Near East*, 2 vol., Londres 1924, 1927.

<sup>5</sup> Hubert Schmidt établit aussi un rapport, admettant une autre route, avec la civilisation géométrique Dimini, de la Grèce.

des rapports entre une prétendue invasion des Sygines d'Hérodote, avant les Scythes, apportant avec eux des formes supérieures de la civilisation du bronze (Géza Nagy) <sup>1</sup>.

De même l'idée de rapports de commerce si étendus que l'Égypte <sup>2</sup> aurait reçu de l'or venant, d'après des analyses chimiques actuelles, des Carpathes, paraît peu admissible pour une époque aussi lointaine, de plusieurs milliers d'années antérieure à la colonisation grecque, comme celle des premières dynasties dans la vallée du Nil <sup>3</sup>. On ne pourrait mettre ensemble, autrement que comme des cas de ressemblance éventuelle, ainsi qu'aujourd'hui entre notre art populaire et celui, — s'il n'est pas influencé par l'Amérique occidentale elle-même, en rapport, à travers la Mandchourie, avec l'Asie Mineure —, de certaines îles océaniques, les éléments communs entre ce qui se trouve dans le Sud-Est européen et ce qu'on a constaté dans les îles de l'Archipel ou dans l'Égypte la plus lointaine <sup>4</sup>. Dans ce domaine vaste et vague de la préhistoire, une immense activité de l'imagination abandonnée à elle-même, sans l'appui des témoignages écrits, a pu se développer, qui ressemble comme résultat curieux à ceux de la scolastique, travaillant dans le vide, du moyen-âge.

Aussi en ce qui concerne l'idée de race, les exagérations ont eu libre jeu.

Quand on a fait la grande découverte de Tripolié <sup>5</sup> et

---

<sup>1</sup> D'après M. Childe, qui a donné aussi un ouvrage intitulé *The Dawn of European civilization*, la petite ville de Pantchova serait sur la place d'un grand centre d'élaboration culturelle (voy. Vladimir Dumitrescu, *loc. cit.*, p. 26, note 4).

<sup>2</sup> Chez M-me Catherine Dunăreanu-Vulpe, dans *l'Ephemeris Daco-Romana*, IV, p. 186.

<sup>3</sup> Pârvan s'obstinait à admettre que l'or des Carpathes a pu arriver à Troie. Voy. *Dacia la Troia*, dans la revue *Orpheus*, Bucarest 1926.

<sup>4</sup> D'après Peake, *The bronze age and the Celtic world*, dans Nestor, ouvr. cité, p. 34, note III.

<sup>5</sup> Cf. *ibid.*, p. 36. De pareilles dérivations des plus hardies sont signalées dans Childe, ouvr. cité, p. 108 et suiv. M. Nestor parle de rapports qui auraient été trouvés avec l'Élam et le Turkestan et d'un centre asiatique (ouvr. cité, p. 44), de relations entre Piroboridava et la culture mycénienne.

celle de Petreni <sup>1</sup>, la science russe a écarté l'ancienne opinion qu'il serait question d'une civilisation étrangère venue de l'Orient ou du Midi. Des Hongrois se sont empressés de baptiser comme magyare, sur la base de quelques découvertes importantes, toute la civilisation du bronze se trouvant du Norique de Hallstadt vers l'Est. Les nouvelles conceptions allemandes seraient toutes prêtes à trouver des sources de civilisation non influencées dans le Nord, d'où serait descendue ensuite la technique elle-même, de même que le sens de l'art.

Il nous semble tout aussi impossible d'admettre l'opinion de M. Rostovtsev que les « champs d'urnes », dans la région du Dniéper moyen, qui correspondent à plusieurs des plus grands dépôts roumains, seraient « probablement » en rapport avec les Allemands ou les Slaves <sup>2</sup>.

L'information la plus riche, continuellement augmentée par le travail de toute une légion d'archéologues actifs, mais qui ont travaillé sans un plan d'ensemble et sans un rapport plus étroit avec l'initiateur même de ces études, M. Andrieșescu, existe en Valachie pour cette époque de la pierre polie néolithique d'où part, par le mélange avec l'emploi des métaux, celle, voisine de la *protohistoire*, laquelle dispose aussi de traces écrites, l'*énéolithique*.

En ce qui concerne les régions mêmes où on a pratiqué des fouilles, surtout dans la plaine valaque, l'une est en

<sup>1</sup> Pour lesquelles, exposition et sources, voy Hruševskyi, *Geschichte des ukrainischen (ruthenischen) Volkes*, I, Leipzig, 1906, chap. II.

<sup>2</sup> Voy. ouvr. cité, p. 5. Cf. avec Ebert, *Süd-Russland im Altertum*, Bonn-Leipzig, 1921, p. 37. L'idée de Schuchardt d'établir un rapport avec le type « Bökk » de la Hongrie Supérieure, étudié par Tompa (dans les *Archaeologica Hungarica*, V, VI) et par ce moyen avec l'Europe Centrale, ne s'appuie que sur des apparences de forme qui peuvent être parfaitement indépendantes les unes des autres. De pareils archéologues travaillent en dehors de la géographie et de l'histoire avec toutes leurs contingences. Du reste des traces archéologiques manquent pour la pénétration vers l'Est qu'on a proposée. Voir Vladimir Dumitrescu, dans *Istros*, I, p. 21. — Von Stern avait fait des recherches à Petreni en Bessarabie, district de Bălți, publiant ses résultats dans les comptes-rendus du Congrès d'Archéologie de Charkov pour le néolithique, Moscou, 1900. Cf. Nestor, ouvr. cité, pp. 25—26. Des vases de tout point pareils aux nôtres aussi dans Minns, ouvr. cité p. 135 et suiv.

marge du désert du Bărăgan. Cette région est limitée à l'Ouest par le ruisseau de la Mostiște, qui s'empêtre dans des lacs dont le fond n'a pas été encore exploré — sur une colline s'élève, près d'un lac, le puissant point de garde de Sultana, lequel, ainsi que l'a prouvé la quantité d'objets trouvés, était habité, à ce qu'il paraît, dès l'époque paléolithique, mais comprenait une céramique énéolithique<sup>1</sup>. Or, tout récemment, MM. J. Andrieșescu et Berciu ont travaillé dans le district de Vlașca, sur le territoire de la grande forêt appelée Vlășia (« forêt des Valaques »), et ils ont trouvé que cette région était abondamment habitée<sup>2</sup>.

Cette région de la rivière de Mostiște, des « Ponts » (*most* en slavon signifie « pont »; voyez Mostar, en Bosnie), entre ladite forêt et la steppe du Bărăgan, est d'une importance spéciale. Plus tard, on trouve, le long de cette vague étendue de plaine, des villages de pâtres roumains, originaires de Transylvanie, les Mocans, portant des noms caractéristiques, qui rendent l'aspect de la localité, ou des établissements d'agriculteurs, dont le nom représente l'ancêtre. Les anciennes cités, d'ailleurs, ne manquent pas, étant nommées ensuite d'après les nouveaux venus, qui ont donné aussi des noms, très pittoresques, aux marais de cette région<sup>3</sup>. Et on n'a pas observé, du reste, jusqu'aux derniers temps, que c'est à travers cette région que l'ancien chemin conduisait aux cités helléniques du Pont<sup>4</sup>.

De cette contrée part vers le Nord une ligne, arrivant jusqu'au cours de la rivière de la Prahova, qui présente la citadelle de garde de Tinosul, en marge de cette

<sup>1</sup> Nombreuses reproductions dans le compte-rendu de M. J. Andrieșescu, *Dacia*, I. Continuation citée dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1929.

<sup>2</sup> Voyez aussi Radu et Catherine Vulpe, dans la *Dacia*, I, p. 166 et suiv. Cf. les conclusions du premier dans *Piscul Coconilor*, *Bul. Com. Mon. Hist.*, XVII. Pour la continuation de la ligne à l'époque des Romains, voir aussi V. Christescu, *Viața economică a Daciei romane*, Pitești 1929, p. 106, note 1. Cf. *Buletinul Museului Vlașca*, I (D. Berciu).

<sup>3</sup> Voy. aussi Gr. Florescu, *Descoperiri la Seimenii-Mari*, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1924, p. 88 et suiv. Cf. aussi R. Vulpe, *Bărăganul în antichitate*, dans le « Bulletin de la Société de Géographie » (roumaine), XLI (1923).

<sup>4</sup> Voy. R. Vulpe, *loc. cit.*

forêt hercynienne qui est la Vlăşia <sup>1</sup>, dont nous avons parlé plus haut. Cette ligne va jusqu'à Sinaia, dans la montagne, où on a trouvé des objets appartenant à l'époque du bronze. Il s'agit d'une civilisation soignée, même dans sa première phase, pendant laquelle l'instinct de la beauté se manifeste seulement par le contour général des vases ou dans quelques rainures entrecoupées. On emploie aussi l'os, pour faire des peignes portant la même ornementation <sup>2</sup>.

Et ce puissant établissement de Tinosul (*tină* signifie « marais »), sur un rameau secondaire qui se détache, vers le Sud de la ville de Ploeşti, de la vallée de Prahova <sup>3</sup>, est en rapport avec les chemins qui mènent vers la Transylvanie <sup>4</sup>.

Une autre route suit la vallée du Teleajen, où, dans le village de Draşna-de-Sus, on a trouvé un dépôt tout aussi important d'épées et de faucilles qui avaient à cette époque une valeur de monnaie; les Romains se sont établis plus tard dans cette région avec leur camp, pour lequel l'eau venait de la rivière par des conduites admirables, au-dessus de la colline des plus anciens habitants.

De même sur le cours de la rivière de l'Argeş, une série de traces préhistoriques mène jusqu'à la station de Gumelniţa <sup>5</sup>.

*De cette façon trois grands cours d'eau représentent toute une série d'établissements appartenant à l'époque énéolithique.*

Toutes ces stations, Gumelniţa, de même que Tinosul, qui paraissent avoir été fouillées jusqu'au fond, ont disparu violemment « par le feu et le sabre ». On a recouru à différentes explications, à partir de celle d'une invasion de barbares « venant du Nord et de l'Est » <sup>6</sup>, mais ces barbares ne peuvent pas être identifiés et ne sont pas très probables. On est allé

<sup>1</sup> Fouilles de Grădiştea-Fundeanca, par M-me Hortense Dumitrescu, dans la *Dacia*, III—IV, p. 150 et suiv.

<sup>2</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 36 et note 117.

<sup>3</sup> En général, Radu et Catherine Vulpe, dans *Dacia*, I, p. 166 et suiv.

<sup>4</sup> M. et M-me Vulpe croient qu'il est contemporain du roi dace Boïréhista (« La Tène III »), *ibid.*, p. 220.

<sup>5</sup> Vladimir Dumitrescu, dans la *Dacia*, I, p. 341.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 342.

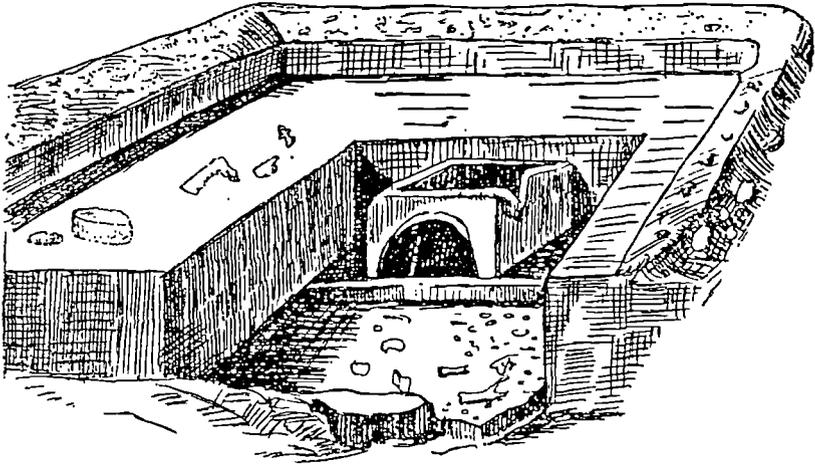


Fig. 3. — Maison de l'époque Tripolié.  
Ebert, ouvr. cité, p. 29.

jusqu'à parler d'expéditions romaines en Dacie avant l'empereur Domitien<sup>1</sup>

Une attaque romaine dans ces régions, et jusqu'au bout, ne peut pas être cependant constatée et ne paraît pas même possible. Il faudrait donc admettre l'effet d'une invasion de ces barbares qui traversaient toute la plaine et n'épargnaient rien sur leur chemin, les Huns.

Le rapport, dont nous avons parlé, entre la Transylvanie orientale, — la région des Szekler, capable de cacher dans ses vallées, qui conservent le premier caractère de civilisation, un barbare créateur de civilisation primitive —, avec le Danube, est formé par des stations comme celle de Poiana-Piroboridava, au confluent de la rivière du Trotuș dans le Séreth<sup>2</sup>, ou de Perchiu, dans le district de Tecuciu<sup>3</sup>, où, par une concordance bizarre, naquit le grand explorateur plus récent de la préhistoire, Pârvan. A Poiana, on a trouvé un très grand nombre d'objets des plus variés, correspondant à un état de civilisation très avancé, qui s'est continué, du reste, jusqu'à l'époque romaine.

Pendant ce temps la Moldavie avait des rapports avec la steppe sarmatique, qu'elle a conservés à toutes les époques<sup>4</sup> et présente en même temps, plusieurs séries d'établissements sur les deux rives du cours supérieur du Séreth, jusqu'à Ruginoasa<sup>5</sup>, vers le chemin qui mène vers Cucuteni, et sur la

<sup>1</sup> M. et M-me Vulpe, dans leur étude sur Tinosul, *ibid*, pp. 222—223.

<sup>2</sup> Radu Vulpe, *Stațiunea protoistorică și daco-romană dela Poiana*, dans la *Viața Românească*, XXII. De même aussi Catherine Vulpe, dans la *Dacia*, III—IV, p. 253 et suiv.; *Piroboridava*, dans la *Revue Archéologique*, 1931, p. 257 et suiv. Cf. aussi Catherine Dunăreanu-Vulpe, *Un tesaur de denari romani găsit la Piroboridava*, dans *În memoria lui Vasile Pârvan*, p. 126 et suiv.

<sup>3</sup> Radu et Catherine Vulpe, *La station préhistorique de Perchiu près de Huruești*, dans la *Dacia*, III—IV, p. 157 et suiv. — Voy. aussi C. Solomon, *Descoperiri și cercetări asupra câtorva stațiuni antice din jud. Tecuciu*, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, XX, p. 107 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. Ceslav Ambrojevici, *L'époque néolithique de la Bessarabie du Nord-Ouest*, dans la *Dacia*, III—IV, p. 24 et suiv.; *Neoliticul basarabean, Darabani, Lipcani*, dans la *Dacia*, III—IV. Pour les découvertes au-delà du Dniester, d'après Choïka, voy. *Rev. Archéol.*, XXX (1929), p. 13 et suiv.

<sup>5</sup> Hortense Dumitrescu, *La station préhistorique de Ruginoasa*, dans la *Dacia*, III—IV, p. 46 et suiv.

rivière du Şomuz, puis le long de celle de la Moldova, dans une région qui a toujours été très habitée et qui avait jadis, employant l'argile qui se trouve près de Baia, aux anciennes mines d'argent, une céramique originale, faite de la meilleure terre moldave <sup>1</sup>. Ici aussi l'incendie a mis fin aux établissements préhistoriques <sup>2</sup>.

Cette civilisation, suivant une ligne qui avance jusqu'à la vallée du Buzău (la vallée, voisine, du Nişcov doit contenir dans sa cachette étroite les traces d'autres lignes de pénétration), descend dans la même direction, le long du Séreth, vers l'ancienne frontière entre Moldaves et Valaques, ainsi que l'ont révélé les découvertes faites dans le village de Bonţeşti, près de la ville de Focşani <sup>3</sup>. Les ressemblances avec les anciens caractères des stations du pays des Szekler se maintiennent <sup>4</sup>.

Et entre les deux rives du Danube, à partir de l'embouchure de l'Olt, il y avait une communauté qui nous est démontrée aussi par l'histoire des Gètes et par la présence de l'élément roumain jusqu'aujourd'hui assez profondément établi dans les Balcans <sup>5</sup>.

A l'endroit où les Romains devaient tracer leurs grandes routes, près de la ville de Caracăl, à Măgura, Cetate ou Vădastra, on a trouvé un des principaux établissements néolithiques dans cette région de l'Olténie <sup>6</sup>. L'un des plus jeunes parmi les actifs chercheurs de cette région olténienne,

<sup>1</sup> Voy. Ciurea, *Aperçu des antiquités préhistoriques du département de Baia*, dans la *Dacia*, III—IV, p. 46 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Hortense Dumitrescu, loc. cit., p. 61.

<sup>3</sup> Vladimir Dumitrescu, *La station préhistorique de Bonţeşti*, *ibid.*, p. 48 et suiv. Cf. le même, *Une nouvelle station à céramique peinte dans le Nord-Ouest de la Moldavie*, *ibid.*, p. 115 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>5</sup> Voy. V. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*; Souvenirs de l'officier Mihăescu, dans la *Revista Istorică*, 1935; Iorga, *Serbia de astăzi*, *passim*.

<sup>6</sup> Vasile Christescu, *Les stations préhistoriques de Vădastra*, dans la *Dacia*, III—IV, p. 167 et suiv. Cf. aussi, tout récemment, M. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangârău*, dans le « Bulletin du Musée du district de Vlaşca, Teohari Antonescu », I (1935).

considérant d'une façon synthétique les découvertes préhistoriques qui s'accumulent dans ces régions jusqu'aux îles du Danube, constate que, par dessus la civilisation commune, une autre se trouve en Serbie, non sans rapports avec celle de la Valachie et de la Thessalie<sup>1</sup>. Pour cela, il n'est pas nécessaire de chercher plus loin encore dans les régions de la Méditerranée, avec l'obsession de la civilisation égéenne, des ressemblances attirantes. M. Berciu arrivait à cette conclusion que de cette façon a été créée, venant de courants différents, une forme particulière de civilisation ancestrale : « Dans cette province même se croiseront les influences du Sud avancé dans ses manifestations, les échos du monde septentrional, tardif et lourd, et les stimulants des civilisations occidentales qui introduisent la mesure dans l'art et l'annoblissent, de même que les apparitions spontanées et luxuriantes du riche Orient »<sup>2</sup>.

Entre le groupe occidental, avec quelques prolongements en Olténie, et le groupe moldave, il n'y a pas cependant de rapports. Au point de vue aussi de la forme, ce sont deux mondes séparés. Celui de l'Est serait plus riche. Cependant, on a parlé d'« ateliers », ce qui supposerait des rapports de commerce, et ceci ne paraît pas possible, pour une pareille époque et dans de pareilles circonstances<sup>3</sup>.

Dès ce moment donc, ces deux régions différentes s'opposent sur ce territoire de rencontre de la Dacie. D'autres rapports avec ce qu'on a trouvé dans la Péninsule des Balcons n'ont pas été encore suffisamment établis.

---

<sup>1</sup> Cf. Childe, dans *The East-European relations of the Dimini*, dans le *Journal of Hellenistic Studies*, XLII (1922), p. 252 et suiv. et ce qui est cité encore, sur Childe, par François László, dans les *Conv. Lit.*, LXI (1924), p. 874 et suiv. Mais ici il y a des rapports totalement différents qui réunissent les territoires des Carpathes supérieures avec ceux des Balcons et même de la Thessalie.

<sup>2</sup> *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1934, p. 37. Cf. aussi Bărcăcilă, dans la *Dacia*, I, p. 280 et suiv. (vie préhistorique près de Turnul-Severin), et dans les îles : Șimian, Corbul.

<sup>3</sup> Voy. M. Berciu, *Cercetări și descoperiri nouă în Mehedinți*, dans les *Arhivele Olteniei*, nos. 65—66.

Certaines figures d'*idoles*, trouvées dans les fouilles de Gumelnița, à côté d'une civilisation supérieure, paraissent des continuations venant du rude paléolithique<sup>1</sup>. *Il est impossible de ne pas reconnaître cependant une technique pareille à celle de nos croix de cimetières.*

En dehors de la localité d'Ariuşd, qui a donné au style local son nom, le pays des Szekler a été dans sa totalité un très ancien centre d'art, ainsi que le prouvent les dépôts, importants, de splendides outils et ornements de bronze, comme celui du village de Suseni, pas loin de la ville de Reghinul-Săsesc<sup>2</sup>. Les découvertes de Sf. Gheorghe et de Olteni doivent être ajoutées à ces résultats<sup>3</sup>. Mais, de l'autre côté de la Transylvanie, correspondent des objets trouvés à Guşterița, près de Sibiu (Hermannstadt)<sup>4</sup>.

Moins fouillée<sup>5</sup> sous ce rapport, la Dobrogea a donné des vases du même style de l'époque énéolithique sur la place où les Romains ont construit leur castrum de

<sup>1</sup> Ce qu'on croyait appartenir comme figures stylisées à cette période est certainement néolithique; Nestor, ouvr. cité, pp. 29—30. — Pour le paléolithique transylvain, les travaux de M. M. Roska, aussi dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice pentru Ardeal*, 1923, dans la *Dacia*, I, et dans le *Bulletin français de la Société de Sciences de Cluj*, 1925 (avec certaines rectifications importantes de la part de l'abbé Breuil, venu spécialement pour des recherches en Roumanie), 1927. Pour des travaux plus menus sur le même paléolithique, de même que pour la Bessarabie, de MM. Ambrojevici et Moroşan, Nestor, ouvr. cité, pp. 176—177. Des recherches de M. T. Văscăuţanu en Bessarabie, dans la revue *Adamachi*, 1925, p. 153 et suiv. — Pour des couleurs dans les cavernes de l'Occident transylvain (district de Bihor-Oradea), Nestor, ouvr. cité, p. 53; *ibid.*, table VI, nos. 6 et 7.

<sup>2</sup> Aurel Filimon, dans la *Dacia*, I, p. 343 et suiv.

<sup>3</sup> Pârvan, dans la *Dacia*, I, p. 368, qui cite les travaux de László, dans les *Dolgozatok* du Musée de Cluj (1911, 1914) et dans l'*Archaeologiai Ertesitő*, 1912.

<sup>4</sup> Pârvan, *ibid.*, pp. 359—362.

<sup>5</sup> Mais voy. Andrieşescu, *Archeologia și istoria veche a Dobrogei*, 1928; Radu Vulpe, *Activitatea arheologică în Dobrogea în cei 50 de ani de stăpânire românească*, dans *Dobrogea, cincizeci de ani de viață românească*, 1878—1928, Bucarest 1928.

Candidiana<sup>1</sup>, et même une « statue-menhir », de divinité féminine, d'un caractère unique, à Hamangia<sup>2</sup>. Ici, pas plus qu'en Moldavie, on ne peut soupçonner la disparition d'une civilisation antérieure par un cataclysme historique, *car les civilisations d'aujourd'hui se trouvent sur la place même des fondations anciennes*, de sorte qu'on pourrait trouver beaucoup plus que ce qui est ressorti jusqu'ici.

Comme, alors, il ne peut pas être question des frontières actuelles, ou même de frontières historiques, entre les États et les races, l'attention doit être dirigée beaucoup plus loin que la limitation dace ou carpatho-danubienne.

Ainsi, en Bulgarie, avec laquelle des rapports ont été établis, des recherches ont été faites autour de Sofia et près de Choumla, où les objets qu'on a trouvés ont été nombreux; la céramique, ayant, pour le néolithique et l'énéolithique, le même caractère qu'à Cucuteni et en Thessalie<sup>3</sup>, a été

---

<sup>1</sup> Andrieşescu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.* (1915), extrait, p. 3, note 1. Cf. les études de M. Vladimir Dumitrescu à Atmageaua Tătărăscă (et aussi dans le *Premier congrès international de sciences préhistoriques et protohistoriques*, à Londres, 1932).

<sup>2</sup> Pârvan, dans la *Dacia*, II, pp. 422—429.

<sup>3</sup> Voy. Petcov, dans l'Annuaire de la Bibliothèque et du Musée de Philippopolis (Plovdiv), 1928—1929, pp. 185—199; le même, dans l'Annuaire du Musée de Sofia, V, pp. 115—145. Recherches de M. M. Filov et Velcov (pour l'époque dace), dans l'*Archäologisches Jahrbuch*, 1930. Cf. les *Izvestia*, 1911, 1925, 1930—1931; Mikov, dans le *Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare*, IV, p. 253 et suiv. (fouilles de Baïbounar); R. Popov, *Der Hügel Kodjadermen bei Schumen*; *ibid.*, VI, pp. 71—155; du même, *Le tumulus Dévébargan*, Sofia, 1926. Cf. aussi G. Katzarov, *Vorgeschichtliche Funde aus Sveti-Kyrillovo*, dans la *Prähistorische Zeitschrift*, VI, 1914, p. 67 et suiv., dans le *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, *Arch. Anzeiger*, 1933, pp. 75—86; dans l'Annuaire du Musée Bulgare, 1926—1931, pp. 147—152; dans le *Bulletin* cité, VII; Škorpil, *Matériel pour la carte archéologique de la Bulgarie* (en bulgare), Sofia, 1914; Katzarov, *Neue neolithische Fundstätte in Bulgarien*, dans la *Wiener Prähist. Zeitschrift*, 1928. Pour les idoles (en marbre, étain et or), voir aussi Basile Mikov, dans les *Izvestia* de l'Institut Archéologique

étudiée d'une façon si minutieuse par les savants anglais Wace et Thompson, mais aussi au-delà des Balcons.

La céramique de Macédoine <sup>1</sup>, où M. Rey n'a fait, plus récemment, qu'établir une carte des tombeaux, a été attentivement étudiée <sup>2</sup>. Les recherches de Tsountas, à Diménion et à Sesklon <sup>3</sup>, ont permis la synthèse anglaise présentée par les meilleurs connaisseurs de la vie des pâtres roumains de cette région <sup>4</sup>. Pour la Thrace, les recherches de M. Seure et de M. Degrand, celles de M. Jérôme, ne sont pas arrivées jusqu'à une présentation synthétique <sup>5</sup>. Au contraire, à l'époque de la domination austro-hongroise, Ciro Truhelka et d'autres ont fait des fouilles qui ont donné des

---

Bulgare, VIII (1924), p. 183 et suiv. — Pour la Serbie, V. Radimský, *Die neolithische Station von Butmir*, Vienne 1895, et, sous le même titre, Fr. Fiala, Vienne 1898; aussi les notes dans les *Starinar*, 1906; Vasić, *Preistoriska Vinča*, I, Belgrade 1932; aussi dans la *Prähistorische Zeitschrift*, 1910<sup>2</sup>, 1911<sup>3</sup>. — Ces matériaux, de même que d'autres, dans cet essai de bibliographie, nous ont manqué, du reste, en grande partie. — Voy. aussi Andrieşescu, *Consideraţiuni asupra tesaurului dela Vulcitrn*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1925; *Archäologischer Anzeiger* allemand, 1933, III—IV, c. 459 et suiv. (Trébénichté).

<sup>1</sup> Cf. V. Filov, *Die archaische Nekropole von Trebenische am Ochrida-See*, Berlin-Leipzig 1927; *Archäologischer Anzeiger* de l'Institut allemand, 1933, III—IV, c. 459 et suiv. Aussi Ch. Picard, dans la *Revue Archéologique*, XI (1920), pp. 388—389; L. Rey, *Observations sur les rites préhistoriques et proto-historiques de la Macédoine*, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, XL, pp. 257—293 (style géométrique comme en Thessalie); *Observations sur les premiers habitants de la Macédoine*, 1921; Stanley Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1926.

<sup>2</sup> V. F. B. Welch, *Macedonian Pottery*, dans le *Bulletin de l'École Anglaise d'Athènes*, XXIII.

<sup>3</sup> *ΑΙ προϊστορικαὶ ἀκρόπολεις Διμητίου καὶ Σέσκλον.*

<sup>4</sup> *Prehistoric Thessaly*. — La civilisation égéenne est toute autre chose. Cf. Dussaud, *Les civilisations pré-helléniques dans le bassin de la Mer Égée*, Paris 1914, et Glotz, *La civilisation égéenne* (dans la collection H. Berr), 1923.

<sup>5</sup> Voy. Jérôme, dans la *Revue Archéologique*, 1901<sup>2</sup>, p. 314, note 1 (aussi des fouilles à Yamboli); Seure-Degrand, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1906; *Izvestia* de la Société Archéologique de Sofia (à partir de 1890); notes dans la *Prähistorische Zeitschrift*, 1910<sup>2</sup>, 1911<sup>3</sup>.

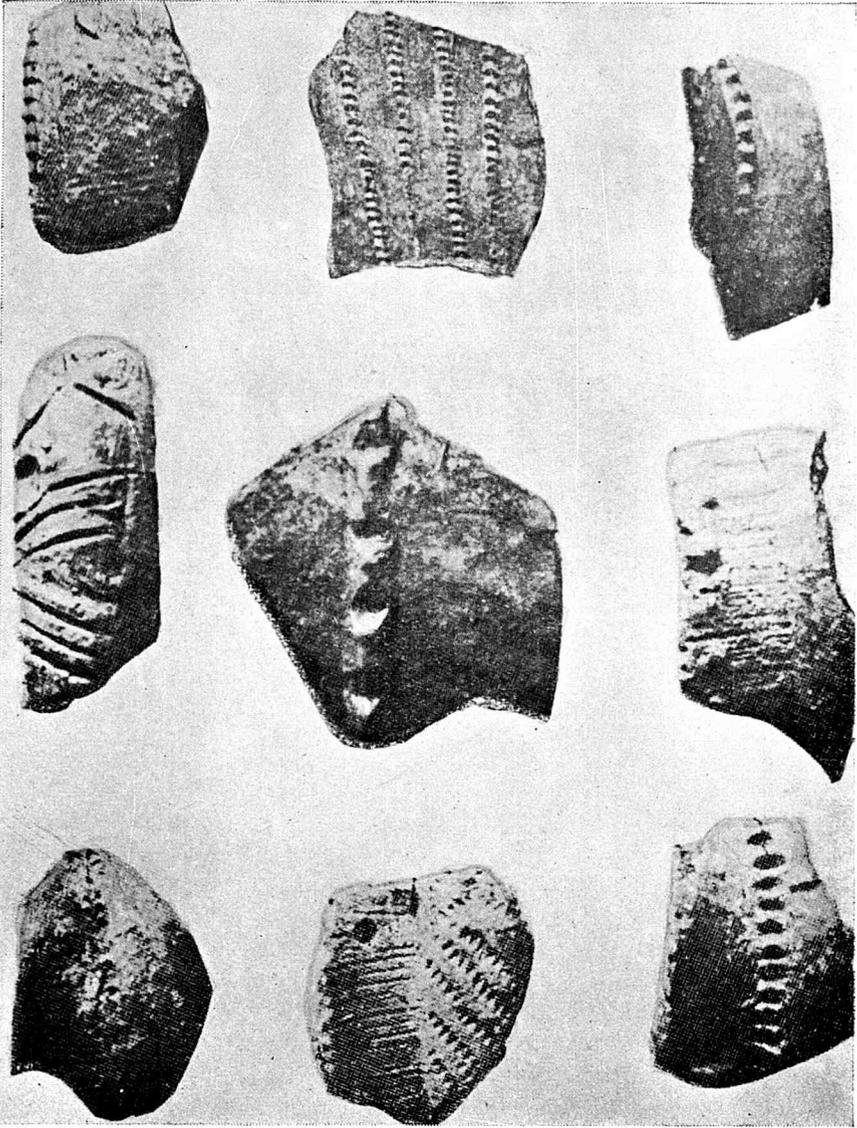


Fig. 4. — Céramique de Cucuteni.

Andrieșescu, *Contribuții la Dacia înainte de Romani*, pl. X.

résultats qu'on peut mettre à côté de ceux des fouilles de Boutmir <sup>1</sup>. Des éléments préhistoriques, discutés et discutables <sup>2</sup>, ont été trouvés aussi dans l'Herzégovine.

Des habitations souterraines ont été découvertes près de Belgrade, sans l'emploi des métaux, mais avec quelques idoles <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 17. Il cite, avec un mélange de civilisation énéolithique, le bronze et le fer commençant, les fouilles des cavernes de Valiévo, Nich, dans la vallée de la Morava Inférieure et près de Séraïévo, *ibid.* — Pour les idoles (aussi dans le Sălăgiu), voy. aussi Andrieşescu, *Contribuție*, p. 97 et suiv. Cf. Vladimir Dumitrescu, dans la *Rev. Ist. Rom.*, p. 95; II, IV, p. 322.

<sup>2</sup> Voy. *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegovina*, 1904 et vol. IX; cf. Curčić, *ibid.*, 1900. Voy. aussi Radimský, dans la même collection, 1895.

<sup>3</sup> Hoernes, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 800 et suiv. (aussi des fresques sur les rochers, d'après la collection Evans de Raguse-Doubrovnik).

## CHAPITRE IV

### ART NÉOLITHIQUE ET ÉNÉOLITHIQUE

A la même époque, des vases, qui représentent la forme la plus élevée du sentiment de la beauté pour une nation qui est encore au commencement de sa culture, étaient destinés certainement à contenir les cendres des morts, et on les retrouve, autant que cette coutume n'a pas été remplacée par celle de l'enterrement, parfois dans la position recroquevillée qu'on rencontre aussi dans le Mexique. Mais M. Rostovtsev croit que les habitants les plus anciens sont ceux qui « contractent » les morts et oignent leurs ossements d'une couleur rouge qui s'attache à l'os<sup>1</sup>. Et, cependant, un mort dans cette attitude a été exhumé dans les régions du Kouban, à Maïkop, avec toute une quantité d'ornements les plus précieux, d'un travail artistique distingué<sup>2</sup>. De pareils éléments de couleur ne se trouvent pas dans nos régions. Dans tel vase de Russie, on a trouvé des grains de blé brûlés, en rapport avec quelque sacrifice<sup>3</sup>. Les vases, de forme différente, servaient même pour des buts pratiques, mais aussi pour la seule ornementation, à côté de cet accomplissement du rite de destruction du corps humain par l'incinération<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Ouvr. cité, p. 17; Minns, ouvr. cité, p. 142 et suiv. De curieuses ressemblances chez Koulakowski, avec des statues romaines dont le visage est peint; *ibid.*, p. 43. Cf. aussi Rostovtsev, *Iranians and Greeks in South-Russia*, Oxford, 1922, p. 19.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 140.

<sup>3</sup> Chez les Thraces, Katzarow, *Kulturgeschichte*, p. 85 et suiv.

<sup>4</sup> A Gumelnița, des squelettes aux genoux ramassés; voy. Vladimir Dumitrescu, dans la *Rev. Ist. Rom.*, IV, p. 323. Incinération chez les Daces, *ibid.*, p. 318.

A partir d'une certaine époque, dans l'âme préhistorique encore obscure pour les éléments de la raison, d'une intention suivie méthodiquement, le vase a dû servir seulement comme objet du culte, étant donné que dans les régions roumaines on n'incinère pas les morts, dans l'énéolithique, mais on les enterre ainsi, les genoux ramenés jusqu'au menton<sup>1</sup>.

Une brillante civilisation d'art est, de cette façon, le grand document de civilisation du Sud-Est européen à l'époque néolithique et énéolithique<sup>2</sup>. On a un immense trésor de vases, dont un grand nombre des plus beaux forme le principal ornement du Musée d'antiquités de Bucarest. « Le modelé de l'argile, de la forme céramique servant à l'outillage et au culte, ou de la forme plastique, anthropomorphe et zoomorphe, est, malheureusement, le seul miroir dans lequel on puisse apercevoir plus ou moins bien quelque chose de l'âme différente de ceux qui, dans une partie ou dans l'autre du monde, ont vécu et ont travaillé »<sup>3</sup>.

Après une époque sans spirale<sup>4</sup>, donnant aussi des vases d'une forme élancée, dont certains montrent aussi une tentative de reproduire, entre des rainures gauches, la figure

<sup>1</sup> Nestor, ouvr. cité, pp. 54—55. Cf. des squelettes chez Nestor, ouvr. cité, table x.

<sup>2</sup> Anna Roes, dans *De Oorsprong der geometrische Konst*, croit que le style vient des Phéniciens! Voy. Salomon Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XXXIII (1931), p. 355. Vases rhodiens géométriques, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, V—XII (1912), p. 495 et suiv. Voy. aussi Rostovtzev, *L'âge de cuivre dans le Caucase Septentrional et les civilisations de Soumer et de l'Égypte protodynastique*, dans la *Rev. Arch.*, XI<sup>2</sup> (1920) (des rapports intéressants et sûrs dans la représentation des animaux). Cf. aussi Salomon Reinach, *ibid.*, XI (1920), p. 272 et suiv. Voy. aussi Seure, *ibid.*, XI (1920), p. 62 et suiv.: « combien les dessins des poteries géorgiennes ressemblent à ceux des poteries thraces et surtout hongroises » (*sic*) (renvoi à la Bosnie, à l'île de Chypre, au trésor d'Ödenburg). Voy. aussi le même, *ibid.*, nov.-déc., 1901. Dans la *Rev. Arch.*, XL (1901), p. 172 et suiv., à propos du trésor de Kličevac, M. Vasić affirme l'idée de l'unité ethnique dans les Balkans (voy. p. 190). Cf. aussi Jérôme, *L'époque néolithique dans la vallée du Tonsus (Thrace)*, dans la même *Rev. Arch.*, XXXIX (1901), p. 328 et suiv. (renvoi au *Cosmos*, nouvelle série, nos. 834—835).

<sup>3</sup> Andrieșescu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1929, p. 71.

<sup>4</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 33, note 109.

humaine <sup>1</sup>, apparaît cette même spirale riche, qui est vraiment de ces régions, non pas une importation venue on ne sait pas comment ni par quelle route de la lointaine Égypte, ce qui signifierait une immense circulation mondiale entre des primitifs <sup>2</sup>, avec ses méandres et ses lignes (celle qu'on appelle *Bandkeramik*): le premier art géométrique, soit qu'il se développe dans des lignes de peintures, soit que le potier eût incisé des dessins dans l'argile molle. Le second art aura une ornementation géométrique angulaire, pointue, en zigzags, une technique de points en profondeur, recouverts de blanc, qu'on rencontre aussi sur le Dniéper, de même qu'en Roumanie <sup>3</sup>.

C'est un art opposé à celui de la Crète, à cet art admirable comme sujets, comme naturel et comme couleurs <sup>4</sup>. Cet art crétois vient directement de l'Égypte, qui ne réduit rien au type, alors que, de ce côté-ci, tout est vu uniquement sous cet aspect typique. Le nouvel art, du reste, n'a rien à faire avec la première forme, grossière, de l'énéolithique dans l'Ouest de la Russie actuelle <sup>5</sup>, où il faut admettre que les beaux vases, si répandus plus tard, viennent tous, sans aucune imitation ou transformation locale, des régions thraces, où a été trouvée leur formule. De cette façon, l'idée de Chvoïka, un des savants russes qui ont découvert ces riches matériaux, qu'il serait question d'un patrimoine commun indo-européen et surtout appartenant à la partie qui devrait devenir slave, ne mérite pas la discussion <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, table I, nos. 1, 3, 9, 10.

<sup>2</sup> Voy. ce qu'écrivit Déchelette, en 1910: « J'abandonne maintenant l'idée de l'origine égyptienne de la spirale, qui est égéenne, sinon *née plus au Nord* »; *Rev. Arch.*, XXIV (1914), p. 323. Cf. cependant Vladimir Dumitrescu, dans la revue *Istros*, 1935.

<sup>3</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 91.

<sup>4</sup> L'art antérieur, beaucoup plus ancien, est cependant inférieur à celui de notre région; voy. Minns, ouvr. cité, p. 141.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 132. Le savant anglais admet que la *Bandkeramik*, différente de la *Schnurkeramik*, vient du Sud. Mais Hubert Schmidt est contre les termes courants (*Zeitschrift für Ethnologie*, XXXVII, p. 643).

<sup>6</sup> *Ibid.*, Minns, ouvr. cité, p. 141.

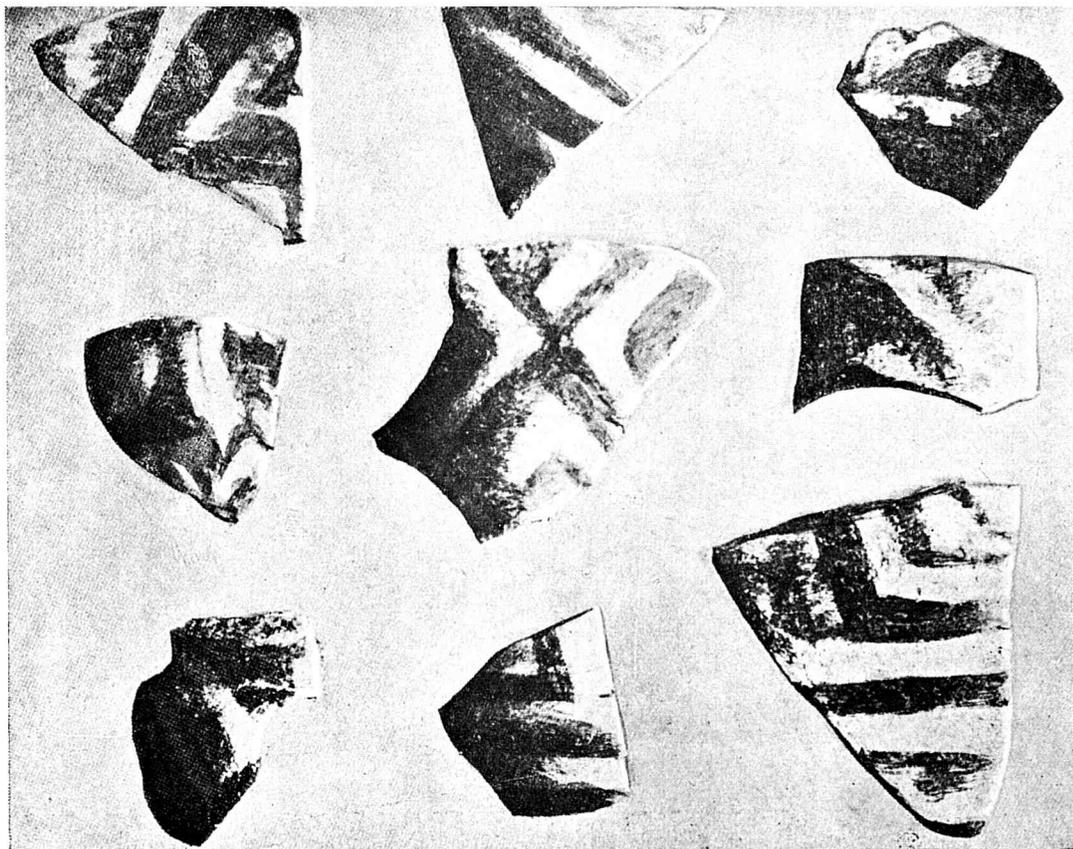


Fig. 5. — Céramique de Cucuteni.  
Andrieșescu, *Contribuții la Dacia înainte de Romani*, pl. III.

Cet art stylise aussi à partir des époques les plus lointaines, ainsi, du reste, que dans tel vase trouvé en Russie <sup>1</sup>, la figure humaine, ce qu'on ne rencontre jamais sur le territoire dace. Dans les mêmes régions russes, au dessus des ornements linéaires qui contournent le vase, on voit, courant, une chèvre, un cerf ou un chien <sup>2</sup>, ce qui supposerait une adaptation de l'ancien art céramique au goût des Scythes, influencés eux-mêmes par la reproduction schématique des animaux chez les Assyriens. Le cas n'est pas unique: on voit sur des vases de cette même région, à côté d'êtres humains, aussi des boeufs sarmatiques <sup>3</sup>.

On rencontre ces vases tout aussi bien à Tripolié, près de Kiev <sup>4</sup>, en Galicie, en Moravie, ainsi que dans les régions occidentales des Balcans <sup>5</sup>, à Boutmir d'Herzégovine et en Thessalie <sup>6</sup>, puis au-delà de la Mer, dans les régions de Troie, et aussi en Thrace, en Macédoine et dans tout le reste des Balcans jusqu'à la Mer Occidentale. On a trouvé des ressemblances, sur lesquelles insistait récemment Pottier, dans une lettre qu'il nous adressait peu de temps avant sa mort, avec ce qu'on rencontre dans la Suse persane <sup>7</sup>. Car, aujourd'hui, la ligne de cette ornementation traverse l'Asie

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>4</sup> M. Rostovtsev est d'opinion que cet art est le plus avancé, mais il ne présente aucun motif; ouvr. cité, p. 16.

<sup>5</sup> Liste des localités aussi dans Minns, ouvr. cité, p. 134, note 1. Cf. Wace et Thompson, *Prehistoric Thessaly*. Des vases tout à fait pareils aux nôtres aussi dans Minns, ouvr. cité, p. 134 et suiv. On a pu parler même d'une civilisation Tripolié-Petreni, représentée par des valeurs artistiques de céramique; *ibid.*, p. 141.

<sup>6</sup> V. Filov, *Bibliographie archéologique de Bulgarie*, Sofia, 1926.

<sup>7</sup> Sur les bizarres théories de H. Frankfort (*Studies in early pottery of the Near East*, dans les *Occasional papers* de l'Institut d'Anthropologie de Londres; les vol. II et III ne sont pas parus), qui voyait dans la céramique des tombeaux de Suse, où il distinguait deux styles sans rapports entre eux, une imitation de la poche en peau d'animal sauvage, jalousement conservée pour des usages domestiques, voy. Alfred Merlin, dans le *Journal des Savants*, ann. 1924; Pottier, *La théorie nouvelle sur les vases de Suse*, dans la *Rev. Arch.*, XXIII (1926), p. 1 et suiv.

Mineure, confine à la Sibérie au Sud et donne aux tapis de la Mandchourie, où l'on rencontre, à côté d'un art différent, que nous montrerons être scythe<sup>1</sup>, le même caractère que celui de l'art de nos régions, pour qu'ensuite, par des rapports continentaux qui ont existé jadis, cette mode s'écoule le long de la côte occidentale de l'Amérique du Nord jusqu'au point où elle atteint l'esprit imaginaire et caricatural de l'art mexicain. De même, du reste, ce style géométrique, abstrait, linéaire, typisé se rencontre aussi chez les Hittites, chez les Cappadociens, leurs voisins et en partie aussi leurs successeurs, et dans les premières statues helléniques<sup>2</sup>.

Cet art apparaît non seulement en Orient. En Occident, il va jusqu'aux régions où les barbares arrivés plus tard se sont établis sur un territoire jadis thraco-dace. Du fait que les Goths, qui l'avaient adopté, ont été rejetés au IV<sup>e</sup> siècle, par l'invasion des Huns, vers la Mer Baltique, se fixant dans la partie méridionale de la Péninsule Scandinave, où il y a un « Pays des Goths » et un « Bourg des Goths » (Götheborg), et qu'ils sont arrivés à étendre leur influence aussi sur la côte orientale de cette même mer, en Lithuanie, en Esthonie, en Livonie, en Finlande, cet art s'est gagné aussi un autre territoire. En effet, jusqu'aujourd'hui dans ces régions, sur les pagnes, sinon sur les chemises, puis sur les tapis, sur les crosses des pâtres, sur d'autres objets en bois, on trouve des dessins linéaires qui, souvent, ne peuvent pas être distingués des nôtres. M. Rostovtsev lui-même, poursuivi par ses idées de sarmatisme, étendues aussi sur la Chine elle-même, l'avait observé, grâce à un séjour personnel en Suède et en Norvège, sinon sur les formes actuelles, au moins sur celles qui, à l'époque préhistorique, les ont précédées; il faut tenir compte aussi des figures et des sculptures sur bois

<sup>1</sup> Voy. *ibid.*, XXIV (1926), p. 276.

<sup>2</sup> Voy. aussi Rostovtsev, ouvr. cité, p. 11. Aussi M. Berciu, dans la *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1935, rapport, est contre l'origine orientale. Cf. Nestor, ouvr. cité, p. 44. Illusion « minyenne », Vladimir Dumitrescu, dans la *Rev. Ist. Rom.* (1933), p. 409, note 19; dans l'*Istros*, I, p. 26; dans la *Cermania*, XVII (1933), p. 147.

des vaisseaux des Vikings, où cependant il peut y avoir aussi une influence de beaucoup ultérieure, introduite par les mercenaires scandinaves de Byzance; mais il ne pouvait pas en trouver l'explication.

Sur certains des vases trouvés chez nous, l'animal prend des formes schématiques qui prouvent une grande hardiesse de lignes et un goût tout particulier <sup>1</sup>. M. Rostovtsev montrait comment tous les éléments servant à représenter un animal passent après un certain temps, dès l'époque qu'il considère comme sarmatique, dans de simples combinaisons de lignes: « Les têtes d'oiseaux, de griffons, de lions sont réduites à leurs éléments essentiels et stylisées d'une façon géométrique <sup>2</sup> ». Mais c'est seulement la preuve certaine que, par la retraite des Scythes dans quelques réduits et par l'incapacité de ceux qu'on appelle Sarmates de les remplacer, on était arrivé à une lente transformation, à la façon des Thraces, sinon comme population, au moins comme type culturel, du côté de l'Occident, de même qu'à notre époque il y a eu cette pénétration moldave dans le Sud de la Russie, jusqu'au Boug, avec des éléments détachés qui sont allés jusqu'aux rives de la rivière de l'Amour <sup>3</sup>.

En échange, l'animal stylisé, qu'on trouve dans la seconde phase des civilisations de Cucuteni et de Petreni, en

---

<sup>1</sup> Ouvr. cité, p. 206 et suiv. Voy. son opinion: « It is impossible to understand the Scandinavian art of the first millenium A. D. without a previous study of the objects in the Scythian animal style » (p. 207). Seulement il ne peut pas être question de « Scythes » . . . Comme instrument de pénétration, M. Rostovtsev affirmait le passage sur les rivières vers le Nord, mais aussi l'influence germanique, inadmissible, sur un art qui est pour lui l'art de la « Russie du Sud ».

<sup>2</sup> Vladimir Dumitrescu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.* (1931), pp. 74—75.

<sup>3</sup> Ouvr. cité, p. 195. Le mélange, qui a été conservé et cultivé, de types d'animaux, vient évidemment de la Chaldée des Soumériens passant par les Assyriens. M. Rostovtsev observe aussi la pénétration en Chine, au Japon, de l'art soumérien (*ibid.*, p. 200 et suiv.). Il voit bien la prédomination du style géométrique « sur le Dniéper et le Boug » (*ibid.*, p. 201). Mais il croit que les Sarmates auraient amené quelque chose de l'Orient avec eux (*ibid.*, p. 202) et qu'une influence sarmate se serait étendue, dans plusieurs domaines, sur la Chine aussi (*ibid.*, p. 203 et suiv.).

Bessarabie <sup>1</sup>, peut être donc dû à une influence de l'art asiatique, par des Scytho-Sarmates. Dans une forme simplifiée et dégénérée, les animaux scythiques bizarres et des têtes d'animaux se rencontrent même jusqu'en Olténie <sup>2</sup>, non seulement dans la Bessarabie du Nord-Ouest <sup>3</sup>.

Les idoles, à tendances de simplification, *se dirigeant*, comme nous l'avons déjà dit, *vers ce que seront plus tard les croix dans les cimetières roumains* se rencontrent, en pierre et même en os <sup>4</sup>, sur la rive gauche et sur la rive droite du Danube <sup>5</sup>.

La tendance vers la géométrisation se rencontre jusqu'à notre époque. Les femmes qui travaillaient aux tapis d'Olténie il y a un siècle transformaient en rhombes et carrés le nouveau vêtement de mode occidentale, le parapluie y compris, et l'uniforme de la nouvelle armée de système russe; en Bessarabie, presque à la même époque, il y avait le penchant à simplifier de la même façon l'aspect d'un gros marchand aux moustaches tordues. Sur la vallée du Teleajen, jusqu'hier, le blason de la famille des Filipescu sur la maison de campagne de Drajna avait deux lions qui tournent une roue: il est devenu, sur la façade de bois sculpté des maisons paysannes, un soleil appuyé sur deux serpents ou une simple combinaison de lignes rondes et serpentines, de même que dans l'ancienne Assyrie on avait transformé en un simple élément d'ornementation le lion qui prend dans sa bouche une chèvre <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Voy. le chapitre « Synthèse Scythique ».

<sup>2</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 40, no. 136.

<sup>3</sup> Voy. *ibid.*, table 18; Tzigara-Samurcaş, dans les *Conv. Lit.*, XLI (1928), p. 19 et suiv.

<sup>4</sup> Ceslav Ambrojevici, dans la *Dacia*, III—IV, p. 31 et suiv.

<sup>5</sup> Vl. Dumitrescu, *Figurinele antropomorfe de os din civilizația eneolitică balcano-danubiană*, dans *Inchinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931, p. 156 et suiv. Voy. aussi Detchev, dans les *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII (1934), Sofia, 1935.

<sup>6</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 193. Pour la poterie d'art chez les Romains, Basile Christescu, *Viața economică în Dacia Romană*, Pitești, 1929, p. 58 et suiv.

La *céramique peinte*, qui apparaît plus tard <sup>1</sup>, reliée à des vases de forme différente, qui ont la spirale, et de plusieurs couleurs, existe aussi dans la Transylvanie occidentale, — comme à Turda —, région qui est reliée à celles du Banat et de la Serbie. Elle est entrée largement dans ces régions, et ce caractère de l'ornementation pittoresque *correspond à l'amour et au penchant pour la couleur qui se rencontrent jusqu'aujourd'hui uniquement dans cette partie de la carte du Sud-Est européen, qui possède seule l'image sainte de folklore et la peinture populaire à l'intérieur des églises comme au dehors* <sup>2</sup>. Ceci montre, à l'encontre de ceux qui s'imaginent si facilement des migrations de peuples à une époque sans routes, sans connaissance de ce qu'on peut trouver plus loin, sans conception territoriale de l'État et sans ce que nous appelons « ambition », une permanence de population du plus grand intérêt pour la généalogie de notre race <sup>3</sup>. Les rapports avec la Serbie ne sont que naturels.

L'art populaire riche en couleurs s'étend sur l'Olténie et le long de la montagne; il descend vers le Danube valaque: des recherches prolongées ont aidé à en fixer le rayon; dans le costume populaire aussi on sent non seulement sur ce territoire l'esprit que nous avons appelé pittoresque, mais la plaine valaque elle-même, habitée toujours par une population inférieure, sans caractère militaire, sans tendances vers une existence plus élevée, n'est pas du tout dénuée de cette occupation, sans que cela puisse fixer le caractère de la civilisation, du reste puissante quant au nombre et la richesse des établissements, dans les environs de Bucarest (Vidra, d'après l'animal du lac voisin; cf. Jilava, « l'Humide » appelée ainsi à cause des marécages) et dans telle île du district d'Ilfov, sur le Danube (Boïan; ce nom, qui se rencontre aussi en Bucovine, du côté du Pruth, doit être mis

<sup>1</sup> Mais aussi en Hongrie, à Bükk; Nestor, ouvr. cité, pp. 53—54.

<sup>2</sup> On ne rencontre ce phénomène que dans certaines parties de la Bucovine, sous l'influence de la peinture artistique des églises (comme aussi dans la région de Curtea-de-Arges). Nous avons rencontré ainsi près du beau couvent d'Humor telle maison peinte par une paysanne encore vivante.

<sup>3</sup> Childe, ouvr. cité, *passim*.

en rapport avec la Boïana balcanique avec laquelle paraissent avoir existé des rapports au point de vue de la technique préhistorique) on a fait des recherches dans le village de Glina, qui a le même son balcanique<sup>1</sup>. On en trouve jusqu'à des échos en Transylvanie. Il y a aussi des formes grossières de vases à anses, gauches et avec un bec modelé comme un oiseau<sup>2</sup> ou présentant la forme même de l'oiseau aquatique<sup>3</sup>. Mais où la couleur manque, elle est compensée par la richesse d'imagination de ceux qui ont tracé les lignes, d'une richesse infinie, qui en forment l'ornement<sup>4</sup>. Ces qualités « plastiques » ont amené les archéologues à établir pour la même région de plaine encore un type, n'ayant pas la richesse linéaire du type « Boïan »: le type « Gumelnița » (village du district d'Ilfov; prolongation dans le district de Ialomița, dans la Dobrogea, et, à l'Ouest, à Sălcuța, dans le district de Dolj), type qui semble être aussi généralement balcanique<sup>5</sup>.

Cette céramique dépasse infiniment celle des Celtes, qui ont emprunté eux aussi les motifs géométriques sans pouvoir les développer et ont cherché une compensation dans la polychromie<sup>6</sup>. Et cependant on a essayé de faire des « combinaisons géométriques: jeux de lignes droites et courbes, variations sur les points, les cercles et les triangles et surtout les séries de spirales ou d'ondulations détachées ou réunies dans des sinuosités continues, art purement linéaire », une « oeuvre propre de la pensée et de l'imagination gauloise »<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Nestor, ouvr. cité, pp. 55—56, 57 et suiv. (aussi à Cernavoda, sous la forme qu'on appelle Gumelnița).

<sup>2</sup> *Ibid.*, table IX, nos. 1, 5; cf. *ibid.*, p. 57 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, table VII, nos. 3, 4, 8.

<sup>4</sup> *Ibid.*, table IV. Mettre en rapport avec Ariuşd est absurde: certaines lignes viennent d'elles-mêmes, sans imitation; voy. *ibid.*, p. 56.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 77 et suiv.

<sup>6</sup> Voy. Jullian, ouvr. cité, II, pp. 316—319.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 385. Cf. aussi Salomon Reinach, dans la *Revue Arch.*, II (1905), pp. 306—313. Jullian cherchait aussi la possibilité de certaines origines grecques; *ibid.*, p. 386. Voy. en général aussi Vladimir Dumitrescu, *Notes concernant l'ornementation peinte zoomorphe et humaine dans les civilisations à céramique peinte de Roumanie et de Susiane*, 1931.

Du reste, de pareilles combinaisons se rencontrent dans les formes les plus compliquées, jusqu'à l'anormal et l'absurde, aussi dans la miniature des manuscrits irlandais du moyen-âge, mais, là, il y a une autre imagination, complètement anarchique, dont le correspondant se trouve même dans le style des poèmes épiques, dédiés aussi aux animaux, de cette nation irlandaise des premières époques du moyen-âge. Et, ainsi que nous chercherons à le montrer plus tard, il y a une ressemblance avec les croix de pierre du commencement de l'époque médiévale dans la même Irlande, mais là il semble qu'on puisse découvrir que c'est une autre influence, commune aux deux régions: celle de Byzance<sup>1</sup>.

L'art naturaliste, postérieur, qu'on trouve dans les Gaules<sup>2</sup>, correspond, celui-là, plutôt à un tempérament national tout autrement orienté, mais, si cependant des tendances de géométrisation existent<sup>3</sup>, elles ne peuvent venir que de l'Orient.

Par dessus la forme coloriée s'étend dans la région du district de Romanati une autre forme de civilisation, d'un caractère plus ornementé, mais aussi plus compliqué dans les lignes, comme on le rencontre jusqu'aujourd'hui dans le costume populaire local, ainsi que, du reste, dans certaines parties de la Serbie et de l'Albanie<sup>4</sup>. L'endroit où on l'a trouvée le mieux représentée, c'est le village danubien de Vădastra (du mot slave *voda*, eau; peut-être une forme dialectale qui viendrait du nom de la rivière de Vedeia).

Ce qui est curieux cependant, c'est que, jusque dans les régions où a été la base de l'État dace, on n'a trouvé aucun élément de céramique préhistorique; dont il ressortirait qu'il y a cependant une différence de race, qu'on peut prouver, ainsi qu'on le verra plus loin, aussi d'autre façon, entre Gètes et Daces.

<sup>1</sup> Cf. aussi *Revue Arch.*, XXV (1901), p. 145. Voy. aussi *ibid.*, XXXII (1930), pl. IV et V; cf. *ibid.*, p. 93 (Françoise Henry, d'après Kingsley-Porter).

<sup>2</sup> Jullian, ouvr. cité, II, p. 389.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 390—392. Dans toutes ces propositions, du reste, il y a une grande indécision.

<sup>4</sup> Représentation dans Nestor, table V.

En rapport avec la pénétration des Celtes, qui apportaient le bronze, il y a des découvertes comme celle de Coțofeni (dans le district de Dolj), de Tei, près de Bucarest, mais ici les vases ne sont que la continuation des anciens types indigènes <sup>1</sup>.

Le grand nombre de potiers dans les villages roumains, leur habileté technique, leur goût, la conservation, surtout en Moldavie, à l'Ouest du Séreth, d'une tradition de lignes pures, et de même la coutume de transporter d'une place à l'autre le produit de ces fabriques rurales sur des chars, appuient aussi l'idée que ce rameau de l'art est local et qu'il fait partie de l'héritage de nos plus anciens ancêtres <sup>2</sup>. Le proverbe que « pour un char de pots une seule massue suffit » paraît avoir une certaine ancienneté. On pourrait aussi ajouter le vocabulaire de la poterie roumaine: *oală*, *toartă*, *coperemânt* (ensuite *capac*), où cependant les mots latins (*capac* est turc): *aula*, *torta*, *cooperimentum*, ont remplacé les anciennes dénominations thraces.

Je croirais aussi que la coutume d'orner les caisses paysannes à l'aide d'un clou-rougi au feu, qu'on rencontre jusqu'aujourd'hui, doit avoir son origine dans la technique de la sculpture en métal employant le même outil.

Toute une période de l'art hellénique, comme dans le cimetière athénien Dipylon, montre par les vases l'influence exercée sur les Grecs eux-mêmes par cet art purement schématique.

Un jeune Athénien à cheval, ayant sur la tête le chapeau habituel aux grands bords, vers l'an 500 avant J. Chr., porte un manteau orné de ronds et de zigzags, comme on en voit aujourd'hui même sur n'importe quelle pièce d'habillement

<sup>1</sup> Pour la continuation de l'ancienne céramique par les Daces, *ibid.*, table 20.

<sup>2</sup> M. D. Berciu est aussi d'opinion que de ces régions roumaines est partie la céramique peinte (*Săpăturile arheologice dela Tangăru*, pp. 43—44). — Voy. aussi la reproduction, de face, du cercueil grec ayant exactement les mêmes caractères.

des paysans de l'Olténie roumaine <sup>1</sup>. Enfin, lorsqu'il est question de présenter le dévergondage de nuit des « mystères » d'Athènes, Bacchus à cheval et les Bacchantes portant le thyrses et la lyre ont des étoffes du même caractère sur les bras et les pieds <sup>2</sup>. Sur un vase ancien d'environ l'an 450 un « basileus » que je crois être celui de Perse et non pas de Macédoine, porte des manches à ornements géométriques <sup>3</sup>.

Nous avons dit que, généralement, l'Occident et le Nord n'ont pas connu cet art, qui est venu aux Scandinaves seulement par leur voisinage momentané avec les Thraces dans les régions du Dniéper, d'où ils ont passé vers la Mer Baltique et sont arrivés au delà de cette mer, alors que d'autres éléments, rejetés par la même invasion des Huns chassant la masse des Goths, sont restés en marge de la Mer Baltique vers l'Est. Le tablier suédois, le bâton sculpté de ce même pays sont totalement pareils aux produits de l'art populaire qui leur correspondent dans nos régions. La Lithuanie conserve les traditions antérieures, et le tapis finlandais, granité, de même que la *tcherga* des Balcans, se distinguent des mêmes produits en Roumanie seulement par la technique du travail. Chose curieuse, sur les jougs des boeufs et dans d'autres domaines, le Nord du Portugal et toute la région des Pyrénées ont les mêmes lignes d'art.

Enfin, on admet aujourd'hui que les motifs de l'art populaire roumain, comme le « disque solaire, l'arbre de vie », etc., ont passé des Roumains aux Saxons de Transylvanie <sup>4</sup>.

Comme élément *d'art religieux*, on pourrait croire que les grossières idoles viennent d'ailleurs, de quelques nations vaincues ou de la pénétration d'une civilisation inférieure sous le rapport artistique, et ceci pourrait être prouvé aussi

<sup>1</sup> Furtwängler-Reichold, *Vasenmalerei*; de là dans Beloch, *Propyläen-Weltgeschichte*, II, p. 75.

<sup>2</sup> Voy., d'après Furtwängler-Reichold, la même *Propyläen-Weltgeschichte*, II, p. 171 (an 400 avant J.-Chr.).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 66. Voy. aussi les fleurs du vêtement masculin sur un vase d'environ 500; *ibid.*, p. 92. On pourrait se rapporter aussi à la broderie marginale d'une robe de femme; *ibid.*, p. 101.

<sup>4</sup> Louise Netoliczka, dans la revue *Cuget Clar*, 1935.

par la présence de certaines figures humaines en relief pour la phase antérieure à la céramique ornée de façon linéaire <sup>1</sup>, figures qu'on trouve à côté de cette admirable céramique et dans lesquelles il serait difficile de reconnaître une divinité quelconque <sup>2</sup>. Dans certains cas en Olténie, comme à Hinova ou dans les îles du Danube, l'homme n'est pas présenté étendu, mais ou bien les pieds ramenés au menton, — ce qui représenterait le mort lui-même dans l'urne funéraire —, ou bien dans une attitude de combat si énergiquement naturelle qu'elle rappelle l'art grec <sup>3</sup>. A Turdaş il y a même, à côté d'une scène d'adoration la main levée jusqu'au front, aussi une figure d'expression <sup>4</sup>. Les figures de pierre qu'on ne trouve qu'en Russie <sup>5</sup> ou en Dobrogea <sup>6</sup>, appartiennent à une époque ultérieure, influencée par la civilisation méditerranéenne, quelle que soit la différence dans le vêtement.

Il n'y a pas de doute qu'il ne peut être question d'un grand mouvement de population qui aurait amené de je ne sais quel Nord ou Ouest, — car personne n'a pensé à une pénétration venant de l'Orient, — les éléments humains auxquels on doit cette civilisation si avancée.

<sup>1</sup> Nestor, ouvr. cité, table I, no. 3, 9, 10.

<sup>2</sup> Des idoles pareilles aussi en Russie, à Doljok; Minns, ouvr. cité, p. 139. Pour Petreni, en Bessarabie, *ibid.*, p. 140. Pour la Roumanie, Pârvan, dans la *Dacia*, II, p. 422 et suiv. Voy. la bibliographie plus récente de caractère général chez Nestor, ouvr. cité, p. 51, note 181. Les idoles de Sălcuța, *Conv. Lit.*, p. 215 et suiv.

<sup>3</sup> Nestor, ouvr. cité, table I, no. 3.

<sup>4</sup> Voy. des cas *ibid.*, table III, nos. 4, 9. Cf. Vladimir Dumitrescu, *La plastique anthropomorphe en argile de la civilisation énéolithique balcano-danubienne de type Gumelnița*, dans le *Jahrbuch für prähistorische und ethnographische Kunst*, VIII; cf. Tchilinguirov, dans le *Sbornik* bulgare, XI; Popov, dans les *Izvestia*, *Bulletin* bulgare, 1912; Andrieșescu, dans l'*Hommage Ortiz*, Bucarest, 1931.

<sup>5</sup> Nestor, ouvr. cité, pp. 239—240, M. Minns parle aussi d'une « tribu turque médiévale ».

<sup>6</sup> A Hamangia (district de Constantza); Nestor, ouvr. cité, pp. 67—68. M. Andrieșescu, qui a bien voulu lire ces pages, m'épargnant certaines erreurs, ajoute Gherla et Baia-de-Criș.

Le néolithique et l'énéolithique avaient des villages qui s'appelaient *para*, *dava*, *bria*, *dyza*; on habitait dans des groupes de maisons dispersées, dont on connaît bien celui des environs de Bucarest découvert par M. D. Rosetti, avec leurs parois de verges et d'argile, et même les temples où les vases-urnes se rangent en cercle pour le service qu'on officie dans l'enceinte de l'édifice. Voyant de pareilles constructions, les Romains ont donné le nom de *Viminacium* à une de leurs fondations sur le lieu du Danube moesique. Le suffixe *dama* se rencontre aussi dans le nom *Uscudama* (le futur Andrinople), mais on a pu soupçonner aussi comme origine une *dava* dace. Le suffixe *dina* pour des noms de villages existe chez les Thraces *krobzyzes* et chez les Gètes de l'Asie Mineure <sup>1</sup>.

*Le village est donc l'origine.* Mais les formes habituelles sont autres que pendant le passé. On ne trouve pas, comme dans la Russie occidentale, sur des plateaux, des habitations creusées, pareilles à celles de Cappadoce, avec des enceintes de terre autour, et le fossé au milieu, pour y jeter les os <sup>2</sup>.

On a parlé aussi de « châteaux » gètes <sup>3</sup>, qui pourraient être influencés par les Illyres, ainsi qu'on le verra plus loin. Les constructions de pierre qu'a trouvées M. Daicoviciu et d'autres appartiennent à l'époque dace cependant, et sont dûes à une imitation grossière des bâtiments romains. De même, près des rivières, ce qu'on appelle en Transylvanie les *feldioare*, avec la citadelle au sommet, les fortifications de terre que les Roumains nomment *grădiști* (en hongrois: *varhégy*), comme celle de Otmani, dans le district de Bihor <sup>4</sup>, et elles passent aussi les Carpathes, comme à Monteoru, sont certainement d'origine dace. Ici, il y a toutes les variétés d'habitation, au-dessus et au-dessous de la terre <sup>5</sup>; les armes, les outils sont assez mêlés.

<sup>1</sup> Pârvan, *Ulmetum*, II<sup>2</sup>, p. 19.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 132.

<sup>3</sup> Voy. Pârvan, *Getica*, *passim*.

<sup>4</sup> Roska, dans l'*Anuarul Com. Mon. Ist.* pour la Transylvanie, 1929 (= *Dolgozatok*, 1930) et *Anuarul Banatului*, I (1928).

<sup>5</sup> *Ibid.* Pour la céramique locale, inférieure, Nestor, ouvr. cité, p. 30. mais aussi avec des formes nouvelles, gracieuses, *ibid.*, table XI, nos. 1, 6,

## CHAPITRE V

### BRONZE ET FER

Au point de vue de la protohistoire, on fixe des divisions d'après l'emploi du métal, cuivre, bronze, bronze mêlé au fer, et le fer lui-même, et on emploie couramment, ce qui peut effrayer un peu les non-initiés, les termes de Hallstatt et de La Tène, avec certaines sous-divisions par couches, qui ajoutent à la difficulté de la compréhension.

De fait, en Autriche, à Hallstatt, dont le nom signifie « saline », — et c'est de là que vient la densité et la richesse de la population, — on a trouvé le mélange du bronze et du fer et, puisque la localité se trouve dans l'ancien Norique, d'où l'Italie importait son fer, on attribua à cette région le rôle d'avoir répandu une nouvelle forme de civilisation, dérivant de l'emploi, mais *seulement dans certains domaines*, d'une autre matière première. On aurait pu dire mieux : « civilisation norique », et tout le monde aurait compris. Mais pour la domination du fer on a recouru au *caractère expressif* de cette station de la Suisse romane qui n'a pas été considérée, et ne peut pas l'être, comme point de départ d'une nouvelle civilisation. Les Scythes ayant eu certainement un grand rôle, bien que non exclusif, dans la popularisation du fer, on pourrait appeler aussi « scythique » cette période.

Le terme de chalcolithique <sup>1</sup> a été employé par M. Rostovtsev pour nommer cette époque où on trouve, à côté de l'outil de pierre polie, de même que de celui en os <sup>2</sup>, des

---

<sup>1</sup> Cf. Nestor, *Zur Chronologie der rumänischen Steinkupferzeit*, 1928; Schroller, *Die Stein- und Kupferzeit Siebenbürgens*, Berlin, 1933; Vulpe, dans la *Rev. Ist. Rom.*, IV, p. 311.

<sup>2</sup> Cf. Vladimir Dumitrescu, dans la *Rev. Ist. Rom.*, II, p. 95 (aussi à Peć; *ibid.*, IV, p. 322).

## IV.

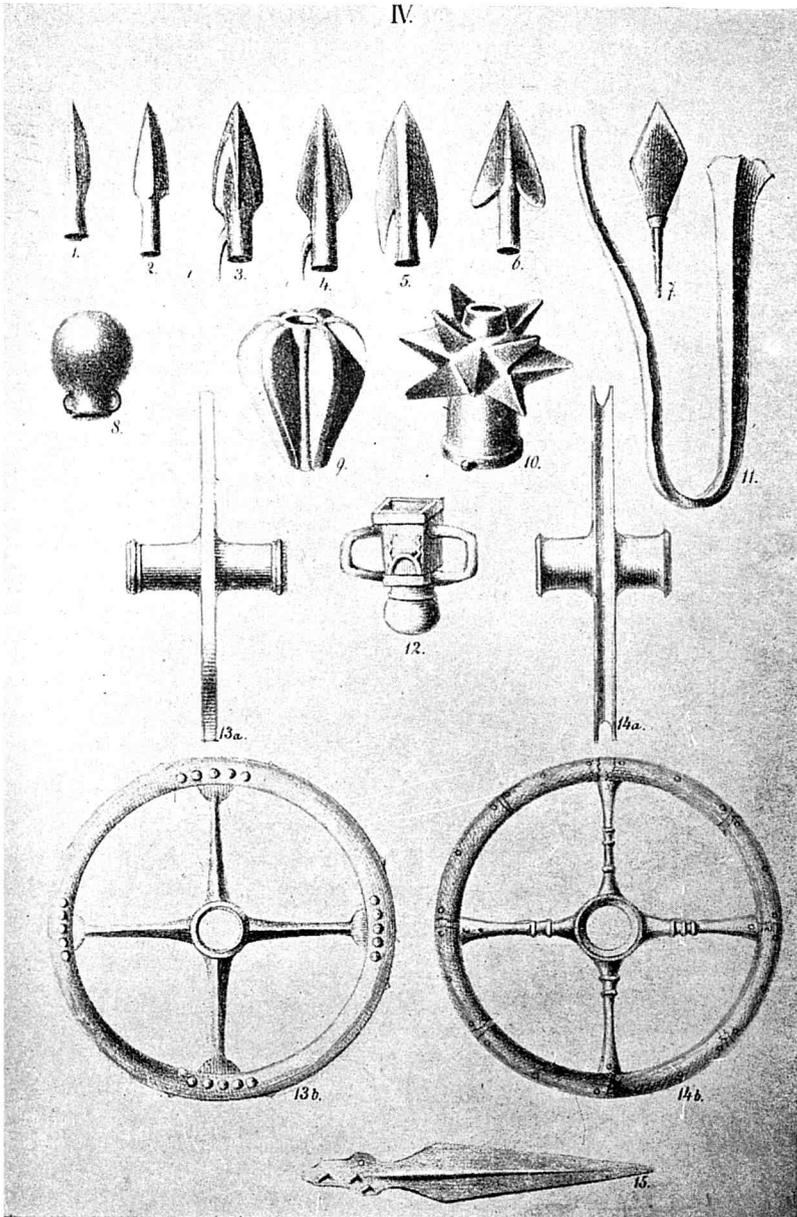


Fig. 6. — Armes de bronze de Transylvanie.  
*Arch. für siebenbürgische Landeskunde*, XIII, pl. IV.

objets amenés par la pénétration, venant de l'Occident, des Celtes, le cuivre se trouvant à côté du bronze, sans qu'on soit en état de préciser les conditions où s'est produit le passage du métal simple à celui qui est résulté du mélange avec l'airain. Pour l'époque précédente on pourrait recourir aussi au terme, fût-il même ambigène et bâtard, de vasolithique, ou, encore mieux, à celui de céramo-lithique, pour définir une civilisation dans laquelle ce qui intéresse le plus et a une plus grande valeur comme document de civilisation c'est cependant l'urne, n'importe de quelle forme et pour quel usage.

Le cuivre se trouvait en Hongrie, de même que dans la Péninsule Ibérique, dans les Îles Britanniques et dans l'Oural et le Caucase. On ne pourrait pas dire par quelle nation a été introduite cette nouvelle forme de civilisation. Cependant une phase dans laquelle le cuivre a été employé pour l'arme moins résistante a été certainement une nouvelle réalité protohistorique.

Mais la période de la céramique peinte <sup>1</sup> paraît avoir été continuée <sup>2</sup> par celle des outils de cuivre — la matière première a été donnée, sur le territoire dace, à Baia-de-Aramă (« mines de cuivre ») <sup>3</sup> —, d'où on passe à la période du bronze, ainsi qu'il apparaît dans les découvertes faites dans le Banat, à Șpălnaca, Periamuș et Pecica <sup>4</sup>, à Bocșa Germană, puis à Sinaia et à Predeal, à Drajna-de-Jos <sup>5</sup> et, dans le district de Buzău, à Pârscov. Comme on le voit c'est encore la civilisation qui avance par la ligne des rivières, comprenant aussi la

<sup>1</sup> Sur la « chronologie » voy. Vladimir Dumitrescu, *La cronologia della ceramica dipinta dell'Europa Orientale*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 257 et suiv (là, p. 261, la carte des stations).

<sup>2</sup> Pour ceux-ci, voy. Vladimir Dumitrescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 263 et suiv. D'après lui, l'art des vases continue aussi dans la nouvelle époque.

<sup>3</sup> Bărcăcilă, dans la *Dacia*, I, pp. 295—296. Pour un poignard en cuivre dans le Bihor, Roska, dans la *Dacia*, I, p. 313.

<sup>4</sup> Nestor, ouvr. cité, pp. 78—79.

<sup>5</sup> Voy. Andrieșescu, *Nouvelles contributions sur l'âge du bronze en Roumanie*, dans la *Dacia*, II, p. 345 et suiv. (admirable étude, avec toute la bibliographie).

Transylvanie. De même pour ce qu'on a découvert sur les rives de la Tisa, dans le comté de Bereg, puis d'autres côtés : près de Jassy, en Moldavie, dans la Bucovine aussi, et même en Bulgarie <sup>1</sup>. Elle commence par des épées d'un seul tranchant, pour arriver aux formes les plus évoluées, d'une élégance rare <sup>2</sup>.

M. Andrieşescu, qui date les objets trouvés à Drajna d'après les calculs, — bien entendu totalement discutables, et avec approximation de siècles —, de Montelius et de Kosinna, « de la seconde moitié du second millénium avant l'époque chrétienne », croit qu'on peut affirmer l'existence d'un atelier de bronze dans les régions roumaines ou dans leur voisinage immédiat <sup>3</sup>. Il serait question donc, non pas d'une civilisation sur le territoire de la Hongrie, mais d'une civilisation dace. Ceci cependant, étant donné la finesse et la variété du travail, serait la preuve d'une civilisation très avancée à une époque aussi lointaine.

De son côté, Pârvan, qui accorde d'une façon si large aux Gêto-Daces une industrie très développée, voit dans la céramique un simple objet de commerce, tout au plus avec des centres d'une époque ultérieure (« dernière période de La Tène ») <sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, la coutume de l'emploi et de « l'apprentissage » du bronze et de sa technique <sup>5</sup> a été apportée d'ailleurs, mais ceux qui emploient les nouvelles armes prennent la

<sup>1</sup> *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegowina*, I, p. 35; IX, pp. 16, 69, cité d'abord par Andrieşescu, *loc. cit.*

<sup>2</sup> *Ibid.* Cf. le livre cité de M. H. Schroller, *Die Stein- und Kupferzeit Siebenbürgens*; Naue, *Die vorrömische Schwerter aus Kupfer, Bronze und Eisen*, Munich, 1903; Fr. von Pulszky, *Die Kupferzeit in Ungarn*. Cf. Nestor, ouvr. cité, p. 79.

<sup>3</sup> *Loc. cit.*

<sup>4</sup> *Getica*, p. 561 et suiv.

<sup>5</sup> Andrieşescu, *Asupra epocii de bronz în România*, p. 9. Cf. aussi l'étude de M<sup>me</sup> Hortense Dumitrescu, *L'età di bronzo nel Piceno*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 198 et suiv. La céramique (voy. *ibid.*, pp. 223, 296; cf. aussi *ibid.*, p. 274 et suiv.; plus loin, pp. 288, 304, 306—307, 311, 313, 315) est de la même façon que celle de Roumanie, mais inférieure. Les armes de bronze aussi sont très primitives.

matière première du cuivre dans la localité d'Olténie qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, le dit par son nom même : Baia-de-Aramă <sup>1</sup>.

Cependant, d'après Montelius, ce serait l'Orient asiatique qui aurait donné à l'Occident, par la route de l'Elbe, la connaissance du bronze. Nous mentionnons par curiosité l'hypothèse que ce changement ait pu être amené par la pénétration, qu'on croyait ancienne, alors qu'elle ne date que d'après 1200, des Tziganes en Europe. On sait par ailleurs aujourd'hui combien importants sont les dépôts d'épées de l'Espagne dans le voisinage des îles de l'étain, les Cassitérides, dans l'Archipel Britannique. En ce qui concerne l'origine de la matière première, il en sera tout autrement à l'époque du fer, où les produits fabriqués viennent aussi des régions italiennes <sup>2</sup>, qui avaient été jusque là elles-mêmes influencées par la vallée du Danube.

On a constaté qu'à cette époque l'héritage d'art des temps les plus anciens a passé en entier, pour être perfectionné, chez les Romains et que la céramique même des camps s'est conservée sous les barbares <sup>3</sup>. Un chercheur tchèque croit, pour sa Bohême à lui, qu'elle a été *continué* par eux. De fait, il n'est question que du maintien de la même population, avec les mêmes goûts résultant de la même formation et disposant de la même technique <sup>4</sup>.

Parlant de ceux qui ont donné la belle céramique danubienne, qui est avant tout danubienne, malgré sa présence aussi dans d'autres régions où l'existence d'une bonne argile pousse à la modeler — il faut observer qu'en Moldavie, sauf dans certaines parties, sur le Séreth et sur le Pruth supérieur,

<sup>1</sup> Andrieşescu, *loc. cit.*, et Nestor, ouvr. cité, p. 79, no. 313. Nous ne comprenons pas de quelle région de Transylvanie on aurait pu l'apporter; Andrieşescu et Nestor, *loc. ult. cit.*

<sup>2</sup> Catherine Dunăreanu-Vulpe, *L'espansione delle civiltà italiche*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, III, p. 58 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Vladimir Dumitrescu, *La cronologia della ceramica dipinta*.

<sup>4</sup> J. L. Pić, *Die Urnengräber Böhmens*, p. 261 (ainsi le croit, attribuant le nouveau chapitre aux Slaves, M. Dorin D. Popescu, dans la *Dacia*, II, p. 344).

il y a beaucoup moins de potiers —, et qui se sont servis des splendides épées slaves trouvées dans la vallée du Teleajen, M. Andrieşescu, le fondateur, modéré d'habitude dans toutes ses affirmations et froid dans les conclusions qu'il en tire, a émis l'opinion qu'il est question aussi d'autres créateurs que les Thraces géto-daces, à savoir, par rapport à des ressemblances sur les territoires hongrois et serbes, des « ancêtres immédiats, d'origine certaine, des Daces et des Gètes, ainsi que de tribus illyriennes du Sud du Danube et de celles qui sont voisines de l'Adriatique »<sup>1</sup>. Qu'il soit question « d'origine certaine », on peut l'admettre, mais on voit bien que M. Andrieşescu a passé par dessus les conclusions de son grand travail initial dépassant de beaucoup les limites d'une thèse, c'est-à-dire qu'il n'admet plus comme antécédents les Thraces eux-mêmes.

Mais on s'aperçoit par un autre passage, qui indique une permanence « de valeur ethnique, du néolithique jusqu'au commencement de l'histoire », bien qu'il soit question aussi de confirmations qui doivent venir encore, l'auteur préférant « dire à l'oreille qu'il le croit dès aujourd'hui », que son ancienne opinion n'a pas été abandonnée devant les critiques d'une autre génération.

Les transmissions de civilisation, qui sont incontestables et qui, dans leur totalité, ne peuvent pas être expliquées autrement, nous obligent à nous ranger à l'opinion plus ancienne de M. Andrieşescu<sup>2</sup>.

Comme *la civilisation énéolithique des vases est une création des hommes d'ici*, les autres éléments n'étant que la superposition et le complément, — fût-ce même avec des matériaux locaux, — des problèmes se posent, comme le passage, si étonnant, seulement dans quelques régions, des formes grossières de la pierre aux formes si fines et à la présence de l'outil d'airain, aussi bien à Troie que dans les régions de civilisation égéenne.

<sup>1</sup> *Dacia*, I, p. 362, note.

<sup>2</sup> On connaît la tendance de considérer cet art comme « purement hongrois », fût-ce même seulement transylvain, bien que personne ne puisse prétendre que les Magyars sont des aborigènes, eux qui, cependant, réclament cette priorité pour leur territoire, — mais pas aussi pour les Daces.

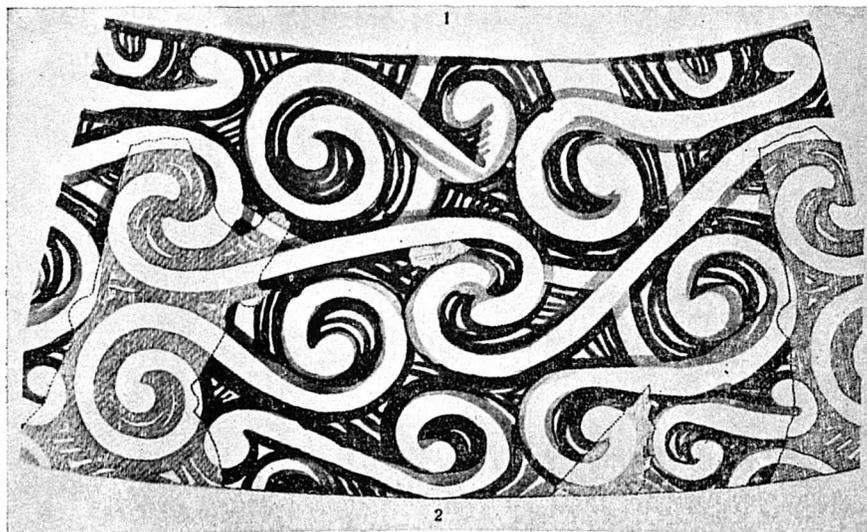


Fig. 7. — Céramique de Cucuteni.  
Hubert Schmidt, ouvr. cité, pl. III, fig. 1.

On a trouvé des objets en cuivre (des haches et des marteaux) aussi dans l'Ouest des Balkans et dans la steppe russe, mais on peut admettre un centre transylvain <sup>1</sup>. Bien que les objets trouvés en terre roumaine d'une façon dispersée et dont la systématisation a été essayée par Pârvan avec tant de labeur et d'ingéniosité, soient peu nombreux et pas de la plus grande valeur, la continuité de race, donc la perpétuation des Thraces, s'impose <sup>2</sup>.

Assez fréquentes sont aussi les lampes, les bracelets de bronze <sup>3</sup>; des aiguilles à la tête percée se rencontrent aussi à l'époque du bronze <sup>4</sup>. On a trouvé des chaînes de « perles » formées de coquillages ou de marbre, avec un mélange de bronze. Mais, beaucoup avant l'imitation grossière des monnaies grecques, les habitants de ces régions à l'époque néolithique du bronze se servaient, comme moyen d'échange, de ces faucilles métalliques, terminées, ainsi que nous l'avons dit, par l'ébauche vague d'une tête d'oiseau. On a montré, du reste, sur les monnaies, que l'emblème des « bipennes », en Grèce, et certainement aussi dans la région thrace, n'a pas seulement un sens religieux, mais qu'elle est aussi un rappel de la valeur commerciale de l'objet <sup>5</sup>. Ces faucilles remplacent donc les « bourses » des habitants des cités lacustres et les anneaux d'or qu'on employait dans la steppe russe <sup>6</sup>.

Parfois, les formes sont élégantes et variées, surtout en ce qui concerne les armes qu'on a trouvées à Drajna, sur le chemin de la Transylvanie. La belle découverte de faucilles et d'objets variés, surtout des épées, montre le lien, employé

<sup>1</sup> Pour les haches de cuivre trouvées dans cette région et celle qui lui est immédiatement voisine à l'Occident, voy. Catherine Dunăreanu-Vulpe, *Le scuri di rame carpato-danubiane*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, pp. 181 et suiv., 211.

<sup>2</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 87.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 73—75. Cf. *ibid.*, p. 84, note 331 (et aussi des dents), p. 87.

<sup>4</sup> G. Ștefan, *Armi protoistoriche sulle monete greche*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, pp. 144—145.

<sup>5</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 30. A Borodino on a trouvé des armes comme celles de Drajna; Ebert, *Südrussland im Alterthum*, p. 68.

<sup>6</sup> Présentés dans Nestor, ouvr. cité, table 16; analyse *ibid.*, p. 128.

ensuite par les Romains aussi, entre la Transylvanie et la descente vers le Danube.

Mais les rapports du bronze roumain sont si vastes qu'on rencontre dans certains coins de Sibérie des épées et des faucilles-monnaies comme celles de Drajna-de-Jos, et en très grand nombre <sup>1</sup>. Ceci confirme les probabilités de l'expansion jusque dans ce Nord asiatique, et au-delà, du caractère de l'art géométrique dans les ornements. Mais, comme le cuivre était tout prêt ici, cette civilisation a pu avoir une tout autre extension et un tout autre développement que dans cet Occident, où elle était seulement d'importation. La même chose s'est passée aussi avec l'abondante civilisation du fer dans les mêmes régions de la Sibérie, où il y avait, aussi, l'art indigène des Monts Altaï <sup>2</sup>.

Il faut bien distinguer des influences locales, les plus belles et les plus riches manifestations de l'art scytho-hellénique: le «Trésor de Pietroasa» <sup>3</sup>, trouvé sur la route qui

<sup>1</sup> Voy. Minns, ouvr. cité, pp. 242—243. Comme, du reste, des idoles égyptiennes en Dacie et en Asie Mineure; N. Densusianu, ouvr. cité, p. LXVI et suiv.

<sup>2</sup> Cf. Rostovtsev, ouvr. cité, pp. 128, 134—135.

<sup>3</sup> Voy. Odobescu, *Le Trésor de Petroasa*, aussi dans les *An. Ac. Rom.*, série I, XI<sup>2</sup>; *Rev. Arch.*, XXXIX (1880), p. 358 et suiv. Voy. aussi Bock, *Der Schatz des Westgothenkönigs Athanaric*, dans les *Mitth. der Central-Commission*, XIII, 1868, p. 117. Cf. N. Densusianu, ouvr. cité, p. 603 et suiv. Intéressant l'article ancien de Charles de Linas, *Trésor de Pétroasa* (aussi dans l'*Hist. du travail à l'Exposition universelle de 1867*), dans la *Revue Arch.*, XVII (1868), p. 46 et suiv. Il voit dans ces objets «l'ensemble des *regalia* et des *pontificalia* d'un souverain». Un Russe, Filimonov, reconnaissait dans la femme qui se trouve au centre du plateau non pas une Freya ou la divinité classique que croyait découvrir Michel Soutzo, mais une *caménaïa baba*, dont il y a assez d'exemplaires en Russie. De Linas admettait lui aussi la patène comme dûe aux «Grecs de Pont Euxin ou de la Thrace», le reste étant oriental ou goth. En général cependant, on ne peut pas accepter comme origine de pareils objets une nation de «pillards effrénés» (p. 55). Aussi l'opinion que ce serait le trésor de ce juge visigoth Athanaric dont il sera question beaucoup plus loin, exprimée par Bock et considérée avec sympathie par l'archéologue français (p. 55), qui se demande si, à côté de la «rapacité des Huns», il n'y aurait pas un manque de confiance envers «l'hospitalité romaine», ce qui est certainement inadmissible (p. 56). Il faut éliminer de la discussion le nom et l'histoire d'Athanaric.

mène en Transylvanie <sup>1</sup>, par le défilé de Buzău, et le casque qu'on vient de découvrir dans le district de Prahova, sur une autre ligne de pénétration au-delà des montagnes. Dans le Trésor de Pietroasa, avec une inscription en runes qui a été interprétée comme un hommage à Odin, à côté de la bizarrerie des animaux d'une imagination asiatique disharmonique, le conseil des dieux apparaît dans un imposant groupe de domination, alors que le casque, comprenant la reproduction grossière d'une figure humaine présentée comme dans le masque de Mycène, sous des lignes de rosettes entourant des divinités bizarres, griffons et sirènes, avec la dure scène de chasse d'un guerrier recouvert d'une cuirasse de mailles comme celle des Sarmates du IV-e siècle, appartient plutôt à une époque où de pareilles traditions classiques influençaient moins le goût, qu'à celle où la sauvagerie huno-avare a pu donner, comme dans le trésor de Sân-Nicolaul Mare (Nagy - Szt. Miklos) <sup>2</sup>, une caricature, pareille à celle des Étrusques, de ce que peut être l'art vrai. Les deux appartiennent cependant à une époque de beaucoup ultérieure.

Le caractère, certainement décoratif, mais barbare, de ces vases, qui ont servi aux repas et pour l'ornement de je ne sais quel chef d'émigration, probablement un roi <sup>3</sup>, est peu clair, presque grossier et il peut même exclure une technique grecque soignée, car de pareils vases, fabriqués en série, ainsi qu'on l'a montré, venaient, peut-être, de l'Orient asiatique, ou bien il faut admettre, avec un changement de goût

---

Pour une patène de même façon, W. Deonna, dans la *Rev. Arch.*, XI (1920), p. 144 et suiv. Le trésor est mis en rapport par Rostovtsev (ouvr. cité, pp. 186—187) avec ceux du Nord ou avec certains de Sibérie. On a signalé aussi des influences classiques qui peuvent venir par le Midi. Cf. aussi J. de Baye, dans la *Rev. Arch.*, XI (1888), p. 347 et suiv.; Furtwängler, *Der Goldfund von Vettersfelde*; cf. *Rev. Arch.*, III (1881), pp. 54—55; XVII (1891), p. 242.

<sup>1</sup> Reproduction clandestine dans *La Roumanie à l'Exposition de Bruxelles*, 1935, couverture, et à la page 6.

<sup>2</sup> Voy. J. Németh, dans la *Revue des études hongroises*, XII, pp. 226—236, et *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szt. Miklos*, Budapest, 1932.

<sup>3</sup> Rostovtsev verrait plus volontiers un Sarmate ou un Thrace (*ibid.*, p. 186). Quant aux runes, elles auraient pu être ajoutées.

chez le client barbare, l'abandon des normes d'après lesquels travaillaient les artistes de Tanaïs, d'Olbia, de Phanagoria, de Pantikapéion <sup>1</sup>.

Il est évident cependant que, dans de pareils objets, il y a aussi une tendance vers la géométrisation, renvoyant à l'influence de l'ancien esprit thrace, qui avait pénétré depuis si longtemps dans ces régions aussi.

Je ne crois pas qu'on puisse parler sincèrement d'une « civilisation gotho-sarmatique ». En vérité, que représentaient les Goths à cette époque, qui est le quatrième siècle ? Du reste un travail artistique du même caractère a été trouvé à Şimlău <sup>2</sup>, en Transylvanie, et on peut attendre d'autres découvertes de ce côté-là.

On sait cependant que ce style a été fort goûté par les nations germaniques et qu'il a donné des ornements à pierres demi-précieuses, encastrées de la même façon, en Lusace, et surtout certains bijoux francs et les couronnes des rois visigoths d'Espagne <sup>3</sup>. En tout cas, la tentative d'y voir un élément d'originalité germanique est tout à fait vaine <sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, le nouveau style polychrome à pierres encastrées, d'après une mode iranienne plutôt que syrienne, à propos de laquelle on a tant discuté, n'a exercé aucune influence sur notre folklore artistique. La question de savoir d'où proviennent ces produits nous intéresserait beaucoup plus

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>2</sup> Cf. *ibid.*, pp. 185—189.

<sup>3</sup> Rostovtsev signale des pénétrations en Angleterre et en Afrique; *ibid.*, p. 186. Comme instrument de transmission, il n'admet pas seulement les Goths, mais aussi les « Sarmates hellénisés », ou même des « Grecs sarmatisés », voire même des Huns qui auraient été accompagnés dans leurs campagnes par des Sarmates; *ibid.* Depuis longtemps nous avons manifesté la même opinion.

<sup>4</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 185: « The Gots adopted all the processes which were employed in the Bosphorus before their arrival; embossing, false filigrane, cloisonné. They also expropriated the polychrome style of the decoration with all its rules ».

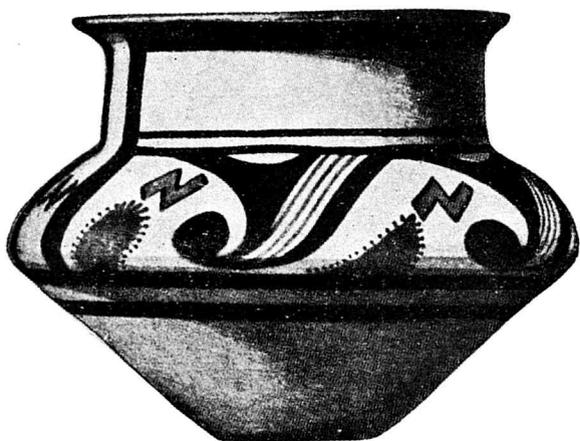


Fig. 8. — Céramique de Cucuteni.  
Hubert Schmidt, ouvr. cité, p. 20, fig. 5.

si on pouvait avérer une origine indigène, en rapport avec la race que nous devons admettre dans ces régions à l'époque qui précède immédiatement les connaissances historiques et qui ne saurait être, ainsi que nous l'avons dit, que celle qui est démontrée dès le commencement par les sources écrites<sup>1</sup>. Nous ajoutons qu'il est admissible que les Daces, bien qu'ils eussent connu, par le moyen des Scythes et des Sarmates, les armes de fer, se soient servis des produits mentionnés: la Transylvanie est pleine de ces beaux outils de combat<sup>2</sup>, mais on les a trouvés aussi au Nord de la Moldavie<sup>3</sup>.

Il est possible aussi que certains vases de bronze, très beaux, fussent venus d'Italie. La fabrication indigène n'aurait pas donné cette variété et cette finesse de lignes et ceci montre des rapports de commerce étendus et aussi, pour une époque si lointaine, un ordre d'État capable de patronner et de défendre ce commerce<sup>4</sup>. Mais parler d'« ateliers transylvains<sup>5</sup> » comme celui de Gușterița, me semble exagéré<sup>6</sup>. D'autant plus faut-il se méfier quand l'imagination enflammée de

<sup>1</sup> Pour les rapports avec la Hongrie, les études de M. Reinecke, dans l'*Arch. Ertesitő*, XXIX (1889) et dans les *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn*, VI (1898—1901), dans la *Germania*, XV (1931); cf. Hubert Schmidt, dans la *Zeitschrift für Ethnographie*, XXXVI (1904) (rapports bizarres avec Troie et Mycène). Observations critiques sur ces opinions par M. J. Nestor, ouvr. cité, pp. 105—106. Du même, des discussions minutieuses pour l'époque du bronze avancée, *ibid.*, p. 104 et suiv.

<sup>2</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 132 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>4</sup> Voy. Pârvan, *Getica*, pp. 312—313.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 314 (aussi d'après Hoernes). Mais plus loin il est question d'« ateliers, c'est-à-dire dépôts de bronze » (*ibid.*, p. 318). Les formes pour les faucilles et les haches sont tout autre chose que des preuves pour la fabrication d'objets de luxe aussi raffinés. Ce qu'on a appelé le « lien culturel » (*ibid.*, p. 319) est de fait un simple rapport de commerce et encore faut-il penser à des éléments fournis par les expéditions de proie. De pareils objets représentent aussi peu une production indigène que les ornements en or trouvés dans les forêts du district de Buzău, appartenant à la princesse Neaga (XVI-e siècle). M. Seure parle lui aussi des « ateliers »; *Rev. Arch.*, XV (1922), p. 69.

<sup>6</sup> Voy. aussi « l'orfèvrerie gète » pour des ornements en or, Pârvan, *l. c. cit.*, p. 328. Cf. « le type dace », p. 339. Puis un char votif « dace », *ibid.*, p. 414.

Pârvan inventait chez les Gètes un « art propre de l'or <sup>1</sup>, dont les produits envahissaient tout le centre de l'Europe, en concurrence avec l'art étrusque du bronze, de l'or et de l'argent <sup>2</sup> ».

La carte de cette civilisation a été cependant large. En tous cas, un rapport a dû exister pour elle aussi à travers les défilés des Carpathes: nous la trouvons, avec les belles haches et les épées de bronze, aussi du côté de Predeal <sup>3</sup>, ainsi que sur la vallée du Teleajen, puis à Bacău (Moldavie) et dans le pays des Szekler. Il faut remarquer que, par cette route, on va non seulement en Transylvanie, mais à l'intérieur de la Hongrie. C'est, en outre, l'époque où l'Égypte passe par une nouvelle période de développement et les Hittites développent leur État dont la puissance descend d'Asie Mineure sur la Syrie, entretient des relations de parité avec les nouveaux Pharaons et a dû donc exercer aussi une influence sur l'accumulation des couches de civilisation à Troie et sur la Péninsule des Balcons <sup>4</sup>.

En ce qui concerne le *fer*, dont l'époque pourrait être supposée commencer dès le onzième siècle avant l'ère

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 341—342. Les Scythes eux-mêmes n'ont pas travaillé de leurs mains, mais en employant des Grecs du Pont, qui les servaient. Voy. J. Nestor, *Ein thrako-kimmerischer Goldfund aus Rumänien*, 1934 (des objets en or à Mihăileni, district de Sălăgiu); le même, dans *l'Europe septentrionalis antiqua*, IX, pp. 175—186 (ils seraient d'origine « thraco-cimmérienne »). Pour le casque d'or des Thraces, Vulpe, dans la *Rev. Ist. Rom.*, II, p. 314.

<sup>2</sup> Andrieșescu, *Asupra epocii de bronz în România*. 1. *Un depozit de bronz la Sinaia*. 2. *Obiectele de bronz de la Predeal*, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1935. Cf. Joseph Hampel, *Alterthümer der Bronzezeit in Ungarn*, Budapest, 1887 (album des objets, avec explications. Aussi objets de Transylvanie, de la région du Maramurăș: pl. xvi, 7. Une *sicca* du Musée Bruckenthal de Sibiiu Hermannstadt). Les épées du Maramurăș ressemblent à celles de Draja. Beaucoup de pièces de Debreczin et d'Orade. Un intéressant animal à museau de porc, du comté de Turda-Arieș, pl. LXIII, n° 4; à côté de vases de Moigrad, pl. LXII, n° 4, et du Bihor, pl. LXXIV, n° 4; pl. LXXV. Le trésor de Gaura, surtout sur la pl. LXXXIII. Celui du Torontal, pl. CXXVI objets de bronze.

<sup>3</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 78.

<sup>4</sup> Andrieșescu, loc. cit., p. 3.

chrétienne <sup>1</sup>, il est certainement possible que son introduction du Norique eût précédé l'imposition de ces nouvelles armes par l'invasion des Scythes, sans toutefois que l'importance de cette invasion pour la technique doive être diminuée <sup>2</sup>.

Pour toute la vaste région des Thraces du Sud, en dehors des îles et du rivage, les études ont été résumées par M. Radu Vulpe, dans un travail étendu <sup>3</sup>. Les *tumulus*, les *terrasses* ou les *tells* contiennent ordinairement des tombeaux où le mort est présenté dans des formes différentes. On a trouvé aussi des masses d'armes en fer d'un chef, près de ses restes. Mais des squelettes humains se rencontrent même s'il n'y a pas un tumulus bâti au-dessus <sup>4</sup>. Les outils et ornements ne manquent pas, mais surtout des armes: lances, épées, couteaux, casques, même certaines tentatives d'art et des éléments de combat, ainsi que beaucoup de fibules et des vases de caractères divers pour les cendres des morts.

Bientôt cependant se produira la disparition, sous l'influence du commerce grec, d'une originalité de race qui avait déjà été si brillante à l'époque énéolithique. Le Nord géto-dace échappe à cette conquête étrangère.

<sup>1</sup> Voy. Pârvan, *Getica*, p. 348 et suiv. Pârvan reconnaît des étrangers dans les tombeaux des chefs, des indigènes, dans les stations elles-mêmes (p. 367). Cf. *ibid.*, pp. 487—488. Pour quelques monnaies, d'après les monnaies grecques de Maronée, *ibid.*, p. 488.

<sup>2</sup> Voy. aussi Vladimir Dumitrescu, dans la *Rev. Ist. Rom.*, IV, p. 323. La continuation de certains éléments de l'époque du bronze, dans l'étude de M-me Catherine Dunăreanu-Vulpe, *Certaines formes caractérisant l'âge de bronze de l'Europe Sud-Orientale*, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1929<sup>2</sup>, p. 511 et suiv. (des vases à deux anses: dans les conclusions, l'unité de civilisation de cette région, non sans rapport cependant avec le monde égéen et oriental).

<sup>3</sup> Voy. R. Vulpe, *L'âge de fer dans les régions thraces*, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1929<sup>2</sup>, p. 339 et suiv. (aussi avec une bibliographie très riche). Pour les « Noropes » (Norique) et le fer, voy. Clément d'Alexandrie, *Stromata* (dans le « Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum »), I, xvii.

<sup>4</sup> Voy. Radu Vulpe, *loc. cit.*, p. 448. Et aussi le tableau chronologique, *ibid.*, à la page 452.

## CHAPITRE VI

### ÉTABLISSEMENTS ET OCCUPATIONS À L'ÉPOQUE PROTOHISTORIQUE

Ce qu'on a trouvé par les fouilles dans ce Sud-Est continental représente une civilisation complète <sup>1</sup>, qui a ses outils et ses moyens d'exploitation.

Dans les régions au Sud du Danube, on a rencontré pour l'époque préhistorique jusqu'à des scies <sup>2</sup>. Avec les tissus, avec les peignes, avec tout ce qui est en rapport avec l'élevage et l'entretien des animaux, on allait vers cet ensemble de civilisations primitives parfaites. On a remarqué que les brebis de l'époque préhistorique sont les mêmes que celles de nos pâtres actuels; et le même a dû être le char-à-boeufs et les chevaux des trois races: de montagne, moldavo-ukrainienne et de la plaine valaque. De cette façon on peut admettre une économie domestique tout aussi développée et solide que celle des habitants des maisons lacustres fixées dans la vase du lac de Genève ou des premiers « Vénitiens » <sup>3</sup>.

On rencontre des maisons lacustres, comme celles du lac de Genève, dont nous venons de parler, où les lacustres sont voisins des « terrestres », avec les formes de vie préhistorique, variées et très développées, qui y sont contenues,

---

<sup>1</sup> Voy. Radimský et Hoernes, ouvr. cité, p. 27. Cf. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, p. 356: « Le monde thraco-danubien alpestre se montre à nous plus de mille ans avant notre ère comme un foyer de civilisation bien autrement rayonnant (que le monde septentrional ou hyperboréen) ». Cité chez N. Densusianu, ouvr. cité, p. 27, note 2. Pour « les instruments de labour abandonnés à travers les montagnes », p. 28, note 1.

<sup>2</sup> Des mortiers; Pârvan, *Getica*, p. 499 et suiv. Des peignes, *ibid.*, pp. 528—530. Des ceintures en peau, *ibid.*, p. 431 et suiv.

<sup>3</sup> Voy., d'après D. Viollier, Salomon Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XI 1920<sup>2</sup>), p. 107.

avec les tissus qui, étreignant les parois d'argile des vases, se sont transformés en premier ornement, « sculpté », puis avec les animaux domestiques de plusieurs espèces, avec les outils usuels, dans tel coin du Sud-Ouest des Balkans, comme à Boutmir. De ce côté-ci du Danube, bien qu'on y cherche, pour les facilités que donne la pêche du poisson, le voisinage des lacs, comme à l'Est de Bucarest, les maisons se suivent sur le rivage, sans palissades.

*L'habitation fixe est le caractère général de cette civilisation, qui est opposée de cette façon aux errements des Scythes, provoqués par une nécessité économique, et à ceux des Celtes, déterminés par l'esprit d'aventure.*

On pratiquait, sur la plus large échelle, une agriculture qui n'est pas totalement primitive. Les fosses à grains de notre plaine, que les envahisseurs découvraient en cherchant la place où la terre n'est pas recouverte par la brume, sont mentionnées par Démosthène chez les Thraces <sup>1</sup>.

Pour la marche des pâtres et pour le transport des produits de l'agriculture, ainsi que le font aujourd'hui les Cojans de la plaine vers les Mocans de la région des vignobles, une route reliait Tomi la grecque à Axiopolis sur le Danube, et trois *vallums* la gardaient <sup>2</sup>. Une autre route conduisait par les localités Bărboși, Șendreni, Poiana et Brețc en Transylvanie, mais on a insisté surtout sur la vallée de la Ialomița, où se trouve, sur une hauteur, le Piscul Crăsani. On a pu aussi établir la liste des points habités dans la steppe du Bărăgan, la vallée du Teleajen et le défilé de Bratocea <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *De Chersoneso*, 65.

<sup>2</sup> R. Vlădescu-Vulpe, dans le *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), p. 134.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 135—136. Sur la vallée de la Dâmbovița paraît s'être définie une route romaine. On a constaté aussi une « cité » à Boteni, « d'origine dace », ayant une céramique du type La Tène avancé, de même dans les localités qu'on appelle Puntea-de-Greci (« le Pont des Grecs ») (*ancienne route byzantine*) et Rusești, suivant le cours de la rivière du Neajlov (« type Gumelnița »). Dans le district de Vlașca, M. Berciu constate « les mêmes loix que la terre a imprimées aussi aux habitants actuels » et plus bas il affirme « la continuité de culture qui peut être poursuivie sur une base archéologique partant de l'évolution des formes de civilisation, des éléments néolithiques les plus lointains jusqu'à l'époque historique ». De toute cette série de manifestations se détache, à ce qu'il nous semble, au fond la même âme.

Non seulement les pâtres transhumants traversaient le Bărăgan, mais il y avait aussi des établissements permanents sur les hauteurs, comme sur les deux pics appelés Crăsani<sup>1</sup> et Coconilor<sup>2</sup>; il est possible que même alors se soit produit déjà le procédé de transformation qui, de nos jours, a amené l'établissement de pâtres mocans dans la Dobrogea et dans la région des vignobles valaques, donnant à tel village le nom de Râncezi (« les Rances ») pour se moquer d'une vie de pâtres qui avait été à peine abandonnée.

Partout où on trouve des restes d'établissements préhistoriques, il y a aussi le village ou la ville de plus tard; telle la riche culture préhistorique de l'époque du bronze, autour de Bucarest, dans les localités de Tei, du Nouveau Bucarest, de Cășcioare (« Les petites maisons »), de Fundeni (« Les hommes du fond »), de Bordeiu (« La maison souterraine »), de Snagov, de Herăstrău (« La scie »), de Ciurelu (« Le petit tamis ») de Mănăstirea (« Le moustier »)<sup>3</sup>.

Une cité Kalybé, en Thrace<sup>4</sup>, montrerait l'origine thrace de ce qu'on appelle en roumain les *colibe*, — les *cătune*, groupes de maisons isolées, ne viennent pas du *canton* romain<sup>5</sup>, mais du *fond* thrace —; chez Démosthène aussi on trouve une Kobylès, une Kobyla<sup>6</sup>.

L'ethnographe autrichien Tomaschek voyait dans les yourouks du Rhodope, qui sont des *katounars* et des *colibaches*, les descendants des pâtres valaques<sup>7</sup>: ils sont de beaucoup plus anciens. Les vieilles sources mentionnent les *trogloodytes* des environs de Varna, hommes qui vivent dans des demeures souterraines. Ces demeures souterraines ont existé chez les préhistoriques et protohistoriques de cette

<sup>1</sup> Andrieșescu, dans les *Mem. Ac. Rom.*, sect. hist., 1924.

<sup>2</sup> R. Vulpe, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1924, fasc. 39.

<sup>3</sup> D. V. Rosetti, *Din preistoria Bucureștiului*, Bucarest, 1929; G. Ștefan, *Fouilles de Mănăstirea*, dans la *Dacia*, II, p. 985 et suiv.; Nestor, ouvr. cité, tables 13—14 (riche céramique de type en relief, avec des ornements).

<sup>4</sup> Chez Étienne de Byzance, *sub v.*

<sup>5</sup> Voy. Philippide, *Originea Românilor*, II, pp. 702—703.

<sup>6</sup> *De Chersoneso*, ed. p. 65; *Ad Philippi epistolam*, p. 454 et suiv.

<sup>7</sup> *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, pp. 497—498.

région ; leur nom même en roumain est d'origine thrace (*bordeiu*).

Il faut admettre que, se distinguant des Gètes, qui se défendaient, ainsi que le montrent toutes les expéditions des Macédoniens, dans des forêts et dans des marécages,— qui se réunissent dans le sens, d'inspiration thrace, de la *paludem*, devenue en roumain *pădure* (de même, pour les mêmes motifs, dans les régions de lagunes vénitiennes), — les Daces se rassemblaient, pour leur défense, sur les hauteurs. Donc, partout où, aujourd'hui, nous avons une *cetate* sur une hauteur : à Deva, où s'est conservé aussi le nom *dace*, à Sighişoara (dont le nom vient de Sebeş, Segheş), l'établissement *dace* précédait celui, déterminé par les mêmes nécessités défensives, des successeurs. Si la capitale *dace* elle-même n'est pas sur un faite de colline, tout autour les hauteurs lui font une couronne et une défense <sup>1</sup>.

Les fouilles archéologiques ont donné aussi naturellement des « vallums » et des « palissades », comme à Tinosul <sup>2</sup>, mais il nous semble qu'il est question de centres et pas de groupes d'habitations. Ceci est prouvé aussi par la présence des sépultures : là est le « cimetière » et « l'église », peut-être aussi la résidence du chef. Là où se trouvent ces éléments, il y a aussi la forteresse, qu'on appelle de deux termes latins en roumain : *cetatea*, *cetătuia*, ou bien d'un terme slave accepté par les Roumains : *grădiştea*, qui s'est conservé aussi dans des appellations de localités.

C'est aussi une place de refuge, comme dans des cités médiévales de la Transylvanie, qui sont sorties de circonstances analogues <sup>3</sup>. Tout ceci, en dehors de l'observation, qui est sans doute vraie, d'une influence de l'Ouest <sup>4</sup>, se retrouve aussi, du reste, chez les Illyres.

Mais nous avons déjà dit que le type de construction, très soigné, contenant aussi des pierres, qui a été trouvé à

<sup>1</sup> Voy. Pârvan, *Getica*, p. 383 et suiv. Village et « bourg », *ibid.*, p. 454 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 470—471.

<sup>3</sup> Aussi un dépôt de provisions ; *ibid.*, pp. 472—473.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 472 et suiv.

Costești, en Transylvanie <sup>1</sup>, peut être plutôt attribué à ces architectes de la province romaine voisine, que Décébale, le roi des Daces, avait engagés, de même que cela sera fait plus tard par Attila, presque dans les mêmes régions.

Bien qu'on eût observé avec raison que les « puissantes cités qui défendaient le pays, résidences des chefs politiques et fixées dans différents centres mieux peuplés, étaient assez fortes pour épargner aux petits villages qui se trouvaient dans leurs environs le souci d'une fortification » <sup>2</sup>, l'ancien village lui-même aurait été un « fort armé » <sup>3</sup>. Ceci correspondrait aussi à l'origine du mot latin par lequel Roumains et Albanais seuls, à côté des Coptes de l'Égypte, — comme dans Fostat pour Le Caire —, emploient pour le village, conservant à ce mot le sens, plus ancien et plus important, de : *fossatum*, territoire défendu par un fossé <sup>4</sup>. L'aspect *dispersé* que présentent nos villages d'aujourd'hui devrait donc venir d'une grande transformation historique dont nous ne voyons pas le motif, car les Slaves, qui n'ont pas été partout, ne pouvaient pas jouer un pareil rôle.

Le groupe de maisons resserrées, sans cours et sans places vides, est cependant partout méditerranéen, et non occidental. Aujourd'hui encore un village italien ou français est un bloc de pierre, une maison s'appuyant sur l'autre. Là il y a l'influence de la cité qui est en face, et un effet des matériaux qu'on a sous la main. Pour une collection de « viminacia », formés de tissus de verges, ou pour une maison souterraine de

<sup>1</sup> Et ailleurs aussi, près de Turda ou dans la Grădiștea Muncelului, *ibid.*, p. 475 et suiv. Cf. le rapport de M. D. Berciu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1934; « l'origine méridionale » admise par Pârvan (*ibid.*, p. 477) s'explique d'une autre façon, mais l'archéologue roumain pense aux Grecs de Boirébista et aux « ministres des Affaires Étrangères » grecs de celui-ci; *ibid.*, p. 481. Et cependant il voit bien que cette civilisation est *postérieure* à Boirébista, donc, naturellement, sous l'influence romaine (p. 482).

<sup>2</sup> *Dacia*, I, pp. 220—221.

<sup>3</sup> Pârvan, *Getica*, p. 470.

<sup>4</sup> Voy. plus loin aussi, à l'époque romaine. Chez les Germains, il y a l'équivalence entre *zaun* (qui signifie une haie) et *town* (qui est le nom de la ville). Pour la façon de bâtir, M. Dorin Popescu, dans le dernier numéro de l'*Istros*.

Troglodytes, telle qu'elle se présentait jusqu'hier dans la plaine valaque <sup>1</sup>, il n'y avait pas la même nécessité. Nous verrons, en examinant la vie historique des Thraces, de quelle façon on vivait dans les montagnes derrière Byzance, les hommes, les brebis et les bêtes à cornes étant contenus dans la même enceinte de palissades, que, dans son VII-e livre de l'*Anabase*, Xénophon appelait *στανφοί*.

En ce qui concerne la vraie *défense*, d'abord il n'y avait pas, pour l'envahisseur, de régions qui puissent l'attirer et, ensuite, la réfection pouvait être facilement faite. Mais, surtout, *la défense n'était pas locale et venait du milieu lui-même*. Donc, si le nom de l'ancien village thrace a été remplacé par celui qui vient du *fossatum* latin, ceci est seulement en rapport avec les établissements sous-militaires des *canabae*, villages composés de maisons en joncs, devenus ensuite des établissements ruraux définitifs, ainsi qu'il en sera pour l'albanais *psat*. On a proposé aussi l'éthymologie *massatum*, mais ce mot latin n'existe pas de fait dans ces régions <sup>2</sup>.

Il faut voir cependant si la maison balcanique, avec sa tourelle et avec son péristyle, ne vient pas de l'édifice-tour qu'on a trouvé au centre des Daces, à l'occasion des dernières fouilles. Aussi certaines formes de l'âtre dans les constructions plus fragiles de la plaine ont un caractère de vieille originalité <sup>3</sup>.

Les *bries* thraces (comme Sélymbria) <sup>4</sup>, donc des villes, ne se rencontrent pas au Nord du Danube. Les Balcans ont aussi des *para* dans des noms comme Mucapor <sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Voyez ce qu'en dit un officier de 1877, Mihăescu, *Rev. Ist.*, 1935.

<sup>2</sup> Barić, *Albano-rumänische Studien*, I, 1919, p. 76. Pour *fossatum*, Meyer-Lübke, *Rom. Etymologisches Wörterbuch*, n° 3461. Cf. aussi Philippide, *Originea Românilor*, II, p. 64 (où des cas espagnols pour *massatum*, des cas grecs pour *fossatum*).

<sup>3</sup> Voy. Hahn, *Albanesische Studien*, p. 171.

<sup>4</sup> Étienne de Byzance cite Mesembria, Poltymbria; s. v., *Μεσσημβρία*. La racine représenterait le nom du fondateur.

<sup>5</sup> *Βρίαν γὰρ τὴν πόλιν φασὶ Θραῖκες*; Nicolas de Damas, *Fragm. hist. gr.*, III, p. 379, n° 45. La collection des noms en *bria*, chez Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 200, note 3.

<sup>6</sup> Voy. *Ephemeris Epigraphica*, V, p. 625, n° 653, et dans beaucoup d'autres passages.

Heptaporès<sup>1</sup>, pareils à nos propres noms roumains, pour les villages, avec le suffixe *-ești* (comme dans Ionești, Constantinești, etc.), et, dans les régions des Carpathes surtout, bien qu'il y ait aussi quelques cas au Sud, des *dava* ou *deva*<sup>2</sup>. De même qu'une Sucidava se trouve sur le Danube en face de la confluence de la rivière de l'Oïskos, une Desudava est mentionnée par Tite-Live<sup>3</sup> dans les Balcans, et Pulpidava, le futur Philippopolis, est au milieu des Thraces; mais une Thermidava ou Zermidava<sup>4</sup> se trouve, par dessus les *para* balcaniques, dans le lointain Occident illyre<sup>5</sup>.

Les « Pétoporans » sur la carte de Peutinger, signifient « cinq villages ». Car la carte montre tout près « six endroits » (*VI loci*) des mêmes<sup>6</sup>. En plus, Étienne de Byzance mentionne les Scythes qu'on appelle aussi Byzires dans les Sept Villages (*ἑπτακωμηταί*).

On rencontre aussi la finale *sara*<sup>7</sup>, *zora*, comme dans Bilazora<sup>8</sup> ou bien dans Analibazora<sup>9</sup>. Aussi les suffixes *diza* et

<sup>1</sup> *Archäologische-epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich*, XVII, p. 197, n° 64.

<sup>2</sup> M. Seure croit que *para* signifie gué, et il se rapporte à Bosporos; *Rev. Arch.*, VII (1908), p. 78, note 4. De *para* dérive peut-être aussi le terme de *phara* pour la tribu albanaise (qui s'appelle aussi *phis*). Pour une finale *gyra* (comme dans Bydegyra, Gasagyra), voy. Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1911<sup>2</sup>, p. 141.

<sup>3</sup> XLIV, 26, 7; Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, p. 52 et suiv.

<sup>4</sup> Ptolémée, II, 16, 7. Corrigée en Germidava ou Zermidava (d'après la *Germisara dace*) par Pârvan, p. 38. Aussi Quimedava, chez Procope, dans les Balcans.

<sup>5</sup> Voy. aussi chez Tomaschek, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 501. Aussi Horovitz, *Influența elenismului asupra lumii traco-dacice*, dans les *Cercetări Istorice*, Jassy, II—III (1927), pp. 2—3.

<sup>6</sup> Autres interprétations chez Pârvan, *Getica*, p. 241. Une, encore plus bizarre, citée par le même, *ibid.*, note 1. *Por* venant de *puero* aussi chez les Latins; Corssen, *Aussprache*, II, p. 81 (Marcipor, Publipor). Mais aussi *Tres Villae* chez Sidonius Apollinaris, la dernière de ses épîtres en vers. Il existe dans les Balcans aussi une localité des « Ennea-Krounoui » (« Les neuf sources »).

<sup>7</sup> La finale *kenthos* chez Mateescu, loc. cit., p. 203, note 4.

<sup>8</sup> Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rosalia*, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1869, p. 388 et la note 1. Cf. aussi *Thraker*, II<sup>4</sup>, p. 16.

<sup>9</sup> Voy. Suidas, *sub v.*

*dizos* apparaissent quelquefois <sup>1</sup>. Sans raison on a voulu voir aussi dans *dama*, déjà cité, un *domus* <sup>2</sup>. Sous l'influence des Grecs, on a appelé les villages au Sud du Danube « komai », avec leurs « komarques » <sup>3</sup>.

Cependant, la grande différence dans ce Sud-Est européen reste celle entre l'homme de tribu, illyre ou illyrocelte, et l'homme du village. Elle séparera en deux les Roumains eux-mêmes et formera la grande différence, dans les Balcons, entre les Slaves ayant un saint individuel et ceux qui cultivent la *slava* pour tout le groupe de la famille. Partant de l'époque la plus ancienne et poursuivant cette différence dans la vie populaire autonome du Nord du Danube et dans celle, soumise aux grands événements historiques, du Sud byzantin, nous cherchions à établir ces caractères essentiels dans une série de conférences données à Paris et publiées ensuite en volume <sup>4</sup>.

De ces établissements sont sorties des formes politiques propres, à côté de celles que, comme on le verra, les Thraces ont prises des Orientaux par l'intermédiaire des Scythes. Les Albanais, d'une autre origine, mais voisins de ceux qui nous intéressent maintenant, vivent encore dans leur *falcarés* et dans leurs *faras* <sup>5</sup>. Car la *fara* des Lombards est un emprunt à

<sup>1</sup> Un Bartoudizos se rencontre très tard aussi dans la Vie de St. Alexandre le Romain; *Ixvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII (1934), p. 156. Peut-être aussi Bethus (mais aussi Bito) et les noms des Krobyzes, des Odryses, doivent être mis en rapport avec cette finale. Voy. aussi Tyrédiza, chez Étienne de Byzance, *sub v.* Dizas, Dizos en Moesie, *Arch.-ep. Mitt.*, XVIII, p. 107, n° 5. — Dizos signifierait « cité »; Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 34. Voy. aussi *biza* dans Dakibiza, *Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, 1904, p. 264 et suiv.

<sup>2</sup> Goos, dans l'*Arch.-epigr. Mitt.*, I, p. 115. Cf. Pârvan, dans la *Riv. di filologia et di istruzione classica*, 1923, octobre.

<sup>3</sup> Myrtilé Apostolidès, dans les *Θρηκικά*, VI, p. 159. Sur les frontières qui les séparent (*ὄρος Βεσοπίδων*), *ibid.*, p. 158.

<sup>4</sup> *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929. Voici la liste des chapitres: « Traces des plus anciennes coutumes anté-romaines. Conception du pouvoir suprême. Formation de la royauté. L'Empire et la Cour. Administration et justice. Fiscalité et système militaire. Formes de la vie sociale ».

<sup>5</sup> Tomaschek, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 501.

celle des Albano-Roumains <sup>1</sup>, et pas le contraire <sup>2</sup>; en effet on ne voit pas de quelle façon cette transmission aurait pu être accomplie, chez deux nations fixées sur le sol, pour un élément fondamental, de la part de pareilles bandes de passage. Le terme se rencontre, du reste, seulement chez les Roumains des Balcans, qui ont vécu une vie de tribus, comme celle des Albanais <sup>3</sup>. Puis, comme Décébale, roi dace, — roi d'imitation, — s'appelait aussi Diurpaneus ou Diuppaneus —, ce qui pourrait être interprété: *joupan*, et le pays *joupa*, comme on les trouve plus tard chez les Slaves, la question peut être posée de savoir si celle-ci ne serait pas la forme autochtone la plus ancienne du pouvoir sur les hommes. Les slavistes n'ont pu en effet fixer l'origine de cette *joupa* et de ce *joupan*, d'où sont venus le *pan* (seigneur) des Slaves, et le *ban* (chef militaire) des Avars, mais ils doivent reconnaître que la forme primitive, après leur établissement dans les Balcans, a été celle-ci.

#### VIE ÉCONOMIQUE

Des habitants préhistoriques, nous avons toute la série des *animaux*: le bœuf sarmatique, les brebis des Carpathes, les chevaux.

À côté des chevaux de la Dalmatie et de l'Épire, ceux des Huns, qu'on appelle *hunnisci*, « avec la tête grande et profonde, avec les yeux proéminents, avec les narines étroites, les larges mâchoires, les muscles du cou solides et durs (*rigida*), avec leur crinière arrivant jusqu'aux genoux », etc. <sup>4</sup>, étaient restés célèbres pour leur résistance à la fatigue, au froid, à la faim <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Jireček, *Serben*, I, p. 155. Voy. aussi le même, *Staat und Gesellschaft*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, I, p. 14, note 7.

<sup>2</sup> Voy. Barić, *Albano-rumänische Studien*, I, p. 24; cf. Philippide, ouvr. cité, II, p. 647.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *Les caractères communs*, cités.

<sup>4</sup> Végèce, dans les *Scriptores rei rusticae*, éd. Deux-Ponts, III, p. 429. Voy. aussi le prologue à la partie II: « Incurata animalia hibernis pascuis et negligentiae casibus dedunt . . . Sic instituuntur a parvulis . . . Hibernis pascuis vident ac sine pernicie frigora pruinasque sustinent ».

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 430. Voy. aussi *ibid.*, p. 431 (pour l'âge).

Comme en Grèce et en Italie, les boeufs sont soumis au joug, au lieu de laisser l'effort de la traction sur le front; de même, dans certaines régions, aussi sur le rivage de la Mer Noire et dans la région de montagnes de l'Olténie, on conserve jusqu'aujourd'hui, ainsi qu'à l'autre bout de l'Europe, au Portugal, le port des urnes sur la tête, mais exclusivement pour les femmes <sup>1</sup>.

Un Saxon de Transylvanie, Michael Königes, a pu écrire : « Les siècles n'ont influencé ni en mal ni en bien le « bétail du Bărăgan », qui a sa patrie dans la Moldavie. La même vache grise, qui mène aujourd'hui sa vie misérable sur des champs moissonnés et secs, ce même animal maigre ronge, dès que le monde existe, les dures tiges de maïs sur les côteaux des collines de la Moldavie. La même paire de boeufs solides, aux cornes recourbées, avec lesquels le paysan ramène à la maison, près du Pruth et du Dniester, le fruit jaune du maïs et les courges rousses, les mêmes animaux étaient employés par les anciens Goths devant leurs chars à deux roues, avec lesquels ils transportaient, dans leurs migrations, leurs femmes et leurs enfants, ainsi que toute leur fortune. Cet animal a été la propriété des Huns et des Gépides, des Avars et des Petchénègues » <sup>2</sup>.

L'agriculture est millénaire <sup>3</sup> dans cette région des Gètes <sup>4</sup>. Un passage de l'oeuvre, perdue, de Criton, médecin de Trajan, sur la guerre de conquête de la Dacie, nous montre qu'il n'y avait pas seulement une agriculture, mais une agriculture *surveillée* <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi les statuettes de Tanagra. Charrue (VII-e siècle de l'ère chrétienne) chez Beloch, *Propyläen-Weltgeschichte*, II, p. 27.

<sup>2</sup> Michael Königes, dans *Prometeu*, revue de Braşov, II, pp. 13—20.

<sup>3</sup> M. Rostovtsev, dans la *Revue Internationale des Études Balcaniques*, II, p. 54, verrait cependant aussi autres choses, que nous ne pourrions pas comprendre avant la phase « sédentaire et agricole » des Thraces. Pour une époque beaucoup plus rapprochée, la même chose est admise par M. Guglielmo Ferrero, *ibid.*, p. 100.

<sup>4</sup> Pour le sens du nom, voy. Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 215, note 7.

<sup>5</sup> Suidas, sous le mot *Βουρωτας*.

Xénophon, parlant de ses rapports avec le roi des Odryses, Seuthès, grand amateur de festins, parle aussi du bon pain « zymite »<sup>1</sup>, qui a une ressemblance curieuse de nom avec le bon pain blanc des Roumains d'aujourd'hui, la *jimbla*. Le nom de *briza* pour le seigle, qu'on trouve chez l'écrivain médical Galène, se retrouverait aujourd'hui même dans le terme bulgare *brita*<sup>2</sup>.

On rencontre le blé aussi dans les fouilles de Boutmir<sup>3</sup> et dans les tombeaux de Tinosul<sup>4</sup>, dans les chaumières néolithiques en marge de Bucarest<sup>5</sup>. Du blé sur les champs a été trouvé, comme on le verra, par Alexandre-le-Grand au cours de son expédition sur le Danube, qui a précédé sa « croisade » contre le basileus asiatique.

La conservation du blé dans des fosses où on le cache — et nous en avons déjà parlé —, système que les nôtres ont conservé aussi pour se défendre contre l'avidité des envahisseurs, est déjà mentionnée chez l'écrivain romain qui traite de l'agriculture, Varron<sup>6</sup>. Du reste, en rapport avec les branches de la race thrace, nous reviendrons sur ce sujet.

La culture de la *vigne* est, elle aussi, traditionnelle chez les Thraces amateurs de vin, *ἡδύοι*<sup>7</sup>.

Une industrie s'ajoute pour les sédentaires, — à côté desquels passe la route périodique des pâtres transhumants, — dont le capital technique s'est transmis jusqu'à nous.

Elle concerne d'abord ce *tissu* dont la fabrication s'est continuée jusqu'aujourd'hui, car seulement dans ces régions, je

<sup>1</sup> *Anabase*, VII; Athénée, IV, 35 (éd. Tauchnitz, I, p. 277). Et le nom de Piroboridava aussi serait en rapport avec la culture du blé; Katzarov, ouvr. cité, p. 37. Cf. Tomaschek, *Thraker*, I, p. 87 (Pyrogères).

<sup>2</sup> Katzarov, ouvr. cité, pp. 29, 33 (un Mercure entre deux chars à bœufs). Aussi d'autres témoignages pour l'agriculture, *ibid.*, pp. 39—40. Cf. Xénophon, *Anabase*, VII, i et v.

<sup>3</sup> Radimský et Høernes, ouvr. cité, p. 37.

<sup>4</sup> *Dacia*, I, p. 222.

<sup>5</sup> D. V. Rosetti, *loc. cit.*

<sup>6</sup> I, 57.

<sup>7</sup> Athénée, *loc. cit.*, p. 56. Cf. Katzarov, ouvr. cité, p. 40 et suiv. — Pour la bière, *ibid.*, p. 42 (aussi chez Athénée, *loc. cit.*, p. 68 et suiv. : ce *βρωτος* d'orge).



Fig. 9. — Monnaies daces.

*Archiv für siebenbürgische Landeskunde*, XI, pl. 2.

le crois, on voit la femme qui, au cours de sa marche, fait s'élever et retomber le rouet d'une quenouille, ce qui est beaucoup plus ancien que l'époque romaine <sup>1</sup>.

Des ateliers comme ceux de Boutmir, travaillant dans de larges proportions pour la vente, même dans des régions plus éloignées, montrent eux aussi la nécessité des *chemins de commerce* <sup>2</sup>, ce qui suppose le commencement de ce que nous appelons « la vie de l'État ». Parfois on a trouvé aussi des mesures de poids <sup>3</sup>.

Car il y a dû, nécessairement, y avoir, pour une civilisation appuyée sur l'agriculture et le commerce, de ces mesures, qui sont perdues, de même qu'un ordre d'État ne peut être compris sans une espèce de « calendrier ».

## LE COMMERCE

Un problème important est aussi celui des rapports entre les nouvelles routes romaines, d'une construction si solide, gloire de la civilisation partie de Rome, et ces chemins antérieurs, en partie venus de la nécessité de l'échange, entre les différents groupements barbares, en partie des conditions du commerce des Grecs avec les habitants de l'intérieur <sup>4</sup>. Pour la Gaule, Camille Jullian admettait que les nouvelles chaussées romaines « n'ont fait que remplacer les anciens sentiers des Gaulois » <sup>5</sup>.

On a dit, avec raison, que l'agriculture suppose une certaine inter-circulation des agriculteurs. « Une population agricole a besoin de marchés et d'abris. Il lui faut des lieux de concentration périodique, soit en temps de paix, pour tenir des assemblées, prendre des résolutions, acheter des outils, soit, en temps de guerre, pour abriter ses ressources

---

<sup>1</sup> Pour « l'outil à tisser » grec, voy. *Zeitschrift für Numismatik*, III (1876), p. 113 et suiv. Aussi d'autres formes pour le Sud de l'Italie, de même origine grecque.

<sup>2</sup> Voy. W. Radimský et Hærnes, ouvr. cité, p. 1.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>4</sup> Voy. aussi Seure, *das la Rev. Arch.*, II (1915), p. 168.

<sup>5</sup> Ouvr. cité, IV, p. 85.

et grouper ses forces »: c'est de là que seraient venues des villes comme Marseille, Narbonne, Bordeaux <sup>1</sup>. Ce qu'ont fait devant un continuel danger turc les Saxons de Transylvanie, non seulement avec leurs cités, mais avec leurs églises fortifiées, qui offraient un séjour aux hommes, un dépôt pour les moyens d'alimentation, est particulièrement lumineux. Nous pourrions croire même que les marchés d'aujourd'hui en Transylvanie, de même que les foires qu'on appelle *nedei* (de *nédélia*, en slave : dimanche), *sbors* de la Valachie et de la Moldavie, et surtout les « panaiers » de Dobrogea, ont cette origine, correspondant aux places de rassemblement (car c'est le sens même du mot slave « sbor ») de l'époque préhistorique et protohistorique. Nous avons relevé plus haut l'importance de la faucille de bronze qui remplaçait la monnaie. Jadis, chez nous aussi, le commerce était fait avec ces anneaux d'or qu'on a trouvés à l'embouchure de l'Olt <sup>2</sup>. Plus tard, des monnaies de partout circulaient dans ces régions, jusque bien haut dans la montagne de l'Argeş: celles de Thasos, découvertes aussi à Tinosul <sup>3</sup>, de même qu'à Zimnicea <sup>4</sup>, celles de Macédoine, d'Égypte, des régions de la Mer Noire en Europe et en Asie, mais aussi de Kerkyra et de Dyrrachium <sup>5</sup>. Même un immense cercueil de pierre a été apporté d'Asie Mineure et placé à Gherghina, derrière Galatz <sup>6</sup>.

Plus tard, une preuve de l'importance que s'attribuaient les chefs du monde dace de l'intérieur a été l'imitation permanente des statères macédoniens <sup>7</sup>. Les Scythes l'avaient

<sup>1</sup> *Ibid.*, I, p. 175. Voy. aussi *ibid.*, p. 176, note 4.

<sup>2</sup> Pârvan, *Inceputurile*, pp. 60—61.

<sup>3</sup> Voy. aussi *Dacia*, I, pp. 204, 212. Un vase de Délos, près de Fundeni; Vladimir Dumitrescu, dans *In memoria lui Vasile Pârvan*, pp. 121—125.

<sup>4</sup> Pârvan, *Castrul dela Poiana*, p. 29.

<sup>5</sup> Paribeni, *Optimus Princeps*, I, 1908, p. 22. Cf. Pottier, *Le commerce des vases attiques*, dans la *Rev. Arch.*, III (1904), p. 45 et suiv. Voy. aussi Horovitz, ouvr. cité, pp. 5—7.

<sup>6</sup> Pârvan, *Inceputurile*, pp. 135—136.

<sup>7</sup> Mais, dans sa communication au Congrès de Préhistoire de Londres, M. Nicolăescu-Plopşor revient à l'ancienne opinion qu'il est question d'imitations celtes de l'Europe Centrale. Entre les monnaies de la Gaule et celles des Boii de cette région, il y a une grande différence. Voy. *Rev. Arch.*, XVII

fait, aidés par la technique des Grecs du littoral, dans des formes qui, surtout pour ceux du Nord du Danube, ont une valeur artistique, aussi par l'énergie naturaliste avec laquelle on rend les types de monarques hirsutes, aux riches crinières, au profil souvent mongol et à l'aspect féroce. De leur côté, les Gètes du Danube n'avaient jamais pensé à se créer une monnaie d'après celle des voisins et des rivaux de Macédoine. La hardiesse, dans ce domaine, des prédécesseurs daces de Décébale, et de celui-ci même, a pu être justifiée, ainsi que le montrera l'époque romaine, par la confédération qu'il avait réalisée, et par la grande étendue des champs économiques qu'il dominait.

Mais on ne recourait pas, pour frapper la monnaie, à des artistes des cités du Pont. Ce n'est pas parce que les Daces n'auraient pas eu de goût pour le travail infiniment supérieur que pouvaient donner ceux-ci, mais la route vers ces centres de civilisation leur avait été coupée par le blocus romain qui avait précédé l'oeuvre de destruction. De même, plus tard, en Valachie, lorsqu'il n'y a plus eu, en Transylvanie, de frappes de monnaie, les princes de ce pays s'adressèrent à quelques Tziganes<sup>1</sup>. De cette façon des techniciens locaux, gauches, fabriquaient les monnaies concaves dans lesquelles on peut à peine distinguer la figure de Zeus et le cheval, caractéristiques pour la monnaie des Macédoniens.

Mais sous ce rapport il y a au moins un parallélisme parfait avec de pareilles tentatives dans la Gaule, qui donnent, elles aussi, « un amalgame incohérent de lignes droites, de points, de triangles, une sorte de chaos où a disparu tout contour précis, toute figure nette. L'ouvrier est devenu incapable d'autre chose que de traits droits et de points. Sa main se refuse à suivre le tracé d'une courbe et les lettres

---

(1868) (article de M. F. de Saulcy), XXIII (1872), p. 263 et suiv. Voy. aussi *ibid.*, XLI (1881), pp. 65 et suiv., 129 et suiv. (Anatole de Barthélemy). Aussi Michel Soutzo, *ibid.*, XLII (1881), p. 210, note 3.

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Studii și documente*, IV, p. LIII; lettre du prince Mihnea « le Turc ».

grecques de la légende se réduisent à une suite désordonnée de barres et de traverses... On ne pouvait plus copier que des copies, et de plagiat en plagiat, sous la main routinière des barbares, la dégénérescence des types grecs s'accroît chaque jour »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Jullian, ouvr. cité, II, p. 345. Cf. *Rev. Arch.*, XV (1867), p. 348; XVII (1868) (article de Saulcy); XLI (1880), pp. 65 et suiv.; XLII (1881), p. 210, note 3. — Pour les anneaux-monnaies, *ibid.*, XXII (1870—1871), pp. 44—45.

## CHAPITRE VII

### RELIGION

#### I. LES DIEUX

À la tête des dieux <sup>1</sup> se plaçait au commencement Sabazios <sup>2</sup>, qui n'est que Dionysos <sup>3</sup>, *Sanctus Sabadius*, *Sebadius*, dont se moque Apulée, qui écrivait sous le règne de Trajan,

---

<sup>1</sup> Cf., en général, Lenormant, *Sabazius*, 1875 (aussi dans la *Rev. Arch.*, XXVII) (1874<sup>2</sup>), pp. 300 et suiv., 380 et suiv.; XXVIII (1875<sup>1</sup>); XXIX (1875), p. 43 et suiv.; Perdrizet, *Zeus Sabazios*, dans la *Revue des études anciennes*, XII; Katzarov, dans l'Encyclopédie Pauly-Wissowa-Kroll, VI<sup>1</sup>, c. 472—551.

<sup>2</sup> Un Makazérios Aulokenthos dédie une pierre à Θεός ἐπήκοος Σαβάζιος Ἀγολήνος; *Rev. Arch.*, XII (1908<sup>2</sup>), p. 43. Lenormant cite les titres de παγκόσμιος et de ἀττης, ce qui signifie « père ». Il apparaît orné de cornes sur les rochers de Philippi, décrits par Heuzey-Daumet (*Mission de Macédoine*, p. 459 et pl. 3—4). L'acclamation *euboé*, mise par Suidas en rapport avec Sabazius, qui est pour lui Bacchus (*sub v. εὔοι*). Voy. aussi Attis, seigneur des « Sabes » chez Suidas, *sub v.* Pour Salomon Reinach, Sabazios est un dieu solaire; cité par Perdrizet, *Bull. de correspondance hellénique*, XX (1896), p. 99. De fait, des inscriptions dédiées à la « Grande Mère sur le mont Ida », « Διὶ Ἑλλάφ μεγάλῳ κυρίῳ Ζεβαζίῳ ἄγλῳ; *Arch-ep. Mitt.*, X, p. 241, n<sup>o</sup> 6.

<sup>3</sup> Ζαβάζιος ὁ αὐτὸς ἐστὶ τῷ Διονυσίῳ; Suidas, *sub v.* Voy. aussi *ibid.*, Σάβροι. Cf. aussi Hesychius, *sub v.* (ἐπώνυμον Διονύσου). Une inscription à Pantichion (Asie Mineure), *C. I. Gr.*, II, 3791. Cf. Lucien, *Θεῶν ἐκκλησία*: ὁ Κόρυβας καὶ ὁ Σαβάζιος; *Ἰκαρ.*, 27: τὸν Πᾶνα καὶ τοὺς Κορυβάντας καὶ τὸν Ἄττην καὶ τὸν Σαβάζιον. Pour l'équivalence avec les Bassariques, — cf. Ἀναδεῦτε, βασσαρήσω chez Anacréon (d'après Athénée, X, 29; éd. Tauchnitz, III, p. 31, — qui parle de l'ivresse scythique) et les *Dionysiaques*, travail cité par Suidas (*sub v.*) d'un Sétorikos.

avait en vue non pas l'ancienne Thrace, mais le contact avec les Daces<sup>1</sup>. On n'a pas assez tenu compte du texte d'un écrivain d'Héraclée, auquel, à cause de la communauté entre son Asie Mineure et la Thrace, les choses thraces devaient être connues, Nymphidès, homme important, employé aussi dans des missions politiques par sa cité, au III-e siècle avant l'ère chrétienne, qui assure, lui aussi, que Sabazios n'est que Dionysos, invoquant aussi l'origine thracophrygienne du verbe *σαβάζειν*, adorer par des cris, les mots *σεβασμός*<sup>2</sup>, *σέβας* lui-même, qui signifient « vénération », pouvant être de la même origine. Les Sabes de Sabazios sont mis à côté des Bakches de Bakchos<sup>3</sup>. Du reste, un rapport existe entre les Besses thraces et les *bassares* portées par des Bacchantes en Thrace, mais non pas aussi pour le nom du renard, *bassaris* chez les Lydiens<sup>4</sup>. Eschyle a écrit un drame, « Les Bassares » ou les « Bassarides »<sup>5</sup>. Dans la localité de Blaïndos, en Phrygie, Zeus *Σαβάζωος* est le même<sup>6</sup>.

Le culte de Sabazius devait s'étendre, avant l'époque romaine, à des symboles supérieurs<sup>7</sup>.

C'est ainsi qu'à Deus Sabadius on dédie une pierre sous le nom de « l'ala prima Dardanorum » dans la Moesie

<sup>1</sup> *Métamorphoses*, VIII, xxv: il est mis à côté de Bellona, de Magna Mater, de Vénus avec Adonis.

<sup>2</sup> *Fragm. hist. gr.*, III, p. 14, n° 11. D'après Mnaséas, fils de Dionysos; *ibid.*, p. 155, n° 36.

<sup>3</sup> Mnaséas, *loc. cit.* Du reste, celui-ci mêle Osiris et Sérapis avec Bacchus; *ibid.*, n° 37. Pour un Dionysos, Thrace, qui invente dans l'île de Rhodes une nouvelle forme de vases; Promathion, *ibid.*, p. 202, n° 7. La pierre de Sabazios, en rapport avec un sanctuaire fondé par un « roi des Thraces », inconnu, et qui s'était ruiné, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 119, n° 36.

<sup>4</sup> Hésychios, sous ce nom.

<sup>5</sup> *Ibid.*, *sub v.*

<sup>6</sup> Aug. Fick, *Vorgriechischen Ortsnamen*, p. 65. Le même montre que les Silènes s'appelaient en Macédoine Sari, comme aussi le temple; *ibid.*

<sup>7</sup> Jakob Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, 3-e éd., pp. 204—205.

Inférieure <sup>1</sup>. On l'appelle sur des inscriptions de militaires romains appartenant à la légion II Italica: *Κύριος Σαβάζιος* <sup>2</sup>.

Comme Jupiter « invisible », Sabadius passera aussi dans les Gaules et jusqu'à Rome <sup>3</sup>. Déjà à l'époque de la république, on dut prendre des mesures contre ceux qui, à Rome, adoraient Sabazius Jupiter. Et Sabazius y apparaît aussi comme un nom de prêtre <sup>4</sup>.

Si, d'après un auteur perdu, le Romain Macrobius présente Sabadius comme étant aussi Liber Bacchus, mais en même temps le Soleil, et parle de son temple rond, au toit entrouvert pour que les rayons y pénètrent, sur la colline qui s'appelle *Zilmissus*, terme mystérieux dans lequel on pourrait découvrir aussi le prophète des Daces, *Zalmoxès* <sup>5</sup>, dont il sera question bientôt, les écrivains chrétiens, comme Minucius Felix, l'attaquent <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Dessau, ouvr. cité, I, p. 444, n° 2189. Un « numinis antistes Sabazis, Vincentus », *C. I. L.*, VI, p. 142. Cf. aussi Bücheler, *Kleine Schriften*, I, Leipzig-Berlin, 1915, p. 154.

<sup>2</sup> Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 239, n° 3. Inscriptions près de Sofia, *Ἐπιγραφῶν Θεῶν Σεβάζιον μητροικῶν*; *Sbornik* bulgare, XVII (1901), p. 783, et *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 367, n° 138. Pour Sabazios voir aussi la note d'Henri Graillot, dans la *Rev. Arch.*, III (1904), p. 348, note 4.

<sup>3</sup> Dessau, ouvr. cité, p. 137, n°s 4086—4090. Et aussi « Sancto Deo Sabazi », « Sancto invicto Sabazi », « Sabazi », « Deus Sabasius » (Vichy), « Jupiter Sabadius » auprès de Mercure; *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 211, n° 84. Des dédicaces au « Seigneur Sabazios Atyparénos », *ibid.*, XIV, p. 150, n° 25. Aussi en Belgique; Franz Cumont, *Comment la Belgique fut romanisée*, Bruxelles, 1914. Des plaques d'Ampourias concernant le culte de Sabazius ont été signalées: le dieu porte un costume à broderies thraces. D'origine phrygienne, il serait le maître des cieux; Adrien Brühl, dans la *Rev. Arch.*, 1932, p. 35 et suiv. (aussi là, p. 36, note 2, bibliographie, empruntée à Blinkenberg. *Archäologische Studien*, Copenhague, 1904, puis chez Perdrizet, *Cultes et Mythes du Pangée*, dans les *Annales de l'Est*, Nancy, 1910; un article de M. Fr. Cumont, dans *Religions Orientales* et dans le *Dictionnaire des antiquités*). A Fiano Romano, « Jovi Sabazo optimo et fortunae sanctae »; *Notizie degli scavi di antichità*, 1905; *Rev. Arch.*, VII (1906), p. 485, n° 164.

<sup>4</sup> Dessau, ouvr. cité, II<sup>1</sup>, p. 121, n° 3691. Cf. Valère Maxime, I, III.

<sup>5</sup> *Saturnalia*, XVIII, 1; éd. Janus (1852), II, p. 173.

<sup>6</sup> Celui-ci paraît être en effet ce *Mars Thracius* que les écrivains polémiques chrétiens tournent en ridicule; voy. Minucius Felix, *Octavius*, XXVI, chez Migne, *Patrologia latina*, siècle III, I, p. 331, ou dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, III<sup>1</sup>. Voy. aussi Caecilius Cyprianus, *ibid.*, p. 21.

Enfin Sabazios « le vénéré », le père de chaque culte, est devenu ensuite dieu pour tout le monde. En lui se mélange Dionysos avec Zeus lui-même et avec le dieu Mars des Romains, pour être, au bout du compte, confondu avec Dieu Sabaoth, « créateur du ciel et de la terre » reliant aussi son nom à celui du Sabbat hébraïque <sup>1</sup>.

Cet élément de réunion dans la superstition entre tous les pays et toutes les races est, certainement, un des apports principaux de l'âme thrace dans la culture religieuse du monde.

Du reste, le sauvage culte de Bacchus <sup>2</sup>, avec les Bacchantes courant, échevelées, le thyrses en main, le long des vallées, a été aussi la religion de toute cette race et la musique orgiaque s'est ajoutée d'elle-même à un service divin à l'air libre, relié ensuite par des mystères impénétrables <sup>3</sup>, de même que ceux de Pluton, de Déméter et de Perséphone, les divinités souterraines d'Éleusis. La « iakchos mystique », qu'on chantait pour Bacchus à Athènes aussi, vient des Thraces <sup>4</sup>, qui ont donné aussi la légende d'Orphée, celui qui adoucit les pierres elles-mêmes <sup>5</sup>.

A côté de lui, dans l'Olympe thrace, on trouve, avec des distinctions suivant les rameaux des Thraces dont il sera

<sup>1</sup> Sabazios, de même que Sabaoth, pénètrent dans la Russie méridionale; Ebert, ouvr. cité, pp. 281—282. Sabazios-Sabaoth aussi dans Cumont, cité dans la *Rev. Arch.*, V (1905<sup>1</sup>), p. 166. *Σαβάζιος*, dans la *Rev. Arch.*, 1928<sup>1</sup>, p. 396, n<sup>o</sup> 158. Les deux Dionysos, chez Charles Picard, *Rev. Arch.*, XX (1912<sup>1</sup>), p. 396. Dionysos est un *κλιτος Θεός*; Mercklin, dans l'*Archäologische Zeitung*, 1850, p. 141. Pour Sanbatios, Sanbatos, Sanbatis, *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 197, n<sup>o</sup> 15. Cf. *Rev. Arch.*, XII (1908), p. 352, n<sup>o</sup> 141.

<sup>2</sup> Chez les Illyres, Dyalos, d'après Hétychius.

<sup>3</sup> Largement, avec beaucoup de citations des sources, chez Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rosalia nebst Bemerkungen über den bessischen Volksstamm*, Vienne, 1869.

<sup>4</sup> Arrien, II, xvi. Voy. aussi Hétychius, *sub v.* Cf. aussi *ibid.*: *Ἰόβακχος*. Autre sens pour *ἰαχχα* chez Athénée, XV, 22 (éd. citée, II, p. 122). Iakchos comme « jeune dieu mystique », *Rev. Arch.*, XXXII (1930), p. 87. Voy. encore, d'après les *Athenische Mitteilungen*, 1894, pp. 248—252, *Rev. Arch.*, XXVI (1895), pp. 94—95.

<sup>5</sup> L'opposition de Pârvan, dans les *Getica*, pp. 158—159, ne repose sur aucun argument. Nous ne voyons pas de quelle façon on pourrait mettre de côté les Gètes, en fait de croyances religieuses.

parlé plus loin, tous les dieux helléniques, portant cependant des attributs locaux, en rapport avec les tribus. On a cru même qu'Asklépios, si souvent mentionné dans des inscriptions de dédicace, était une divinité qui serait surgie sous cette forme dans ce milieu si étroitement lié aux choses qui sont au-delà de la vie<sup>1</sup>.

Mars paraît comme dieu du Soleil sur des monnaies macédoniennes et thraces<sup>2</sup>. Nous ne pouvons pas savoir quel est le rapport entre lui et le « Deus Zperturdus » ou « Zbelthiourdos », transformé en Zbelsourdos<sup>3</sup>, qui était adoré an-delà de Scoupi avec « Jabadoulis »<sup>4</sup> et mentionné dans des inscriptions (un don fait de la part d'un certain Moukapor, un autre de la part de Flavius Amadokus, fils d'un père homonyme, au seigneur « dieu ancestral » (*κρωτω θεῶ προγονικῶ*)<sup>5</sup>. Il apparaît même dans Cicéron, *In Pisonem*<sup>6</sup>,

<sup>1</sup> A. J. Reinach croyait même que le dieu grec Télesporos, adoré par les Thraces, pourrait être Télesporis (*Rev. Arch.*, XIV (1909<sup>2</sup>), p. 58, note 4). Puis l'archéologue bulgare Ivan Deltchev, *Asklépios comme dieu thraco-grec*, dans le *Bulletin Inst. Arch. Bulgare*, III (1925), p. 131 et suiv. Du même, *Restes de langue thraco-celte* (même imagination ingénieuse). L'auteur croit qu'au commencement Esculape et Dionysos étaient un seul dieu. Il rapproche *Δηλόπτης* de *Κερσοβλέπτης*. Il mêle aussi le culte du serpent dans cette hypothèse hardie. Kotys, fils de Roïmézeus, dédie une pierre à *Θεός Σουργέτης*; *Arch.-ep. Mitt.*, XVIII, p. 112, n<sup>o</sup> 20. Surégètes, Surgastès en Bithynie, « Surgasteus magnus patrus » (*sic*), à Brescia, *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 292. Un *Ζεός Ὀγκοληρός*, *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 176.

<sup>2</sup> Percy Gardner, dans la *Numismatic chronicle*, 1880, I—III: Mars apparaît comme dieu du Soleil sur des monnaies thraces et macédoniennes.

<sup>3</sup> Voy. Perdrizet, dans la *Revue des études anciennes*, 1898; le même, *Mythes et cultes du Pangée*, et aussi dans le *Godichnik* de Philippopolis, VI (1926), article de M. B. Diakovitch. Des inscriptions pour ce dieu comme *προγονικός*, chez Katzarov, *Rev. Arch.*, 1913<sup>2</sup>, p. 342.

<sup>4</sup> *C. I. L.*, III, 8191; Dessau, ouvr. cité, II<sup>1</sup>, p. 135, n<sup>o</sup> 4077. *Σβερθούρδος κ. Ἰαμβαδούλης*, *ibid.*; aussi *Σβελσούρδος*; cf. *Σβελθιούρδος*.

<sup>5</sup> *Διὶ Ζβελθιούρδω Μοκάπορις δῶρον* à Berkovitz; *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 144, n<sup>o</sup> 4 (citant Dummel, *Les inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, n<sup>o</sup> 72 a).

<sup>6</sup> XXXV, 85. Cf. aussi Katzarov, *Nouvelles inscriptions relatives au dieu thrace Zbelsourdos*, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1913), p. 340 et suiv. (aussi d'après Dobrouski, dans le *Bulletin Archéologique du Musée National de Sofia*, I (1907), p. 152, n<sup>o</sup> 203). Cf. aussi Seure, dans la *Revue des études grecques*, 1913, pp. 225—226 (aussi d'après *C. I. L.*, III, n<sup>o</sup> 8191 et p. 2250). Apollon Alsénos est lui aussi un dieu « ancestral ».

qui parle des méfaits de Calpurnius Piso, l'ivrogne gouverneur de la Macédoine, accusé d'avoir dépouillé le temple du dieu.

Ces dieux ne sont pas les seuls vers lesquels s'élève un esprit de race profondément religieux. Un dieu Médyzéus se rencontre à Philippopolis <sup>1</sup>.

À Odessos, on adore le « grand dieu » Derzélate, dont les fêtes s'appellent les Darzalies <sup>2</sup> (cf. Dirzipara, en Dacie). Un « deus Sarmandus », que le savant autrichien Jung considérait comme équivalant à « Sula » ou « Sol », aurait été une divinité spéciale pour les Daces <sup>3</sup>, mais, en publiant l'inscription, Mommsen croyait que c'était seulement le nom vicié de Sérapis <sup>4</sup>.

## 2. LE PROPHÈTE

On a dit avec raison <sup>5</sup> que la religion de sacrifice et d'immortalité de Zalmoxis, dieu et prophète, est seulement un rameau de la religion thrace. C'est une croyance dominante, mêlée aussi à des connaissances médicales <sup>6</sup>.

Hérodote établissait l'équivalence entre « le démon » Zalmoxis et Gébéléizis <sup>7</sup>, qui doit être rapproché de ce dieu

<sup>1</sup> L'inscription, venant d'un vétéran, est latino-grecque; Myrtilé Apostolidès, dans les *Θροναὶ*, VI, p. 141.

<sup>2</sup> Bormann, *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts*, III (1900); Pick, *Jahrbuch* de l'Institut allemand, 1898, p. 156. Cf. aussi Seure, dans la *Rev. Arch.*, VII (1918), p. 80, note 1. Cf. *ibid.*, 1928 <sup>1</sup>, p. 993, n<sup>o</sup> 147.

<sup>3</sup> Voy. *C. I. L.*, III, 44, n<sup>os</sup> 196, 874; Jung, *Römer und Romanen*, p. 121.

<sup>4</sup> Il ne serait pas question de « deo Sarmando », mais de « deo Sar. Mando » (de fait Nando). Une fausse inscription dédiée à Potaïssa, en Dacie, à Zalmoxès lui-même. Pour les dieux des vallées et des tribus, voy. notre chapitre « Les Celtes », dans la division « Les Races ». Cf. *Rev. Arch.*, XXI (1893), p. 82. « La mère des dieux », Skélenténa, *ibid.*, XII (1908 <sup>2</sup>), p. 45.

<sup>5</sup> De la Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, pp. 31—32.

<sup>6</sup> Platon, *Charmidas*, éd. 1921, II, p. 158. De la Berge, qui rapporte ce passage, met cette information en rapport avec les noms daces de plantes de Dioscoride. Du reste, des noms grecs de plantes dans Pline l'Ancien sont aussi en rapport avec la pharmacie, qui, n'étant pas d'origine romaine, n'a pas de nom équivalent en latin.

<sup>7</sup> Voy. Waser, dans Pauly-Wissowa, VII, p. 894; Katzarov, dans la *Klio*, XII (1912), p. 356, note 7.

Zbelthiurdos et de la ville de Débeltos. Les Grecs du littoral lui établissaient un rapport avec Pythagoras, à cause du caractère mystique de sa religion et de l'habitation souterraine qu'il s'était fait faire et dans laquelle il disparut pour reparaître dans trois ans <sup>1</sup>. Il faut penser aussi au prophète scythe, si cruellement puni par le bûcher lorsqu'il commettait une faute. Après quatre siècles, Strabon ajoute une association de Zalmoxis avec le roi dace, ceci avant que le prophète eût été consacré comme dieu, coutume qui fut suivie ensuite, sous le roi Boïrebista, par un Dékainéos, lequel serait allé, avant de devenir dieu, à une autre source de sagesse, l'Égypte <sup>2</sup>. La racine de son nom se trouve du reste dans la ville de Zalpada et dans la région de côte Salmydessos (cf. Odesos) <sup>3</sup>, dans le Zelmissos du Pangée <sup>4</sup> et surtout dans le nom de Ἀβροσάλης, interprète du roi Seuthès <sup>5</sup>.

Prophète, puis dieu, — chez Platon <sup>6</sup>, βασιλεὺς θεός, « l'empereur » <sup>7</sup>, sinon un dieu transformé en prophète, car Mnaséas de Patras ou de Patara, qui avait traversé beaucoup de pays étrangers, le présente dans son *Périple* comme étant le même que le Kronos des Grecs <sup>8</sup>, — Zalmoxis, celui qui

<sup>1</sup> Hérodote, livre IV.

<sup>2</sup> Strabon, VII, III, 5, 11. Ce que Jordanès ajoute sur toute l'encyclopédie que le prophète aurait laissée à son peuple (*Getica*, p. 75) n'a, sans doute, rien d'historique.

<sup>3</sup> Seure, dans la *Rev. Arch.*, XII (1908), p. 44, note 5 (d'après Macrobe, *Saturnales*, I, 18; voy. aussi les monnaies).

<sup>4</sup> Xénophon, *Anabase*, VII, IV.

<sup>5</sup> Voy. Strabon, Table des noms. Un Ménophilos Autuzelméos; *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 61. — Hypothèses et propositions sur Zalmoxis, dans Pârvan, *Getica*, p. 151 et suiv. Pour l'hypothèse d'un rapport avec σαλμός, voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 10 (d'après Porphyre, Vie de Pythagore). Voy. aussi Katzarov, dans la *Klio*, XII (1912), p. 363, note 2; p. 364.

<sup>6</sup> Le passage, souvent cité, du *Charmidas*. Cf. le rapport avec Kronos chez Mnaséas, p. 153, et Diogène Laërce, VIII. Voy. Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 98 et suiv. (aussi la danse de Zalmoxis, chez Hésychius).

<sup>7</sup> Chez Strabon, X, 3, 16, à côté de Lycurgue.

<sup>8</sup> Ζάμολξις... Μναςέας δὲ παρὰ Γέταις τὸν Κρόνον τιμᾶσθαι καὶ καλεῖσθαι Ζάμολξιν; *Fragm. Hist. Graec.*, III, p. 153, n° 23. Il cherche, du reste, l'identification avec les dieux grecs et avec les trois Cabyres de Samothrace: Axiéros, Axiokersos, Axiokersa, *ibid.*, p. 154, n° 25; cf. Kern, *Axieros*, dans Pauly-Wissowa, ouvr. cité, II, p. 2626.

serait allé en Occident chez Pythagore et aurait connu l'Orient égyptien, aurait laissé, en mourant dans sa caverne du mont de Kogéion <sup>1</sup>, pour rester entre les siens immortel, cette tradition qu'il représentait, au moment où César aurait rêvé d'une expédition sur le Danube <sup>2</sup>.

Parmi les savants de la nation Dion Chrysostôme, de l'époque de Trajan, que reproduit le compilateur barbare du VI-e siècle Jordanès, compte non seulement Zalmoxis, qui est pour lui « un roi », mais aussi Dékainéos <sup>3</sup>. *Il existait évidemment une confusion entre dieu, prophète et roi, qui est caractéristique pour cette nation.*

Ici donc, on n'a pas pu faire cette différence qui, chez les Gaulois, vient de leur long passé. Il faut ajouter qu'on ne trouve pas de figures des dieux, et de même on n'a pas les physionomies des rois daces, et de main dace même ou hellénique, comme nous avons devant nous, dans des représentations artistiques, chez les Gaulois, la déesse Épona ou un autre dieu national, et, parmi les chefs, le puissant Dumnorix et le défenseur de la liberté de la race, Vercingétorix.

Mais Zalmoxis en arrivera à être surtout *le prophète de la vie infinie* <sup>4</sup>.

Suidas, présentant Zalmoxis en rapport avec la croyance de l'immortalité, qui ne serait pas seulement celle des Gètes, mais aussi celle des Térizes et des Krobyzes, mentionne aussi, en ce qui le concerne, l'opinion d'Hérodote et de Mnaséas, qui avait fait de ce prophète-dieu des Daces le Kronos des

<sup>1</sup> Pour les cavernes-églises en Bulgarie, Katzarov, dans la *Klio*, XII (1912), p. 358, note 2.

<sup>2</sup> Strabon, VII, III, 5. Cf. *Τρίτη δ' ἐστὶ ἱερωσύνη Διός, Δακίη λευτομένη; ταύτης, ἀξιόλογος δ' ἄνωγος; ; ibid.*, XII, 35.

<sup>3</sup> Jordanès, *Getica*, V, 40.

<sup>4</sup> Un passage sur Zalmoxis aussi chez Hellanicus, *Fragm. Hist. Gr.*, I, p. 69 (dans *βαρβαρικοὶ νόμοι*, œuvre perdue). L'empereur Julien, *De Caesariibus*, ed. Heusinger, p. 23, réunit son nom à la doctrine de l'immortalité chez sa nation. Cf. Lucien, *Σκύθης*, I, 4; *Ἀληθῆς Ἱστορία*, II, 17. Dans *Ζεὺς Τραγωδῶς*, 42: *Σκύθαι μὲν ἀκινάκη θύοντες καὶ Θράκες Ζάμολξι, δραπετῆ ἀνθρώπων ἐκ Σάμου εἰς αὐτοὺς ἤκοντι*. Il aurait été un esclave; *Θεῶν Ἐκκλ.*, 9.

Gètes, ainsi que l'opinion de Hellanikos, dans son livre sur les « lois barbares », où il apparaît comme initiateur hellénique des Thraces, leur apprenant que « lui-même ne mourra pas, ni ceux qui seront après lui, et ils auront tout ce qui est bien », ajoutant qu'il s'est caché sous terre pour réapparaître après quatre jours, idée de la résurrection, qui surgira, on ne sait pas par quel liaison, dans le christianisme lui-même; le même Suidas cite aussi l'opinion de ceux qui considéraient Zalmoxis comme l'élève de Pythagore, bien qu'il eût appartenu à une époque beaucoup plus ancienne <sup>1</sup>.

De même qu'Hérodote, l'écrivain chrétien, connaisseur profond de tous les mystères et de toutes les superstitions du paganisme, Clément d'Alexandrie parle de l'ambassade annuelle qu'on envoyait à « Zamolxis » « le héros », élève de Pythagore ici aussi, et il mentionne la coutume de tuer celui qui est chargé de cette mission, ce qui fait le désespoir de ceux qui n'ont pas été choisis <sup>2</sup>. Et Clément voit dans cette coutume une préparation aux martyrs chrétiens, tourmentés de la soif de la mort. Il est possible que cet usage eût été un ressort principal qui explique l'héroïsme de la résistance dace envers l'empereur Trajan et la sérénité avec laquelle le roi Décébale se donna la mort.

La retraite de Zalmoxis dans sa caverne est, du reste, en rapport avec une institution monacale anté-chrétienne, celle des « ktistes », moines, mentionnés par Strabon <sup>3</sup>, et avec la passion de la mort dont parle un géographe à l'époque de l'Empire Romain <sup>4</sup>. Et on sait que la secte turque des derviches n'est que la continuation d'une très ancienne tradition de l'Asie Mineure, qui est, sous tant de rapports, apparentée au Sud-Est européen. Enfin l'interdiction de la part du successeur de Zalmoxis, Dékainéos, de cultiver la

<sup>1</sup> *Sub v. Ζάμολις*. Et on ajoute que Zalmoxis est aussi un nom de déesse. *Ζάμολις θυλικώς, ὄνομα Θεᾶς*. Cf aussi Hesychius, *sub v.*: *λέγονται ὡς οὔτε αὐτός, οὔτε οἱ συμπίται τεθνήξουντο* (il y a aussi: *καὶ ὄρχησις καὶ ᾠδή*).

<sup>2</sup> *Stromata*, IV, III.

<sup>3</sup> VII, III, 3.

<sup>4</sup> Pomponius Mela, II, 2.

vigne, rappelle l'extension de cette culture aussi dans les régions des Scythes, où Strabon présente comme un élément nouveau de la viticulture la coutume de mettre sous terre les ceps pendant l'hiver<sup>1</sup>.

En échange, parmi ceux qui ont cherché, pour la plupart d'une façon tout à fait erronée, à comprendre cette personnalité mystique à notre époque, Mommsen<sup>2</sup>, — qui cherchait Istria à « Istéré, pas loin de Kustendsché », et croyait apercevoir les « larges steppes des Daces » (?), — créait un Zalmoxis qui aurait fréquenté aussi les prêtres de l'Égypte et serait allé voir les Pythagoriciens, ce qui l'engage à le mettre à côté de Moïse et Aaron. Il lui semblait que par le moyen de ce prophète-dieu se serait créée une théocratie au-dessus de la royauté de race, et, pour continuer avec les comparaisons, il mettait cette théocratie à côté de l'autorité des califes. On aurait sauvé de cette façon, par « l'évangile de la modération » (en matière de vin) et par un « évangile de bravoure », une nation qui jusque là « aurait été totalement déchue sous le rapport moral et politique par une ivrognerie (*Völlerei*) sans exemple ». Curieuse façon dont est réfléchie dans la pensée d'un si grand historien allemand la signification de ce rare phénomène spirituel et de sa si profonde et si mystérieuse influence.

Cette religion des Géo-Daces n'est différente en rien, ainsi que nous l'avons déjà dit, de celle des Thraces du Sud, qu'on a considérés comme étant restés fidèles à une autre religion, celles des obscurs cultes « chthoniens », souterrains, qui, du reste, ne pourrait pas s'accommoder avec la tradition de gaité folle, de bruit infernal et de saoulerie des orgies dionysiaques. Mais on voit dans certaines tribus comme les Kerrènes et les Skaïboés (*Κεῖρήνιοι καὶ Σκαῖβοῖαι*) les deux lignes bien déterminées: la ligne des prêtres-rois et celle de l'ascension au ciel. Ainsi le prêtre de Héra, Kosinas, qui

<sup>1</sup> Strabon, VI, III, 18. En général pour Zalmoxis, Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 63 et suiv. (aussi d'après Porphyrius). Puis Katzarov, dans la *Klio*, XXVI (1891), p. 77 et suiv.

<sup>2</sup> *Röm. Gesch.*, III, p. 288.

était aussi seigneur du pays, voyant que les siens ne veulent pas se soumettre à son autorité, avait élevé des masses énormes de bois pour son bûcher, disant qu'il s'en allait les dénoncer à la déesse dont il était le servant <sup>1</sup>. On se rappelle aussitôt l'ambassadeur que les Gètes envoyaient au ciel et qu'ils recevaient au bout de leurs lances au moment de sa chute. La caverne même de Zalmoxis montre combien est peu fondée la séparation entre le culte, qu'on a appelé souterrain, des autres Thraces et celui des Daco-Gètes, qui est fait d'air et de lumière.

La croyance des Gètes à l'immortalité avait étonné Hérodote. Pour lui, seuls ces barbares auraient été des croyants à la vie éternelle, mais, à l'époque d'Auguste, Nicolas de Damas, écrivain d'une haute pensée et d'une information parfaite, attribue aussi aux Trausiens, aux Trauses thraces, l'habitude de pleurer ceux qui naissent et de célébrer le sort de ceux qui vont mourir <sup>2</sup>.

Enfin, la croyance à l'immortalité est commune aux Gètes — donc tous les Thraces y participaient — et aux Scythes, chez lesquels c'est le sens même, comme chez les Égyptiens, du rite de faire descendre dans le tombeau du chef sa femme, ses esclaves et les chevaux restés sans maître <sup>3</sup>.

### 3. LES HÉROS

A la tête de ces dieux <sup>4</sup> qui s'étendent, les mêmes, de la région des Besses jusqu'à Durostorum, comme le dieu Praehibens <sup>5</sup>, apparaît quelquefois le « héros thrace », le

<sup>1</sup> Polyainos, VII, 22.

<sup>2</sup> *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 460, n<sup>o</sup> 119.

<sup>3</sup> Voy. aussi Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 32. Pour l'amour de la mort chez les Thraces, *ibid.*, p. 129; Solinus, XI, 1; XVI, 4.

<sup>4</sup> Les dieux préhistoriques, représentés par des figures informes (voy. Vladimir Dumitrescu, dans la *Dacia*, II, p. 86, note 4) ne rentrent certainement pas dans le compte.

<sup>5</sup> Pârvan, *Durostorum*, dans la *Rivista di filologia*, LII (1924), p. 310 et suiv.

« puissant héros », le « démon héros »<sup>1</sup>, qui a été coté plus tard au pair de Zeus lui-même; il a aussi une épouse<sup>2</sup>.

A côté de Neptunus Augustus<sup>3</sup>, de Sol Augustus<sup>4</sup>, du Zeus d'Olbia<sup>5</sup>, de la « Mater deum Magna »<sup>6</sup>, le dieu thrace, *hero domnus*, un ἀρχαγένης à Sélymbrie<sup>7</sup>, et qui deviendra un St. Georges, était adoré à Tomi, et le service était fait par un collègue ayant à sa tête une femme, sa « mère »<sup>8</sup>. L'empereur romain Caracalla s'est fait représenter comme étant l'incarnation de ce « héros »<sup>9</sup>.

Parmi les anciens dieux thraces, il faudrait compter celui qui resta, sous une forme romaine, comme: Silvanus Sator,

<sup>1</sup> Voy. Capovilla, *Il dio Heron in Tracia e in Egitto*, dans la *Rivista di filologia*, I<sup>4</sup>, p. 424; T. Sauciuc-Săveanu, dans la *Dacia*, I, p. 146; Pârvan, *ibid.*, pp. 276—277 (en rapport avec les « dioscures » et les dieux de Samothrace, comme un culte du soleil et des planètes, qui mène très loin et très haut); Mateescu, dans l'*Ephemeris daco-romana*, I, p. 150 et suiv. (avec qualificatifs régionaux), p. 243, note 1 (bibliographie). Là aussi des notes sur le héros représenté sur le rocher de Madara, auquel on a donné aussi une autre interprétation. On essaie aussi de fixer un rapport avec le Zeus des cîmes, ἐπιλόπιος; *ibid.*, pp. 277—278. Cf. Seure, dans la *Rev. des études grecques* XXVI (1913). Voy. aussi Katzarov, ouvr. cité, p. 47 (Heros Ustaspios), et aussi dans la *Klio*, XII (1912), pp. 359—360 (ce serait un héros chthonien). Cf. aussi Rhode, dans la revue *Psyche*, II<sup>3</sup>. — Une tentative de séparer aussi sous ce rapport religieux les Gêto-Daces des Thraces du Sud, chez M. Vulpe, dans le journal *Mișcareea*, 24-5 août 1935.

<sup>2</sup> Katzarov, dans la *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1913, pp. 943—944.

<sup>3</sup> *C. I. L.*, III, 14433.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 12458.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 12464.

<sup>6</sup> *C. I. L.*, III, 764 (cf. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 81, note 136).

<sup>7</sup> *C. I. L.*, III, 7532; Pârvan, loc. cit., p. 34, note 74. Comme héros « Ustaspios », auquel dédie une pierre le Thrace [A]uzatralis, fils de Julius; *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 201, n<sup>o</sup> 78.

<sup>8</sup> *Ibid.*, VIII, p. 208, n<sup>os</sup> 24—25. Cf. *ibid.*, pp. 208—209.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 209, n<sup>o</sup> 25. Cf. *Heroi sacrum Ti. Claudius Mucarius* (aussi en grec); *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 93; Dessau, ouvr. cité, II<sup>1</sup>, p. 133, n<sup>o</sup> 4066. Le héros thrace est présenté comme « eques romanus » sur les monnaies de Constantin-le-Grand; *Zeitschrift für Numismatik*, III (1876), p. 129 et suiv. Pour le « héros thrace » voir aussi Tocilescu, *Monumentele*, p. 415 et suiv.

Sanctus Silvanus, le protecteur des semailles <sup>1</sup>, dont le culte se rencontre surtout à Philippopolis, qui était le centre même des Besses <sup>2</sup>. Telles divinités féminines deviennent en Dacie, à l'époque romaine, « les dames nymphes » <sup>3</sup>.

Le culte des Cabires a joué lui aussi un rôle dans la mythologie thrace <sup>4</sup>. De ce culte bizarre et de certaines superstitions, comme celle des *vârcolacs*, qui mangent la lune, — mais le terme roumain vient de l'ancien slavon <sup>5</sup>: *vlk*, loup —, quelque chose est restée encore chez les Roumains, dans leur mythologie populaire.

En dehors de ce que nous venons de présenter, tout un groupe compliqué de dieux locaux et d'autres « héros » est contenu dans les croyances thraces, sur lesquelles il nous faudra revenir aussi pour montrer la façon dont ces divinités se raccordent à celles des Grecs et des Scythes <sup>6</sup>. Jamais cette anthologie religieuse ne s'est transformée dans un système, n'a admis une hiérarchie et ne s'est élevée, comme celle des Grecs, jusqu'à la poésie. Plus encore: en dehors du culte général de Sabazios, elle n'est pas devenue la croyance générale de toute une race. Hérodote prétend avoir vu les femmes de Thrace et de Péonie apportant leurs présents de blé à Artémis reine <sup>7</sup>, qui venait naturellement de la religion de leurs voisins, les Grecs macédoniens <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Pârvan, *Ulmetum*, II<sup>4</sup>, pp. 32, 47 et suiv., 50, note 1. Pour Silvanus le Romain, *ibid.*, p. 33, note 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>3</sup> Myrtilé Apostolidès, dans les *Θρηκικά*, V<sup>1</sup>, p. 172: *νόγαι νύμφαι*. Aussi Bindapénès; *ibid.*, p. 173, n<sup>o</sup> 104; p. 174, n<sup>o</sup> 108, 113. Cf. Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1911<sup>2</sup>, p. 441.

<sup>4</sup> Teohari Antonescu, *Cabirii* (thèse de Bucarest). Une localité Kabiré chez Strabon, XIII, III, 31.

<sup>5</sup> Cabires et Corybantes, chez Clément d'Alexandrie, *Cohortatio*, dans *Opera*, éd. 1778, p. 33.

<sup>6</sup> Pour la différence entre le « héros thrace » et les « cabires », Rostovtsev, dans les *Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions*, XIII, p. 399. Sur le héros thrace voir encore M. Tudor, dans la *Cronica numismatică și arheologică*, XI, pp. 109—113.

<sup>7</sup> IV.

<sup>8</sup> Nous n'avons pas pu voir H. Gutscher, *Vor- u. frühgeschichtliche Beziehungen Istriens u. Dalmatiens zu Italien und Griechenland*, Graz, 1903 (*Programm*).

A Varna, une inscription de la part des pêcheurs de thon, les Thynéites, est consacrée au héros Marimasos<sup>1</sup>. Ailleurs on trouve un « Héros Katelthonios »<sup>2</sup>. Un Baladas, fils de Lupus, dédie une pierre « au seigneur héros Soutélénos ». Sur d'autres inscriptions paraît le héros Borkeithia<sup>3</sup>. En rapport avec un autre dieu héros, Baskidithia, l'écrivain byzantin Procope présente la localité de Baskon<sup>4</sup>. Parfois cependant, comme sur une pierre trouvée à Adam-Clissi (Tropaeum Trajani), on ne trouve que le « héros invincible », le « héros invictus »<sup>5</sup>).

En ce qui concerne les fêtes, Strabon met en rapport les Kotylia, les Bendidéia ou Bendidia<sup>6</sup>, qui viennent des dieux Kotys et Bendis, lesquels sont rapprochés de Hékate par le Byzantin Hésychius<sup>7</sup>, avec les mystères orphiques, et il mentionne la déesse Kotys des Édones, qu'on trouve chez le poète tragique Eschyle, lorsqu'il parle de la musique « enthousiaste » de ces mystères, avec le « psaume résonnant » et les mugissements comme ceux des taureaux, le tambour qui se fait entendre comme un tonnerre dans les profondeurs<sup>8</sup>. Les Macédoniens avaient comme culte spécial, selon le poète Léonce de Cyzique, celui de Bendis, dont ils demandaient la protection pour eux-mêmes et pour leurs

<sup>1</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 107, n° 58; reproduit dans la *Rev. Arch.*, 1928, p. 393, n° 146.

<sup>2</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 93, n° 36.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XIV, p. 153, n° 35.

<sup>4</sup> *Ibid.*, XV, p. 218, n° 106; Tocilescu, *ibid.*, XIV, p. 18, n° 40. Cf. Zeus Samergès et Astara du Pont; *C. I. Gr.*, II, 2119.

<sup>5</sup> Katzarov, dans l'*Archäol. Anzeiger* de l'Institut allemand, 1933, I—II, c. 76. Voy. Seure, *Étude sur quelques types curieux du cavalier thrace*, dans la *Rev. des études anciennes*, 1912, pp. 382—390.

<sup>6</sup> Pour lesquels aussi Xénophon, *Hellenica*, II, IV, 11; Synesius, *Epistolae*, IV. Voy. aujourd'hui M. Scheurleer, dans l'*Arch. Anzeiger* de 1932, pp. 312—334; Hartwig, *Bendis*, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, et T. Guérasimov, dans les *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII (1934), pp. 179—81.

<sup>7</sup> *Sub v.* Ἀδμήτρον κόρη et Βένδης. — Artémis est la Bousbatos des Thraces; voy. *ibid.*, *sub v.*

<sup>8</sup> Strabon, X, III, 16.

enfants. Selon d'autres, ce ne serait pas une déesse, mais le dieu même « de l'air » qui donne « la vie », βιόδωρος, la personnification de l'eau claire, ainsi que l'interprète le poète Dion ou tel écrivain de la comédie grecque, qui connaît lui aussi « Bendys, le sauveur, le grand protecteur de la santé »<sup>1</sup>. A cette occasion, le grand géographe qu'est Strabon indique les rapports qui existent dans la chanson, mais aussi, sans doute, dans la race, entre les Thraces et les Phrygiens. A partir du chant (μέλος) et du rythme, des organes, toute la musique est présentée comme étant thrace et asiatique<sup>2</sup> (il attribue aux Thraces aussi l'initiation au culte des Muses qui habitent les hauteurs), et même le nom de certains instruments (sambyké, barbitos) qui en seraient la preuve<sup>3</sup>. Il n'est pas exclu que le νάβλος<sup>4</sup> se soit transformé dans le *naiu*, instrument de musique populaire chez les Roumains.

#### 4. LE MAUVAIS ESPRIT

Comme doctrine des ténèbres, le « Diable », ayant une communion (ἄργισον) avec Dionysos Bassaros, est mentionné par le même Clément d'Alexandrie<sup>5</sup> parmi les vilaines superstitions des païens qu'il combat.

De même le serpent réchauffé dans le sein est un moyen d'initiation pour les mystères de Sabazios (σαβαζίων μυστηρίων).

Le nom même du mauvais esprit<sup>6</sup> est d'une importance extrême pour pouvoir éclaircir certains phénomènes

<sup>1</sup> *Stromata*, V, III. *Zaps*, la Mer, paraît être d'origine thraco-macédonienne. N'y-a-t-il pas un rapport avec la *Mar delle Zabacche* qu'on trouve chez les Italiens du moyen-âge pour la Mer d'Azov ? Une acclamation réunissait ces deux dieux avec la Terre, le Plectre, le Sphinx et l'énigmatique Κνάξι, la Maladie, Χθύπιτης (le lait), Φλέγμος, Δρώψ; *ibid.* (et d'autres tentatives d'explication).

<sup>2</sup> Strabon, X, III, 17. Il cite aussi les noms d'Orphée, des Muses, de Thamyris (scythes).

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Cohortatio ad gentes*, dans *Opera*, I, éd. 1778, p. 37.

<sup>6</sup> Voy., à Scoupi, les dieux Draco et Draconna, près de Jupiter, Junon et

religieux très anciens. Seuls les Roumains appellent, le seigneur du mal d'un nom qui signifie serpent (*drac*) (qui, du reste, se rencontre aussi comme celui d'un esprit plutôt bénin dans la Gascogne; en Occident il y a la forme dérivée du grec *διάβολος*: *diable*, *diavolo*, *devil*; les Allemands l'appellent *Teufel*, sous la même influence). Chez les Roumains, c'est le Vaincu, le Dieu « qui a été », comme chez les Hongrois, pour lesquels *Ördög* n'était pas le maudit, mais celui qui conduit, celui qui garde.

Il faudrait donc admettre que le dragon sur les étendards thraces ne serait pas seulement un symbole dans le règne animal, mais l'essence même de la religion ancestrale. Ce dragon détrôné en est arrivé ainsi à être le maître de la Terre. Mais il est plus probable que les nôtres ont pris du serpent de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal le nom de l'éternel ennemi de Dieu <sup>1</sup>.

Avec un nom latin, les *strigoïs* roumains (lat. *striga*) paraissent venir du même capital de superstitions auquel le contact avec les Slaves a, ensuite, tant ajouté.

Les fées qui prédisent l'avenir au berceau des enfants, les *Ursités*, ont bien pu avoir été prises par les Roumains dans le même fonds archaïque.

Donc, dans les superstitions populaires roumaines, qui ajoutent tant à la religion officielle et la surchargent, le christianisme ayant peu de légendes et étant resté d'un caractère patriarcal et étranger, sans influence sur l'imagination, il faut reconnaître, sans doute, le fonds thrace, peut-être même iranien, venu par les Scythes, surtout lorsque s'opposent les deux mondes: le monde bon et le monde mauvais, celui qui est clair et celui qui doit rester obscur. Mais on peut admettre, bien que pas dans la mesure où le voulait un philologue comme Hasdeu, aussi une influence du moyen-âge avancé où, cependant, il nous paraît que les changements

d'un Alexandre; *Eph. épigr.*, I, p. 331, n<sup>o</sup> 493. En Afrique on dédiait une pierre « numinibus nympharum », aux déesses des eaux et au « draco »; *Eph. Épigr.*, I, p. 331, n<sup>o</sup> 493.

<sup>1</sup> Le dragon aussi dans la *Notitia dignitatum*, I, p. 42; II, p. 37. Voy. aussi *Zeitschrift für rom. Philologie*, XXXVII (1913), p. 257 et suiv.

d'âmes sont plus difficiles, de la part des manichéens asiatiques qui avaient passé dans la Péninsule des Balkans par ce qu'on appelle le bogomilisme bulgare, lequel s'appuie, lui aussi, sur ce caractère double des dieux et de leur création sur la terre.

Quelque chose des anciennes superstitions et du penchant vers des superstitions nouvelles se rencontre aussi chez les Romains, comme dans le cas de ces deux passants qui voient l'aigle divin descendant de la montagne sur trois *dracones*, sur trois serpents, mais voilà « une vipère forte qui les étreint » et les passants accourent pour délivrer l'aigle et consacrer une pierre au souvenir de cette vision <sup>1</sup>.

La musique, la danse ne sont à cette époque que des éléments essentiels ou collatéraux du culte.

## 5. ART ET RELIGION

Dans cette chanson et dans cette danse, si étroitement liées aux rites religieux, il y a, sans doute, des traces profondes d'un long passé. Du reste, la *hora* (*χώρας*), qui pourrait signifier la participation des fidèles à la cérémonie, se conserve chez tous les habitants des Carpathes et des Balkans ensemble, et le nom, d'origine grecque, qui survit chez les Roumains, alors que les slavisés des Balkans l'ont remplacé par le *kolo*, plus nouveau, correspond à une transmission hellénique chez les Thraces en général. On peut se demander aussi s'il n'y a pas un rapport entre le *kolabrisme* d'une bonne source gréco-romaine, Athénée <sup>2</sup>, et ces danseurs, consacrés à un culte mystique, qui apparaissent avec le printemps dans les villages roumains, reliés par des serments secrets, et qu'on appelle les *călușeri* <sup>3</sup>.

Une étude de la métrique du vers roumain et de celui des voisins dans les Balkans constituerait aussi un travail nécessaire.

<sup>1</sup> Hirschfeld, dans l'*Ephemeris epigraphica*, II, n° 397.

<sup>2</sup> XIV, p. 629 d. Pour la danse *aryballos* (cf. Décébale), voy. *Rev. Arch.*, XIV (1909<sup>2</sup>), p. 355 et suiv.

<sup>3</sup> On les a vus récemment deux fois à Londres. Ils ne doivent pas parler, et le bâillon s'appelle en roumain *căluș*.

Le poète gaulois Sidonius Apollinaris, au V<sup>e</sup> siècle, mentionne les danses pour Bacchus, les « thyases », des Bis-tones dans la région nuageuse des Cicones, ou sur la rive du Strymon et dans la montagne de Rhodope, près de l'Hèbre<sup>1</sup>. Les « scythici chorei », à l'occasion du mariage, qu'on trouve dans le même panégyrique, représentent certainement les danses thraces. De notre temps, un chercheur dans le domaine de la préhistoire, Hoernes, voyait dans certaines danses des Balcons les continuations de celles des bacchantes<sup>2</sup>.

Dans la chanson plaintive la plus caractéristique des Roumains, la *doïna* (à rapprocher de la *daïna* des Lithuaniens), dans sa manifestation de tristesse, pas dans celle d'amour, on peut reconnaître le souvenir de ces *torelli* que le lexicographe byzantin Hésychius définit comme étant « un cri de plainte avec la flûte chez les Thraces »<sup>3</sup>.

On a admis que la chanson populaire pendant les grandes fêtes populaires de l'hiver chez les Albanais, la *colinda*, viendrait d'une coutume thraco-illyrienne<sup>4</sup>.

Un grand nombre d'usages bizarres et offensantes pour toute âme délicate, qu'on observe encore devant les morts, ce mélange de tristesse et d'ivresse bruyante, avec des plaisanteries, avec des inconvenances, auxquelles s'ajoutent des masques curieux, comme dans tel village du district moldave de Putna, peuvent venir de ce fonds millénaire. Ce n'est pas une prescription générale des rites orthodoxes. On pourrait attribuer à ce passé si lointain aussi le rite d'arroser le

<sup>1</sup> Panégyrique de l'Empereur Majorien.

<sup>2</sup> *Alterthümer der Hercegovina*, II, p. 838, note 1, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882. Reproduction de ce culte, dans laquelle, sous une femme tenant l'épée d'une main et un cercle de l'autre, quatre autres figures féminines dansent; *ibid.*, p. 912. Danses thraces brutales, Athénée, ouvr. cité, I, p. 285.

<sup>3</sup> *Τορέλλη, επιφώνημα θρενητικὸν σὺν αὐλῇ θρακικῶν*. Cf. aussi Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 97 et suiv. (instruments: *magadis* et *sitalkas*). Pour les Troglodytes et la musique, Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, xvi. Pour les genres de musique grecque, Athénée, XIV, 10 (éd. cit., IV, p. 14).

<sup>4</sup> Hahn, *Albanesische Studien*, p. 154.

mort de vin que Xénophon a observé lui-même chez ses amis, les Odryses de Thrace<sup>1</sup>. La coutume de briser un vase sur le tombeau peut venir des mêmes pratiques.

Macrobe aurait pensé aux Thraces quand il parle de l'accoutumance de conduire les morts au tombeau avec des chants, dans des pays où les barbares eux-aussi ont l'amour de la musique<sup>2</sup>.

## 6. AUTRES TRANSMISSIONS

Une religion comme celle des Thraces, qui avaient influencé si fortement les Grecs par les cultes chthoniens, en rapport avec ces profondeurs de la terre qu'ils connaissaient par des cavernes (comme celle de la Dâmbovicioara, en Valachie; cf. celles de Bulgarie, ainsi que les grottes de Postumia, en Italie, sur un territoire jadis scordisque) ou par l'exploitation des mines de sel et d'or et aussi par le culte orgiaque, en rapport avec la large culture de la vigne, qui a dû être défendue par une sentence prophétique pour ne pas arriver aux festins d'ivrognerie comme ceux d'Alexandre-le-Grand en Asie, ne disparaît pas en Thrace. Il est possible, en dehors de la transformation déjà notée du héros thrace en St. Georges, que certaines formules d'incantation, employées par les masses populaires jusqu'aujourd'hui dans tout le Sud-Est européen, fissent partie de transmissions semblables, comme on les a eues aussi en Gaule<sup>3</sup>. Nous venons de dire que les plaintes chantées aux enterrements viennent chez les Roumains des mêmes antécédents, de même que ces cris au refrain *torelli*, mentionnés par les sources antiques<sup>4</sup>: les *voceri* de Corse sont dûs certainement à l'implantation dans l'île d'une population balcanique. Le nom des *bocete* roumains, de même que la coutume, se rencontre aussi en Dalmatie<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Hellenica*, III, 2, 5: Πολὸν οἶνον ἐκπιόντες ἐπ' αὐτοῦ.

<sup>2</sup> *Comm. in Somnium Scipionis*, II, ch. III.

<sup>3</sup> Jullian, ouvr. cité, VI, p. III.

<sup>4</sup> Voy. aussi Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 125.

<sup>5</sup> Voy. dans le Statut de l'île d'Arbé (1331—1336) la défense de « pro mortuis boccare »; N. Densusianu, ouvr. cité, p. 564, note 4. — Chez les

L'organisation primitive de la société n'a pas disparu elle-même sans traces. Alors que chez les Gaulois la femme « n'était point, sous son toit et près de l'homme, que l'être passif et médiocre qu'elle est demeurée chez tant de peuples barbares »<sup>1</sup>, dans ces civilisations de synthèse elle conserve jusqu'à des droits au trône. De même que chez les Germains, où cependant les femmes accomplissent aussi certains grands rôles prophétiques, comme Velléda, lesquels pourraient cependant être mis en rapport avec le druidisme des Gaulois, elles restent, au moment des combats, avec les vieillards et les enfants seulement, sur le char d'émigration, la *carrago*, ici on les voit mêlées à des expéditions. Sur la Colonne de Trajan on les aperçoit combattant avec acharnement pour la défense de leurs villages.

La polygamie, dont on a tant parlé, s'appuyant sur une plaisanterie du poète Ménandre, lui-même d'origine thrace, se moquant des siens, comme le méridional Alphonse Daudet des bourgeois de Tarascon, ne représente pas une dégradation de la femme. De fait, il n'est pas nécessaire d'admettre chez les Thraces un mariage multiple, mais seulement certaines coutumes de concubinage, comme les avaient aussi les princes roumains, qui embrouillaient de cette façon avec leurs bâtards la succession au trône<sup>2</sup>.

Employant un chanvre spécial qu'on appelait « scythe », les Thraces travaillaient leurs vêtements de luxe. Les éléments du costume roumain, mais aussi du costume balcanique, ruthène, hongrois, même bohême, slovaque, croate, sont une transmission thrace. Il est vrai que certains emprunts, venant de la mode byzantine de la Cour, du luxe des classes supérieures, ont été signalés, mais sur la Colonne de Trajan et sur le monument du Tropaeum Trajani (à Adam-Klissi) on voit les porteurs de « tiars », de « bonnets

---

Bulgares de la Dobrogea le *koukérov-den* rappellerait, avec les masques, les festivités et « le culte de Dionysos ». Voy. Arnaudov, dans *La Dobrogea*, Sofia, 1918, p. 201.

<sup>1</sup> Jullian, ouvr. cité, II, p. 409 et suiv.

<sup>2</sup> Pour la polygamie, voir aussi Katarov, *Kulturgeschichte*.

phrygiens », à côté des *comati* à longues boucles. On reconnaît encore dans les formes du costume, pour le Sud-Est de l'Europe, ces chemises serrées par la ceinture, ces pantalons étroits, ces sandales qui continuent à être employés jusqu'ici par les habitants des villages roumains et balcaniques. Le *cojoc* (jaquette de peau), le *suman* (manteau), la *gluga* (capuchon), la *gheba* (autre façon de manteau), les *işari* (pantalons) sont, quelle que soit l'origine, très mêlée, des termes qui servent à les nommer, d'archaïque origine, de même que, avec la même différence de vocabulaire, pour le vêtement féminin, les *fote* (pagnes entourant le corps entier), les *oprege*, les *zavelce*, les *catrințe* (pagne double) <sup>1</sup>.

On peut se demander s'il n'y a pas un rapport entre la *ζειρά*, chez Xénophon <sup>2</sup>, et ces *işari*, dont le nom ne peut pas venir, comme sens, de *işe* (*liciae* des Romains, qui représentent le fil). Seure <sup>3</sup> croyait que *ζειρά* c'était le « pantalon » (culotte de peau ?). D'après d'autres, il serait cependant le manteau, la phrase demandant une opposition entre les termes correspondants. En regardant de plus près le texte, on s'aperçoit qu'il est question, d'un côté, du chiton, qui s'étend jusqu'aux hanches, et les *ζειραι* viennent ensuite, allant jusqu'aux pieds <sup>4</sup>.

Une chemise large se rencontre aussi dans la statuette d'Opaka <sup>5</sup> et ne fait que représenter le type des vêtements thraces. Le guerrier thrace du Musée de Sofia, présenté par Salomon Reinach <sup>6</sup>, porte, avec une large ceinture, une chemise flottante et des pantalons allant jusqu'aux orteils.

<sup>1</sup> Les femmes thraces tatouées, Athénée, XII, 27 (éd. cit., III, p. 218).

<sup>2</sup> *Anabase*, VII, 4, 3: οἱ Θρᾷκες... φοροῦσι χιτῶνας οὐ μόνον περὶ τοῖς στέροσι, ἀλλὰ καὶ περὶ τοῖς μηροῖς καὶ ζειρὰς μέχρι τῶν ποδῶν ἐπὶ τῶν ἰππῶν ἔχουσιν, ἀλλ' οὐ χλαμύδας.

<sup>3</sup> *Rev. Arch.*, XXI (1913), 1, p. 48, note 3.

<sup>4</sup> Contre l'étymologie de *ζειρά*, Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 63, note 1. — Entre *Krobyzos* et *Krobylos*, genre de coiffure antique, il peut y avoir un rapport; *Rev. Arch.*, VII (1906), p. 169.

<sup>5</sup> Voy. aussi Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 73.

<sup>6</sup> *Rev. Arch.*, XXXI (1897), p. 237, n<sup>o</sup> 43. Cf. Iorga, *Portul românesc*, dans la revue *Cuget Clar*, et séparément. Voy. aussi les fêtes Thargélia à Athènes, où on portait des vêtements thraces; Athénée, X, 24 (éd. citée, III, p. 27).

En ce qui concerne l'ornementation, nous avons déjà dit qu'elle est du même caractère géométrique qu'on rencontre dans la poterie préhistorique et qu'on voit aussi sur le bord des chemises des Hittites et même sur certains tissus coloriés recouvrant les statues féminines du Musée de l'Acropole.

Les larges tables, les trépièdes étendus, la distribution des morceaux par le roi, l'arrivée des hanaps, faits de cornes d'animaux, avec le vin, la coutume de s'embrasser avant les paroles qui inaugurent les libations, les cadeaux de chevaux, d'esclaves, de vêtements après le repas, celle de répandre le vin que les commensaux n'ont pas pu boire, rappellent, dans la description de Xénophon<sup>1</sup>, les grands repas princiers chez les Roumains et la coutume populaire d'asperger pendant la noce chacun, même le passant sur la route, avec le vin qui est resté.

Les poètes comiques d'Athènes<sup>2</sup> décrivent eux aussi ces festins thraces, avec les tapis sur lesquels prennent place ces « mangeurs de beurre, aux cheveux sales, devant le chaudron de bronze, plus grand qu'une citerne de douze litres », le roi apportant le vin dans un vase d'or, alors que les flûtes résonnent, que les voix de glorification s'élèvent et qu'on pince les guitares, choisissant pour les chanter des épisodes de la vie hellénique. Ensuite sont présentés les cadeaux dont il sera question aussi ailleurs, lorsque nous montrerons les rapports de Xénophon avec le roi thrace Seuthès : chevaux, chèvres, de l'or dans des sacs, des vases, des graines, des légumes, etc., car ainsi était le devoir de chacun envers le maître de la maison qui, comme chez les Roumains dans les noces populaires, ordonnait le repas. Et on verra aussi le sens du festin offert par le roi Dromichaitès au diadoque macédonien vaincu, Lysimaque.

Il est certain que dans le droit populaire des Roumains, si influent, qui a pu tenir tête aux codes modernes, dans la

<sup>1</sup>Xénophon, *Anabase*, VI, 1, 5. Aussi la danse au sabre (aussi chez Athénée, IV).

<sup>2</sup>Pour les fêtes de Samothrace, H. Thiersch, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, CCXIX, pp. 7—8. Cf. Mauss, dans la *Rev. ét. grecques*, XXXIV, pp. 295—297.

Roumanie libre aussi bien que dans les territoires soumis aux Autrichiens, aux Hongrois et aux Russes, il y a une grande partie de coutumes thraces, et même peut-être, avec l'autorité qui est reconnue à la femme, comme épouse qui participe si largement à l'héritage, comme mère qui — on peut penser à une Hélène Cantacuzène, en Valachie, au XVII-e siècle, qui porta pendant des années une lutte acharnée, dans l'intérêt de sa famille, contre son terrible fils aîné, le prince Șerban, — gouverne toute la maison et n'entend pas qu'on introduise, sans la consulter, un changement quelconque dans l'héritage de son mari, et aussi de coutumes sarmatiques, appartenant au monde du matriarcat et à celui des Amazones.

L'explication de cette partie décisive des anciennes coutumes a été tentée chez les Roumains par un Jean Nădejde et, plus récemment, dans une thèse de doctorat de Paris, par M. Georges Fotino<sup>1</sup>. Une comparaison avec le droit populaire des Balkans permettrait d'approfondir et de continuer de pareilles recherches<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Contribution à l'étude des origines de l'ancien droit coutumier roumain*, thèse de Paris, 1925.

<sup>2</sup> Pour tout l'héritage thrace, voy. aussi Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 8, note 3 (mais qui tient compte malheureusement aussi des théories de ce hardi dilettante allemand, le dr. Emil Fischer, établi jadis à Bucarest). Pour l'idée que les œufs colorés de Pâques pourraient être en rapport avec les Bacchantes, Édéléstand du Méril, dans la *Rev. Arch.*, II (1860), p. 99.

## CHAPITRE VIII

### NOMENCLATURE

La nomenclature de ces régions cache beaucoup de mystères qui ne seront jamais solutionnés, mais une recherche attentive peut faire ressortir aussi tant de choses nouvelles.

La montagne conserve dans la nomenclature populaire roumaine le nom que lui ont donné les géographes de l'antiquité, l'empruntant certainement à la population des Carpes<sup>1</sup>, dont l'établissement à été donc jadis — voyez aussi Carpidava — ailleurs qu'aux embouchures du Danube, où on les trouve plus tard. On a déjà observé que des noms particuliers sont donnés seulement aux montagnes par lesquelles passent des lignes de commerce<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, si on ne l'appelle pas Caucase, et ses habitants des *Caucoenses* (voy. aussi la localité Kaukonéia), la montagne est donc les Carpathes. Le nom similaire de l'île de Karpathos se rencontre aussi en Asie Mineure et appartient à l'époque pré-hellénique<sup>3</sup>. Le terme est sans doute en rapport non seulement avec les Carpes, mais probablement aussi avec Karpasia, dans l'île de Chypre, mentionnée

---

<sup>1</sup> Commencant par Ptolémée, II, 5, § § 6, 15; III, 8, § 1. Les finales *-athos* et *-assos* renvoient aussi à la Grèce anté-hellénique.

<sup>2</sup> Les Alpes surgissent dans les sources en même temps que les Guerres Puniques, les Pyrénées à partir d'environ 500 (Julilan, ouvr. cité, I, p. 14, note 5). Les Cévennes pas avant le Périple d'Avien, *ibid.*, p. 15. Le Jura et les Vosges dans l'ouvrage de César; *ibid.*, pp. 6—7, notes.

<sup>3</sup> Voy. Auguste Fick, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, Göttingen, 1905, p. 43. Pour le Pinde, *ibid.*, p. 77.

par Denys, dans ses *Bassariques* <sup>1</sup>. Un savant tchèque, M. Niederle, qui s'est occupé pendant longtemps des antiquités slaves, a reconnu le caractère non slavon des Beskides, de même que celui du groupe de montagnes qui s'appelle le Tatra et le Matra <sup>2</sup>. Pour le premier on pourrait trouver un correspondant dans le nom de la rivière moldave du Tatros, devenu en roumain Trotuş, et pour la Matra, la localité de Matrêga, en Crimée, territoire d'habitation des Touraniens. Le nom de la montagne de Tâmpa, qui surmonte, la ville de Braşov, a été considéré comme venant de *tympha* ce qui paraît cependant impossible <sup>3</sup>.

Venons maintenant aux cours d'eaux.

M. Vasmer, autre connaisseur du monde slave, a prouvé que le nom du Pont Euxin, qui signifierait en grec, pour conjurer un danger réel, « hospitalier », n'est que la transmission du mot persan *axshaēna*, « trouble » et a montré que les Scythes sont ceux qui ont transmis ce nom aux Grecs <sup>4</sup>.

On discutera pendant longtemps encore, aussi à cause du suffixe roumain-*re*, concernant le nom du Danube (roum. *Dunăre*), mais, comme dans Ptolémée il est dit de la façon la plus claire qu'à partir d'Axiopolis le fleuve s'appelle Istros, il serait possible que *Danubius* (voy. aussi Arrubium, localité sur la place de la Măcin celte), soit d'origine occidentale, iet

<sup>1</sup> Voy. Étienne de Byzance, sous les noms *Κάρπαθος*, *Κάρπασα*. Une bizarre tentative de rapprocher Carpathes et Croates dans Niederle, *Slov. Star.*, pp. 181, 297, 427 et suiv.; résumé dans le *Manuel des antiquités slaves*, I, p. 76.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 123, 172.

<sup>3</sup> Cf. N. Drăganu, dans la *Dacoromania*, I, pp. 109—117. Admis aussi par M. Diculescu et par M. J. Conea, *Bul. Soc. Geogr.*, 1933, p. 91 et note 2. M. Conea va jusqu'à fixer un rapport avec la vallée de Tempé, en Grèce; *ibid.*, pp. 91—92.

<sup>4</sup> *Acta et commentationes Universitatis dorpatensis*, B. *Humaniora*, I. Dorpat-Tartou, 1921; cf. Meillet, dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XXIII, p. 250; Émile Boisacq, dans la *Rev. Arch.*, XIX (1924), p. 401.

à savoir celte. Ceci malgré le nom ressemblant de la péninsule de l'Istrie <sup>1</sup>.

Pour l'Ister <sup>2</sup>, il ne faut pas perdre de vue l'existence, à côté, du Dniester, du Strymon et de la petite rivière du Streiu, et aussi le Caïstre d'Anatolie, ayant, celui-ci, la même racine thrace *ka* que la localité de Cavarna, près de Varna <sup>3</sup>.

Pour ce nom roumain du Danube, *Dunăre*, on pourrait tenir compte aussi du *re* qu'on ajoute à un terme comme *aşijdere* (« de même »), et aussi comme finale dans les chansons populaires, ainsi que dans *mărîta-m'aş*, *măritare*, simple point d'appui pour une accentuation euphonique <sup>4</sup>. Sur le Danube, nous reviendrons cependant en étudiant les rapports avec les Scythes et leur influence <sup>5</sup>.

Nous avons déjà dit que le Dniester (en roumain *Nistru*) contient le même élément constitutif que l'Ister, pour la partie supérieure du Danube. Il est donc tout aussi thrace que le Dniéper, son voisin; la Tisa, Pathissus, chez Strabon <sup>6</sup>, paraît être de même origine.

*Naparis* peut être un nom qu'Hérodote aurait transporté d'ailleurs, étant donné sa grande similitude avec le Dniéper. Il serait difficile de fixer à quoi correspondrait un autre nom

<sup>1</sup> III, 8, §§ 1, 3. Cf. aussi Müllenhoff, *Deutsche Alterthümer*, II; *Archiv f. slav. Phil.*, I, p. 290 et suiv. Voy. plus récemment Pârvan, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1923 (série III, I, 1), p. 1 et suiv. Danovus comme nom d'homme dans la Panonie Supérieure; *C.I.L.*, III, n° 4544. Le nom scythe serait, d'après Hésychios: Mataos. Cf. la même Matrêga du Nord de la Mer Noire. Voy. aussi Gamillscheg, dans la *Zeitschrift für slav. Phil.*, III (1926), pp. 149—154.

<sup>2</sup> Récemment, dans la *Revue Internationale des études balkaniques*, II, p. 47, M. Kretschmer attribue au *Danuvius* une origine scythique.

<sup>3</sup> Le nom d'Ister est plus ancien que celui de Danuvius. Voy. Max Müller, dans *La Revue Celtique*, I (1870—1872), pp. 135—136. Il mentionne l'explication de Samonicus, dans Lydus, *De Magistratibus*, III, 32, que dans la langue thrace ce nom signifie *celui qui amène les nuages*, mais ceci n'est de fait qu'une traduction du latin. Pour lui attribuer le sens de « rivière », on a cherché des ressemblances zendes et ossètes.

<sup>4</sup> Cipariu, *Gramatica*, p. 105.

<sup>5</sup> Certaines observations aussi dans les *Ungarische Jahrbücher*, 1932.

<sup>6</sup> P. 313. Aussi chez Ptolémée, chez Pline. Peut-être par confusion avec Potaïssa.

de rivière chez le même Hérodote, Araris, si ce n'est pas un doublet pour la rivière de l'Argeş<sup>1</sup>.

De l'héritage thrace viennent aussi sans doute les noms d'autres cours d'eaux mentionnés par Hérodote, quelle que puisse être l'identification géographique de tel d'entre eux, comme le Tiarantos, dans lequel il est impossible de ne pas voir la rivière actuelle du Siretiu ou Séreth<sup>2</sup>. Mais ce nom doit être naturellement mis en rapport avec le terme thrace qui signifie eau, *sara*<sup>3</sup>. Le nom dace du même Séreth est Hiérasos (comparez la racine *ger*, de Germisara, qui signifie : eau).

Les Scythes n'ont pénétré avec leurs nomenclatures de rivières que par le moyen des Agathyrses, dont il sera question d'une façon plus large dans la suite, pour les régions que traverse le Murăş, appelé dans le texte grec Maris. On nous permettra de ne pas nous arrêter sur certaines théories hongroises, qui pensent découvrir que la dénomination donnée par Hérodote correspond parfaitement à celle qui partait des lèvres mêmes des indigènes, pour en arriver ensuite, à cause de la façon hongroise de prononcer l's final, à des arguments concernant la priorité magyare, et non pas roumaine, dans ces régions. En ce qui concerne l'Olt, nom d'une rivière qui, elle aussi, n'a rien à faire avec les barbares de la steppe, retenus plus loin vers l'Est, il ne peut pas être séparé de celui de la localité d'Olteniţa sur le Danube, en plein territoire thrace, de celui d'une autre localité, Altinum, dans la Dobrogea (Oltina aujourd'hui), de celui de l'autre Altinum, en Pannonie (on en trouve une troisième de ce nom au Caucase), peut-être même de l'Altinum vénète qui, comme nomenclature, peut venir de l'ancien langage hénète, donc

<sup>1</sup> Cf. aussi Minns, ouvr. cité, p. 28. Ces noms correspondent à ceux des Balcanes, conservés en entier : l'Hèbre, le Strymon, Iatéros (Iantra), sinon aussi Oïskos, Outos et Asamos.

<sup>2</sup> Un Seretium se rencontre en Dalmatie, chez Dio Cassius, pendant la guerre d'Octavien, en l'an 7. Des tentatives erronées d'identification par O. Hirschfeld, dans *Hermes*, XXXV, note 1. Seretium, en Pannonie; Domaszewski, *Gesch. der römischen Kaiser*, I, p. 237.

<sup>3</sup> Tomaschek, ouvr. cité, II<sup>1</sup>.

illyrien <sup>1</sup>. Du reste, les noms de Maris et de l'Olt représentent sans doute des dénominations génériques de rivières dans le langage des indigènes <sup>2</sup>. Le nom de la rivière du Motru est avéré comme étant anté-romain par les itinéraires.

N'oublions pas les rivières qui s'appellent Criș, Timiș et Someș : leurs cours ne se trouvent pas dans la région habitée par les Scythes. Le nom de la rivière du Jiu (prononcez de fait : Jâiu) <sup>3</sup> (cf. la rivière de Jaleș, la région des Jilțuri) et celui de la rivière du Gilort (suffixe illyre, comme pour le nom personnel Ariortus), ont la même racine *gil* (cf. Gilpil, chez Jordanès), qui est évidemment anté-romaine (sans aucun rapport avec le slave *jilav* (humide), mais à côté <sup>4</sup>; voyez aussi la localité de Jiliște).

Les grandes artères d'orientation conservent donc le souvenir de l'élément non romain fondamental qui est entré dans la formation de la nation roumaine. De même qu'entre *Ordessos* et Argeș il y a un rapport en dépit de la carte d'Hérodote <sup>5</sup>, — ordinairement erronée et inconsistante, ainsi que l'a montré sur place la recherche attentive de M. Minns, — l'Argech arménien, Arhich, est lui aussi une preuve de l'origine thrace. Et entre Argeș et Artiskos, rivière qui court à travers le pays des Odryses, que, d'après Strabon, le roi perse Darius a dû passer pour arriver en Thrace <sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Voy. Ackner et Müller, *Urkundenbuch*, p. 28.

<sup>2</sup> Voy. aussi Katancsics, *De Istro eiusque adcolis*, Bude, 1798, p. 10 et suiv.; Pârvan, *Nomi di fiumi daco-scitici*, dans le Bulletin français de l'Académie Roumaine, 1923, p. 122 et suiv.

<sup>3</sup> Pour la finale de Jiu, voy. Sabiiu, Sâghiiu (comme dans Sebeș, Sâghişoara), de la racine *seb*, confondue ensuite avec Sebeș, en hongrois « rapide », Hălchiu et Fălciu.

<sup>4</sup> Voy. pour tout ceci la réponse de M. V. Drăganu à un ouvrage récent de M. Melich (*A honfolglasa Magyarorszag*, dans *La Revue de Transylvanie*, II). Il faut observer que n'importe quelle considération phonétique concernant un texte transmis de façon littéraire et surtout en grec — totalement différent de la prononciation locale (voy. A-Ka-Phta = Agyptos) — est dans l'air.

<sup>5</sup> M. R. Vulpe est aussi contre l'admission du sens littéral de *διὰ μέσον τούτων*, « entre les deux rivières ». Voy. *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), pp. 138—139. Cf. aussi le chapitre sur les Scythes.

<sup>6</sup> Hérodote, IV.

il y a certainement le même rapport <sup>1</sup>. Et il faut en admettre un autre avec Ὀργυσσός, Orgessos, à l'époque de la seconde guerre punique <sup>2</sup>. A côté de la ville d'Arzus, dans Ptolémée <sup>3</sup>, une rivière Arzos est mentionnée près de Béroé, dans la Vie de St. Alexandre le Romain <sup>4</sup>.

Nous avons déjà observé que Streiu, ressemblant au Strymon, fait partie de l'ancien système d'eaux de la région; nous dirions même que le nom de la petite rivière près de Sarmizégéthousa, Clopotiva, malgré son aspect slave, pourrait être thrace.

On a considéré que les anciens noms de *localités* thraces se seraient conservés jusqu'aujourd'hui dans les Balcans, où Astibos vivrait dans Chtip <sup>5</sup>, Pulpédava (« la cité de Philippe »), dans le slave Plovdiv, peut-être aussi Dobéros dans Doïran. En Bessicara, près de Bazargic on a cru reconnaître Bessapara, la capitale des Besses <sup>6</sup>. Dans Karistiran, près de Constantinople, point d'arrêt des voyageurs, on pourrait découvrir le nom de ces Karistorini qui avaient le culte d'un Zeus et d'une Héra traditionnels <sup>7</sup>.

En général, les noms des localités protohistoriques se conservent difficilement dans la Péninsule des Balcans; rarement en deçà du Danube, où on pourrait cependant admettre l'ancienneté de Drubeta, venant de δρῦς, passé par le canal

<sup>1</sup> Cf. en général Pârvan, *Nume de râuri daco-scitice*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série III, I, et, du même, *Note di geografia antica*. Aussi le roi arménien Argistis; *Rev. Arch.*, XXV (1894), p. 248.

<sup>2</sup> Polybe; Tite-Live, XXXI, 27. Cf. aussi J. Wolf, *Zur Etymologie siebenbürgischer Fluss- und Bachnamen*, dans l'*Arch. f. sieb. Landes.*, XVII, p. 500 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. aussi Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 96. Cf. Weigand, *Ursprung der südcarpathischen Flussnamen in Rumänien*, dans le *Jahresbericht* de l'Institut de Leipzig, XXVI—XXIX (plein d'explications puériles).

<sup>4</sup> Éd. Dém. P. Dimitrov, dans les *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VII (1934), p. 155. Pour Ἀ[ρ]γυσσός en Thrace, d'après Théopompe, Étienne de Byzance, *sub v.*

<sup>5</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I., p. 19.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 75. Sur les noms qui ont survécu à l'époque romaine, voy. le chapitre les concernant dans cet ouvrage.

<sup>7</sup> Kätzarov, dans Mateescu, *Ephemeris Dacoromana*, I, p. 90, note 9.

des Thraces, et un linguiste saxon ingénieux, M. Kisch, professeur à l'Université transylvaine, a signalé, des noms empruntés aussi aux Grecs, dans Dipşa et Harina; la localité d'Abrud en Transylvanie pourrait être ramenée à Abrytos (lisez: Abrutos) de la Dobrogea <sup>1</sup>.

Mais ici s'arrêtent toutes les transmissions dans ce domaine, si pauvre, de la nomenclature pour des raisons qui seront présentées plus tard.

---

<sup>1</sup> Ajoutez: Mehadia (Meedia), Bârsava (peut-être aussi Bârsa, Braşov), Tapia (Tapae) et les finales dans Potaïssa, Porolissum, où on voit le suffixe *-iş*, et la possibilité de dérivation du suffixe *ova*, slavo-roumain, de *dava*.

## CHAPITRE IX

### LE LANGAGE

Une seule inscription thrace s'est conservée, sur une bague, et les quelques mots qu'elle contient ont été interprétés de plusieurs façons <sup>1</sup>.

Alors qu'on admet qu'on parlait encore la langue « besse » dans certaines vallées des Balkans et jusque dans tel lointain couvent étranger au VI-e siècle <sup>2</sup>, on a affirmé à plusieurs reprises que la langue « dace » a disparu <sup>3</sup>, sauf le terme de *zimbru* <sup>4</sup> pour le bison, et certains éléments de nomenclature géographique <sup>5</sup>, et en plus une collection d'une centaine de mots conservés à l'époque romaine dans le seul domaine des herbes pharmaceutiques, par l'écrivain Pédanius Dioscoride, d'Anazarbe <sup>6</sup>. Roesler comptait seulement trois noms de

---

<sup>1</sup> Voy. tout dernièrement (avec la bibliographie) la revue *Θρηναί*, I, 1, et Albrecht v. Blumenthal, *Die Ringinschrift von Ezerevo*, dans les *Indogerm. Forsch.*, LI, 1933, p. 113 et suiv. Voy. aussi A. Fick, *Ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europa's*, Göttingen, 1873, p. 417 et suiv. Aussi Carcopino, *Une épitaphe thrace*, dans *In Memoria lui Vasile Pârvoan*, p. 77 et suiv. On a observé que, n'étant qu'une collection de noms propres, elle n'a aucun intérêt pour le langage.

<sup>2</sup> Tomaschek, premier mémoire. De même au III-e siècle encore on parlait, en rapport surtout avec certains nouveaux cultes mystiques, la langue indigène dans la Gaule. Voy. Jullian, ouvr. cité, IV, p. 521. Nous n'avons pas pu voir le livre de Tomaschek, *Les restes de la langue dace*, Louvain, 1883.

<sup>3</sup> Voy. aussi Jokl, dans la *Streitbergs Festgabe*, Leipzig, 1924.

<sup>4</sup> Tomaschek, ouvr. cité, II, p. 22 et suiv. Peut-être aussi *mazere* (« petits pois »), *ibid.*, p. 27. Première liste de mots thraces dans Thunmann, *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, Leipzig, 1774, p. 338, note h.

<sup>5</sup> Voy. Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 25, note 1.

<sup>6</sup> Aussi dans Cipariu, *Archiva*, p. 437 et suiv.

montagnes, douze noms de rivières, quinze de tribus et un seul de *dava*, vingt-sept pour d'autres localités, puis vingt-quatre noms de personnes à côté de ces quarante-deux noms de plantes<sup>1</sup> qui se trouvent aussi chez le pseudo-Apulée.

Cependant, une langue parlée non seulement par les Daces, mais par toute la race thrace a existé naturellement et, si on la compare à l'aspect physique et aux qualités morales de la nation, elle a pu avoir au moins de l'énergie. Ovide déclare qu'elle était capable même de donner une littérature et, comme on le verra, il s'est essayé lui-même à faire des vers dans cette langue des barbares.

Et, enfin, elle a laissé, non seulement en roumain, mais dans toute l'étendue du vaste territoire habité jadis par la race thrace, en dehors de cette bizarre inscription sur la bague thrace, qui paraît être authentique, d'Ézérovo, autour de laquelle il y a toute une littérature<sup>2</sup>, des traces, que s'efforce depuis quelque temps vainement à nier une philologie trop étrangère aux réalités historiques, entre lesquelles — et entre *toutes* lesquelles — doit se mouvoir n'importe quelle déduction linguistique.

Une tentative d'établir ces transmissions a été faite tout récemment; les augmenter sur la base de phénomènes constatés par les sources, ne peut être considéré, nous l'espérons, ni comme une intrusion, ni comme une témérité.

D'abord, comme *phénomènes phonétiques*, dans les variations du nom des Costoboques, dans celui de Boirébista et dans celui de la ville d'Oescus le chercheur roumain assidu de la vie des Thraces, feu Mateescu, croyait déjà qu'on pourrait

<sup>1</sup> M. Wellmann, *Die Pflanzennamen des Dioskorides*, dans *Hermes* XXXIII, p. 360 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. plus haut, p. 115, note 1. Pour *gaisos* = lance, *Fragm. hist. gr.*, VI, p. 274, n° 1, d'après le livre de Criton sur les Gètes. Cf. pour cette petite inscription d'Ézérovo, en Bulgarie, Seure, *Revue des études anciennes*, 1920, pp. 1—21, et *Bulletin*, 1926, p. 449; 1920, p. 421; *Revue des ét. gr.*, XXXIV (1921), pp. 442—443; Pârvan, dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, I, p. 127.

deviner les sons obscurs roumains qui sont le *ă* (comme dans le français *même*) et le *â*<sup>1</sup> (comme l'*e* muet du français *quoi*que). La variation entre *Thraces* et *Thraïces* chez les Romains, qui correspond à *Θράκες* et *Θράϊκες* chez les Grecs<sup>2</sup>, montre la même inclination vers les sons étouffés. Enfin, comme on trouve, à côté du nom de Troesmis, chez Ptolémée<sup>3</sup> celui de Trismis, nous croyons être sur la même ligne.

La diphtonguation de l'*e*, peut-être celle de l'*o* aussi (pour donner *ea* et *oa*) qu'on ne trouve pas non plus dans les autres langues romanes, est un phénomène qui doit être mis au compte de l'ancienne race: dans les Balcans, il se trouve seulement chez les Slaves de Macédoine, alors que les Serbes, sous des influences occidentales, de clarté italienne, ne l'ont pas (*viara* d'un côté, *véra* de l'autre)<sup>4</sup>.

Dans le domaine des consonnes, un *tz* a été reconnu chez les anciens Thraces, comme dans les noms Tsinta, Tzinto, Tzita, Burtzi, de même que, au Nord et au Sud du Danube<sup>5</sup>. L'alternance Dierna-Tserna, et en plus Cernenus dans une inscription, a suggéré l'existence de ce *tz* qui n'existait pas encore en latin<sup>6</sup>. La forme *Ῥαζάρια* chez Hiéroclos<sup>7</sup> montre le passage du nom de Ratiaria, romain, dans

<sup>1</sup> *Ephemeris dacoromana*, I, p. 99, note 1, p. 128.

<sup>2</sup> Pour ces formes, voy Corssen, *Aussprache des Vulgärlateins*, p. 326. Cf. Étienne de Byzance, sous le mot *Θράκη*.

<sup>3</sup> III, x, 11.

<sup>4</sup> Voy. aussi Jireček, *Gesch. der Serben*, I. Chez les Serbes aussi le *št* (*cht*) transformé en *č*, comme dans *noč*, est dû à la même influence, de même que pour la transformation de *vouc* en *vlc*, de *hum* en *hlm*. Sur le territoire roumain nous avons, du reste, aussi *Vâlcan* (la transformation est lente et réussit seulement plus tard). *Il* devient *io*, par le même radoucissement. Le pronom relatif subit la même influence. Chez les Serbes la finale *o*, de caractère plutôt roman, cherche à s'imposer, dans *do*, *soko*. Du reste, *kai* devient *ča*, séparation principale entre le bulgare et le serbe, par la même harmonisation du son; plus tard seulement le dialecte ayant *što* a vaincu, mais pas sur les bords de l'Adriatique (le même, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 27).

<sup>5</sup> Mateescu, loc. cit., p. 112, note 1 (aussi la discussion avec Pârvan, *Histria*, II, p. 77). *Zanes*, chez le Byzantin Procope, paraît venir de *Zerna*. Cf. *Rev. Arch.*, XX (1924), pp. 47—48 (Tsinta).

<sup>6</sup> Mateescu, *ibid.*, p. 128.

<sup>7</sup> P. 655.

la forme actuelle: Arčar. Pour le *sk* aussi, la fréquence des noms le contenant montrerait un ancien phénomène thrace <sup>1</sup>.

Le *d* qui devant un *i* devient un *z*, ainsi que le prouvent des inscriptions non seulement dans les Balkans <sup>2</sup>, serait de la même origine barbare, bien qu'on ait constaté aussi des cas latins <sup>3</sup>. Car, en Illyrie, *diaconus* devient *zaconus*, suivant une tendance permanente chez les Grecs <sup>4</sup>, sensible aussi dans la façon dont ils prononcent le *d* devant un *i*, mais aussi, pendant le IV-e siècle, chez les Romains on disait *zies* au lieu de *dies*. En Afrique cette transformation est courante (Elviza-Aelvida, Zodones-Diodones) <sup>5</sup>. Nous avons déjà dit qu'on peut mettre à côté de la localité de Débeltas le nom du dieu thrace Zbelsourdos.

Une ancienne source, Antyon, auteur d'une « panégyre » de la Macédoine, parle, se rapportant au nom de la localité Abantia, devenu Amantia, de la coutume des « barbares » de cette région de transformer la labiale *b* en *m* <sup>6</sup>. Il y aurait quelque chose de correspondant dans la transformation du *gn* latin en un *mn* roumain (*lignum, lemn*).

Un phénomène qui ne peut venir que de ce fonds thrace, c'est le passage éventuel de *qu* en *p* pour certains mots: *equa - iapa*, et dans le rapport correspondant *ct - pt* (*pectus - piept*) <sup>7</sup>. On en revient ainsi à une ancienne forme aryenne

<sup>1</sup> Voy, *skalma*; Tomaschek, ouvr. cité, II<sup>1</sup>, p. 20; Skaskopara; Seure, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1923), p. 35, note 3; Skapté dans le Pangée; cf. aussi Lübker, *Reallexikon des Altertums*, sub *v.* Ceci beaucoup avant la Skaptékasas du Byzantin Procope.

<sup>2</sup> *C.I.L.*, III, n° 2054; Dessau, ouvr. cité, II, p. 898, n° 8254.

<sup>3</sup> Ov. Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, I.

<sup>4</sup> *Rev. Arch.*, VII (1906), p. 476, n° 131. Voy, Corssen, *Kritische Beiträge zur lateinischen Formenlehre*, Leipzig, 1863, p. 486. La tendance existerait aussi dans la langue osque; *ibid.* Cf. aussi Cipariu, *Grammatica limbei române*, 1870, p. 113.

<sup>5</sup> Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1866, p. 67. Jadis aussi à Vérone; *ibid.* En Numidie, Diana-Zana, *Rev. Arch.*, IX (1852<sup>1</sup>), p. 38 et suiv. *Azutores*, en Afrique encore; *ibid.*, XVI (1891), p. 258.

<sup>6</sup> *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 306, n° 3.

<sup>7</sup> Philippide l'admet aussi, ouvr. cité, II, p. 305. Cf. Graur et Rosetti, dans le *Bulletin linguistique*, III, p. 65 et suiv.

que présentent aussi les Indiens et les Grecs (*πέντα-quinque*, mais en roumain *quinque* devient *cinci*).

*Sc* devient *st*, probablement *cht* aussi, dans la langue des Scordiques illyro-celtes. Dans une inscription de Delphes, on les appelle *Σκορδίσται*<sup>1</sup> et, en latin, *Scordistes*<sup>2</sup>. Mais le nom celte d'Arioviste, le grand chef german, qui est de fait un Ariovisque, prouverait que le phénomène pourrait appartenir à un autre fonds linguistique, celui des Celtes<sup>3</sup>. Il y a une équivalence dans ce sens aussi chez Strabon<sup>4</sup>.

Le passage de *f* en *t* dans le roumain *blestem* de *blasphemium* (cf. *bestemmia* en italien) montre cependant le passage par le latin.

L'oscillation entre *z* et *g* (Germisara et Sarmizégétousa)<sup>5</sup>, correspondrait à un *ǵ* palatal moldave, comme dans *gin* pour *vin*.

Le rhotacisme, qui a été signalé depuis longtemps, pour le dialecte tosqe des Albanais, est constaté dans telle inscription de Salone: *ut pureremus* = *ut poneremus*, en même temps que le passage de l'*o* en *u* (voy. aussi *cuparabid*)<sup>6</sup>, comme dans la forme *Φλάβιος Πονυᾶνος*<sup>7</sup> à Héraclée, beaucoup avant le phénomène analogue pour le nom de *Rumani* dans la Bible d'Ulphilas.

Des origines anciennes peuvent être attribuées aussi à une autre oscillation, entre le *h* ajouté et le *h* supprimé au

<sup>1</sup> Perdrizet, dans la *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 482.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 483. Un « Mauriscius », *Rev. Arch.*, XLIV (1882), p. 311.

<sup>3</sup> Cf. Katzarov, dans la *Klio*, VIII (1923).

<sup>4</sup> *Τὸς δὲ Σκορδίστακους ἔνοι Σκορδίστας καλοῦσι*; VII, 3, 2. M. Perdrizet cite (*loc. cit.*, p. 485, note 4) aussi Poseidonios, chez Athénée, VI, 25, qui dit: *Κορδίσταλ*. Voy. plus loin, le paragraphe sur les Celtes.

<sup>5</sup> Mateescu, *loc. cit.*, p. 122, note 3.

<sup>6</sup> *Bull. corr. hell.*, V—XII (1912), p. 626.

<sup>7</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, IX, p. 18, n° 29. Voy. Candrea, *Éléments latins*, p. 51 et suiv. (seulement pour les mots d'origine latine, comme pour *l = r*; ce serait un son mixte, qu'on écrit aussi *nr*, qui a pu, lui seul, être ramené au *n*). Cf. la thèse française de M. Al. Rosetti sur le rhotacisme (*Études sur le rhotacisme en roumain, Paris, 1924*); A. Balotă, *La nasalisation et le rhotacisme dans les langues roumaine et albanaise*, Bucarest, 1926; Weigand, dans la *Balkanarchiv*, III, p. 218 et suiv. (cf. *ibid.*, p. 227 et suiv.); aussi A. Procopovici, *Despre nasalizare și rotacism*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1908.

commencement des paroles (comme aujourd'hui *Hamaradia*, *håla*, etc, au lieu de *Amaradia*, *åla*, en Olténie <sup>1</sup>, et à l'oscillation entre *b* et *v* (*vervex* = *berbece*, *vrabie* et *brabete*, moineau), qu'on trouve aussi en Afrique <sup>2</sup> et dans la Gaule <sup>3</sup>.

Comme suffixes, on a cherché à mettre les suffixes *-ila* et *-ula*, qu'on trouve aussi chez les Goths, mais en même temps chez les Huns, dans le nom d'Attila lui-même, en rapport avec une nomenclature thrace <sup>4</sup>. Ainsi pour Kotylis, dans l'oracle cité par Étienne de Byzance (*Ἀβοριγινέων Κοτύλην*), ou comme dans tel texte regardant le couvent des « Besses » en Orient, chez Tomaschek <sup>5</sup>.

Comme phénomènes syntactiques l'origine thrace peut être admise pour l'article postposé (en albanais *mik*, *miku*: ami), pour le futur à particule de volonté (*voiu* en roumain, *da*, de *dova*, en albanais), pour le subjonctif employé à la place de l'infinitif, qui se rencontre de la même façon dans l'albanais. Les Grecs ont pris le futur avec un *θα*, de *θέλω*, roum. *voiu*, de même que le phénomène pour l'infinitif, du fonds balkanique thrace, auquel les Bulgares ont emprunté les trois caractéristiques. La théorie, plus récente, de M. Sandfeld, qui voit à l'origine un fonds hellénique, est, ainsi que nous le montrerons, sous le rapport ethnique comme sous celui de l'histoire, inadmissible: *le manque chez les Serbes de ces formes ne vient que du fait qu'ils représentent une descente ultérieure de leur ancienne patrie, la Pannonie.*

La présence de l'article postposé dans le suédois aussi ne montre pas autre chose que l'influence du long séjour des Goths au milieu de la population thrace. Ceci a été, du reste,

<sup>1</sup> Voy. Drăgoiescu, dans la revue *Orpheus*, II, p. 223—225.

<sup>2</sup> Voy. *Rev. Arch.*, XX (1912), p. 492, n<sup>o</sup> 297.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XXI (1913), p. 454, n<sup>o</sup> 15 (« carnes berbecinae », « silbester »).

<sup>4</sup> Rösler, *Das vorrömische Dacien*, pp. 75—84. Cf. Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 133; *ibid.*, p. 113, note 3 (beaucoup d'exemples). Aussi pour le suffixe *-na*, *ibid.*, p. 112, note 1 (Putina, Kutséna). Aussi le suffixe *ar*, *ibid.*, p. 129, note 6. Nous ne voyons pas pourquoi on considérerait comme appartenant dès le début aux Slaves tant de suffixes.

<sup>5</sup> *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882; voy, aussi *ibid.*, p. 505.

déjà indiqué dans les premiers chapitres concernant la pré-histoire. C'est par le même séjour que pourrait s'expliquer la rencontre de ce phénomène linguistique dans certaines parties de la Russie, mais aussi loin que le gouvernement de Viatka <sup>1</sup>.

En dehors de cela, on a noté la forme du génitif-datif et les numéros qui, à partir de dix (*zece*), sont formés avec la préposition de direction *spre* (*unsprezece*, « un par dessus dix »).

Aucune des langues romanes n'a ces verbes qu'on appelle déponents, par lesquels, en roumain, grâce aux suffixes *-esc* et *-ez*, on fixe la différence entre l'action du moment et la permanence de l'action. Le verbe *fac* (« faire ») n'a pas besoin de ce suffixe, mais *lucrez* (« je travaille »), *iernez* (« je passe l'hiver »), *voiesc* (« je veux »), *măresc* (« j'agrandis ») affirment de cette façon leur permanence. Les langues slaves n'ont pas elles-mêmes ce moyen à leur disposition et il est resté étranger aussi aux Grecs, anciens ou nouveaux. En anglais seulement, il y a ce système d'introduire *do* (jadis *thuo*, généralement germanique) pour l'action de durée. Il en résulte donc que cet élément nouveau a dû venir de la langue des indigènes, et ceci montre dans leur esprit un haut degré de développement pour les moyens d'expression <sup>2</sup>.

Remarquons aussi les formes de flexion nominale par les prépositions, une tendance générale vers l'abandon de l'étroite synthèse latine ou grecque, quelque chose de correspondant à un état d'âme qui serait incapable d'êtreindre dans des formes comme celles des langues classiques, au moins de la façon dont elles apparaissent dans une littérature disciplinée et régentée. Ces phénomènes sont les mêmes dans la façon de parler des Roumains et dans celle des Slaves, des Albanais et

<sup>1</sup> Voy, Pić, *Ueber die Abstammung der Rumänen*, Leipzig, 1880, p. 202. Pić observe que le même phénomène se trouverait ça et là dans la chronique de Nestor. Cf. aussi M. Schuster, *Der bestimmte Artikel im Rumänischen und im Albanischen*, Programm du Gymnase de Sibiu, 1883. Pour l'article postposé en latin: *mediolum illud, species illa*; Jung, *Romanische Landschaften*, p. 475, note.

<sup>2</sup> Cf. Graur, dans la *Romania*, LIII, p. 539 et suiv.

des Grecs modernes <sup>1</sup>. Les irrégularités si pittoresques de ces langues savantes se fondent dans des formes que pouvaient s'approprier seulement des hommes étant sur un degré inférieur de civilisation. Mais l'esprit romain se conserve dans la clarté et la bonne ordonnance qui domine notre langue <sup>2</sup>.

En albanais, le suffixe *-ichté*, comme dans le mot *Kratzounichté*, correspond au suffixe roumain *-ești*, qui a le même sens généalogique (les descendants de l'ancêtre Crăciun deviennent des Crăciunești).

Comme phénomènes moraux, à côté du mois *listopad*, qui signifie « la chute des feuilles », chez les Serbes on rencontre une fois, dans un acte slavon de l'Albanais Scanderbeg, les noms de mois roumains, peut-être albanais aussi : *čeršnjar*, en roumain *cireșar* (« mois des cerises »), pour juin <sup>3</sup>.

L'examen des surnoms moqueurs aiderait, nous le croyons, à trouver chez les Roumains certaines transmissions thraco-daces <sup>4</sup>. Tomaschek voyait dans des noms comme Manta, Jipa, Ținta, des éléments thraces transmis à la population roumaine <sup>5</sup>.

Mais nous avons tout un groupe de noms qui, attribués par certains philologues à un emprunt fait aux Albanais,

<sup>1</sup> D'autres ressemblances aussi, mais moins importantes, entre les deux langues, le roumain et l'albanais, ont été rassemblées par Philippide, ouvr. cité, II, p. 596 et suiv., qui les conteste généralement. Ainsi la formation de *celalalt* (p. 593). Mais pour Philippide il y a des différences entre les langues du Sud-Est européen, de sorte que « plutôt qu'une affinité balcanique sur la forme du futur, nous avons affaire avec une affinité humaine » (*sic*). Aussi pour le conjonctif à la place de l'infinitif, des réserves tout aussi difficilement intelligibles (dans l'albanais le remplacement de l'infinitif par le participe passé). Pour des ressemblances dans le traitement différent de l'élément latin, *ibid.*, p. 631 et suiv. Cf. aussi Jensen, dans le *Jahresbericht* de Weigand, III, p. 208 et suiv.; IX, p. 75 et suiv.; Péricle Papahagi, *ibid.*, XIV, p. 113 et suiv.

<sup>2</sup> L'article postposé et le subjonctif infinitif se rencontrent aussi chez les Slaves de Macédoine, dans tous les dialectes locaux.

<sup>3</sup> Miklosich, *Monumenta serbica*, p. 442. Cf. Jireček, *Staat und Gesellschaft*, III, pp. 50—51. De pareils noms se conservent aussi dans les « manuscrits d'église »; *ibid.*, p. 50.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, dans la revue *Cuget Clar*, 1934; aussi extrait.

<sup>5</sup> *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 56.

— qui sont un si petit groupe national, d'un établissement si incertain et qui ne pourrait jamais être présenté en fait d'histoire dans des conditions pouvant donner quelque chose à tout un monde d'une romanité beaucoup plus large que celle du seul vocabulaire (ainsi que c'est le cas pour l'albanais), — présentent autant d'éléments de langage thrace.

Dans cette catégorie se placent des termes de signification bien différente: pour les éléments du corps: *ceafă* (nuque)<sup>1</sup>, *gușă* (goître)<sup>2</sup>, *grumaz* (cou), *cioc* (bec), *rânză* (gésier); pour les animaux: *culbec* (limaçon), *dulău* (gros chien), *cioară* (corneille), *ciocărlie* (alouette)<sup>3</sup>; pour les plantes: *brad* (sapin), *copac* (arbre) (voy. aussi *genune*, profondeur); pour l'habitation: *bordeiu* (habitation souterraine), *cocioabă* (masure), *stână* (bergerie); pour des articles de vêtement: *cujbă* (croc); pour des armes: *ciomag* (bâton); pour la chanson: *doina* (si on la rencontre chez les Lithuaniens, c'est à cause de leur parenté avec les Daces). Pour les actions, comme *bucur* (je me réjouis); Mais *sută* (cent) vient, pour les Albanais aussi, du slavon<sup>4</sup>.

Pour la vie pastorale et rurale: *gălbează*<sup>5</sup> (maladie des brebis), *laiu* (noir)<sup>6</sup>, *tain* (pension alimentaire)<sup>7</sup>, *brânză* (fromage)<sup>8</sup>, *mușcoiu* (mule)<sup>9</sup>, *zară* (résidu du lait après la

<sup>1</sup> Voy. H. Barić, *Albano-rumänische Studien* (dans *Zur Kunde der Balkanhalbinsel, Quellen und Forschungen*, 7), Séraïévo, 1919.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>3</sup> Mais peut-être en rapport avec *cioc* (bec).

<sup>4</sup> D'autres termes sont donnés comme albanais seulement par erreur: *Aghiujă*, par exemple (qui signifie Satan), vient d'une plaisanterie avec le mot *ἄγυος*. *Baltă*, qui a donné le hongrois Balaton, est slavon (ainsi que l'admet aussi Hasdeu). *Başău* a un son hongrois. Ni le terme *brău* (ceinture) (voyez aussi *bărneț*) ne paraît être de cette origine. Nous ne comprenons pas pourquoi Miklosich met sur sa liste *bucată* (de *bucă*; voy. *îmbuca*: emboucher). *Cioban* (pâtre) paraît d'origine touranienne. *Covată* (huche) pourrait venir du latin *cavata*, mais on a admis une origine grecque. *Stăpân* (maître) montre aussi une origine touranienne.

<sup>5</sup> Barić, ouvr. cité, p. 53.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 46. D'où vient la *laia* des Tziganes (horde).

<sup>7</sup> *Laiotă* (en noir).

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 87.

fabrication du fromage)<sup>1</sup>, *urdă* (fromage doux)<sup>2</sup>, *țarc* (enceinte pour les brebis)<sup>3</sup>, *codru* (grande forêt)<sup>4</sup>, *bunget* (taillis)<sup>5</sup>, *sâmbure* (noyau)<sup>6</sup>, *mugur* (bourgeon)<sup>7</sup>, *curpen* (vrille)<sup>8</sup>, *ghimpe* (épine), *groapă* (fosse), *fluier* (flûte). Il y a aussi des termes pour les relations de famille, comme *baciu* (« frère aîné »)<sup>9</sup> (dont: *bade*, *bădită*). Des mots d'un sens varié s'ajoutent, comme *balaur* (dragon) (en albanais *bolé*; c'est le sens de *boală* pour appeler les bestiaux, *bălă* dans la région du Maramurăș, employé aussi pour interpellé d'une façon moqueuse les hommes)<sup>10</sup>, puis aussi *cursă* (piège)<sup>11</sup>.

On a proposé aussi ces mots: *mamă* (en albanais *memme*<sup>12</sup>, mais en italien *mamma*)<sup>13</sup>, *stangă* (barre), *scrum* (cendre), *spuză* (cendres de l'âtre), *copil* (enfant), *nun* (parrain), puis *vatră* (âtre), *neg* (verruge), *căpușă* (tique), *năpârcă* (vipère), *sapă* (bêche) (en albanais *sepate*, en grec *τοαρι*<sup>14</sup>), *lăstar* (rejeton)<sup>15</sup>, *mal* (rive haute), *gresie* (pierre), *moș* (ancêtre), *ghiuș* (vieillard), *gata* (tout prêt), *scapă*<sup>16</sup>.

Les opinions sur l'origine de ces éléments de langue sont très partagées. Xénopol était pour un emprunt fait à la langue

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 11. Une partie d'après K. Treimer, *Zeitschrift für roman. Philologie*, XXXVIII, p. 391.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 103. Cf. Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, p. 38. Liste des mots, pp. 37—38. Cf. Weigand, dans le *Balkan-Archiv*, III, p. 28 et suiv.

<sup>7</sup> Barić, ouvr. cité, p. 10.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>13</sup> Voy. aussi Bouchier, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, art. *Albania*.

<sup>14</sup> *Μάμμη* se rencontre aussi en grec; Épicure, dans *Hermes*, V, p. 388. Sur une inscription grecque dédiée à l'impératrice et aussi chez Pârvan, *Histria*, IV, p. 122. Cf. *μάμη* = grand' mère; *Arch.-ep. Mitt.*, IV, p. 124, n° 85.

<sup>15</sup> Voy. Densusianu, loc. cit., p. 353 et suiv.

<sup>16</sup> Meyer, *Albanesische Studien*, p. 47.

géo-dace, opinion à laquelle nous nous rallions <sup>1</sup> pour des raisons qui seront bientôt exposées.

En échange, l'illusion albanaise est largement représentée : on la trouve d'abord chez le grand slaviste Miklosich <sup>2</sup>. Reconnaisant que les éléments que nous venons de citer se trouvent aussi dans l'albanais, cela l'amène à admettre leur illyrisme. Il a dû accepter aussi la parenté, qui s'étend sur la race elle-même, entre Thraces et Illyres, alors que ce qui s'impose c'est de reconnaître que les Illyres se sont thracisés comme langue. Même pour l'obscurcissement de l'*a* il y a des différences chez les Albanais. Mais, pour le rapport entre le roumain et l'albanais, il note aussi la nasalisation de l'*m* et de l'*n* dans le mot *împărat* (l'empereur) (en albanais : *mbret*) et la chute de *l* devant *i* (*cei*), ainsi que ce qu'il appelle la « geläufige Verbindung *st* » et la rhotacisation (en appuyant moins, chez les Roumains, sur le flottement entre *r* et *l* et le passage de *o* en *oa*, sur l'alternance entre *ea* et *e*, mais pas sur le phénomène même de la diphtonguation). Et il ajoutait aussi le pléonasme de l'expression « *m'a trimes pe mine* » (« il m'a envoyé, moi ») et n'oubliait pas la formation des nombres avec la proposition *spre*. En dehors de cela, il donnait des ressemblances de vocabulaire.

Après lui, les philologues en général n'admettent pas ce chapitre dace, et généralement thrace, par la transmission directe venant des Thraces eux-mêmes. Pour eux, tous ces mots viennent des Albanais, qui parlent une langue thrace, et ces Albanais ils les amènent, sans pouvoir présenter une seule preuve historique, du Nord, ou bien ils fixent ce qu'ils appellent les « pré-Roumains » dans le voisinage strict de ceux-ci, dans les Balkans.

<sup>1</sup> *Teoria lui Rösler*, p. 233 et suiv. Il montre chez les Albanais aussi d'autres éléments latins; *ibid.*, p. 136. Il attire l'attention aussi sur le fait que *barză* pour la cigogne ne représente pas l'oiseau qui s'appelle en albanais *belek*; *ibid.*, pp. 236—237. Voy. pour *mire*, *codru*, *mal*, *ciocărlie* et *șopârlă* (lézard), *ibid.*, p. 237 (différence de forme, la racine étant la même). Cf. Hasdeu, *Magnum Etymologicum*, III, 2733.

<sup>2</sup> *Die slavischen Elemente im Rumänischen*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1861, p. 6 et suiv.

Un philologue roumain, de la génération romantique, Ci-pariu, dans sa *Grammaire* parue en 1870, mais préparée certainement beaucoup auparavant, ouvrage qui est le produit inattendu d'un esprit vraiment supérieur, observait, de son côté, la ressemblance des Roumains avec les Bulgares dans la postposition de l'article, et il disait : « Il est probable que les Bulgares, venant au milieu des Roumains, de même qu'ils ont adopté l'article, qu'ils n'avaient pas auparavant, ont dû adopter aussi, des mêmes Roumains, sa postposition, car les Roumains l'avaient, et il est plus probable qu'une partie plus petite de l'élément slave ait adopté l'article et sa postposition, de toute une nation, qui est plus grande, que vice-versa. Mais que les Roumains eussent pris cet usage d'une nation si petite et si peu répandue comme le sont les Albanais, c'est encore moins probable, si je n'admets pas *que les Albanais sont les descendants des Thraces et que leur langue est la fille de la langue thrace et que les Thraces et les Daces ont été de la même origine et ont eu le même langage* »<sup>1</sup>. Mais il s'arrêtait à l'origine latine de l'article postposé, d'après la coutume de mettre à la fin des mots le pronom démonstratif.

D'après un chercheur appartenant à la génération précédente, M. Gaster, le bulgare et le roumain n'auraient pas pu prendre leur caractère commun de cette même source thraco-illyre, car il serait question d'époques différentes, avec beaucoup de transformations possibles, à travers une moitié de millénium pendant laquelle on aurait dû faire l'emprunt; or, à l'arrivée des Bulgares il n'y avait plus de Thraces dans les Balcans<sup>2</sup>. L'observation serait parfaitement fondée s'il était question de Bulgares, mais il est question de Slaves qui, depuis longtemps, se trouvaient sur le Danube et, même avant cette descente, dans des régions

<sup>1</sup> P. 181. Il observe que l'article postposé se trouve aussi chez les Besses (*ibid.*). Cf. *Principiile* du même (1866), p. 58 et suiv. (là il affirme, pages 66—67, que les Albanais ont pris l'article postposé des Bulgares et ceux-ci des Roumains).

<sup>2</sup> Dans Gröber, *Grundriss der romanischen Sprachen*.

thraces, comme la Transylvanie et d'autres plus au Nord et surtout à l'Est, ainsi que le prouve l'art populaire plus que la nomenclature, laquelle peut être aussi une question de mode. Alors que M. Gaster attribue aux Bulgares l'apport de ces formes communes, elles ont pu avoir été trouvées par les Slaves pré-bulgares dans la langue romane même de la rive droite du Danube.

Le philologue danois Sandfeld Jensen<sup>1</sup> objecte que le futur employant le verbe de volonté se trouve aussi dans les Évangiles, ce qui, du reste, ne représente que la même pénétration de l'élément barbare dans la langue populaire grecque, et que les traces d'infinitif se trouvent chez les Bulgares, comme chez les Albanais tosques, où cependant elles ne signifient que des restes de vieux slavon ou d'illyre<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Dans *Rumaensk og Albanesisk*, dans la *Nordisk Tidskrift for filologi*, 1896, p. 105 et suiv.; *Rumaenske Studien*, Copenhague, 1900 (cf. Weigand, *Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Phil.*, I (1904), et Friedwagner, dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 19 juin 1932). Le même, *Linguistique balkanique, Problèmes et résultats*, Paris, 1930 (éd. danoise, Copenhague, 1926: *Balkanfilologien*). Contre l'origine thrace, pp. 95—96, 165 et suiv. Nous ne comprenons pas quelle valeur probante pourraient avoir certains phénomènes qu'on trouve déjà dans le grec des Évangiles. Des ressemblances avec l'albanais y sont signalées (ainsi pour les mots, p. 15 et suiv.; pour *κουλέρτα* grec, p. 35). En ce qui concerne les idiotismes, pp. 6—7, 73—75, 87—89. Mais certaines ressemblances viennent d'époques plus récentes (changements phonétiques et sémantiques, p. 124 et suiv., de syntaxe, p. 130 et suiv.). Voy. aussi le pluriel féminin des neutres, le vocatif-génitif d'une expression comme *a sta locului* (« rester sur place ») et beaucoup d'autres cas qui n'avaient pas été observés jusque là (cf. aussi p. 136 et suiv.). L'auteur reconnaît que certaines d'entre elles ont un caractère général, pp. 8—9. Pour *c = pt* (*ft* albanais), p. 113 (d'après Schuchardt, *Vokalismus*, III, 1868, p. 49). Mots grecs en roumain, pages 29 et suiv. (voy. aussi un peu plus bas). Pour le mot *sbor*, qui a deux sens en roumain, p. 34. *Beaucoup de ressemblances sémasiologiques viennent du fonds thrace*, p. 36 et suiv. Voy. aussi le même, *Die nichtlateinischen Bestandteile im Rumänischen*, dans Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, I, 1904, p. 527 et suiv.; partie albanaise; on admet aussi la possibilité d'un emprunt à l'illyre.

<sup>2</sup> Cf. Hirt, dans *Kiepert-Festschrift*, 1898, pp. 181—200; Weigand, *Sind die Albaner die Nachkommen der Illyrer oder der Thraker?*, dans le *Balkan-Archiv*, III, pp. 227—251; Jokl, dans le *Reallexikon der Vorgeschichte*, I, pp. 85—94; VI, pp. 33—48. Voy. pour ces arguments aussi Dölger, dans la *Revue*

M. Sandfeld accorde donc un rôle déterminant aux Grecs, mais on ne voit pas les liens historiques qui auraient rendu possible une influence si décisive, car les Grecs n'ont pas été des paysans et se sont maintenus toujours dans un territoire fermé. Nous ne savons rien d'une langue commune, une *κοινή* grecque, où se seraient trouvés de pareils phénomènes, mais ils sont possibles seulement à cause des coulées thraces vers le Sud, qui se sont continuées, et de la profonde influence de ceux que les philologues appellent les « Doriens », lesquels n'étaient que les barbares du Nord, dans tous les domaines de la vie hellénique.

A ces affirmations qui sont totalement en dehors de l'histoire, dont les philologues n'entendent prendre aucune orientation et accepter aucune contradiction, alors que les historiens eux-mêmes acceptent ordinairement le verdict d'une science voisine, qui les ignore, on peut objecter ce qui suit :

Si la vie commune avec les Albanais <sup>1</sup> a existé, on ne pourrait pas s'expliquer qu'ils aient conservé le *k* entier qui, chez les Roumains, devient un *č* (*tch*), sauf dans certains cas, ainsi que *chinga* (ceinture), de *cingula* <sup>2</sup>, s'il n'est pas venu par la voie d'une adoption de ce mot par les Grecs, qui l'auraient transmis, ainsi que d'autres, dont il sera fait mention ensuite, aux Daces. Mais la forme *chivetate* se

---

*internationale des études balkaniques*, II, pp. 122—124. Cf. aussi les observations, tout aussi peu décisives, de M. Tagliavini, dans la *Dacoromania*, III, et dans *Studii rumeni*, I (l'article postposé aussi dans les vieilles langues asiatiques). Cf. Seliščev, *Des traits linguistiques communs aux langues balkaniques*, dans la *Revue des études slaves*, X (1925), p. 38 et suiv.

<sup>1</sup> Voyez aussi Treimer, *Albanisch und Rumänisch*, dans la *Zeitschrift für rom. Phil.*, XXXVIII, p. 385 et suiv.; Capidan, *Raporturile albano-române*, dans la *Dacoromania*, II, pp. 514—554 (aussi pour les Roumains de Macédoine, les Aroumains). Voy. la bibliographie chez Philippide, ouvr. cité, II, pp. 571—573.

<sup>2</sup> O. Densusianu, *Hist. de la langue roum.*, I, p. 110. Cf. aussi pp. suiv. Il y avait aussi l'opinion, qui ne pouvait pas être rejetée facilement, de l'existence de cette transformation dans le latin lui-même (mais, ainsi qu'il sera montré plus bas, *Dolichenos* donne dans les inscriptions la forme *Dulcenus*).

rencontre dans un papyrus du VII-e siècle <sup>1</sup>. Il ne peut pas être question d'une influence slave ultérieure.

Puis, si, en ce qui concerne les phénomènes syntaxiques, on rencontre la formation analytique du futur chez les Serbes aussi <sup>2</sup>, il n'en est pas ainsi avec l'infinitif de circonscription, qui n'existe chez lesdits Serbes que dans une faible mesure et, à l'Ouest de leur territoire, nullement. De même l'article postposé n'existe pas chez eux <sup>3</sup>.

La déclinaison, perdue totalement en roumain, de même qu'en albanais et en bulgare, existe entière chez les Serbes, alors que les Latins de l'Occident l'ont abandonnée. Et l'accentuation est totalement différente entre les Dalmates, d'un côté, et les Serbes bosniaques de l'autre <sup>4</sup>.

L'opinion d'une dérivation du thrace, que nous appuyons tant parce qu'elle est imposée aussi par le bon sens et par l'ambiance historique, est, du reste, maintenant aussi celle de l'albanologue yougoslave M. Barić, qui définit la langue albanaise comme un « dialecte thrace illyrisé » <sup>5</sup>, ou, d'une façon plus large : « Deux langues (l'arménien et l'albanais) sont des dialectes de l'ancienne langue thraco-phrygienne, seulement dans l'albanais il y a un fort mélange (*Einschlag*) illyre, dans lequel sous *illyre* doit être entendu ce que cette langue des Thraces qui ont pénétré (*eindringend*)

<sup>1</sup> Corssen, *Aussprache*, I, p. 49. Dans l'albanais il se conserve toujours; Schuchardt, *Volkalismus*, p. 151, note 1. Le *č* de *church* (ϰυριακη) doit venir d'une langue qui avait déjà introduit l'africation.

<sup>2</sup> Voy. Jireček, *loc. cit.*, pp. 27—28. Ce futur avec le verbe de volonté « se rencontre d'une façon sporadique aussi dans le slavon d'église et dans l'ancien russe ». Or, il n'y a rien de plus naturel, parce que le slavon d'église n'est que le dialecte slave balcanique derrière Salonique.

<sup>3</sup> Ici aussi l'observation que cet article se trouve chez les Russes, même, par-ci par-là, pour les masses populaires, mais l'explication est celle que nous avons donnée plus haut.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>5</sup> *Albano-romänische Studien*, pp. 15, 19, 125.

a créé comme langue primitive (*Vorsprache*) de l'albanais actuel »<sup>1</sup>.

Du reste, l'illustre philologue Meyer-Lübke, s'occupant du livre de Bourchiez, *Éléments de linguistique romane*, disait clairement que dans l'article postposé des Roumains il ne peut pas être question de « l'influence albanaise et bulgare », mais que, même après avoir lu l'étude d'un Michow<sup>2</sup>, il est convaincu que « la langue roumaine a servi de modèle pour les deux autres langues »<sup>3</sup>.

Les éléments grecs anciens viennent, en roumain, sans doute des plus lointains ancêtres, qui ont eu recours à cette langue, de même que, plus tard, l'ont fait les Slaves pour le grec byzantin (comme pour le terme *anepsiou*, qui signifie: neveu). Ainsi *mic* (petit) (mais il est probable que le passage s'est fait par un canal latin), *martur* (témoin), *tufa* (τύφη: buisson), *părângă* (φάλαγξ: perche), *papură* (πάπυρος: papyrus), *folos* (ὄφελος: avantage), *drum* (δρόμος: chemin) (qui a passé aussi aux Slaves), *stup* (στέπος: ruche), *trufie* (τρυφή: orgueil)<sup>4</sup>. Pour un jeune philologue, M. Giuglea, la montagne nommée Părângul aurait à faire avec le φάρυγξ, « pharynx »<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Sur la différence entre « la langue thrace (respectivement le thrace illyrisé-albanais) et la langue phrygienne ou thraco-phrygienne » (arménienne), *ibid.*, p. 65 et suiv.

<sup>2</sup> *Die Anwendung des bestimmten Artikels im Rumänischen verglichen mit der im Albanischen und Bulgarischen*, dans le *XIV. Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, pp. 1—110.

<sup>3</sup> *Zeitschrift für rom. Phil.*, XXXV (1911), p. 245.

<sup>4</sup> Si quelque chose de pareil se rencontre aussi chez les Siciliens, ceci ne suppose pas (voy. Densusianu, *loc. cit.*, p. 200) un héritage chez ceux-ci d'une forme romane. Il vient, là, de la longue domination byzantine, sinon de l'archaïque fonds hellénique. La forme dialectale ionienne proposée par M. Diculescu, dans *Dacia romană în oglinda inscripțiilor*, Cluj, 1926, p. 28, dans la *Dacoromania*, IV, est plausible. La prononciation du *v* comme un *u* ne peut être ni dialectale, ni tardive. On le voit par des inscriptions latines. Cf. Diculescu, *Elemente Grecești*, pp. 35—36.

<sup>5</sup> Voy. aussi Jean Conea, *Două nume topice de origine străveche în munții Olteniei*, dans le *Bul. Soc. de Geogr.*, 1933, p. 88 et suiv. Il cite aussi le « fossé de Varâng », avec « Vărănguțul » et « Vărăngelul »; *ibid.*, pp. 94—95.

La *cărămidă* (brique) qui ne peut pas être d'adoption moderne, est mise à côté du latin *olan* (tuile).

*Camătă* (usure) vient aussi du grec, par une influence slave, ou plutôt par une autre plus ancienne, thraco-dace, et avec l'obscurcissement de la voyelle. Par les mêmes ancêtres barbares, et pas par les Grecs directement, paraît venir *mugur* (μόρικος<sup>1</sup>), auquel, comme nous l'avons dit plus haut, on attribuait aussi une origine albanaise. *Paltin* est sans doute une transposition du grec qui signifie « platane ». Mais *arvona* (arrhes), du latin *arrha bona*, paraît appartenir à une époque ultérieure. *Minta* (menthe), qui ne vient pas du latin *mentha*, correspond à une ancienne forme grecque. *Spân* (glabre) est peut-être dérivé du grec σπανός<sup>2</sup> et le nom de la localité Dârste, en Transylvanie, rappelle, de même que la Drubeta dace, le grec δρῦς<sup>3</sup>. L'appellatif populaire *măi, märe*, de même que *bre*, peut venir du mot thrace qui a passé comme μωρὲ chez les Grecs<sup>4</sup>.

D'un grec peut-être ancien vient ensuite, comme nom de poisson, *scrumbia* (le hareng), puis, comme nom de plantes, les *vișini* ou *vișine* (βυσαίνια: le mot ne provient-il pas de Bithynie?), *marole* (μαρούλια: salade), sinon *conopidă* (κοννουπίδι: chou-fleur), *smeurdă* (σμέουρον: groseille), *spanac* (σπανάκι, mais par le passage latin: *spinacium*), *sparanghel* (σπαράγγκι), peut-être *agriș* (groseiller à maquereau), certainement *dafin*, *pălămidă* (pariétaire), peut-être *păpădie* (παπάδια)<sup>5</sup>. Comme outils, *covată, candelă* (veilleuse), *tigaie* (τηγάκι: poêle) et, comme étoffes, *dimie* (δλίμιτον), comme article de vêtement: *scufie* (σκούφιον: coiffe). M. Candrea proposait βάτραχος pour *brotăcel*

<sup>1</sup> Rösler, *Die griech. u. türk. Bestandtheile des Rumänischen*, p. 15.

<sup>2</sup> Chez les Slaves du Sud: *span*; Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 19.

<sup>3</sup> Cf. Philippide, ouvr. cité, II, p. 712.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 722 (avec l'hypothèse: du latin *mas, maris*, de même que le roumain *fa*, appellatif abrégé: jeune fille), viendrait de *fată*, en latin *foeta* (fille).

<sup>5</sup> Voy. Meyer, *Türkische Studien*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, CXXVIII.

(reINETTE) <sup>1</sup>. *Boare* ne peut pas venir, par delà le grec *βορέας*, de l'allemand <sup>2</sup>.

On peut admettre comme venant par la même voie, *frica* (la peur), de *φοβή* <sup>3</sup>. Le nom de Matzoukatos, vers 1300, à Byzance <sup>4</sup>, prouverait que *măciucă* est grec, mais on a relevé ce terme aussi dans d'autres langues romanes (en français: *massue*) <sup>5</sup>. Entre *corybus* <sup>6</sup> et *carâmb* (élément de la chaussure) il y a un rapport qui viendrait de la forme des anneaux du tamis, d'un côté, et de la partie arrondie de la chaussure, de l'autre. *Alelei* correspond visiblement à l'ancien cri de guerre grec *elelei* (*ἐλελεῖ*) <sup>7</sup>. *Crin* (*κρίνος*: le lys), qui a passé aussi en latin, n'appartient pas au grec moderne. *Garofa*, *gariofolium* (la giroflée) pourrait être aussi ajouté comme provenant du grec (*καρυοφύλλον*) <sup>8</sup>.

Plus récemment on a ajouté à ce fonds de mots grecs des termes sans doute anciens, mais certainement venus par la voie d'une transmission romaine <sup>9</sup>, comme *brotac* (*brotăcel*),

<sup>1</sup> D'après M. Candrea, *broască* (grenouille) viendrait du latin *brosca* (comme *broskus*); *Éléments latins*, p. 81.

<sup>2</sup> Cf. Diculescu, dans la *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XLI (1921—922), p. 422.

<sup>3</sup> Rösler, *loc. cit.*

<sup>4</sup> Pachymère, au chapitre « Andronic le Paléologue », 27.

<sup>5</sup> Voy. Densusianu, *loc. cit.*, p. 159.

<sup>6</sup> Voy. aussi Isidore de Séville, *Orig.*, XVII, V, 12.

<sup>7</sup> Suidas, *sub v.*

<sup>8</sup> Schuchardt, *Vokalismus*, p. 37. Peut-être aussi *lorandrum*, dans *rhododendrum*; *ibid.*

<sup>9</sup> Voy. Diculescu, ouvr. cité, p. 27 et suiv. Le pic de l'Acra est sans doute grec, mais ayant passé lui aussi par la nomenclature dace, de même que *Harina* et *Dipşa*, signalées, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par M. Kisch (cf. Diculescu, pp. 109—110). Le reste chez Diculescu, p. 104 et suiv., est inadmissible. *Leu* (lion) et *pepene* (concombre), qu'on croit être venus du latin (cf. *ibid.*, p. 32 et suiv.), peuvent avoir été repris, le premier en rapport avec les récits populaires et les vies de saints, l'autre avec l'horticulture byzantine, venue par les élèves bulgares des Grecs de Byzance. Les explications ingénieuses de M. Diculescu (p. 34) avec le lion symbolique de la légion XIII Gemina, et avec son « être mythologique », nous font sourire. *Lă*, dans le Psautier de Viski (1697), vient de la traduction erronée, par un étranger, d'un texte latin. Y avait-il, du reste, des lions dans les Balcons (Pausanias, VI, v)? — *Giununciu* (genou), *ciupă*, *răp*, *udmă* (bouton), *doagă* (douille) ne peuvent pas venir directement du grec, même si l'intermédiaire serait

*cadă* (*natră*) (pour le tissage), *sterp* (stérile; de même que *spaț* et *urioc*), *pălărie* (chapeau) (*φαλαρίον*), *pătură* (couverture) (*πέταλον*), *traistă* (sac) (*τάγιστρον*), *amurg* (crepuscule) (*ἀμολγός*), *prou* (*πρόωρος*), *urmă* (trace; *ὄρμη*)<sup>1</sup>. Peut-être aussi *βαρὸν* se retrouve-t-il dans *baros* (nom du marteau en tzigane).

considéré comme perdu. *Tămâie* (encens) paraît être d'origine ecclésiastique ultérieure, de même que *azimă* (pain non levé) (voy. *ibid.*, p. 37). *Leurda*, qu'on appelle aussi *levârda*, montre un canal slavon et *urdă* (fromage doux) a dû passer du dace aux Grecs, qui ne sont pas des pâtres (*ibid.*, p. 42). Cf. aussi la tentative de faire venir *brânză* (fromage) du grec (p. 58 et suiv.; d'après d'autres, — comme M. Siadbei, *Elementele*, pp. 44—45, — même de l'iranien), ainsi que *țarc* (parc à brebis) et *vatră* et d'autres mots de la vie pastorale, évidemment thraces, qu'on veut ramener vers l'Hellade. On n'a pas pu faire d'emprunt dans le domaine de l'agriculture à cause des conditions générales de la vie. Pour avoir des suffixes grecs en roumain (*ibid.*, p. 42 et suiv.), il aurait fallu une pénétration profonde du caractère populaire. Cf. aussi pp. 43—45. *Tigaie*, du grec *σιγαλός* (p. 46), est une plaisanterie, de même que *bârcă* de *πέδηκα*, *țurcă* (bonnet) de *ὄρη*; pour lancer de ces hypothèses, il aurait fallu penser que ce ne sont pas les Grecs qui ont transmis la vie pastorale aux Thraces. D'autres curiosités chez le même, *ibid.*, p. 48 et suiv.

<sup>1</sup> Pour *părângă* et *urgie* - *ὄρη*, Siadbei, *Elementele*, p. 15. Pour *ὄρη*. *urmă* et *doagă*, *ibid.*, pp. 14—15. Aussi *κοιλίω*, *a cuteza*; *ibid.*, p. 14 M. Candrea proposait aussi *putină* (tonneau), de *πτύνη* (dans les *Convorbiri Literare*, XXXIX, p. 431 et suiv.). Peut-être aussi *a băna* (« vivre », chez les Roumains de Macédoine). Voy. même *a ghiovăsi* (parler).

LIVRE II

# LES RACES

## CHAPITRE I

### LES THRACES

Le nom indigène des Thraces <sup>1</sup> aurait été *Drasik*, *Drask*, dont seraient restées des formes comme *Θρασικλας άνεμος Δρης*, *Δροσιλή*, *Δρασιμάρα* <sup>2</sup>, chez l'écrivain byzantin Procope, ou la *Drasdea* de la *Notitia dignitatum* <sup>3</sup>.

Comme aspect physique, Sénèque présente de la façon suivante les « Germains et autres nations errantes qu'on rencontre près de l'Ister. Ils ont un hiver éternel, un pauvre ciel les recouvre, une terre stérile les nourrit mal. Ils se défendent de la pluie avec des joncs (*culmus*) ou avec des feuilles, doivent sauter par dessus des marais durcis par la glace, prendre pour leur nourriture les bêtes féroces. Ils n'ont ni habitation, ni séjour, que celui que leur impose journellement la fatigue. Leur nourriture est vile (*vilis*) et à peine pourrait-on la toucher de la main; la méchanceté du ciel est terrible. Leurs corps restent non couverts. Mais ce qui paraît un vrai malheur, c'est la vie même de ces nations ». C'est justement ce qui les rend forts, comme l'arbre qui lutte contre la tempête <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Le livre de Jason de Byzance, *Θρακια*, s'est perdu; voy. *Geogr. graeci min.*, III, p. 650.

<sup>2</sup> Cf. Étienne de Byzance, *sub v.*

<sup>3</sup> Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, *loc. cit.*, pp. 506—507.

<sup>4</sup> *De providentia*, IV, 12—14. — Pour les Thraces et les Macédoniens, R. Vulpe, *L'âge de fer dans les régions thraces*, *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1929<sup>2</sup>, p. 341 et suiv. (aussi d'après Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria, their relations to Greece from the earliest times down to the time of Philip, son of Amyntas*, Oxford, 1926) et Katzarov, dans la *Revue des études grecques*, XXIII, 1910; du même, *Kulturgeschichte*. Pour les Thraces et les Grecs, Vulpe, *ouvr. cité*, p. 454 et suiv., ensuite pp. 486—487. — Pour les Thraces et les Celtes, *ibid.*, p. 478 et suiv.

Nation d'hommes d'une taille imposante <sup>1</sup>, après <sup>2</sup>, mais capables de joie pendant les festins, aimant le vin, la chanson, la danse, goûtant la vie, bien qu'avec un penchant à la dépasser. Les jeunes nobles demandent au roi qui les a élevés la permission de se choisir des compagnons et de tenter la fortune <sup>3</sup>.

Un codificateur de l'ancienne médecine <sup>4</sup> les décrit comme « rubiconds », mais pas avec des « cheveux blonds », ainsi qu'on l'a traduit habituellement <sup>5</sup>. Une transmission thrace incontestable a dû se produire chez les Russes <sup>6</sup>. Le qualificatif de *πιμελώδεις* chez Galène pour les Thraces ne signifie guère : « ayant un penchant à engraisser » <sup>7</sup>. Leurs longs cheveux sont oints de graisse.

Les corps peints <sup>8</sup>, que la confusion poétique a attribués aussi aux Gélons, les bras et les poitrines qui portent des tatouages sont aussi un signe caractéristique des Thraces <sup>9</sup>.

Cette réputation des Thraces : « les hommes les plus grands et forts dans les luttes », s'est conservée aussi à

<sup>1</sup> Pour la taille des Thraces, voy. Sénèque, *Natur. Quaest.*, IV, Préface, 8 : « quamvis staturam habeas Thracis cum Thrace composita ».

<sup>2</sup> Pour les actes de cruauté, Katzarov, ouvr. cité, p. 101 et suiv.

<sup>3</sup> Xénophon, *Anabase*, VII, 5, 12 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Niederle, *La race slave*, p. 56 : « Les Petits-Russes sont en grande partie brachycéphales et de teint brun, tandis que les Grands-Russes sont généralement de teint clair ». Le premier type serait, d'après certains, celui même des Slaves.

<sup>5</sup> Chez Clément d'Alexandrie, *Stromata*, VII, III, *πυγγοί* et avec des yeux glauques, opposés aux Éthiopiens, « noirs et camus », mais quelle est la valeur, dans ce domaine, de Xénophane ? Voy. Bienkowski, *De simulacris barbarorum gentium apud Romanos* (livre qui nous a été inaccessible).

<sup>6</sup> Katzarov, ouvr. cité, pp. 108—109, cite pour leur aspect aussi Julius Firmicus, I, 1 ; *Anthologia Palatina*, VII, 9—10 (approximation poétique) à côté d'Ovide, dont le témoignage est si tardif (*Pontica*, IV, 37), et Claudien (*De raptu Proserpinae*, II, 65) (insignifiant). Voy. aussi Mateescu, dans l'*Ephemeris daco-romana*, p. 178, note 2.

<sup>7</sup> Furtwängler, *Intermezzi*, p. 63.

<sup>8</sup> Voy. aussi Katzarov, ouvr. cité, p. 67 et suiv. (aussi chez les Ménades).

<sup>9</sup> Un « barbarus compunctus notis threiciis », aussi chez Valère Maxime, IX, XIII, extr., 3.

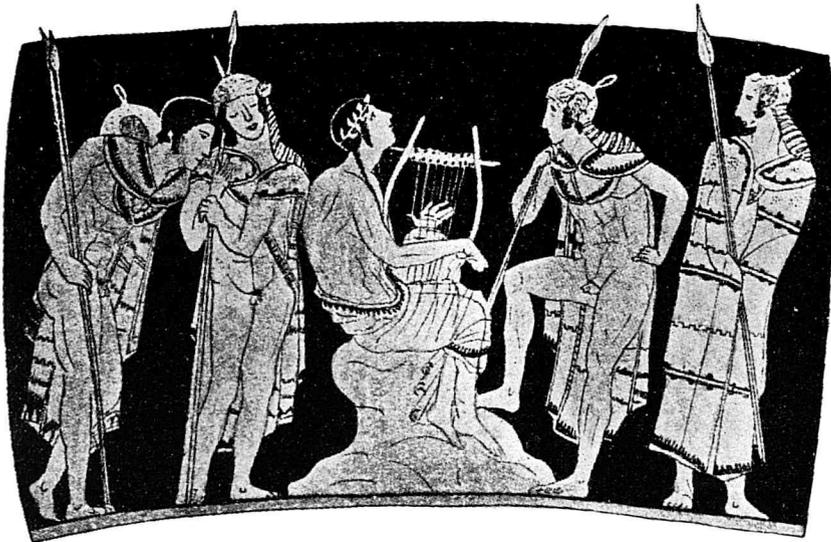


Fig. 10. — Orphée avec des Thraces, d'après un vase.  
Katzarov, *Kultur*, p. 62, fig. 13.

l'époque romaine <sup>1</sup>. Les « Scythes » sont donc placés par Sénèque <sup>2</sup> à côté des Germains comme étant une nation *furieuse*, ce qui, aussi, contribue à nous inspirer l'opinion qu'il était question des Thraces de l'Asie Mineure, donc des Gètes, qui ont été connus par Ovide.

L'écrivain polémique chrétien Clément d'Alexandrie critique les « orgies » de Samothrace et l'enseignement d'« Odrusus », qui a passé à Midas le Phrygien <sup>3</sup>. De fait, la célèbre ivrognerie thrace est mentionnée aussi par l'écrivain prébyzantin Libanius, dans ses *Progymnasmata* (*ψόγος ἀμπέλου*).

D'après le même Clément d'Alexandrie, les Thraces ont inventé la « harpe ». Ils auraient créé aussi le couteau recourbé, qui sera l'arme principale des Daces, et ils auraient donné à leurs cavaliers des boucliers <sup>4</sup>, mais le *falcatus ensis*, « l'épée recourbée en faux », se rencontre aussi chez les Samnites <sup>5</sup>. Ils s'excitent au combat en sonnante du cor <sup>6</sup> : nous retrouverons celui du roi Décébale, formé des dépouilles d'un bison.

Les Thraces sont, ainsi que nous l'avons vu, pâtres, mais aussi agriculteurs. Des monnaies près du mont Pangée présentent un Mercure barbu entre deux chars à bœufs <sup>7</sup> ;

<sup>1</sup> Voy. dans l'*Expositio totius mundi, Geographiae veteris scriptores graeci minores*, III, Oxford, 1712, p. 12 : « Thracia . . . maximos habens viros et fortes in bello. Propter quod et frequenter ibi milites tolluntur » (après Constantine-Grand).

<sup>2</sup> *De ira*, II, xv, 1. Autrement les compagnons de Darius, *ibid.*, III, xvi, 3.

<sup>3</sup> *Cohortatio*, éd. 1778, I, p. 25.

<sup>4</sup> Clément d'Alexandrie, *Paedagogus*, II, iv; *Stromata*, I, xvi. Pour la dernière découverte, aussi les Illyres; *ibid.*

<sup>5</sup> *Rev. Arch.*, XXXII (1930), p. 261.

<sup>6</sup> Voy. aussi Katzarov, ouvr. cité, p. 71 et suiv. Pour l'arme *sigynna* G. Colonna Ceccaldi, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1879), p. 363 et suiv. Des *sicae* ont été trouvés dans le village de Maglavit et dans le district de Mehedinți (Istrati, dans les *Mem. Ac. Rom.*, sect. scient., XXXIV (1912), p. 142, pl. VII) et en Russie, à Borodine; Ebert, ouvr. cité, p. 68. Pour la *romfia* des Macédoniens, Tite-Live, XLIV, 40. Cf. Pârvan, *Getica*, p. 394 et suiv. Puis A. J. Reinach, dans le *Dictionnaire Daremberg-Saglio*, IV<sup>2</sup>, p. 865. Pour la façon de combattre, Thucydide, IV, 126.

<sup>7</sup> Chez les numismates Babelon et Barclay; chez Head (*Catalogue of Greek coins*). Cf. Perdrizet, *Cultes du Pangée*, cités (extraits des *Annales de*

les Derrons ont sur leur monnaie l'agriculteur <sup>1</sup>. On a pu qualifier plus tard la Moesie comme étant le « grenier de Cérés » <sup>2</sup>, de même que les pays roumains seront, pour les Turcs, le « kéler » des grains. Les champs sont séparés par des pierres, ce qui prouve le travail individuel ou par familles <sup>3</sup>. A côté, les Thraces apparaissent comme des montagnards, aptes à découvrir et à extraire des rochers les métaux. Le Besse est qualifié par le panégyriste Pacatus, du V-e siècle, comme un « fluminum glareis quaestor » pour l'or, qu'il cherche, comme nos Tziganes, dans la rivière de l'Olt, de même que les chercheurs d'or en Transylvanie au XVI-e siècle ou ces pêcheurs d'or dans les eaux de Bulgarie que nous présente aujourd'hui même M. Katzarov, alors que Callaïcus, l'Ibère, est un *scrutator* <sup>4</sup>, « un chercheur » de minerais. Et le poète alexandrino-byzantin Claudien parle, au V-e siècle après l'ère chrétienne, de l'« *abditia solertia Bessus* », « du labeur caché du Besse », qui cherche les *veines* de l'or <sup>5</sup>.

Comme compagnons de combat, pourvu qu'on leur permette de piller, — et alors ils donnent ces preuves de cruauté dont il a été question —, ils sont utiles. Si « les Thraces ne connaissent pas le serment », ceci, dans la bouche des Grecs, s'explique par la différence essentielle des religions <sup>6</sup>; la

*l'Est*), et aussi Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 23. Des chars à bœufs aussi sur des monnaies macédoniennes; *Rev. Arch.*, XIV (1866), pl. xxii.

<sup>1</sup> D'après les mêmes numismates, cf. Katzarov, ouvr. cité, p. 37, qui cite des cas chez les Édones, les Oresques, etc. et observe aussi les Malinophages, nourris de céréales (Xénophon, *Anabase*, VII, 5, 12).

<sup>2</sup> Solinus, 22: *Cereris horreum*. Pour les poissons, Pârvan, *Getica*, p. 497 et suiv. Blé et orge aussi chez les Malinophages; Xénophon, *Anabase*, VII, 1, 1v.

<sup>3</sup> Xénophon, *loc. cit.* — Ils n'apparaissent pas comme chasseurs (le rôle des renards chez eux, Katzarov, ouvr. cité, p. 62, note 7), ni comme pêcheurs.

<sup>4</sup> XXVIII, 2; éd. 1779, pp. 338—339.

<sup>5</sup> *De consulatu Manlii*, v. 41. Cf. *De bello tollentino*, v. 174. — Voy. aussi *ibid.*, pp. 57—58, 59—61. Voy. Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 77 et suiv. (*cuniculi more Bessorum*). En effet chez Végèce, II, XI, les Besses sont présentés comme creusant des mines.

<sup>6</sup> Ils disent aux Thébains qu'ils ont conclu la paix pour le jour seul, ce qui leur permet des attaques de nuit. Voy. Polyainos, VII, 43. Des villages entiers de pillards, Xénophon, *Anabase*, VII, v.

politique de Décébale lui-même rentrera, ainsi que nous le verrons, dans la définition de ce proverbe.

Robustes et d'une patience infinie, ils seront recherchés aussi comme esclaves en Grèce<sup>1</sup> et, plus tard, en Italie aussi : nous en rencontrerons des cas.

Une aristocratie se forme dès le début, s'appelant Zibythes (*Zιβύθιδες*) chez les Grecs<sup>2</sup>, c'est-à-dire Zibuthes ou Zibuses, et, en tenant compte de l'oscillation entre le *g* et le *z*, on ne peut pas s'empêcher de penser à Gébélézizis, le dieu suprême, ce qui donnerait aux Zibythes le sens de « supérieurs » qu'on trouvera chez les porteurs de « bonnets phrygiens », — lequel bonnet est mentionné aussi à l'époque byzantine —, qui sont les chefs des Daces<sup>3</sup>. Sous les gens du peuple on ne trouve pas cependant les esclaves<sup>4</sup>.

Nous avons déjà remarqué que le poète Ménandre, lui-même un Thrace, exagère, pour la vie de famille, leur impossibilité de refréner la passion pour les femmes. Il parle des douze épouses de ces barbares<sup>5</sup>, mais ceci ne signifie pas, nous l'avons dit, du reste, qu'il est question de mariages, et il ne faut pas oublier que l'écrivain comique veut faire rire les spectateurs, comme aussi lorsqu'il parle de la présence dans les fêtes de telles femmes prêtres, qui prennent tout e temps.

Les théories d'un Tomaschek<sup>6</sup> sur le duel entre les Phrygiens des Balcons, dont la présence est attestée par le nom

<sup>1</sup> Démosthène, *Adversus Midiam*.

<sup>2</sup> Hesychius, *sub v.*

<sup>3</sup> Voy. pour les piléates ou *πυλάφοροι* aussi l'*Anthologia Palatina*, IX, 430, 2 (Arméniens).

<sup>4</sup> Arthémidore, *Oneirocritikon*, I, 9: *ἐπιζονται παρὰ τοῖς Θραξῖν οἱ εὐγενεῖς παῖδες, παρὰ δὲ τοῖς τέταις οἱ δοῦλοι*. Pour le Thrace esclave, Lambertz, dans la *Zeitschrift für romanische Philol.*, XXXVII (1913), p. 270.

<sup>5</sup> Voy. Strabon, VII, III. Cf. aussi Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 11; Pârvan, *Getica* (les deux admettent ces exagérations).

<sup>6</sup> Voy. son étude, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1893 (CXXVIII). Les observations de Rösler sont, comme toujours, sensées; *Die Geten und ihre Nachbarn*, pp. 43—45. Cf. Arrien, dans les *Fragm. Hist. gr.*, III, pp. 592—594.

de Bryges <sup>1</sup>, leurs compagnons en Europe, sur la rive droite du Danube, les Moisi ou Moesi pour les Grecs et Romains, — ce qui correspond en Asie Mineure aux Mysès —, d'un côté, et entre les Thraces, de l'autre côté <sup>2</sup>, ne préoccupent aujourd'hui personne. Mais Strabon déjà avait trouvé dans les Balcons non seulement ces Mysès (Moeses), mais aussi des Bithynes <sup>3</sup>, des Bébrykes-Phryges <sup>4</sup>, des Brigi-Phryges, des Maïoniens.

Entre les Vénètes, qui ont occupé une partie du Nord-Est italien et sont devenus les ancêtres des Vénitiens, et les Énètes du Pinde, de la Paphlagonie, il y a sans doute un rapport <sup>5</sup>. Un Kios en Asie a été rapproché de la localité de Cius dans la Dobrogea <sup>6</sup>.

Dans le même domaine des hypothèses qui ne s'appuient sur rien et sont contraires aux conditions mêmes de la réalité, on doit mentionner l'opinion du passage des Thraces d'Europe en Asie au XIII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne <sup>7</sup>. On a parlé, s'appuyant sur des notes pour Homère, qui ne sont pas datables, et sur quelques noms de localités qui finissent, comme chez les Grecs, en *-nthos*, de prédécesseurs « hittito-pélasges », un peu partout et en grand nombre <sup>8</sup>, auxquels

<sup>1</sup> Il signifierait « les libres », dans la langue des Lydiens, d'après Juba; *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 484, n<sup>o</sup> 88.

<sup>2</sup> Cf. aussi Ménécrate, dans les *Fragm. Hist. gr.*, II, p. 342, n<sup>o</sup> 2.

<sup>3</sup> XII, III, 3. Voy. aussi Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 26—27 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. Strabon, 20. On se demande si les Mysès d'Asie Mineure ne sont pas des Lydiens; *ibid.*, VIII, 3. Voy. aussi Étienne de Byzance, sous le mot *Bithyi*. Un Darduporis, dont le nom vient des Dardanes, en Asie Mineure, *Rev. Arch.*, XIV (1909), p. 58 et note 4.

<sup>5</sup> D'après le même Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 26—27. Il rapproche des Satyres le nom des Kchatrya hindous; *ibid.*, 1882, pp. 500—501.

<sup>6</sup> *Ibid.* I, p. 52.

<sup>7</sup> Aussi Katzarov (*Kulturgeschichte*, p. 1) admet une migration pendant le troisième millénium. Tout aussi inadmissible est l'idée d'une grande invasion illyre par dessus les Thraces, qui auraient été rejetés de cette façon vers l'Est (voy. *ibid.*, pp. 2—3). Des calculs sur le nombre, *ibid.*, pp. 10—11. Voy. aussi Katzarov, dans la *Klio*, XVIII (1923), p. 25.

<sup>8</sup> Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 4. D'après Kretschmer, souvent exagéré dans son ouvrage, connu, qui a ouvert la voie, *Vorgriechische Ortsnamen et Hattiden und Danubier*.

on attribue une civilisation supérieure, une initiative dans la culture de la vigne et dans la religion même; mais la base manque trop pour de pareils noms géographiques qu'on ne peut pas expliquer autrement.

Il faut nous arrêter donc à la réalité d'un monde stable, d'un très ancien établissement.

L'autochthonie des Thraces ou Threices <sup>1</sup>, le lien avec la terre qu'ils occupent aujourd'hui, par leurs successeurs, blonds, ne peut pas être contesté. Nous ne voyons pas qui ils auraient pu remplacer sur une carte aussi vaste, allant de la Vistule à l'extrémité des Carpathes du Nord, à l'Archipel ainsi qu'en Asie Mineure, et quel aurait été l'état d'esprit qui les aurait fait venir, ainsi que quelle idée d'avenir ils pouvaient avoir eue. Du reste, un pareil fait aurait laissé des traces dans les légendes et nous ne les trouvons pas; des noms seraient restés de l'ancienne population et nous sommes incapables de les découvrir <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> En latin, *Traechia et Trachia*; voy. Corssen, *Aussprache, Vokalismus u. Betonung der lateinischen Sprache*, I, 1868, p. 46. Chez Stanley Casson, ouvr. cité, et Mauss, *Une forme de contrat chez les Thraces, Revue des études grecques*, 1921, p. 988 et suiv. Une recherche attentive de toutes les tribus chez Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn*, p. 14 et suiv. Voy. aussi, sur les recherches de M. Seure, la bibliographie dans l'article *Archéologie thrace, Rev. Arch.*, 1911, p. 307, note 2. Cf. aussi *ibid.*, oct.-déc., p. 308, notes 1, 2 (bibliographie des articles parus dans le *Sbornik za narodni oumotvorenia nauka i knijnina*, à partir de 1902). Puis *ibid.*, XXIX (1929), p. 51, note 2. Aussi Katzarov, dans la *Périoditchesko Spisanié*, XVI (1905). Dumont et Homolle avaient préparé une collection générale des inscriptions thraces. Voy. Kubitschek, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 59. Bibliographie aussi dans les *Mélanges* Albert Dumont, p. 308, note 1 et suiv., dans la *Rev. Arch.*, XIV (1914), p. 54 et suiv.

Le terme féminin est *Θεῖτρα*. Voy. *Thresa* chez Horace; cf. Suidas, *sub v.*, et Aristophane, *Acharnanes*: τὴν στρομοδῶρον Θεῖτραν ἐκ τοῦ Φελλώως.

<sup>2</sup> Voy. aussi le livre de Sostratos sur les Thraces, mentionné par Strabon, mais disparu; voy. *Fragm. Hist. gr.*, IV, p. 504. Cf. aussi les observations de Kretschmer, ouvr. cité, p. 171 et suiv. — Bibliographie plus récente dans Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, pp. 66—67. Pour la langue, l'étude plus ancienne de Rösler, *Ueber das Thra-kische*, dans la *Zeitschrift für österr. Gymnasien*, 1857.

Le temple de Samothrakéion paraît montrer une communauté thrace et, en effet, les dieux de Samothrace sont adorés aussi à Kallatis, de même qu'à Odessos, à Tomi, à Istria, jusqu'à Dionysopolis, sur le rivage du Pont Euxin<sup>1</sup>.

Les Thraces sont sans doute une nation, une seule nation comme langage, comme coutumes et comme religion. Leur vie commence cependant par des tribus dont la tradition a été continuée sous les différents noms que la race s'est choisis, changeant parfois aussi leur façon de parler au cours des temps. Les légendes qui ont été recueillies par Diodore de Sicile leur donnent une origine, peu certaine et douteuse en elle-même, de vie politique primitive sous des rois, — avant l'idée, qui est venue par une route que nous montrerons, de la vraie royauté elle-même —, parlant du roi Lycurgue qui aurait régné sur « la Thrace du côté de l'Hellespont », en lutte avec les Bacchantes — et ceci supposerait une population antérieure, avec une religion orgiaque qui aurait été transmise en partie —, et ce roi gagne par les mêmes Bacchantes victorieuses un héritier, Tharops, puis la dynastie passe de Tharops à Osagre, qui est le père même d'Orphée, dont la légende vient sans doute d'une religion aujourd'hui indéchiffrable<sup>2</sup>, qui employait les chants.

Les thracarques<sup>3</sup> se rencontrent dans les Balcans<sup>4</sup>, mais seulement plus tard, d'après l'exemple des pontarques grecs : il s'agit donc d'un établissement religieux<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Pârvan, dans les *Mem. Acad. Rom.*, XXXVIII, pp. 544—545. Les dieux de Samothrace dont parle Diodore (IV, 13) peuvent être l'origine des cultes locaux, nombreux, mais dominés, ainsi que nous l'avons montré, par l'idée de l'immortalité et de l'hégémonie des prophètes. On a conservé le souvenir de l'immense déluge qui a transformé une grande quantité du continent en des fragments de rochers de l'Archipel; voy. *ibid.*, V, 47 (les pêcheurs qui arrivent à prendre dans leurs filets des chapiteaux de colonnes).

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, III, 65. Mais, d'après d'autres, le roi vaincu serait venu d'Arabie.

<sup>3</sup> *Βελθυς Θρακάρχας*, dans la *Rev. Arch.*, 1932, p. 23.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 148, n° 163. Un Kotys Σθακάρχης, *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 152, n° 31. Cf. Myrtilé Apostolidès, *Θρακικά*, pp. 147—148.

<sup>5</sup> Les gardiens du temple de Delphes s'appellent « Thrachini »; Diodore de Sicile, XVI, 24. Cf. Katarov, dans la *Klio*, XVIII (1923), p. 21.

consacré spécialement au culte des empereurs, de même qu'aux actions de grâces, aux plaintes concernant le régime romain; il y a un *κοινὸν*, une assemblée commune chez les Paioniens, de même que dans le Chersonèse<sup>1</sup> et chez les Lyciens.

Les tribus thraces<sup>2</sup>, comme les Édones, les Besses, ces derniers habitant de pauvres demeures souterraines, « dans la plus grande partie de l'Hémus », étant « considérés comme brigands par les brigands eux-mêmes »<sup>3</sup>, sont rangées par vallées. Certaines d'entre elles bordent la mer, comme les Astes, près de Mésembrie, et les moins importantes, les Krobyzes ou Krobuzes<sup>4</sup> ou les Tirizes<sup>5</sup>, qui, à côté des Troglodytes souterrains, habitaient derrière les cités grecques de Kallatis, Tomi et Iстриa<sup>6</sup>, avec un roi comme Iskouthos<sup>7</sup>. D'autres sont voisins du Danube: des Triballes jusqu'aux Moeses. Certaines de ces tribus vivent dans les Balcans, comme les Saïes, les Païtes, avec leurs séjours lacustres<sup>8</sup>, les Sires, les Dardanes<sup>9</sup>, les Korales, les Kikones, les Dassarètes, les Hibriens, les Denthelètes<sup>10</sup>, les

<sup>1</sup> Katzarov, dans la *Klio*, XVIII (1923), p. 25. Voy. aussi le *Bull. de correspondance hellénique*, V—XII (1912), pp. 303—304.

<sup>2</sup> Voy. aussi Hécatée, dans les *Fragm. Hist. gr.*, I, pp. 8, 10. Là aussi la ville de Drys, qu'il faut rapprocher de Drubetis (p. 9).

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Un Krobilos; Suidas, *sub v.* Hégésippos. On plaisantait à Athènes sur le compte du « joug du Krobyze »; voy. Suidas, *sub v.* Cf. aussi Timalchidas, *sub v.*

<sup>5</sup> Avec la cité de Tirizis; Strabon, p. 319; cf. Rösler, *Geten*, p. 14, note 429.

<sup>6</sup> Strabon, VII, v, 12; VI, 1. Cf. *ibid.*, fragm. 11, 41, 47.—Aussi les Sintes, *ibid.*, XII, III, 20.

<sup>7</sup> Philarque, chez Athénée, XII, 536.

<sup>8</sup> Hérodote, V, 16. Cf. Eschyle, *Les Perses*, v. 869 et suiv.; Perdrizet, dans la *Klio*, X, p. 8. Sur les habitations lacustres, voir aussi Robert Munroe, *The lakedwellings of Europe*, Londres, 1890.

<sup>9</sup> Un « natione Dardanus », *Eph. ep.*, IV, p. 344, n° 392.

<sup>10</sup> Les Denthelètes deviennent les Denselètes chez Cicéron, *In Pisonem*, XXXIV, § 84. Il les considère comme éternellement fidèles aussi *in illa omnium barbarorum defectione* (« dans la défection générale de tous les barbares »). Les Agriens, avec leur capitale Pautalia (Kustendil), sont ensuite écrasés par les Denthelètes thraces; Katzarov, dans la *Klio*, VIII (1923), p. 25. Voy., pour les Odon, les Édones, Duchesne et Bayet, *Mém. sur une mission au Mont Athos*, p. 91.

Agriens <sup>1</sup>, ou dans le Rhodope <sup>2</sup>, comme les Maïdes de la montagne.

Sur la ligne du Strymon (Vardar) la race se continue par les Trères ou Traères, par les Édones, avec un roi Géta <sup>3</sup>, et les Bisaltes <sup>4</sup>, les Mygdones, les Sétons, les Sintènes, les Dolongues, les Paioniens <sup>5</sup>, voisins des Illyres et peut-être mêlés à eux — le roi boit dans des hanaps en corne recouverts d'argent et d'or, — et sur celle de l'Hèbre (Maritza) par les Odryses.

Les Thraces descendent jusqu'à la Mer Égée par des éléments de mélange, comme les Bisaltes et les Édones, et ils passent sous le Mont Athos pour arriver aux îles, comme celle de Samothrace <sup>6</sup>. Parmi les tribus thraces traversées par le roi perse Darius, Hérodote compte, derrière les villes d'Apollonia et de Mésembrie, les Skyrmiades et les Nipsées <sup>7</sup>. Çà et là d'autres groupes apparaissent <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Voy. Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 502 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Perdrizet, dans le *Bull. corr. hell.*, 1911.

<sup>4</sup> Pour eux et pour les Bistones, Suidas, *sub v.*; Denys de Byzance, *Geogr. graeci minores*, II, p. 141.

<sup>5</sup> Théopompe, dans les *Fragm. Hist. gr.*, I, p. 285, n<sup>o</sup> 43; cf. Katzarov, dans la *Klio*, XVIII, pp. 20—26, et Svoronos, dans le *Journal international d'archéologie numismatique*, Athènes, 1913; cf. le même, 1918—1919.

<sup>6</sup> Thucydide, IV, 109.

<sup>7</sup> IV, 49, 92—93, 110.

<sup>8</sup> Voy. les Dansales, dans la *Rev. Arch.*, 1913 <sup>2</sup>, p. 461, n<sup>o</sup> 239. Chez Xénophon (*Anabase*, VII, 5, 12), le roi Seuthès dit que son père régnait sur les Mélandites, les Thines et les Tranipses. Pour les Throï chez Théophraste, dans Porphyre, *De abstinentia*, II, 8, voy. Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 101, note 5. Une tentative de les localiser, chez G. Mateescu, dans la *Revista Istorică*, XIII, pp. 211—212 (et séparément, sous le titre *Strămoșii noștri*). Une longue liste de tribus chez Pline, *Hist. Nat.*, IV, 18. Sur le Danube il place auprès des Moeses et des Gètes les « Aorsi, Gaudae, Clariae . . ., Arraei, Sarmatae » et, au-dessus des Scythes, les « Moriseni, Sithonii ». Une Strymé, colonie de Thasos, Suidas, *sub v.* Voy. aussi Nicolas de Damas, *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 461, n<sup>o</sup> 127.

La Thrace thynnienne chez Memnon, *ibid.*, p. 535, n<sup>o</sup> XVII. Puis Sindes, Maïtes, Thatées, Dosèles sur une inscription; *Rev. Arch.*, X<sup>2</sup> (1854), p. 501.

Étienne de Byzance, qui, d'après A. Müller<sup>1</sup>, écrivait entre les années 539 et 575 avant l'ère chrétienne, ajoute aux peuples thraces les Cendries, les Dolongues, les Kaïnoï, les Korpiles<sup>2</sup>. Près d'Apollonia on découvre les Olates<sup>3</sup>. Mais parmi ces tribus il y en a dont la vie historique ne s'est jamais développée.

A l'Ouest, vers les Illyres, les Triballes, qui représentent la dernière tribu occidentale des Thraces, se trouvaient, dans les régions macédoniennes, à côté des Autariates illyres. Ils ont dû avoir donc des conflits avec Philippe et avec Alexandre-le-Grand, puis aussi avec les Gaulois, et leur nom, sinon leur existence nationale elle-même, se conserve pendant longtemps après l'ère chrétienne et jusqu'au III<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Le mélange avec des voisins n'a pas pu manquer : ainsi les noms des chefs des Dardanes, dans les environs, qui combattent contre les Macédoniens, sont illyres<sup>5</sup>.

Le niveau de civilisation n'est pas le même pour toutes ces tribus, bien que Nicolas de Damas parle d'un système général de combat en quatre phalanges : les faibles, les puissants, les cavaliers et les femmes, qui renvoient au front les fuyards<sup>6</sup>. On attribuait aux plus avancés parmi eux, aux Édones, sur la rive du Strymon aux mines d'or, la création même de la religion orgiaque<sup>7</sup>. Comme organisation politique et militaire, Hérodote donnait un « roi des Bisaltes et

<sup>1</sup> *Hermes*, LIII (1918), p. 337 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. chez le même, aussi pour les Bisaltes et les Bistons, *sub v.*

<sup>3</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, 66, 141. Cf. Pârvan, *Zidul cetății Tomi*, p. 443.

<sup>4</sup> Voy. sur eux en général Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 87, puis Vulić, *Le sedi dei Triballi*, dans *Studi Romani*, I (1914). Les Romains connaissaient une Triballie sous Auguste ; voy. Premerstein, dans les *Jahreshefte*, I, *Suppl.*, pp. 149 et suiv., 171, 180.

<sup>5</sup> Présentation de toutes les sources, aussi d'après Tomaschek, ouvr. cité, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, XXVII, pp. 261—262. Cf. G. M. Columba, *Le sedi dei Triballi*, dans *Studi storici per l'antichità classica*, III (1910), et dans *Triballi dell'età romana, ibid.*, IV, 1911. Division des Macédoniens en Glimiotes, Orétiens, Lynkestes, chez Diodore de Sicile, XVII, 57. Cf. P. Nicorescu, dans la *Dacia*, II, p. 22, note 3.

<sup>6</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 23.

<sup>7</sup> *Fragm. hist. gr.*, III, p. 459, n<sup>o</sup> 118.

de la Krestonie » voisine <sup>1</sup>. Des « rois » existent chez les Édones aussi, propriétaires de mines, habillés de larges vêtements luxueux, qui adoraient la « déesse Kotys », dont vient le nom de certains rois thraces. C'étaient des agriculteurs ayant des *para* et des « cités » et, ainsi qu'on l'a vu, le nom de l'un d'entre eux est Géta <sup>2</sup>. Ils paraissent avoir été divisés entre Mygdones et Bistones, mentionnés plus haut.

Mais, à partir d'un certain temps, le nom des Besses, habitants des huttes, pouvant venir cependant de celui du renard thrace, *bassara* <sup>3</sup>, qui serait donc leur totem <sup>4</sup>, — souvent réunis, jusqu'à en être confondus, avec les Dii, sans rois <sup>5</sup> —, vaincra, avec le temps, celui des autres. Selon Jordanès, le nom même d'« Ister » du Danube viendrait des Besses <sup>6</sup>. A côté, ces Laïoi qui seront ensuite transportés par les Romains en Scythie Mineure <sup>7</sup>.

Nous avons déjà dit que les établissements s'étendent le long des vallées et on en trouve l'équivalent dans les

<sup>1</sup> Cf. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 33 et suiv.

<sup>2</sup> Sur des monnaies, aussi chez Thucydide, IV, 107, an. 424; cité par Tomaschek, *ibid.*, p. 38.

<sup>3</sup> *Liber Bassareus*, dans Macrobe, *Saturnalia*, I, XVIII, 9.

<sup>4</sup> On rencontre des Bassarides jusque dans Sidonius Apollinaris, *Épîtres* en vers, XXIII.

<sup>5</sup> D'après Thucydide, II, 29, 96, 98; VII, 27; Xénophon, *Hellenica*, V<sup>2</sup>, 17; Plutarque, *Alcibiade*, 36; aussi Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 24.

<sup>6</sup> *Getica*, éd. Mommsen, p. 75. A cette époque on trouve aussi un nom d'homme, Bessa; *ibid.* Le nom du vêtement « bassare » paraît venir de cette tribu. Jordanès est cité par Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 36; *ibid.*, pp. 59—60. Voy. aussi Aschbach, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, fasc. 8—10, p. 178. D'autres Besses, *ibid.*, pp. 184, 206. Aurelius Bessus, *Rev. Arch.*, X (1909), p. 166. Pour les Besses voy. aussi *Corpus scriptorum eccles. lat.*, XXXVIII, Vienne, 1898, pp. 181, 213. Tomaschek (*Sitzungsberichte*, 1882) croyait que plus tard, dans le sens de « membre du clan », les Besses auraient signifié une caste sacerdotale; *ibid.*, pp. 501—503. Il cite dans Pline l'intéressante forme *Diobessi*. Rapport avec les Carpathes Beskides, *ibid.*, p. 502. Ils apparaissent comme une nation séparée, tirant leur nom des bœufs (!); Isidore de Séville: « barbari fuerunt qui a multitudine boum vocati creduntur », *Orig.*, IX, 1, 91.

<sup>7</sup> Thucydide, II, 96, 3; 97, 2; Pârvan, dans la *Dacia*, II, pp. 242—243.



Fig. 11. — Guerrier thrace (Musée National de Sofia).  
Katzarov, *Kultur*, p. 20.

« Longchamps », les « Câmpulung » des Roumains <sup>1</sup>. Les noms si nombreux, comme ceux des Illyres, ne peuvent signifier toujours des tribus, ainsi qu'on le dit habituellement, mais le plus souvent de simples groupements généalogiques, d'une seule *para* ou *bria* (village) ou de plusieurs. Ainsi il y a certainement un rapport entre les Odryses et le village de Dryzipara, d'où vient peut-être un habitant du nom de Drizupor <sup>2</sup>. Ensuite le compilateur lexicographe Étienne de Byzance nous fait connaître une cité Odrysa <sup>3</sup>, appartenant aux Odryses <sup>4</sup>. Donc, quelquefois <sup>5</sup>, les maîtres de plus tard de ces localités donnent à la ville qui s'est formée le nom de la tribu des alentours. Serdica est donc la « ville des Serdes », bien qu'on eût cru, sans raison, découvrir chez les Chopes des environs les anciens Sapaiei. Du reste, même dans les environs d'Athènes, le *dème* est partagé sous de pareils noms sur un territoire si étroit <sup>6</sup>. Les noms sont, de la sorte, ceux de la localité, ceux de la *para* ou *dava*, de la *bria*, dont dépend chaque groupe. Mais les Moeses sont distribués d'après les rivières et il y a aussi des groupes dont le nom est purement généalogique, comme les Kotines <sup>7</sup>. Certains de ces noms signifient cependant une confédération ou une dénomination générale donnée par les étrangers; tel a dû être certainement le nom des Daci ou Daï, venant de la dénomination des *daves* (villages) <sup>8</sup>. Nous avons cru autrefois que le grec γῆ, qui signifie terre, aurait servi à nommer les Gètes,

<sup>1</sup> Voy. Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 503 et suiv.

<sup>2</sup> Seure, dans la *Rev. Arch.*, VII (1918), p. 76 et suiv. Le thracologue français l'affirme; *ibid.*, p. 79, note 4.

<sup>3</sup> Pour lequel aussi Xénophon, *Hist.*, III, 22, 2; *Anabase*, VII, 7, 2. Leur « capitale » est Iamphoziana; Tite-Live, XXVI, 25.

<sup>4</sup> *Sub v. Ὀδρύζοι*. Pour Seure, Odryse = Drusipara; *Rev. Arch.*, VII (1918), p. 79, note 4. Un Drizu[parus], *ibid.*, p. 76 et suiv. Aussi St. Épiphané, *Adversus haereses*, I, VII.

<sup>5</sup> Voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 72 et suiv.

<sup>6</sup> Strabon, IX, II, 21.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 49. Ils se rapprochent du nom des Cotensii daces.

<sup>8</sup> Tomaschek admet aussi cette dérivation; ouvr. cité, I, p. 101. Cf. le même, dans la *Zeitschr. f. österr. Gymnasien*, 1872, p. 142.

qui seraient donc ceux qui sont fixés sur la terre, le suffixe *-έτης* ayant le même sens chez les Grecs <sup>1</sup>.

Les noms de tribus deviennent parfois des noms individuels. Ainsi, à côté d'un Bessos, chez les Paioniens apparentés <sup>2</sup>, et un Bassos, fils de Mucapor, à Serdica <sup>3</sup>, sans doute bien loin des Besses qui travaillaient les mines d'or dans les Balkans <sup>4</sup>, nous avons un Al. Bessus <sup>5</sup> dans la Serbie actuelle. Un Bessus se rencontre ensuite en Italie, à Misène <sup>6</sup>, un autre, « né dans la région des Besses », à Vercelles <sup>7</sup>. Des Besses arrivent, de la sorte, à entrer au service des Romains, comme Aurelius Abitus, de Magaris, près de Serdica, et, sur le Rhin, Valens Bitritalis, Petronius Disacensus <sup>8</sup>.

Dans ces fonds de vallées balcaniques, formant, ainsi que nous venons de le dire, des « longchamps », comme ceux qu'on trouve non seulement chez les Roumains, mais, sous les Byzantins, dans la Péninsule <sup>9</sup>, chaque localité a son Saint patron, les Grecs devant ensuite chercher à les réunir sous l'enseigne de leurs propres divinités, mais non sans ajouter le nom thrace venant de la localité où était adoré le dieu <sup>10</sup>.

Ainsi Zeus devient Blékouros <sup>11</sup>, Artémis Gazoria, Blouréitès, Bendis <sup>12</sup>; Hékaté sera Zérynthia <sup>13</sup>; Dionysos est

<sup>1</sup> Pour Tomaschek, les Grecs sont « ceux qui marchent », ouvr. cité, I, p. 92 (avec des exemples pris aussi dans la langue lithuanienne).

<sup>2</sup> Plutarque, *De sera num. vind.*, 8.

<sup>3</sup> *Arch.-epigr. Mitt.*, XVIII, p. 111, n° 16. Cf. aussi *ibid.*, XV, p. 88.

<sup>4</sup> Voy. aussi Tomaschek, *Brumalia und Rosalia*, p. 397, note 2.

<sup>5</sup> A Ilino-Brdo, *Arch.-epigr., Mitt.*, IV, p. 191.

<sup>6</sup> *Eph. Epigr.*, IV, p. 341, n° 920. Voy. aussi « Julius Longinus Doles, Biticenti f., Bessus, eques, ala Tautor. », dans Dessau, ouvr. cité, I, p. 503, n° 2516.

<sup>7</sup> « Bessorum in partibus ortus »; *C. I. L.*, V, 6733, c. 460. Cf. aussi Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, an. 1882, p. 490.

<sup>8</sup> Budinszky, ouvr. cité, p. 200.

<sup>9</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 41—43.

<sup>10</sup> Pârvan, dans la *Dacia*, I, p. 279.

<sup>11</sup> Voy. Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1911<sup>1</sup>, p. 443.

<sup>12</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 154, n° 36; p. 150, n° 24.

<sup>13</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 69; II, pp. 45—46.

aussi Balias et Dyalos, Oïobazos, Sabazios; de Cybèle on fera Kotys<sup>1</sup>, et on trouvera une Aphrodite Zéirénia<sup>2</sup>; voici un Apollon qui est Surégétès ou Goïtosyros, comme chez les Scythes<sup>3</sup>, ou même Antariokos, Alsénos, Latoméno, Ramiskéléno<sup>4</sup>. Ceci en dehors de dieux qui ne peuvent pas être identifiés avec ceux de la mythologie hellénique: à côté de Zbeltourdios, le Zeus foudroyant dont il a été question plus haut, Derzélats, Herméas, Kyrza, « le grand dieu » d'Odessos, qui paraît aussi sur les monnaies<sup>5</sup>, sans mentionner<sup>6</sup> les multiples qualificatifs du « héros thrace »<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 60—62. Dionysos Asdouléto; *Revue Arch.*, III (1904), p. 19 et suiv. Celui de Tasibasta, *C. I. L.*, III, 703—704. Θεός μέγας Κύρσα à Odessos, *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 115. Asklépios Saldéno, Saldosisséno, etc., *Rev. Arch.*, XI (1908<sup>1</sup>), p. 444; XXI (1913), p. 343, note 1. Zeus Sardendéno, chez Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, p. 390. Apollon Skodréno, Rébukento, *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 220, n<sup>o</sup> 124. Θεός Τιμειτηνός, Seure, dans la *Rev. Arch.*, III (1916), p. 367, note 12.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 56—57. Cf. Albert Dumont, *Mélanges*, p. 381. A Sliven, Θεός Ἀπόλλων γενναῖος Ἐστρακεινός, dans le *Sbornik* bulgare, XVII (1901), p. 787; *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 367, n<sup>o</sup> 139.

<sup>6</sup> Zeus Pléistoros chez les Apsinthes, Apollon Tadéno, dans la *Rev. Arch.*, IX, 11 (1911<sup>2</sup>), p. 438; XVIII (1911<sup>2</sup>); p. 213, n<sup>o</sup> 17. Zeus Blékouro, Seure, dans la *Rev. Arch.*, XVIII (1911<sup>2</sup>), p. 443. Cf. Katzarov, dans la *Klio*, VI (1906), pp. 169—171 (les dieux Darsos, Dabatopéio, Germanos). Esculape Zionidréno, *ibid.*, IV (1903), p. 116. Darrion, patron des Daorses, pourrait être *Hercules invictus* (*ibid.*). Une Héra Karistoréné, Katzarov, dans le *Bulletin* bulgare, 1914; *Rev. Arch.*, II (1915), pp. 393—394, n<sup>os</sup> 88—92. Une Diane Germatita, chez le même, *Bull. de la soc. historique de Sofia*, VI, p. 1; *Rev. Arch.*, 1915, p. 404, n<sup>o</sup> 116. Un Zeus Tamitersus; *Rev. Arch.* 1912, p. 468. Dionysos Asdouléto, Perdrizet, dans la *Rev. Arch.*, III (1904), p. 19 et suiv. (à cheval). Dans le même *Godichnik* de Plovdiv, VI (1926), M. B. Diacovitch s'occupe de Zeus Zbelthiourdos. Cf. Katzarov, dans la *Klio*, VI (1906), pp. 169—171 (les dieux Darsos, Dabatopéio). De même en Gaule; voy. *Rev. Arch.*, VI, p. 164.

<sup>7</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 57—58. Cf. aussi G. Capovilla, *Il dio Heron in Tracia e in Egitto*, dans la *Rivista di filologia classica*, LI (1923). Pour la confusion avec cette mythologie étrangère, Mateescu, dans l'*Ephemeris daco-romana*, I, p. 238 et suiv. Comme προπιλαῖος, voy. Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1913, pp. 70—71. Le héros apparaît comme associé aussi à Asklépios

On rencontre une fois aussi le culte de la déesse de la Terre: Γῆ χθών<sup>1</sup>.

L'adoration du feu se retrouve chez les Macédoniens, — d'après les *Persica* de Diogène, donc il faut l'admettre chez les Thraces aussi, — de même que chez les Sarmates<sup>2</sup>.

On a prétendu que certains noms des anciennes tribus auraient été conservés jusqu'à aujourd'hui. Nous avons mentionné celui des Chopes ou Sapaïes; ajoutons les Piantes pannoniens, les Dolopes et les Darzilées<sup>3</sup>. Kandaon, le Mars des Krestones, survivrait dans le nom de la localité actuelle de Kandavia<sup>4</sup>. Nous avons déjà remarqué que Bessapara, à quelques kilomètres de Philippopolis, a été considérée comme équivalente à la Bachicara d'aujourd'hui<sup>5</sup>. Avec la même hardiesse de conclusions, il y aurait dans la localité de Resmétanitza d'aujourd'hui le souvenir du roi thrace Reskoupor<sup>6</sup>. Entre contemporains thraces et illyres, le suffixe *-on* des Païones, Crestones, etc., mis en rapport avec celui de *-ona* pour le nom de localités illyres, serait encore une preuve de la possibilité de ces transmissions<sup>7</sup>.

*Les Thraces sont une nation en mouvement, ignorant les frontières.*

Ils ont poussé ainsi vers l'Ouest les Illyres. Ceci est montré par des noms comme Tranoupara en Illyrie, qui était peut-être près de Kratovo<sup>8</sup>, et par ces pénétrations dans la masse illyre de la langue thrace dont nous avons

---

et Hygéia; *Annuaire* de Plovdiv, 1926, p. 135 et suiv.; *Rev. Arch.*, XXIV (1926), p. 276. Le héros Rhésos, Katzarov, dans la *Klio*, XII (1912), p. 358.

<sup>1</sup> Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1911, pp. 448—449.

<sup>2</sup> Katzarov, dans la *Klio*, XVIII (1923), p. 26.

<sup>3</sup> Clément d'Alexandrie, *Cohortatio, Opera*, I, éd. 1778, p. 19.

<sup>4</sup> Niederle, *Manuel*, I, p. 70, note 5.

<sup>5</sup> Jireček, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 92.

<sup>6</sup> Voy. Katzarov, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1913), p. 340 et suiv. Dans les environs une Tzaritchina.

<sup>7</sup> Katzarov, ouvr. cité, p. 22, note.

<sup>8</sup> Le même, dans la *Klio*, XVIII (1923), p. 24. Voy. aussi Zapara, chez Hiéroklès, *ibid.*

parlé ailleurs. Mais on admet qu'il y aurait eu jadis aussi une poussée illyre vers l'Orient. Ainsi le nom de la rivière du Vardar serait illyre et peut-être aussi celui d'un autre cours d'eau, l'Axios<sup>1</sup>. On a rapproché avec raison le nom du roi illyre Agron de celui de la tribu thrace des Agriens<sup>2</sup>.

L'expansion thrace — Kossinna transportait les Thraces jusqu'en Germanie<sup>3</sup> — a été effectivement énorme dans d'autres régions. On rencontre dans l'île de Rhodes un Séleucus, fils de Bythias<sup>4</sup>. Des rois du Bosphore portent parfois des noms thraces<sup>5</sup>. A Pantikapéion ces noms ne manquent pas au V-e siècle avant l'ère chrétienne<sup>6</sup>. M. Rostovtsev a observé sur le Dniéper des tombeaux non-scythes, car les hommes et les chevaux de sacrifice y manquent; leur forme n'est pas celle de la tente des nomades, mais bien de la maison en bois d'une nation établie; des tombes pauvres, à côté de riches sépultures scythes, montrent une autre civilisation que celle qui, comme chez les mêmes Scythes, était bornée aux chefs seuls<sup>7</sup>. Nous ne voyons pas quelle serait cette autre nation à laquelle on pourrait les attribuer. Et le même savant russe trouve, pour une époque ultérieure, vers l'ère chrétienne,

<sup>1</sup> Katzarov, dans la *Klio*, XVIII (1923), p. 23.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>3</sup> Cité par Niederle, *Manuel*, I, p. 123. En Phocide et en Béotie, Fick, *Vorgriech. Ortsnamen*, pp. 122—123. En Syrie, *Rev. Arch.*, XXXV (1899), pp. 51—52. En Chypre et Crète (?), Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 3. Dans l'île de Paros (un Odryse), *Rev. Arch.*, XXVII (1874<sup>2</sup>), p. 383. Des soldats mercenaires, bibliographie chez A. J. Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XIV (1909<sup>2</sup>), p. 63, note 3.

<sup>4</sup> Voy. Lesquier, *Institutions Militaires de l'Égypte*, p. 293; et ailleurs, cf. Katzarov, *Klio*, VIII (1923), p. 22; Beloch, *Griechische Geschichte*, I<sup>2</sup>, pp. 2, 56.

<sup>5</sup> Un Dizazelmis, fils de Seuthès, dédie, comme « chef des Dizyres », *ἡγεμὼν*, une inscription à Olbia. Des « rois » de l'île de Samothrace, *C. I. L.*, III, p. 632. Voy. Mateescu (d'après von Stern), dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 157, note 2. Pour leur présence à Lemnos, L. Pareti, *Pelasgica*, dans la *Rivista di filologia classica*, XLVI (1918); XLVIII (1920).

<sup>6</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 12.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 67. Un Dromichaitès, portant le même nom que le roi thrace, se trouverait ici; Arrien, *Mithridate*, 32, 41.

dans la ville de Tanaïs, au dessus de la Mer Noire, des citoyens ayant des noms thraces, comme Taroulas <sup>1</sup>.

Feu Mateescu a pu découvrir un grand nombre de noms thraces dans la nomenclature de tous les territoires scytho-sarmates, mais surtout dans la grande cité d'Olbia <sup>2</sup>, et d'autres noms, qui ne sont pas aussi sûrs, ont été ajoutés par Pârvan <sup>3</sup>. C'est encore M. Rostovtsev qui a décrit un « temple thrace » dans le château de Mangoup, en Crimée, où le grand prince moldave Étienne-le-Grand devait prendre femme. Des noms thraces ont été relevés jusqu'au Dniéper <sup>4</sup>, et, à l'époque romaine, le Bosphore sera thracisé en apparence, car les rois tolérés par les nouveaux maîtres portent des noms comme Rhescouporis, Roïmétalkès, Kotys, si fréquents dans les Balcanes <sup>5</sup>.

Jusqu'au Chersonèse de Crimée, Diodore de Sicile plaçait la frontière des Thraces pour une époque antérieure à son propre temps <sup>6</sup>.

Dans l'Égypte de Ptolémée même, on trouve plusieurs Thraces, même quelques Illyres <sup>7</sup>, et aussi un Agrien <sup>8</sup>.

Plusieurs ondes d'émigration se sont propagées ainsi, dans cette direction même et dans d'autres, mais il paraît qu'il n'est pas question d'actions guerrières terminées par des conquêtes partielles, mais seulement du déversement d'un excès de population et d'un état d'esprit qui a dû être passager.

Mais il faut faire aussi une séparation de bon sens entre de pareils éléments individuels qui, comme mercenaires,

<sup>1</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 92. Cf. aussi, *ibid.*, p. 135.

<sup>2</sup> *Nomi traci nel territorio scito-sarmatico*, dans l'*Ephemeris daco-romana*, II (1924). D'ailleurs aussi Vasmer, *Untersuchungen über die ältesten Wohnsitze der Slaven*, I, *Die Iranier in Südrussland*, Leipzig, 1923.

<sup>3</sup> *Getica*, pp. 244—246.

<sup>4</sup> Mateescu, loc. cit.; cf. Pârvan, *Getica*, p. 243 et suiv.

<sup>5</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 156.

<sup>6</sup> XIV, 31. Il parle aussi des Thraces de Bithynie; *ibid.*, 38. Voy. aussi la collection d'articles (dûs à plusieurs savants, parmi lesquels Tsountas), regardant le culte de Dionysos chez Ebryzénios, roi thrace, dans *Lampriadiadès*, *Θρακική ἐπετηρίς*, 1897.

<sup>7</sup> Aussi un Térès, fils de Ptolémée.

<sup>8</sup> Voy. plus haut.

peuvent pénétrer aussi très loin en Orient, ainsi qu'entre une mode de noms qui, comme on l'a observé pour le problème des rapports entre Germains et Romains, peut avoir une vie propre, et entre les transmutations de populations, auxquelles on ne pourrait trouver aucun motif et qui, dans des conditions de vie totalement différentes, n'auraient aucun sens.

Quant à la pénétration des Thraces jusqu'à la Mer Adriatique, dont on a parlé <sup>1</sup> dans une espèce de nouveau romantisme archéologique, il est difficilement admissible comme mouvement de masses. Les noms thraces qu'on y a trouvés peuvent venir aussi par les Illyres, qui, comme on le sait, avaient échangé leur langue contre celle de leurs voisins et rivaux, les Thraces.

Au milieu d'autres nations, l'énergie thrace, l'élan, l'enthousiasme qui l'anime, ont donné des hommes dont l'humanité s'enorgueillit.

Commençons par ceux que la légende mythologique des Grecs a placés au rang des surhumains, comme rivaux des dieux eux-mêmes.

Hygin <sup>2</sup> présente comme Thrace Térée, fils de Mars et époux de Progné, « l'hirondelle ». Il place en Thrace les amours de Démophon avec Phyllis <sup>3</sup> et fixe en Moesie la résidence du roi fabuleux Tenthrée <sup>4</sup>.

Clément d'Alexandrie, qui voit dans les Odryses et les Gètes des précurseurs même de la révélation divine, reconnaît dans Orphée un Odyse ou un Thrace et il se rapporte à Platon, qui voit dans certains Thraces les grands propagateurs de l'immortalité <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Voy. Patsch, *Thrakische Spuren an der Adria*, dans les *Oesterreichische Jahreshfte*, X (1907).

<sup>2</sup> *Fabulae*, XLV.

<sup>3</sup> *Ibid.*, LIX.

<sup>4</sup> *Ibid.*, C.

<sup>5</sup> *Stromata*, I, xv.

Entre les écrivains helléniques, Antisthène a été un fils de Thrace, de « Thressa », et, lorsqu'on le lui rappelait, il répondait : « La Mère des Dieux elle-même était née au Mont Ida »<sup>1</sup>. « D'après certains », écrit le même Clément d'Alexandrie, « Sophocle a été un Thrace, d'après d'autres, un originaire d'Arcadie »<sup>2</sup>. C'est des Thraces que, d'après le même, Platon aurait emprunté les « saintes épodes »<sup>3</sup>. L'initiateur même d'Hippocrate aurait été un Thrace de Sélymbrie, Hérodikos. La mère de Démosthène, de même que la femme d'Iphicrate, sont considérées comme Thraces<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Sénèque, *De constantia sapientis*, XVIII, 5.

<sup>2</sup> *Cohortatio*, dans *Opera*, I, éd. 1778, p. 47.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>4</sup> J. Mordtmann fils, dans la *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 138.

## CHAPITRE II

### CIMMÉRIENS, SCYTHES ET SARMATES

#### I. CIMMÉRIENS ET SCYTHES

L'histoire des régions scythes peut être divisée en deux par un élément de différence fondamentale.

La première époque est celle de simples villages, des petits établissements ruraux, près d'un cours d'eau, dans une cachette de montagne, le premier cas étant beaucoup plus fréquent que l'autre. Aucune tendance de s'élever à une forme supérieure, d'arriver à une concentration militaire capable d'offensive, aucun essai d'une solidarité économique en état de fonder un commerce.

Tout à coup, cependant, dans l'Asie sacrée, surgit, contagieuse, l'idée de la monarchie, des rois qui doivent fonder des empires, des empires sans bornes, contenant tout ce qu'ils peuvent conquérir et soumettre, pas à leur propre autorité, ni pour la puissance humaine qu'ils ont ou pour l'ambition personnelle ou dynastique, mais aux dieux au nom desquels ils célèbrent, ils jugent et ils combattent. Passant d'une race à l'autre, les faisant sortir tour à tour en ligne de bataille, les employant, pour les user et les détruire à la fin, cette idée domine désormais dans ces régions <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour les royautes caucasiennes qui végétaient obscurément le long des milléniums, Strabon, XI, II, 13.

De toutes ces nations de l'Orient, venant et disparaissant comme de vraies dunes ethniques, en continuel mouvement, on peut dire ce qui résulte comme une conclusion des recherches, qu'éclaircit des idées si lumineuses, de M. Rostovtsev: « Les nomades de l'Orient ont toujours été des tribus conquérantes, *pas nombreuses, mais bien organisées, qui se sont imposées à une population agricole* »<sup>1</sup>, conclusion intéressante aussi pour ce que deviendra cet immense dépôt d'humanité à l'époque des immigrations à la suite du provisorat militaire romain.

On admet que les ainsi-dits Cimmériens, les *Kymri*, *Cimir*, des Assyriens, les *Ghimirres* des sources mésopotamiennes, ont eu, pendant quelques temps, un royaume d'imitation près du détroit de Kertch, en Russie, le Bosphore cimmérien des Grecs, où, d'après le souvenir qui a été recueilli, des milléniums plus tard, par Strabon, il y aurait eu aussi une cité<sup>2</sup>. De fait, ils sont connus, en dehors de quelques rares, pauvres et confuses sources orientales<sup>3</sup>, seulement parce qu'on a raconté à Hérodote<sup>4</sup> sur leurs luttes avec les Scythes, qui enterraient à Tyras les morts des vaincus.

Leur origine est discutée jusqu'aujourd'hui. Nous avons dit que les noms thraces des maîtres de Panticapée n'impliquent guère l'origine thrace de la population elle-même<sup>5</sup>.

Au VIII-e siècle, les Cimmériens attaquent les Assyriens. Au VII-e siècle on les trouve en Asie Mineure, où ils remportent la victoire sur les Lydiens, mais finissent par être enfermés dans la Cappadoce, le *Kimirre* des Arméniens<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Ouvr. cité, p. 8.

<sup>2</sup> XI, II, 5. Il les fait aller jusqu'en Ionie; I, I, 10. Cf. aussi le chap. II, 9. De même, Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, CXXVIII (I), p. 31, les fait aller à travers les Balcons comme des « Trères ». Voy. aussi *ibid.*, pp. 64—65.

<sup>3</sup> Voy. Maspéro, *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 509 et suiv.

<sup>4</sup> Livre IV.

<sup>5</sup> Cf. Minns, ouvr. cité, p. 145.

<sup>6</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 36.

Ils restent sur les rives de la Mer Noire, formant un royaume de contrefaçon des monarchies de l'Orient, qu'ils attaquent ensuite par la Péninsule Balcanique et par ses détroits <sup>1</sup>. Ils ont des instruments en bronze et on leur a attribué des ornements trouvés dans la Bessarabie inférieure <sup>2</sup>.

C'est ce que disent les archéologues, qui accordent à cette lignée un rôle important <sup>3</sup>. On a peu de sources écrites, et elles sont incertaines <sup>4</sup>. Les tentatives de mettre sur leur compte certaines formes d'art ou certaines coutumes concernant les morts, ainsi que celle de teindre les os en rouge, ne s'appuient sur rien <sup>5</sup>.

Le rôle des Cimmériens en Asie finit avec le VII<sup>e</sup> siècle. Tout effort de dater par siècles, — car il ne peut pas être question de quelque chose de plus précis, — l'époque où les Scythes apparaissent en Russie actuelle et sur le Dniester, doit rester oiseux; ce qui est donné par tel des chercheurs les plus sérieux pour ces larges siècles, si vides de faits, ne concorde guère avec ce qu'on trouve chez un autre <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Strabon, *passim*.

<sup>2</sup> D'après von Stern, Rostovtsev, ouvr. cité, p. 40.

<sup>3</sup> Cf. Bury, *The homeric and the historic Cimmerians*, dans *Klio*, VI, p. 79 et suiv.; Lehmann-Haupt, *ibid.*, XVII, p. 103 et suiv.; *Rev. Arch.*, X (1887), p. 116; XII (1888), p. 375; Bury, dans la *Klio*, VI (1906), pp. 79—88 (Traces de mélange).

<sup>4</sup> De prétendus aspects de Cimmériens, dans Minns, ouvr. cité, pp. 54—55.

<sup>5</sup> Ainsi que le croit Rostovtsev, ouvr. cité, pp. 13, 39. Cf. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 54 et suiv. (Cimmériens du Nord).

<sup>6</sup> Cf. pour les Cimmériens aussi Hæfer, *De Cimmeriis*, « Programm » de Bergard, 1891; article de M. Lehmann-Haupt, dans la *Real-Encyklopädie Pauly-Wissowa*, XI, c. 398 et suiv. Sur les illusions cimmériennes en Roumanie aussi, voy. Nestor, *Ein thrako-kimmerischer Goldfund aus Rumänien*, dans l'*Eurasia Septentrionalis antiqua*, IX, 1934; M. Berciu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1934, p. 34. M. Nestor, parle de la civilisation « thraco-cimmérienne » et M. Berciu de « l'apport ethnique qui aurait été apporté par les Cimmériens » — après leurs déplacements — « aux indigènes des régions de la Dacie » et de « l'intermède décisif, — cultural ou ethnique, — des Cimmériens ».

Sur l'origine des Scythes <sup>1</sup>, sur les trois fils de Targitéos, aux noms ressemblants : Lipoxaïs, Arpoxaïs et Kolaxaïs, sur ce qui leur serait tombé du ciel, comme objets en or de l'Altaï : char-rués, jougs, haches et vases, sur leurs descendants : Auchates, Katiarés et Traspéies, Paralates (c'est-à-dire « marins »), les Grecs du rivage présentaient les choses d'une façon généalogique et mythologique, selon leur façon habituelle de penser, ajoutant à la légende scythe aussi leur légende hellénique, qui est en rapport avec Hercule, adoré dans toutes ces régions; et il aurait eu là ses trois fils, Agathyrse, Gélon et Scythe <sup>2</sup>. De vagues Arimaspes, Issédons, Hyperboréens sont au fond de cette légende du Pont.

Des éléments ethnographiques certains sont ceux qui ont été donnés à Hérodote par les habitants de Borysthène, qui avaient montré que, plus au Nord, entre les clients de cet emporium, il y avait les Kallipides (cf. Kallatis), puis les Alazones, dont on ne peut pas trouver l'étymologie (à partir des sources du Boug), et enfin une région de « Scythes » agriculteurs, lesquels, de même que les Alazones, cultivent le blé, l'oignon, l'ail, la lentille, mais *pratiquent aussi le commerce avec leurs produits*, ce qui n'est pas le cas pour les Neures, dont la séparation d'avec les Scythes est indiquée aux sources du Dniester. Aux mêmes agriculteurs, devenus tels *par hellénisation*, appartiennent ceux qui vivent près du Boug et de la cité d'Olbia. Ils avancent jusqu'à l'endroit où s'élève une troisième cité grecque, Panticapée. Au Nord, les anthropophages, à l'Est, la steppe des pâtres. Au bout, il y a la horde. A côté, sur une distance calculée aussi par journées, les Mélanchlènes, aux vêtements noirs, qu'ils ont transmis aux Scythes.

<sup>1</sup> Le livre que leur avait consacré Timonax s'est perdu; voy. *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 922. Cf. Viktor Ehrenberg, *Die Quelle der skytischen Stammsage in IV.*, 8—10, dans la *Klio*, XVI (1920), p. 527 et suiv.

<sup>2</sup> Hérodote, IV, au commencement. Cf. le bizarre livre de J. Gustav Cuno, *Forschungen im Gebiete der alten Völkerkunde, Erster Theil, Die Skythen*, Berlin, 1871. Une étymologie du nom, chez H. Gelzer, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXVII (1913), p. 270.

Dès 1800, Rennel cherchait l'explication de cette géographie confuse<sup>1</sup>. Neumann s'efforçait aussi de constituer une grammaire scythe et une géographie exacte de ces régions. Son travail, admirablement informé, offre aussi un large horizon et représente une comparaison continuelle avec les éléments correspondants dans la vie moderne; c'est aussi une importante étude d'économie politique. Or, elle ne comprend pas l'histoire des Scythes et de leurs voisins, mais seulement l'étude des conditions dans lesquelles ils ont vécu et des noms qu'ils ont laissés, avec un essai de carte archéologique<sup>2</sup>. Dans les derniers temps, certains ont voulu transporter les Sigynnes au Caucase<sup>3</sup>.

Dans les informations d'Hérodote, le terme de « Scythe » doit être cependant pris très souvent seulement au sens politique, de domination<sup>4</sup>. Ainsi, ne serait pas correspondante aux conditions habituelles de vie d'une société de pâtres la mention de ces « Scythes agriculteurs », ἀροτῆρες, qui représentent sans doute un mélange, dans les parties de l'Ouest, vers le Dniéper, où M. Rostovtsev admet toute une nouvelle ère scythe, d'un caractère différent de l'ancienne, avec une population thrace, et alors ce phénomène aurait le même caractère que l'avance des Roumains de Moldavie, commencée au XIV-e siècle et continuée ensuite par des ondes qui vont jusqu'à la veille de notre époque, avec des motifs politiques ou sans, donnant ainsi à la steppe des centaines de mille d'habitants de notre race<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *The geographical system of Herodotus*, Londres. On cite aussi Hauser, de Dorpat, *Osteuropa nach Herodot mit Ergänzungen aus Hippokrates* (1844); *Die Hellenen im Skythenlande*, Berlin, 1855, p. 174 et suiv. Cf. A. Grassl, *Herodot als Ethnologe*, thèse de Munich, 1904.

<sup>2</sup> Plus récemment, le travail de Gudmund Schütte, *Ptolemy's maps of northern Europe*, Copenhague, 1917.

<sup>3</sup> Müllenhoff, ouvr. cité, III<sup>2</sup>.

<sup>4</sup> Ces Hippomologues sont évidemment des Scythes touraniens ou iraniens, se nourrissant du lait de jument, comme plus tard les Huns, et correspondant à ces Mongols de Diodore de Sicile que cet écrivain représente comme équivalents aux Troglodytes d'Égypte (I, 37).

<sup>5</sup> Columella, VI, 17; IX, 4; XI, 3; Végèce, III, 4; Palladius, III, 24. C'est pour cela qu'on trouve les Scythes « galactophages » dans Nikolaos.

Il est tout aussi inadmissible que les Scythes des deux races eussent vécu en dehors de l'autorité du roi, seul élément pouvant retenir la confédération, comme les *ἀβασιλευτοί* (« sans roi ») dont parle le voyageur grec. Il faut donc admettre, à côté du territoire que les rois-empereurs du désert avaient intérêt à dominer, une certaine étendue où on vivait dans les anciens villages d'aborigènes qu'il serait vain de chercher à nommer et où avait pénétré la même vague continuelle d'expansion thrace, venant de l'Ouest.

Du reste, la connaissance des Scythes par le moyen d'Hérodote est, malgré toute la richesse d'une information qui plus d'une fois est confuse ou même légendaire, ce qu'on lui a donné, en rapport avec une époque où le moment de la grande importance migratoire et militaire avait passé. Ce ne sont donc pas des notes recueillies chez les Grecs qui auraient vécu en contact étroit avec les bandes « royales » et non « royales » de l'intérieur, mais bien une tradition, maintenant déformée, qui s'est transmise à quelqu'un qui s'intéressait aux Scythes seulement sous un seul rapport, celui du facteur perse qu'il voulait présenter dans l'histoire des guerres médiques.

Il sera donc inutile de chercher ce qu'ont été les Neures et quelle a été leur patrie, ces Neures que Ptolémée<sup>1</sup> appelle aussi Navares, Ourges (*Οὐργοί*) chez Strabon, à côté des Tyrigètes et des Sarmates, les Tagres de Ptolémée<sup>2</sup>, et les Budins, les Mélanchlènes, « aux habits noirs »<sup>3</sup>, déjà mentionnés, les Sigynnes, tout aussi fabuleux que les Androphages, « mangeurs d'hommes », croyance qui vient probablement du sacrifice humain habituel chez les Scythes.

On pourrait croire cependant sans trop de hardiesse que les Neures, tels qu'ils sont placés par les témoignages antiques, pourraient trouver leur correspondant dans le

---

chez Stobée, *Anthologium*, éd. Wachsmuth et Hense, Berlin, 1894, pp. 151—152. Sur la nourriture avec du sang de cheval, Clément d'Alexandrie, *Paedagogus*, III, III.

<sup>1</sup> V, 5, 8.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*

<sup>3</sup> Hérodote, IV, 106—108.

Norique lointain, que les Romains ont connu ensuite, et ceci parce que, en ce qui concerne ce Norique et la cité de Noréia <sup>1</sup>, Camille Jullian lui-même croyait pouvoir fixer dans cette région les mêmes Sigynnes, que nous avons trouvés chez Hérodote comme voisins des Neures <sup>2</sup>.

Certains phénomènes de la nature du Nord sont bien rendus chez Hérodote. Plus loin que tant d'espèces <sup>3</sup> de Scythes, parmi lesquels ceux qui labourent sont influencés par les Thraces ou par les Grecs, ou même mêlés à ceux-ci, paraissent les Sauromates, qui ne doivent pas être séparés des Sarmates ultérieurs, et ces Budins qui seraient des Slaves <sup>4</sup>, les Tissagètes, qui ne sont pas des Gètes, donc des Thraces, les Iourques, qui chassaient montés sur les arbres, ayant un cheval comme celui des Cosaques, qui se couche sur le ventre à l'ordre du cavalier; les Argippées, tout à fait fabuleux, nation ressemblant à celles qui habitent aujourd'hui l'Oural et la Sibérie. Beaucoup de nations et beaucoup de langages. Mais il y a aussi des chemins de commerce traversés par les Grecs et les Scythes, qui apprennent l'existence des Sibériens d'alors, « dormant pendant six mois » au cours d'un hiver de huit, où la neige tombe comme des plumes et une route sur la glace s'ouvre vers les « Indiens ». Les connaissances géographiques des Grecs

<sup>1</sup> César, I, 5.

<sup>2</sup> Des noms rappelant les Neures (pas les Noriques?), chez Niederle, *Manuel*, I, p. 174. Il croit que les Scythes agriculteurs pourraient être des Slaves (*ibid.*, p. 176), de même que les Budins, aussi à cause de la racine de leur nom et du suffixe (*ibid.*, p. 174). Voy. aussi *ibid.*, p. 118, note 3. D'après Philostorge, les anciens Neures seraient devenus des Huns; IX, 17 (où il est question de la lutte entre Huns et Goths); cf. XI, 8. D'après Étienne de Byzance, qui s'appuie sur Aristote, *De monstris*, chez les Gélons se trouvait l'animal *τάρανδος*, aussi grand qu'un bœuf, mais avec un front de cerf, — donc le bison. Chez le même (*sub v.*), d'après Parménion de Byzance, les Iambes, les Budins ont des chars à bœufs. Aussi pour les Abioï, Étienne de Byzance, *sub v.* — Cf. aussi la thèse de M. Reichardt, *Landeskunde von Skythien nach Herodot.*, Halle, 1889. Pour la bibliographie russe sur les Scythes, Hruševskij, ouvr. cité, p. 564 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. la série de peuples vivant dans les régions du Caucase chez Strabon, II, v, 31, et le même VII, III, 17. Pour *Γήλαι*, *ibid.*, XI, v, 1.

<sup>4</sup> Une montagne *Βουδινόν* ou *Βωδινόν* dans Ptolémée, III, 5, § 15.

étaient, du reste, tellement vagues, qu'un disciple de Platon, un Grec du Pont, Héraclide, pouvait écrire ainsi sur la prise de Rome par les Gaulois : « Une armée venue des pays hyperboréens » a conquis « une ville grecque qui s'appelle Rome » <sup>1</sup>.

Cependant la légende fixée par Hérodote a poursuivi sa route. Les Sintes sont mentionnés à côté des Cimmériens comme archers (*ἀγκυλοτόξοι*) par Anacréon <sup>2</sup>, et Denys de Byzance (qui vivait à l'époque de Pompée) parle d'Arimaspes, de Melanchlènes et d'Hippomolges <sup>3</sup>, d'Hippopodes, de Gélons et d'Agathyrse (nous reviendrons sur le compte de ceux-ci) <sup>4</sup>. Des souvenirs d'Hérodote se rencontrent aussi lorsque Claudius Mamertinus, vers l'an 300, présente des Scythes ou Saques asiatiques, des Ruffi, non identifiables, et des Géli, qui sont certainement les Gélons, dont il fait des alliés des Perses <sup>5</sup>.

Une aristocratie iranienne de chevaliers <sup>6</sup>, ainsi que le prouve le nom des chefs, une masse de sujets et d'auxiliaires ouralo-altaïques, faisant partie de l'association primitive ou entraînés par la cavalerie iranienne en mouvement, voilà ce que sont les Scythes <sup>7</sup>.

En ce qui concerne le sang, iranien pour la classe supérieure, touranien pour les autres, les Agathyrse ont, d'après Aristote <sup>8</sup>, des lois écrites en vers et on insiste sur le caractère « légal » des peuples de ces régions chez Hérodote, ce qui prouve d'une façon plus claire encore leur origine iranienne.

Mais l'importance de l'élément touranien dans la confédération des tribus des Scythes, sous un « empereur » iranien, avec une classe dominante de même race, paraît avoir

<sup>1</sup> Voy. aussi *Rhein. Museum*, II, p. 295.

<sup>2</sup> *Geogr. graeci min.*, II, p. 194 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>5</sup> *Genethiacus Maximini*, p. 202.

<sup>6</sup> Voy. chez Suidas: *Σκύθην τὸν Ἴππον*, *sub v.*

<sup>7</sup> Des doutes chez Rostovstev, ouvr. cité, pp. 59—60.

<sup>8</sup> *Problemata*, XIX, 28.

été plus grande qu'on ne l'admet ordinairement <sup>1</sup>. C'est à quoi pensaient les Grecs quand ils parlaient avec dégoût des Scythes mangeurs de cadavres <sup>2</sup>. Une preuve en est fournie aussi par les noms de rivières sur le territoire scythe de jadis. Ainsi, l'Oural, la Volga, «la Bulgare» (Kouvou), la Tourla, pour le Dniester (Tyras), nom que les Tatars ont conservé ensuite, le transmettant aux Turcs; le nom du Pruth est sans doute de même origine. Enfin ce n'est pas aux bandes insignifiantes de barbares ouralo-altaïques, dont les Khans ont recueilli dans ces régions la dîme et les cadeaux sans s'être jamais établis d'une façon définitive, qu'on peut attribuer les noms, évidemment touraniens, des eaux qui traversent toute la partie plaine de la Bessarabie, et de celles, si maigres, de la Dobrogea, comme le Taşău, de celles de la plaine moldave inférieure, de la Valachie elle-même, jusqu'à l'Olt: Vasluiu, Covurluiu, Dăsnăţuiu, Tăzluiu, les noms des lacs au-dessus du dernier trajet danubien: Cahul, Ialpug, Caltapug (que les Moldaves ont connu sous la forme transformée de Cătlăbuga), Sasic, Conduc. Il y a toute une région reliée, au point de vue de l'histoire, à la domination d'une très ancienne pénétration asiatique, *qui a dû avoir une très longue durée*. Pas n'est besoin d'admettre aussi un vrai établissement d'agriculteurs, qui, dans ces régions, ne pourraient être que des Thraces; ce sont les pâtres qui se guident d'après les rivières, dont les noms se fixent profondément dans leur mémoire <sup>3</sup>.

C'est de cet élément touranien que vient naturellement aussi la migration, étrangère aux anciens Iraniens. Mais, en échange, les Iraniens ont l'élevage du cheval, du cheval châtré, héritage scytho-sarmatique d'après Strabon: la race du cheval elle-même, telle qu'on la trouve dans la Russie méridionale et la Moldavie, vient d'eux.

<sup>1</sup> Touraniens sont les noms des rois Pharzoïos et Inigménos, dont il existe des monnaies. Voy. Blau, dans la *Numismatische Zeitschrift*, VIII, p. 238. Cf. Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 72, note 6.

<sup>2</sup> Suidas, *sub v.* Σκύθης ὄρεῖ.

<sup>3</sup> Cf. H. Stein, *Herodotos erklärt*, Buch IV., 4-e éd., Berlin, 1896.

Les Touraniens des Scythes sont avérés aussi par des divinités comme Tabitis, sinon aussi Papaïos <sup>1</sup> (le Bab, Babi des Perses; un Babaï aussi chez les Sarmates, dans Jordanès) <sup>2</sup>, Abia, Oïtosyros, auquel, mais avec Apollon, est dédiée une curieuse inscription, puis Artibasa, Thamimasada, et aussi par des descriptions anthropologiques, détaillées et certainement exactes, comme celle d'Hippocrate, ce qui amenait Niebuhr à les taxer de Mongols <sup>3</sup>. Malgré l'opposition d'un chercheur allemand de la valeur de Zeuss <sup>4</sup>, la forme *Tῦρκαί* pour *Ἰῦρκαί* chez Hérodote paraît admissible, d'autant plus que, sinon chez le géographe romain Pomponius Mela <sup>5</sup>, au moins chez Pline <sup>6</sup>, cité par le même Zeuss, il y a la forme *Turcae*.

Le nom de Saki, donné aux Scythes par les Perses, — qui connaissent des Scythes « Amyrgi » et les Massagètes, bien que ceux-ci apparaissent comme ennemis, dans ces régions asiatiques, des Scythes proprement dits —, à côté de celui de Scolotes, de celui qui est, pour les Égyptiens, Askousa, et de celui de Skythaï, c'est-à-dire Skusaï pour les Grecs, montrerait lui aussi une double origine, une fermentation intérieure dont serait sortie la nation telle qu'elle apparaît devant nos yeux. Des dénominations différentes, Auchates, Katiares, Traspes (en rapport peut-être avec Tyras et avec Tourla, le Dniester), Paralates (dont nous avons donné plus haut l'interprétation: « marins ») se suivent comme tribus dans l'énumération qu'Hérodote <sup>7</sup> a recueillie à Olbia, et il a compris selon ses moyens ce que ces marchands, peu répandus à l'intérieur, avaient pu découvrir eux-mêmes.

<sup>1</sup> Hérodote, IV, 59. C'est aussi l'opinion de M. Rostovtsev. Mais Zeuss rapproche ce nom de ceux de localités et de verbes persans (ouvr. cité, p. 286). Aussi pour les autres noms *ibid.*, p. 287 et suiv. — Pour le nom touranien des cours d'eau (aussi Zarout — cf. le Pruth, — = Dniéper), Tomaschek, dans la *Zeitschr. f. österr. Gymnasien*, 1872, p. 151.

<sup>2</sup> Éd. Mommsen, pp. 129—131.

<sup>3</sup> Voy. Zeuss, ouvr. cité, pp. 284—285.

<sup>4</sup> Ouvr. cité, p. 300, note 1.

<sup>5</sup> I, 19.

<sup>6</sup> VI, 7.

<sup>7</sup> Hérodote, *passim*.

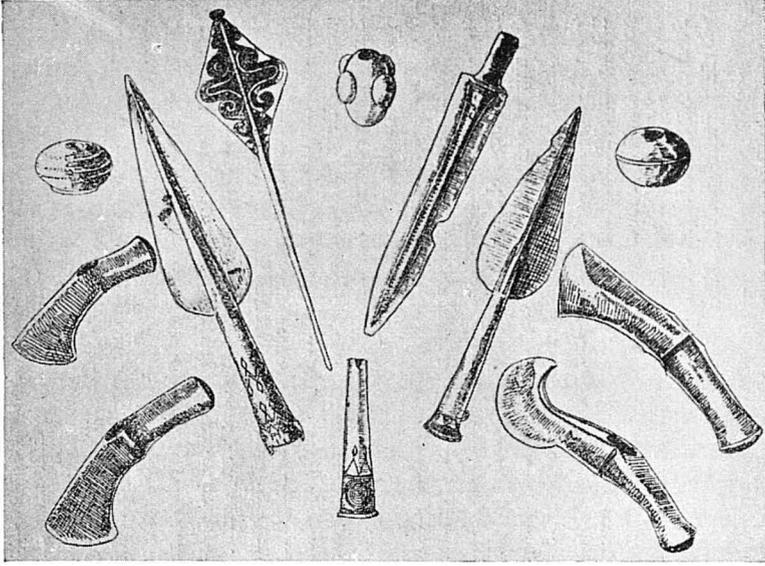


Fig. 12. — Armes scythes de Borodino, en Bessarabie.  
Ebert, ouvr. cité, p. 68, fig. 24.

Comme façon de vivre, l'idée du cheval est tellement reliée aux Scythes qu'un fragment de l'historien romain Florus contient cette plaisanterie: « si Scythes essem, jam plaustra solvissem »<sup>1</sup>, « si j'étais un Scythe, j'aurais déjà fait partir les chariots ».

Mais les Scythes n'étaient nomades que dans le sens de la transhumance, le seul admissible pour une pareille nation, ayant une certaine stabilité, au-delà de laquelle il n'y a que la migration, et la migration n'est pas un type de vie, mais un simple moment. La transhumance demandait le passage avec les troupeaux dans certaines régions qui, lorsque la steppe devient sèche et ne peut pas donner la nourriture, offrent l'abri des montagnes. Mais l'emploi dans ce but des Carpathes n'est prouvé par rien, de sorte que les rapports des différentes tribus avec la montagne doivent être avec le Caucase ou avec l'Oural, dont elles provenaient. M. Minns allait jusqu'à croire que cet abri, offrant des pâturages verts, pourrait être trouvé dans certaines vallées<sup>2</sup>, ce qui paraît difficilement admissible.

On admet que les Scythes auraient apporté avec eux les armes en fer. Bien que ce ne soit pas l'opinion de tous les chercheurs<sup>3</sup>, elle s'impose cependant par l'œuvre militaire qu'ils ont accomplie en Asie. En tout cas, on ne peut pas voir d'autres transmetteurs du fer, mais, bien entendu, seulement pour les régions dont ils sont descendus.

La tentative de Pârvan de fixer cependant, sur la base de découvertes archéologiques, quatre voies de pénétration scythe, doit être considérée comme totalement échouée. Il paraît avoir été conduit aussi par la carte, elle-même mal interprétée, de l'invasion tatare au XIII-e siècle<sup>4</sup>. Ce qu'on

<sup>1</sup> *Rheinisches Museum*, I, p. 305.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, p. 3.

<sup>3</sup> Comme Rostovstev, ouvr. cité, p. 93. Cf. Müllenhoff, *Ueber die Herkunft und Sprache der pontischen Scythen und Sarmaten*, dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, 1866; *Deutsche Alterthumskunde*, Berlin, 1870—1880, III. Pour le sens de la culture du fer, Al. Bertrand, dans la *Rev. Arch.*, VII (1886), p. 39.

<sup>4</sup> Présentant un poignard trouvé à Boureni, district de Baia, M. Georges

a trouvé ça et là a pu venir par des achats, par des relations de paix, mais aussi par la proie : on peut invoquer, du reste, les mêmes arguments aussi pour certains des objets celtes <sup>1</sup>.

Mais il faut mettre en rapport avec la pénétration des Scythes les tumuli comprenant des tombeaux collectifs qui se rencontrent en Bucovine (à Rădăuți), même aussi en Transylvanie et en Olténie, sans ornements, mais ayant uniquement au-dessus une double pierre <sup>2</sup>. Et ceci d'autant plus que parfois il est question seulement de corps incinérés <sup>3</sup>. Quand on n'a pas trouvé d'objets en bronze, il s'agit d'une population inférieure qui aurait accompagné les envahisseurs. Si on trouve des squelettes comme à Anadolchioiu, près de Constantza, ils sont teints en rouge comme ceux des indigènes vivant dans la steppe orientale de la Russie <sup>4</sup>, mais aussi pour certaines parties de la Hongrie <sup>5</sup> et en Transylvanie (à Decia, sur le Murăș) <sup>6</sup>.

La soif de l'or amènera les Agathyrses, dont le nom <sup>7</sup> n'a pas été encore expliqué, mais qui est évidemment iranien comme celui du roi Indathyrsès <sup>8</sup>, en Transylvanie, dont les mines ont été donc exploitées dès les époques les plus lointaines. S'il est exagéré, ainsi que nous l'avons dit, de croire que c'est de Dacie que vient le métal pour les riches ornements des tombeaux de rois, il est plus admissible que

---

Brătianu, qui signale même le prétendu parallélisme, est de la même opinion; voy. *Dacia*, II, pp. 417—419.

<sup>1</sup> Cf. Nestor, ouvr. cité, p. 152 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 65 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 66, note 244.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 68. Mais voir *ibid.*, pp. 74—76. — Des corps incinérés et des squelettes ensemble.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 73 et suiv. Même l'ocre colorant se trouve sur les os des pieds (*ibid.*). Des crânes trépanés aussi (*ibid.*).

<sup>7</sup> Voy. Pârvan, *Getica*. p. 7 et suiv.

<sup>8</sup> Dans la racine *turs* n'y a-t-il pas un rapport avec les Tursènes, avec les Tyrrhènes étrusques, venus, ainsi qu'on le sait, d'Asie Mineure? En échange, l'autre racine, *ag*, est iranienne, médo-perse. Voy. pour ceci Zeuss, ouvr. cité, p. 294.

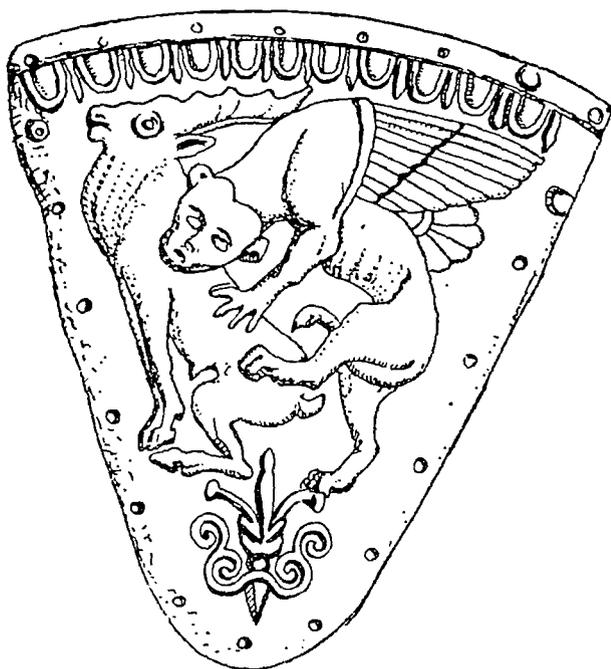


Fig. 13. — Carquois scythique, du tumulus « Sept Frères ».  
Ebert, ouvr. cité, p. 123.

l'or dont se plaisaient tant à s'orner les chefs du monde de pâtres des Scythes <sup>1</sup> est originaire de ces régions plutôt que du lointain Altaï.

Mais un travail de l'or se rencontre au Nord de même qu'au Sud du Danube: il ne peut qu'être en rapport avec la pénétration en Transylvanie de la classe dominante des Agathyrse <sup>2</sup>. Une exploitation des mines avant l'invasion de ce rameau des Scythes n'est prouvée par rien. Des exemplaires humains de cette espèce se rencontrent aussi en Hongrie et en Galicie.

L'immortalité est, pour les Scythes aussi, un élément de base de la religion. Dans le tombeau scythe on plaçait, de même qu'en Égypte, mais dans leur être réel même, les serviteurs dont le roi avait besoin, de même que ses chevaux et ses ornements en or précieux, ceci devant se répéter l'année suivante. Les Scythes partagent la coutume du sacrifice avec les Grecs: les grands bassins scythes pour faire bouillir les victimes sont mentionnés aussi chez Hérodote <sup>3</sup>.

Le dragon dace est, de même que certains éléments d'ornementation, d'origine scythe, car c'est d'eux que provient l'imitation artistique, d'après la mode assyrienne, des types d'animaux. L'ayant reçu des Scythes, les Daces ont, ensuite, transmis le dragon aux Romains, avec la forme gonflée et le sifflement du vent à travers la gueule de l'animal, qui flotte au gré du vent, de leurs « drapeaux » <sup>4</sup>. Le dragon populaire, tel qu'on se le représente aujourd'hui chez les Roumains, contient des éléments qui viennent de si loin.

<sup>1</sup> Le nom d'Agathyrse pour une ville de Sicile chez Polybe et Étienne de Byzance, *sub v.* Ce dernier présentait aussi Ἀγθυρσοί, fils d'Héraklès. Pour les Agathyrse, le même, *sub v. Τραυτοί*: Aristote, *Problemata*, XIX, 28; Pomponius Mela, II, 1. Opinions de Schafarik, *Slavische Alterthümer*, I, p. 473 et suiv.; Gutschmidt, *Kleine Schriften*, V, p. 373; Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, p. 213.

<sup>2</sup> Voy. Andrieşescu et Pârvan, dans les « Mémoires de la section historique » de l'Académie Roumaine, 1925. Cf. aussi la discussion dans Nestor, *ouvr. cité*, p. 123 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Hérodote, livre IV.

<sup>4</sup> Voy. Pârvan, *Getica*, p. 520 et suiv. Rapports avec le « héros thrace » et les « Cabires », que nous avouons n'avoir pas pu distinguer; voy. *ibid.*

*L'idée royale* avait été sans doute apportée dans ces régions par les Scythes, qui ont introduit aussi des façons de combattre, rapides, cruelles, encore inconnues, allant jusqu'à la coutume de scalper <sup>1</sup>. Cette idée, de si grande importance pour le développement des nations, ne paraît pas d'elle-même dans une région ou dans une autre. Partant des profondeurs sacrées de l'Orient asiatique, elle représente le gouvernement par le délégué humain de la divinité, qui, elle, reste la vraie et la permanente maîtresse de tout. Quiconque vit près des grandes monarchies saintes des vallées du Tigre et de l'Euphrate se pénètre nécessairement de cette conception, l'imité, l'adopte et la fait passer plus loin <sup>2</sup>. C'est le même phénomène que l'idée impériale romaine passée aux barbares des alentours de la domination des Césars, qui ont eu, comme les Germains, des « Kaisers », — à côté du nom ancien qu'ils conservent: *Koning*, « celui qui peut », « le puissant » ou « celui qui a la puissance », et, dans l'autre forme, conservée en scandinave, *drottning* pour la reine —, et, comme les Slaves, des Tzars. De même, les Huns amèneront avec eux la notion du Khan, transmise à toute la race turque, venant des Chinois, créateurs de cette suprématie absolue, de tendance mondiale, mais *sans base religieuse*, ce qui constitue la grande différence.

Le fait que, selon les dernières recherches, les Scythes n'ont pu pénétrer, même seulement sous la forme de cavalcades de pillards, en Transylvanie et en Hongrie, qu'au VII-e siècle <sup>3</sup>, — mais entre la localité de Tapae dans le Banat et le roi Tapé de Hyrcanie <sup>4</sup> il y a sans doute un rapport, — *pourrait être mis en rapport avec*

<sup>1</sup> *Ἀποσκαθίζειν* (aussi *ἀποσκαθισαί*) chez Suidas paraît le montrer.

<sup>2</sup> Pour M. Rostovtsev, ouvr. cité, p. 9, l'emprunt, que nous signalions beaucoup avant l'apparition de son livre en 1922, vient des Perses (« a formation almost completely Iranian, a northern counterpart of the kingdom of Darius and Xerxes »).

<sup>3</sup> Voy. Rostovtsev, *Skythien und der Bosphorus* (avec des notes sur la Hongrie et la Transylvanie par N. Fetich). Cf. la critique de M. Nestor, ouvr. cité, p. 142 et suiv.

<sup>4</sup> Strabon, XI, VII, 2. Une descente agathyrsse par le Banat n'est pas du tout impossible.

*l'expédition de Darius (514), qui défend des provinces grecques sur lesquelles, ainsi que l'ont prouvé bientôt les guerres médiques, il entendait étendre sa domination.*

L'attaque de Darius contre les Scythes, qu'il voulait attaquer par l'Est, brisant ainsi cette masse fluide de barbares dont les vagues frappaient contre les murs de son Empire, se produisit non seulement au moment où les Ioniens de la côte méditerranéenne, en sa possession, lui étaient soumis en tout, mettant à sa disposition leur flotte sans rivale, mais aussi lorsque les cités grecques de la rive scythe étaient au comble de leur prospérité<sup>1</sup>. On a attribué d'autres motifs à cette expédition que personne n'a présentée sous la forme historique, de sorte qu'elle est entrée directement dans la légende, qui contient aussi l'ambassade bien connue, apportant les signes par lesquels une nation qui ne savait pas écrire, — bien qu'on parle d'un essai d'alphabet, dans l'ancien sens égyptien du mot, chez les Sarmates, — communiquait au puissant monarque, par le présent de quelques souris, grenouilles et flèches, le sort qui l'attendait dans le désert impénétrable. On est allé avec ces hypothèses jusqu'à voir comme but la recherche de l'or agathyrse de la Transylvanie<sup>2</sup>.

D'après Ktésias, ç'aurait été seulement une campagne de quinze jours, arrêtée par la sécheresse, — qu'on pourrait rapprocher de celle que le roi de Pologne Jean Sobieski trouva dans cette région en 1684, ou celle qui empêcha la grande campagne de Pierre-le-Grand, en 1711, contre les Turcs sur le Pruth, — à l'embouchure du Dniester<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 44.

<sup>2</sup> Bury, dans la *Classical Review*, XI (1897), juillet. Cf. Minns, ouvr. cité, p. 117. Le message scythe envoyé à Darius aussi dans Phérécyde, dans Clément d'Alexandrie, *Stromata*, V, p. 567. Cf. aussi de Sanctis, dans *In Memoriam Párvan*, pp. 110—111. Le mulot est probablement le même que la souris des champs qu'on trouve si souvent aujourd'hui dans la Dobrogea. — Voy. aussi Levi, dans la *Rivista di filologia et d'istruzione classica*, 1933, p. 58 et suiv. (rapports entre l'Orient et l'Occident perses).

<sup>3</sup> Pour Minns, dans l'« Encyclopédie Britannique », *loc. cit.*, p. 528, on aurait eu seulement le but de « s'assurer la frontière du Danube » (?). Cf. Reichardt, ouvr. cité, p. 131.

Contre Darius s'étaient réunis aussi les rois des Agathyrses, des Neures, des Budins, des Androphages, des Malanchlènes, des Gélons et des Sauromates, avec leurs chefs Idanthyrse et Taxakès, avec le chef des Sauromates, Skoparis.

Quelles sont les traces laissées par la pénétration scythe vers l'Occident ?

L'idée d'une *dava* - « dace » scythe près de Durostorum, cité d'origine celte, parce qu'on y rencontre le nom de Sacidava <sup>1</sup>, ne peut être admise: le Scythe dominateur n'a pas pu, étant donné sa façon de vivre, entrer dans un petit village traditionnel de paysans pauvres, comme celui-là.

Ce qu'on a trouvé en Roumanie venant des Scythes, comme objets, ce sont de grands vases de bronze, pour bouillir la chair des victimes <sup>2</sup>, des bassins à têtes de Silènes <sup>3</sup>, puis quelques rhytons <sup>4</sup>. Les objets de luxe ne manquent pas cependant, comme les carquois, les manches de couteaux et de miroirs, quelques extrémités de perches ou de drapeaux élevés au dessus de la tente <sup>5</sup>, ou comme la déesse Anaïtis, qui paraît à cheval sur un lion <sup>6</sup>, ce qui a été imité jadis pour les idoles féminines des Gètes <sup>7</sup>.

Ce qu'on rencontre comme présentation d'art, ce sont des cavaliers <sup>8</sup>, des animaux coutumiers présentés d'une façon naturaliste par les Scythes: chevaux, taureaux, chiens, cerfs, béliers, lièvres, têtes de bisons <sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Pârvan, *Getica*, p. 15. Sacidava en rapport avec Oïskos se trouve à l'embouchure de la rivière de Lom. Nous avons déjà dit qu'une Désudava est mentionnée par Tite-Live dans les Balkans; voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 52.

<sup>2</sup> Pârvan, ouvr. cité, p. 9.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 21.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 23—25, 26, 28.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 12—14.

<sup>7</sup> Vladimir Dumitrescu, *La Plastique*, citée plus haut.

<sup>8</sup> Pârvan, ouvr. cité, pp. 30—31.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 30.



Fig. 14. — Vase scythique.  
Ebert, ouvr. cité, p. 180.

La dernière fois où les Scythes paraissent d'une façon agressive dans ces régions est, ainsi qu'on le verra, quand le roi Atéas, avec ses archers<sup>1</sup>, surgit en ennemi devant Tomi, cité défendue par Philippe, roi de Macédoine, qui, à son tour, est attaqué par les Triballes<sup>2</sup>. Zopyrion, sous Alexandre-le-Grand, ira les chercher jusqu'à Olbia et il périra au retour, le tout s'étant passé entre Macédoniens et Scythes et le nom des Gètes n'étant introduit que par les écrivains romains postérieurs, qui ont employé des sources grecques perdues, y mêlant des termes d'ethnographie contemporaine<sup>3</sup>.

Car, de même que dans ces régions s'était développé jadis un long combat, dont on connaît seulement le grandiose, mais malheureux épisode de Darius, entre les Iraniens formés en État et entre ceux qui étaient restés nomades, de même nous avons maintenant les imitateurs macédoniens de cette royauté impériale d'Asie. Ils s'élèvent pour détruire, à son foyer principal lui-même, la royauté scythe et lui ravir, car tel est le but principal de la politique de Philippe ainsi que celle d'Alexandre, cette base nécessaire des cités grecques du Pont, sur lesquelles, au point de vue militaire, naval, comme aussi sous le rapport idéologique des souvenirs, doit s'appuyer « la croisade » de conquête de l'Asie et la substitution du roi de dérivation de Macédoine à la place de celui, d'origine et d'authenticité, de l'Iran lui-même. Car il n'est pas roi des Macédoniens et *jamais ce roi ne serait descendu jusqu'à vouloir porter ce titre de séparation et de délimitation.*

Toute « basiléia » est elle-même l'ennemie d'une autre, car en théorie il ne peut y avoir qu'une seule monarchie, celle des quatre « coins » du monde, ainsi que se faisaient appeler les dominateurs de la Mésopotamie. Un nouveau conflit devra donc se produire entre l'impérial roi macédonien et l'usurpateur royal qui régnait sur les Thraces.

<sup>1</sup> Et aussi des flèches en bois de sapin.

<sup>2</sup> Trogue-Pompée et Justin. Voy. plus loin.

<sup>3</sup> C'est aussi l'époque où Hippocrate donne ses premières descriptions scientifiques; *Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων.*

## II. SARMATES

Mais, bientôt, à la place des Scythes, nous trouvons les Sarmates.

Polyainos, une très bonne source, bien qu'il recouvre des renseignements précieux d'un vêtement qui se rapproche de celui de la fable, parle de la révolte des sujets des Scythes, qui ont eu des enfants avec les femmes de leurs maîtres, et se soumettent cependant lorsque la foudre éclate au-dessus de leur tête <sup>1</sup>.

Les Sarmates, sans doute autres que les Sauromates, ayant d'autres institutions, ne représentent cependant qu'une nouvelle classe dominante iranienne sur la même race de barbares qui s'était formée sous la domination prolongée des Scythes au Nord de la Mer Noire, et, aussitôt qu'on admet que les Sarmates étaient des Scythes, on exagère peut-être en leur attribuant l'art des pierres encastrées dans l'or, qui a été pendant longtemps considéré comme goth <sup>2</sup>.

Ils apparaissent, par une mention de Polybe, au commencement du II-e siècle, et leur expansion vers l'Ouest se produisit d'une façon démesurément lente.

Les deux rameaux de la race, Iazyges <sup>3</sup> et Roxolans, se rencontrent dans Strabon même.

Ils n'ont jamais pu avoir l'importance qui leur a été attribuée tout dernièrement dans ce beau livre, réunissant les résultats des fouilles avec les données des sources écrites, de M. Rostovtsev, pour lequel, dans certaines régions plus orientées vers l'Est, mais aussi celles du Dniéper, ils sont, non seulement les fondateurs d'une nouvelle forme politique, mais aussi les créateurs d'un type d'art différent de celui des Scythes. Ce qu'on leur attribue dans ces contrées devrait se trouver alors aussi sur d'autres points où on ne les rencontre que beaucoup après l'ère chrétienne, au cours

<sup>1</sup> Luites entre Scythes et Sarmates chez le même, VIII, 56.

<sup>2</sup> Nous avons exprimé depuis longtemps cette opinion pour les Scythes. Cf. Rostovtsev, ouvr. cité, p. 14.

<sup>3</sup> « Les Puissants »; Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 98.

des luttes sur le Danube avec les fils de Constantin-le-Grand, ou dans leur permanence sur la steppe russe <sup>1</sup>.

Les différences, sur lesquelles insiste le savant russe, qui accorde un si grand rôle aux Sarmates, entre leurs lances et leurs cuirasses d'écaille, attestées aussi par les représentations de la Colonne de Trajan, leurs casques et leurs étriers en fer, d'un côté, et la façon de se manifester des Scythes <sup>2</sup>, de l'autre, méritent sans doute d'être considérées, mais elles ne peuvent pas nous mener à admettre un nouveau grand groupement ethnique que, du reste, ce si distingué archéologue lui-même n'accepte pas. Une certaine prédominance, chez les Sarmates, du sang touranien, serait montrée aussi par ce cri de *marha* qu'ils poussaient, d'après Ammien Marcellin, pendant les combats. Mais le roi iazyge Vandaspès, à l'époque de l'empereur Marc-Aurèle, porte un nom qui est scythe <sup>3</sup>.

Les derniers Sarmates, après leur union avec le puissant roi du Pont, Mithridate <sup>4</sup>, entreront au service des rois germaniques des Suèves <sup>5</sup>, pour être en fin de compte un élément de la confédération d'un Marbod. Au IV-e siècle il y aura une lutte entre ces deux principaux groupements de notre Danube <sup>6</sup>: les *Limigantes*, dont le nom pourrait avoir un rapport avec le *limes* romain, et les *Acraragantes*, au nom indéchiffrable, si on n'admet pas la dérivation de *akra*, qui signifie cime de montagne, donc les *montagnards* <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Pour ce qu'on peut mettre sur leur compte en Hongrie, voy. J. Hampel, *Skytische Denkmäler aus Ungarn*, IV (1895). Cf. aussi Minns, ouvr. cité, p. 259.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, p. 121. Le Gélon portant la faux (*falx*) à côté du Sarmate, défendu par le bouclier, et du Hun, habitué à l'arc, ne sont qu'une réminiscence archaïque chez Sidonius Apollinaris, VII, v. 240 et suiv.

<sup>3</sup> Dio Cassius, LXXI, 16.

<sup>4</sup> Ils appartenaient à la branche roxolane, qu'une inscription dans ces régions appelle *Rheuxinali*; reproduite aussi chez Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 462.

<sup>5</sup> Tacite, *Annales*, XII, 29.

<sup>6</sup> Les sources chez Zeuss, ouvr. cité, p. 691. On les trouve aussi chez Thémistios, au seuil de l'époque byzantine.

<sup>7</sup> Chronique de St. Jérôme, en l'année 337; dans Mommsen, *Auctores antiquissimi*. Cf. Ammien Marcellin, XXIX, 6, 12; Ausone, *Miscella*: « arvaque Sauromatum nuper metata colonis ».

On en arrivera à une colonisation en masse sur la rive droite, comme celle de Tiberius Plautius, en attendant l'essai suivant, qui sera si malheureux, de l'empereur Valens avec les Visigoths. Comme il est question d'une rébellion des esclaves, qui sont ces mêmes « limigants », contre leurs « maîtres », ce serait quelque chose de pareil à ce qu'a été la révolte des Sarmates eux-mêmes en groupe contre les Scythes ou avec ce qui sera ensuite le soulèvement, contre les Huns impériaux, de leurs sujets.

Un autre établissement sarmate, sous deux chefs, Beuga et Babaï, sur la rive gauche du Danube, est mentionné par Jordanès<sup>1</sup> au VI-e siècle. L'influence directe de l'Orient ne va pas plus loin que le Dniester<sup>2</sup>, et même l'influence grecque manque dans les régions du Nord-Est du territoire roumain, les vases helléniques venant pour d'autres régions, mais non jusqu'au fond de la Valachie, d'autant moins de l'Olténie, et le chemin de commerce pour ces produits étant, en ce qui concerne la Moldavie inférieure, seulement sur la ligne de communication avec la Transylvanie de ces cités du Pont, et très peu probablement aussi en traversant les Balcans. La céramique grecque a été, du reste, puissamment concurrencée par la céramique indigène, si bon marché et qui correspondait au goût local.

### III. LES TRANSMISSIONS

Il faut observer que, si les Scythes ont laissé en Russie, ainsi que du Dniester au Danube, et sur toute l'étendue des rives de la Mer Noire, de riches trésors d'art qui représentent cette synthèse entre l'inspiration orientale, et spécialement assyrienne, et la technique grecque, du côté roumain il n'y a aucun grand tombeau scythe où on eût pu trouver de ces preuves d'une haute civilisation artistique. Les armures de bronze, les écus portant des figures d'animaux féroces, les diadèmes ornés de cerfs stylisés, les colliers, les vases pour

<sup>1</sup> Chap. 50, 54—55.

<sup>2</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, pp. 32—33.

les grands festins, comme celui qui a été offert par le roi thrace Dromichaitès au roi macédonien Lysimaque, les superbes frontaux et autres ornements en or pour les chevaux, n'ont jamais été trouvés dans ces régions. Il faut donc se contenter de certains chaudrons habituels en Orient, servant pour les sacrifices. Il y a un manque absolu de pareilles transmissions, malgré l'existence de l'or en Transylvanie, où les Agathyrses ont été certainement des Scythes dominant les Thraces, dans ces parties de la « Scythie Mineure », où les kourgans ne contiennent rien, ainsi que plusieurs recherches l'ont prouvé et ainsi que cela ressort aussi des nombreuses ouvertures pratiquées en Bulgarie; on n'a découvert que des matériaux archéologiques pauvres, d'une qualité inférieure. Rien de pareil aux immenses sacrifices, allant jusqu'à quatre cents chevaux, à l'occasion de l'ensevelissement d'un roi<sup>1</sup>. On voit par conséquent quel a été le caractère de la domination scythe, venue dans toutes ces régions comme une tempête irrésistible de guerriers couverts de cuirasses et armés de fer.

Cependant, M. Andrieşescu a trouvé dans la Dobrogea des tombeaux avec des chevaux sacrifiés et avec un casque

<sup>1</sup> Minns, ouvr. cité, p. 228. Pour la façon dont on sacrifiait les chevaux, voy. l'objet de l'Altaï reproduit par le même, *ibid.*, p. 251. — Sur l'art scythe aussi l'*Otchet imperatorskoï archéologuitcheskoï Komissii*, 1865, Pétersbourg, 1866. Voy. aussi Virchow, *La nécropole de Koban dans le pays des Ossètes*, Berlin, 1883. — Comparez avec les objets du tombeau du roi scythe à Soloca (forme fruste, plus asiatique); Sophie Polovtsov, dans la *Rev. Arch.*, XXIII (1914), pp. 175, 177, mais aussi le vase en argent avec de beaux reliefs à la page 179. Surtout les splendides scènes représentées, avec des chasseurs et des luttes, *ibid.*, planches. Celles sur le vase en or, pl. x, sont superbes. — Des masques en or dans la Russie du Sud (Kertch), Ebert, ouvr. cité, p. 336. — Voy. aussi Odobescu, sur le trésor de Novo-Tcherkask, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série I, XI<sup>2</sup>. Cf. de Linas, dans la *Rev. Arch.*, XXXIX (1880), p. 358 et suiv. — Déjà Neigebauer, dans l'*Arch. Zeitung* (juillet 1844) (cf. *Rev. Arch.*, II<sup>1</sup> p. 106), avait signalé des vases antiques d'une grande beauté, transportés de Conţeşti au Musée russe de l'Ermitage. — Prétendu art scythe chez Farmakovski, cité dans la *Rev. Arch.*, XIX (1912<sup>1</sup>), pp. 153—154. — Comme éléments nouveaux, Bogdan, Filow-Ivan Welkow-Vasil Mikow, *Die Grabhügel-Nekropole bei Duwanlij in Südbulgarien*, Sofia, 1934 (tombeaux, « fosses de sacrifice »).

en argent <sup>1</sup>. Ceci et le casque en or trouvé récemment dans la vallée de la Prahova peuvent montrer aussi, mais d'une façon purement sporadique, un assez haut niveau de civilisation venue de l'Est.

On ne connaît pas le nom que les Scythes ont donné à la montagne. Strabon croyait que les Macédoniens, — donc les Illyres, — sont ceux qui employaient pour toutes les hauteurs le terme de « Caucase » <sup>2</sup>. Nous avons montré plus haut, en rapport avec la nomenclature géographique générale dans ces régions, que c'est aux Scythes que les Grecs ont emprunté le nom de la Mer Noire, *Euxinos*, qui recouvre une forme iranienne <sup>3</sup>. L'île des Serpents et l'Ophioussa des anciens, noms, à deux différentes époques, du même roc, au milieu du Pont, peuvent être rapprochées de ce mystère d'appriivoiser les serpents qui faisait des Scythes dits Agares des guérisseurs de blessures par le venin <sup>4</sup>.

En Russie, les noms ethniques de l'époque scythe n'ont pas disparu totalement, et M. Minns <sup>5</sup> croit pouvoir citer comme souvenir de cette plus lointaine antiquité celui des Tcherkesses, des Souaniens et des Abasgues, qui sont devenus des Abkazés ou des Abazes, d'où le nom de tel puissant pacha de Silistrie au XVII-e siècle, celui d'une famille moldave, les Abăza.

Nous avons parlé <sup>6</sup> du nom du Danube, si discuté. Revenant sur ce sujet, il me semble difficile de ne pas le mettre en rapport avec le Don et la Douna, qui sont évidemment des noms scythes. Les Slaves venus ensuite ont dû certainement accepter ces noms des prédécesseurs de la race roumaine même, trouvés dans ces régions, les Thraces. Ceux-ci, à leur tour, avaient accepté un nom qui, ayant été entendu et adapté

<sup>1</sup> Nestor, ouvr. cité, p. 147, note 603.

<sup>2</sup> XI, VIII, 1. Cf. chez lui, *passim*, la population du Caucase dans la Péninsule des Balkans (p. ex. *ibid.*, XII, III, 4, 5), et le nom de Cogaïon pour la caverne de retraite de Zalmoxis; *ibid.*, VII, III, 5.

<sup>3</sup> D'après Diodore, elle aurait été donné par Hercule; IV, 16.

<sup>4</sup> Appien, *Mithrid.*, LXXXVIII.

<sup>5</sup> Ouvr. cité, p. 129.

<sup>6</sup> Voy plus haut.

avec cette finale *-re*, ne faisait que rendre, avec d'autres organes de la parole, la finale conservée par les Romains dans le *Danubius* ou *Danuuius*, qui survit dans le germanique *Donau* et dans la dénomination de Dunavăț (embouchure du Danube), que les portulans des Génois donnaient au moyen-âge, sous la forme: *Donavici*. Nous ne connaissons que très peu des lois de dérivation, qui ne sont souvent, pour les noms propres, que de vagues correspondances et des approximations relatives, pour pouvoir préciser dans ce sens qui nous paraît s'imposer de lui-même. En ce qui concerne l'Ister, que nous avons rapproché du Dniester, on y découvre facilement cette racine *str*, pour l'eau qui coule, existante aussi chez le Strymon balcanique. Nous répétons que Napolis paraît avoir été un Dniester transporté de sa place vers l'Ouest et que l'Araros est une forme ultérieure. Ici certainement les Scythes n'ont rien donné. Mais Tyras, Tourla jusqu'aujourd'hui (peut-être la même origine pour *Turlac*, race barbare, vague, dans le proverbe roumain: « il n'est ni Turc ni Turlac »), est aussi scythe (on trouve un Pyrambès aussi dans les régions du Don) <sup>1</sup>.

En ce qui concerne d'autres noms de ces régions chez Hérodote, dans une géographie confuse qu'on se trompe en étudiant comme une carte précise de notre époque, on ne rencontre rien de scythe, ni pour Ordessos <sup>2</sup>, ni pour Maris, qui « vient des Agathyrses », d'autant moins pour Atlas et pour Auras, venant de l'Hémus, et, au-delà du Murăș, pour la rivière de Tibisis, aujourd'hui le Timiș, ou pour d'autres affluents, cette fois de la rive droite, chez les Krobyzes: Athrys (Iantra), Noës et Artanès, « chez les Pannoniens et dans le Rhodope », — Cius rappelle une localité de la Scythie Mineure, une rivière Karpis (voy. aussi les Carpathes) se trouvant au-delà des Triballes, à l'Ouest.

Nous avons dit cependant qu'une rivière Alutus se trouve dans une inscription des régions du Caucase, ce qui devrait

<sup>1</sup> Strabon, XI, 11, 4.

<sup>2</sup> Pour Argech, vautour, chez les Thraces, A. Hoffmann-Kutschke, *Iranisches bei den Griechen*, dans le *Philologus*, LXVI<sup>1</sup>, p. 191.

placer l'Olt, qui vient de Transylvanie, alors que Oltenița est dans le domaine de la steppe, entre les noms de cette origine scythe <sup>1</sup>.

Enfin des noms scythes paraissent être, sur le Danube, dans la nomenclature de Ptolémée: Thiagola, avec son lac homonyme, qui est le Razelm, et Iarakion <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, de ces antécédents est restée une nomenclature géographique concernant les rivières dont l'importance est si grande pour l'orientation des nomades.

Les Scythes ont transmis aussi certains éléments de vie populaire qui sont faciles à reconstituer: les longs cheveux des Moldaves, surtout dans la Bucovine, se présentent aujourd'hui de la même façon que ceux des barbares représentés sur le vase de Voronej <sup>3</sup>. Sénèque distingue entre les cheveux noués des Germains et les cheveux répandus des Scythes, vêtus de peau de renard, ou de « rat » <sup>4</sup>, mais il semble être question de Daces ou de Sarmates. Joignons-y la coutume de la fraternisation par la croix (*frăția de cruce*), avec l'échange du sang, comme dans l'ancienne communion scythe décrite par Hérodote: elle se rencontre aussi chez les Slaves, mais ceci n'impose pas une autre explication de son origine.

Venant maintenant aux parties du vêtement, la ressemblance est évidente entre le costume des Roumains du Nord et celui des combattants scythes sur le même vase. Mais il n'y a pas de doute que les ornements sur leurs vêtements, avec de petites lignes, des étoiles et des fleurs, ont été empruntés, ainsi, du reste, que beaucoup d'autres choses dans le caractère général de l'habillement, à ces mêmes Thraces, qui sont les représentants d'un type original, bien distinct, des civilisations de l'antiquité.

<sup>1</sup> Ad Alutum flumen secus mont. Caucasi; De la Berge, ouvr. cité, pl. LXII, n<sup>o</sup> 94. Voy. plus haut, p. 93 et suiv. L'Euphrate est appelé Pourat, de même que le Pruth; Hoffmann-Kutschke, *loc. cit.*, p. 185.

<sup>2</sup> L. III, chap. x, pp. 1—8, 16.

<sup>3</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, planche au commencement. Depuis longtemps nous avons donné la reproduction d'un de ces groupes dans notre *Histoire des Roumains* pour les écoles.

<sup>4</sup> *Epistolae*, CXXIV, 22.



Fig. 15. — Dessin sur un mur d'un tombeau scytho-hellénique  
(Russie Méridionale).

*Revue Archéologique*, 1925, p. 288.

Le chariot scythe, représenté aussi sur des monuments archéologiques et attribué aux dieux eux-mêmes, est resté jusqu'aujourd'hui dans le char des Roumains et des habitants de la steppe, où se sont succédés jadis ces seigneurs des nations. Le char recouvert de nos Cojans, habitants de la steppe valaque, char pareil à celui des Tatars de l'époque plus récente, le continue. A côté du cheval de combat du guerrier, qui, ainsi que le dit Tacite <sup>1</sup>, « vit en lui », il y a cette *carrago*, transmise aux Germains aussi, pour que leurs familles puissent les suivre dans les guerres <sup>2</sup>. Ce sont les Hamaxobii, les « hommes du char », du *coş* qui le recouvre, d'où vient le nom roumain des « Cojans ». Ces Hamaxobii sont mentionnés dans Ptolémée <sup>3</sup>. L'emploi des bœufs à côté de celui des chevaux et des brebis est consigné aussi par Hippocrate, qui avait de si bonnes informations, bien différentes de celles d'Hérodote, sur leur compte.

Les bœufs aux larges cornes, les brebis de steppe, les petits chevaux maigres, mais si aptes pour les chariots, dont parle en les appréciant Hérodote <sup>4</sup>, font partie de cette transmission scythe.

On parle dans les sources des festins que les rois scythes offraient après le combat à ceux qui avaient participé à la victoire <sup>5</sup>. Il n'est peut-être pas trop risqué de voir dans cette coutume archaïque l'origine de la tradition qui, dans la Moldavie d'Étienne-le-Grand au XV-e siècle, demandait que les vainqueurs jouissent de la faveur d'un repas présidé par le prince.

« Les flèches scythes » font partie de ce même héritage, mais aussi par la transmission des Tatars, et quiconque habitait la steppe ou sur ses bords, en a eu sa part <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Germania*, 46.

<sup>2</sup> Voy. Hippocrate: *ἐν ταύτησι μὲν ὄν ἀμάξησι γυναικες διατεύονται, αὐτὰ δ' ἐπ' ἱππων ὀχῶνται οἱ ἄνδρες*. Sur cela aussi Minns, ouvr. cité, p. 50 et suiv. Pour les Galactophages, d'après la *Ἐτῶν συναγωγή* de Nikolaos, Stobée, *Anthologia*, éd. citée, pp. 151—152.

<sup>3</sup> V, 5.

<sup>4</sup> V, 9.

<sup>5</sup> Minns, dans l'« Encyclopédie Britannique » (éd. 14-e), XXIII, p. 527.

<sup>6</sup> G. Pullé, dans *L'Universo*, mars 1935, p. 235.

Le puits à longue perche qu'on trouve sur toute la steppe jusque dans la Puszta hongroise est encore un des caractères de ce régime de vie populaire, roumaine en grande partie, qui est reliée à la Russie occidentale et à la Pologne.

Et, enfin, aussi d'autres détails, comme la coutume de recouvrir de joncs la chaumière, celle de fermer la porte du paysan, n'ayant pas de verrou en fer, en y appuyant une gaule, les ainsi-dites *stughii*, les perches avec lesquelles la meule de foin est retenue et ce cercle bizarre que le paysan moldave et russe met au-dessus de la tête des chevaux attelés <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour l'art du joaillier aussi *Rev. Arch.*, XVII (1891), p. 242; Ebert, ouvr. cité, p. 336; J. Durm, *Die Kuppelgräber von Pantikapeion*, dans les *Jahreshefte* de Vienne, X (1907), p. 230 et suiv. Cf. aussi *Otchet impératorskoï archéologuitcheskoi Kommissii*, de 1865, Pétersbourg, 1866. Cf. aussi Bogdan D. Filov, *L'art antique en Bulgarie*, Sofia, 1925. — Voy. aussi Dracontius, dans les *Mon. Germ. Hist.*, *Auctores antiquissimi*, XIV, p. 187. En général: James Rennell, *The geographical system of Herodotos*, Londres, 1800; Johann Gustav Arno, *Forschungen im Gebiete der alten Völkerkunde, Erster Teil, Die Skythen*, Berlin, 1871 (analyse des sources antiques; philologie fausse; les Daces slaves); C. Reichardt, *Landeskunde von Skythien nach Herodot*, thèse, Halle a. S., 1889 (les rivières, p. 33 et suiv. mais surtout 37—38). — Delitzsch observe, dans *Im Lande des einstigen Paradieses*, Stuttgart, 1903, p. 51 et suiv., que les informations topographiques et historiques d'Hérodote relativement à la Babylonie sont toutes fausses.

## CHAPITRE III

### CITÉS HELLÉNIQUES

« La Scythie et tout ce rivage de nations sauvages et indomptables montrent avec orgueil les cités de l'Achaïe s'implantant sur les bords du Pont », disait Sénèque <sup>1</sup>.

« La ville de Milet », dit le même, « a répandu de tous les côtés les habitants de soixante-quinze cités <sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> *Consolatio ad Helviam*, VI, 8. — Pour le commerce sur les bords du Pont à cette époque, voy. aussi Pârvan, *Nationalität der Kaufleute*, pp. 86—87. — Bibliographie russe pour ces cités, surtout pour celles de la côte septentrionale du Pont, dans Hruševskij, ouvr. cité, pp. 561—564. Cf. aussi E. von Stern, *Bemerkungen zu Strabons Geographie des taurischen Chersonesos*, dans *Hermes*, LII (1917), p. 1 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.* Cf., en général, *Die politische und sociale Struktur der Griechenkolonien am Nordufer des Schwarzmeergebietes*, dans *Hermes*, L (1915), p. 161 et suiv.; LII (1917); Rambach, *De Mileto eiusque coloniis*, 1790; Waxel, *Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la Mer Noire appartenant à la Russie*, Berlin, 1803; Raoul Rochette, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, 4 vol., 1815; Taitbout de Marigny, *Hydrographie de la Mer Noire*, Trieste, 1856; Latyshev, *Inscriptiones Tyrae, Olbiae, Chersonesi, Tauricae, aliorum locorum a Danubio usque ad regnum bosporanum*, Pétersbourg, 1885; Kleinsorge, *De civitatum graecarum in Ponti Euxini ora occidentali sitarum rebus*, Halle, 1888; Bûrchner, *Die Besiedlung der Küsten des Pontus Euxinus durch die Milesier*, *Historisch-Philologische Skizze*, « Programm » de Kempten, 1885; surtout von Stern, *Die griechische Colonisation am Nordgestade des Schwarzen Meeres im Licht archäologischer Forschungen*, dans *Klio*, IX (1909), p. 139 et suiv. Et surtout Pick, *Die antiken Münzen von Dakien und Moesien*, dans *Die Antiken Münzen Nordgriechenlands*, Berlin, 1899, et Friedrich Bilabel, *Die ionische Colonisation, Untersuchungen über die Gründungen der Ionier, deren staatliche und kultliche Organisation und Beziehungen zu den Mutterstädten*, dans le *Philologus*, Supplementband, XIV<sup>a</sup> (Leipzig, 1920). Cf. aussi Preller, *Ueber die Bedeutung des Schwarzen Meeres für*

Cette région était depuis longtemps glorifiée jusque dans les oracles :

Ἔλβιοι οἱ κελίην πόλιν ἀνέρες οἰκήσουσιν  
 Ἀκτιῆ Θρηϊκίης ὑγρὸν παρ' ἄκρου στόμα Πόντου,  
 Ἐνδ' ἰχθύς, ἔλαφός τε νομὸν βόσκουσι τὸν αὐτὸν,  
 Στέλλουσι δ' ὡς ᾄκιστα, καὶ εἰς φρένα πάντα λαβόντα<sup>1</sup>.

De fait, les cités helléniques ont exercé sur ces sociétés que nous avons vu si mêlées, une grande influence plastique<sup>2</sup>.

Le commerce de ces villes du Pont avec leur métropole, Milet, remplacé ensuite par celui avec Athènes, consistait dans l'importation des fourrures, des peaux, du blé, du poisson, du caviar, de la viande salée, des esclaves et même du sel, et, à côté, du vin, pour l'exploitation duquel les Rhodiens, les habitants de Thasos et d'autres régions du Sud concluaient des contrats en toutes formes, pareils à ceux des citoyens des républiques italiennes médiévales : un discours de Démosthène<sup>3</sup> expose un cas de ces relations, et ceci nous permet de voir qu'il y avait dans ces eaux jusqu'à des insulaires de Chios<sup>4</sup>.

A cette branche du commerce s'ajoutait une autre, qui contribuait à accroître la richesse de ce monde de cités. Strabon parle aussi pour l'époque de Tibère de la tribu des Aorses, que nous avons déjà plusieurs fois mentionnée, ayant

---

*den Handel und Verkehr der alten Welt*, Dorpat, 1842; Köhler, *Τάραχος ou recherches sur l'histoire et sur les antiquités des pêcheries de la Russie méridionale*, dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie Impériale de Pétersbourg*, 6-e série, I, 1842, p. 347 et suiv.

<sup>1</sup> Étienne de Byzance, *sub v.*

<sup>2</sup> Le byzantinologue Muralt s'en était occupé aussi dans son travail : *Les colonies de la côte Nord-Ouest de la Mer Noire depuis le Danube jusqu'au Boug*, dans les « Mémoires de la Société d'Archéologie de Pétersbourg ».

<sup>3</sup> Le discours contre Lakritos. Voy. Galène, *De antidotis*, XI.

<sup>4</sup> Voy. Strabon, VII, iv, 6; XI, II, 3. Cf. Minns, *ouvr. cité*, pp. 441—443. Pour leurs monnaies, voy. Arneth, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, IX (1852), p. 888 et suiv.

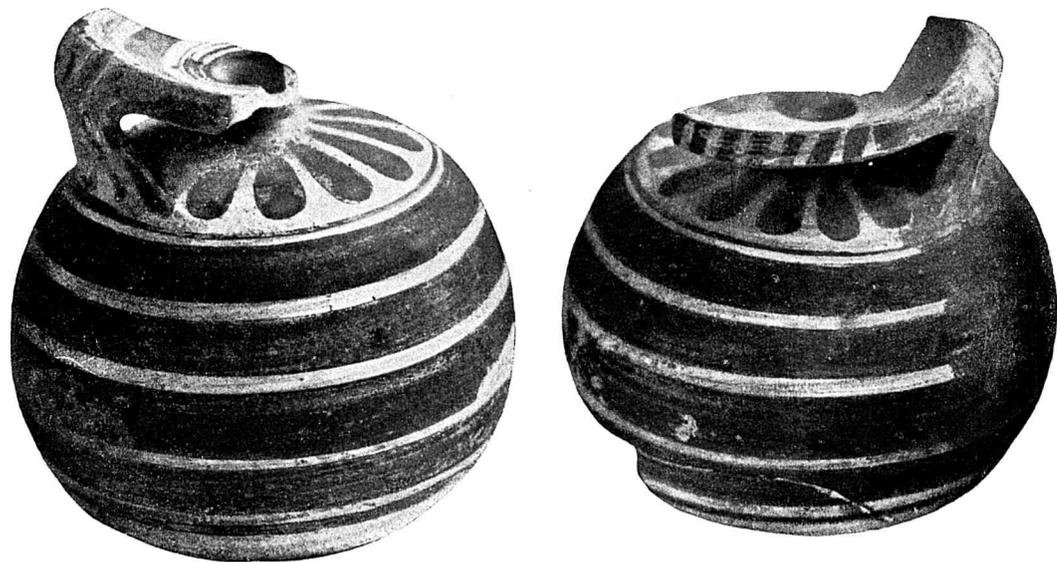


Fig. 16. — Vases grecs trouvés en Scythie Mineure.  
Marcelle Lambrino, dans la *Dacia*, III—IV, p. 368.

un « basileus » et une puissante armée, qui apporte des marchandises de la Mésopotamie et de l'Inde, venant sur des chameaux à travers le pays des Mèdes et des Arméniens <sup>1</sup>.

La culture de la vigne, contre laquelle, à cause de la boisson tentatrice qui trouble l'âme, s'éleva jadis le prophète dace, jouait un grand rôle dans les rapports entre les nations. Les Celtes n'en ont pas eu, au commencement <sup>2</sup>, mais elle faisait partie, dès le début, des occupations favorites des Grecs et peut-être, avant eux, des Égéens. Le grand rôle qu'elle a joué à une certaine époque chez les barbares du Danube, de même que le transport jusqu'aux Carpathes des beaux vases d'importation, faisaient partie de ce qu'a apporté dans ces régions, par la route naturelle de la mer ou par des voies de terre qui se seraient dirigées alors même vers la ville de Durostorum, l'influence, si active, et suscitant tant d'énergies, des cités grecques.

Des rapports étroits ont existé, aussi pour combattre les pirates, entre la ville d'Olbia et non seulement Tyras, mais aussi l'Île des Serpents <sup>3</sup>. D'autres rapports ne manquent pas, à cause du commerce des grains, avec la si lointaine île d'Eubée et, comme nous venons de le dire, avec Athènes elle-même <sup>4</sup>, et, dans une autre direction, avec Smyrne. On trouve à Tomi un Bosphoréus, ce qui signifie des rapports avec le Bosphore Cimmérien <sup>5</sup>.

Poursuivant dès ce moment des rapports sur lesquels, dans un autre courant d'idées, nous reviendrons dans un chapitre suivant, tel Romain d'Ancyre, vivant pendant la moitié du II-e siècle, fait des donations à la cité d'Istria, qu'il appelle

<sup>1</sup> *Ibid.*, V, 5.

<sup>2</sup> D'après Diodore, Strabon et Varron, Jullian, ouvr. cité, I, p. 69.

<sup>3</sup> Minns, ouvr. cité, p. 463; *Arch.-epigr. Mitteilungen*, VI, 10, 16. — Les rapports de la Métropole, Héraclée du Pont, avec la Moesie aussi, Pârvan, *Gerusia din Kallatis*, p. 8 et note 1.

<sup>4</sup> Voy. *ibid.*, p. 8.

<sup>5</sup> Tocilescu, *Inscripfen aus der Dobrudscha*, p. 24, n° 49. Cf. aussi P. Nicorescu, dans la *Dacia*, III—IV, pp. 626—627.

Istrus <sup>1</sup>. Une seule unité monétaire s'étendait, sous l'empereur Marc-Aurèle et jusqu'à son lointain successeur Philippe l'Arabe, de Tomi jusqu'à Olbia au Nord et jusqu'à Anchiale, au Sud <sup>2</sup>.

De même que Byzance envoie des peaux colorées en rouge, des vases en argent et en or, du poivre et des fruits de palmier, des habitants d'Olbia, aux noms purement helléniques, se rencontrent au III-e siècle à Tomi, qui abrite aussi des citoyens venus de Tyras, à l'embouchure du Dniester <sup>3</sup>. L'asiatique Sinope avait donné aux autres cités le blason de l'aigle de mer, tenant entre ses griffes un dauphin <sup>4</sup>.

Les rapports avec la Grèce plus ancienne étaient si étroits qu'on voit les Chersonites invités par une lettre spéciale aux jeux pythiens <sup>5</sup>. Hipparque a pu apprendre des Borysthénites de la même région ce qu'il lui fallait pour tracer son parallèle de cette cité de Borysthène jusqu'à Marseille <sup>6</sup>.

Un demi-siècle avant Hérodote, Skylax de Karyande mentionne Istros, qui a été peut-être la première colonie des Milésiens, et Kallatis, colonie des Doriens, apparaît dans le Périple de Skymnos <sup>7</sup>. Depuis lors, la vie hellénique et mix-hellénique du Pont sur toutes ses rives commence, les barbares étant séduits, gagnés, exploités, et, selon les possibilités, civilisés aussi.

Dans ces régions maritimes, les Thraces ont été souvent en état de guerre avec les Scythes, ainsi qu'on le verra dans la suite. Ce n'est pas de bon gré que la Scythie Mineure a été cédée aux gens de l'Est, pays qui, du reste, avec ses

<sup>1</sup> C. I. L., III, 12489.

<sup>2</sup> Voy. *Numismatische Zeitschrift*, 1879, p. 180.

<sup>3</sup> Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 56 (d'après les *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, pp. 18, 50; XI, pp. 41, 55; XII, p. 127 et suiv.; XVII, p. 108).

<sup>4</sup> G. Cantacuzène, *Timbres amphoriques inédites trouvés en Roumanie*, dans la *Dacia*, III—IV, pp. 614—615.

<sup>5</sup> Minns, ouvr. cité, p. 517.

<sup>6</sup> Strabon, I, IV, 4. Cf. aussi II, I, 12—13, 16, 18. Sur les sources inconnues des rivières qui débouchent dans la Mer Noire, *ibid.*, II, IV, 6.

<sup>7</sup> Tafraï, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1928), p. 247; voy. aussi *ibid.*, note 5.

marécages, offrait peu de possibilités d'agriculture. Au contraire, les rapports de famille ne manquent pas entre les Thraces et les Macédoniens <sup>1</sup>. Ainsi le mariage de Seuthès I, fils de Sparadokos (429), avec une soeur du roi Perdikkas de Macédoine <sup>2</sup>.

En général, ces « barbares » sont méprisés par les Grecs de l'Hellade, qui les considèrent comme manquant de culture <sup>3</sup> et qui décrivent, aussi en dehors des comédies ridiculisant ces voisins, leur polygamie, qui allait jusqu'à trente femmes, dont la plupart étaient cependant de vraies servantes, mais ayant un droit d'héritage <sup>4</sup>, ou bien parlent avec curiosité de la coutume, prise aux Scythes, du tatouage <sup>5</sup>.

Avec les Grecs de l'intérieur balcanique, les chocs sont du reste, fréquents: un groupe de Thraces est accusé, après avoir conclu un traité avec les Béotiens, de les avoir aussitôt attaqués, donnant naissance ainsi au proverbe du « retour des Thraces », *Θρακία παρέλενσις* <sup>6</sup>.

Naturellement autres ont été les rapports des riverains avec Athènes, maîtresse de la Mer.

Mais, au milieu même des Thraces, ce qu'on ne rencontre pas au Nord du Danube, les Grecs fondent des villes, portant des noms empruntés à leurs dieux, auxquels ils ajoutent celui de la tribu des environs, dont les membres sont d'une certaine façon compris dans la cité: c'est le cas pour cette Héraclée sur le Strymon, qui, d'après les Sintes d'origine besse, s'appelle Senticæ. Les Thraces de cet endroit se font nommer: « de la maison de l'Héraclée des Sentes », *domo Heraclea*

<sup>1</sup> Voy. Oberhummer, *Thrakien in Makedonien*, dans le *Geographisches Jahrbuch*, XXXIV (1911), et Otto Hoffmann, *Die Makedonen*, Göttingen, 1906. Aussi d'après Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaironeia*, des rapports thraco-macédoniens dans Mateescu, *Ephem. Dacor.*, I, p. 75, note 4.

<sup>2</sup> Pârvan, *Getica*, p. 62.

<sup>3</sup> Androtio, dans les *Fragm. Hist. gr.*, I, p. 375, n° 36.

<sup>4</sup> Héraclide, *ibid.*, 220, n° xxviii.

<sup>5</sup> Cléarque, *ibid.*, I, p. 306, n° 8.

<sup>6</sup> Strabon, IX, II, 4 (d'après Éphore).

*Sentica* <sup>1</sup>, ce qui recouvre le nom de *vicus* du village voisin <sup>2</sup>. Même un roi thrace, un βασιλεὺς τῶν Θράκων, est réputé être fondateur de la ville de Mésembrie <sup>3</sup>.

Au V-e siècle, les Gètes aident les généraux de Darius et de Xerxès dans leur campagne contre les Grecs, avec lesquels ils entrent en contact fréquent aussi sous le rapport politique et militaire, et non pas seulement sous celui de l'économie, qui est en rapport avec la vente de leur blé, pareil à celui qu'on a trouvé dans les cendres à Boutmir, ou avec le produits des mines <sup>4</sup>. Mais bientôt un puissant État thrace, celui des Odryses, « petit comme territoire », mais rendu puissant par la valeur personnelle du roi Sitalkès, doux avec les siens, brave dans les combats, se forme et commence une offensive qui le mène du « territoire des Abdéritains jusqu'à l'Ister et de la mer jusqu'à l'intérieur du pays, sur une étendue de treize journées de marche »; il a, avec les mines qui lui appartiennent et autour desquelles se serait formée cette « basiléia » d'imitation, un revenu de mille talents par an. Il est en état d'installer en Macédoine, de caractère illyre, sa voisine, le roi Amyntas à la place de Perdikkas <sup>5</sup>, mais la Thessalie et les parties voisines, toutes pleines de Grecs, coupèrent le chemin à celui qui, autrement, aurait pu remplir le rôle du Macédonien Philippe <sup>6</sup>.

A la même époque, avant Hérodote, les Bisaltes attaquaient les cités grecques voisines, où les chevaux étaient habitués à des exercices de cirque et jetaient bas leurs cavaliers au son

<sup>1</sup> Mateescu, dans l'*Ephemeris dacor.*, I, pp. 81—82, note 1. Mais aussi seulement *Heraclea Pontica*, *ibid.*, p. 81. *Heracleia Lyncestis* peut avoir en le même caractère.

<sup>2</sup> Le même, *ibid.*, p. 85.

<sup>3</sup> Tomaschek, ouvr. cité, II<sup>2</sup>, sous *Μέλγης*.

<sup>4</sup> Thucydide les mentionne; I, 96, 98. Aussi Diodore de Sicile, XII, 50 et suiv. Les chiffres pour leur armée (« plus de 120.000 fantassins et 15.000 cavaliers ») sont naturellement fantastiques.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 50.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 51.

de la musique thrace, à laquelle du reste ils étaient accoutumés <sup>1</sup>.

En échange, des intérêts communs existent entre les Thraces et les Grecs du Pont: la fille de Polémon, roi d'un territoire du Nord de la Mer Noire, épouse ainsi le Sapée Kotys, tué bientôt <sup>2</sup>.

Quelle est la vie dans ces cités helléniques qui ont pu voisiner sans trop de conflits avec les éléments thraces organisés qui tendaient vers « l'Empire » ?

Strabon cherche dans l'existence politique privée du peuple grec la raison de leur « migration vers les peuples barbares » <sup>3</sup>.

Là où ils viennent, une convention est conclue avec les indigènes, comme dans les cités fondées par les croisés en Syrie et ailleurs au moyen-âge. Lorsqu'une pareille convention préalable n'existe pas, les Grecs souffrent de la part de ces indigènes ce qu'a dû endurer Aristagoras de Milet, qui, forcé par Darius de quitter sa cité, cherche à en fonder une autre sur la place de la future Amphipolis, en territoire des Thraces Édoniens, et, lorsqu'Athènes elle-même renouvelle la tentative, les mille citoyens qu'elle a envoyés n'ont pas plus de chance.

Mais les insulaires de Thasos, eux-mêmes ayant à faire avec les Thraces, avaient mieux réussi, car ils fondèrent une cité, Galleuros. De leur côté, ces Thraces opiniâtres ont leur « marché » à l'intérieur: à Myrkinon. À côté, les Bisaltes, « parlant deux langues », montrent avoir eu une plus ancienne pénétration heureuse <sup>4</sup>.

Quelquefois l'entente pour amener l'établissement est conclue entre la métropole et le roi de l'intérieur. Ainsi lorsque

---

<sup>1</sup> Légende de Onoris, qui attaque la ville de Kardia, où il avait été barbier; *Fr. Hist. Gr.*, I, p. 34.

<sup>2</sup> Strabon, XII, III, 29.

<sup>3</sup> III, IV, 5. Il connaît aussi le mélange initial avec les barbares; *ibid.*, 8.

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, XII, 68; Thucydide, IV, 109.

les Thasiens concluent une convention préalable avec le roi Philippe de Macédoine <sup>1</sup>.

D'autres fois, des autonomies barbares, même de caractère populaire, se maintiennent derrière la cité. Ce rapport entre une ville grecque et les *barbari homines* du voisinage existait, du reste, ailleurs aussi, comme ces Albici des montagnes qui étaient aux ordres des Massiliens de Gaule pour l'œuvre de défense commune <sup>2</sup>.

On admet que la date de la création de ces colonies n'est pas plus récente que celle des cités correspondantes de la Sicile et de l'Italie, c'est-à-dire le VIII-e et le VII-e siècles, fixant même pour Istros la date précise de 657 avant l'ère chrétienne <sup>3</sup>. Un changement dans la chronologie des établissements helléniques s'impose s'il faut admettre l'opinion de Pârvan <sup>4</sup> que, quelle que soit la date attribuée aux invasions hypothétiques des Cimmériens, on ne peut pas trouver des Scythes dans ces régions avant le VII-e siècle.

Les Grecs venant, ainsi que nous l'avons montré, pour exploiter un territoire royal ou impérial depuis longtemps organisé d'une façon définitive <sup>5</sup>, l'établissement est obtenu des rois scythes, comme dans le cas du roi Saïtapherne à l'égard d'Olbia, par le paiement d'un « présent » <sup>6</sup>. Ainsi ont fait, du reste, au moyen-âge plus récent, les Génois, qui

<sup>1</sup> César, *De bello civili*, I, 34. Voy. aussi plus loin (leur valeur militaire). Inscriptions grecques du I-er siècle à Majorque; *Rev. Arch.*, VI, pp. 38—41. Cf. aussi E. Maass, *Die Griechen in Süd-Gallien*, dans les *Jahreshefte* de Vienne, VII, p. 85 et suiv.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 439. Pour Kallatis, ce serait l'époque du roi macédonien Amyntas (VI-e siècle); voy. Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn*, Vienne, 1864, p. 15, note 426.

<sup>3</sup> *Getica*, pp. 3—4.

<sup>4</sup> Cette observation est celle de M. Rostovtsev, ouvr. cité, p. 12.

<sup>5</sup> Inscriptions reproduites chez Minns, ouvr. cité, pp. 641—642. Il est question aussi des barbares *Σάροι*, Galates et Skires, Thisamates et Sandarates, dans les environs, ainsi que de nombreux Mixhellènes.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XVI, 3.

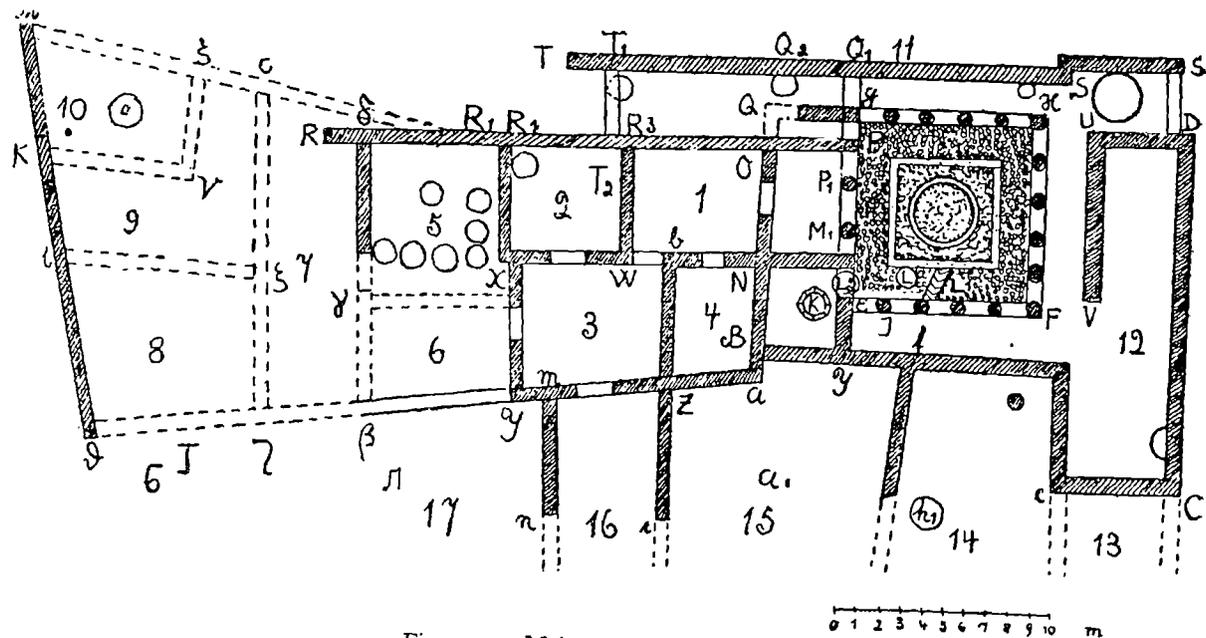


Fig. 17. — Maison grecque d'Olbia.

Ebert, ouvr. cité, p. 93.

cherchaient partout l'ordre établi, byzantin ou tatar. Derrière chacun des établissements prospères il faut donc supposer un plus ancien ordre de choses.

Comme au moyen-âge, « l'empereur » du fond conserve toujours ses droits sur l'intérieur, tout en recevant de ses hôtes la rente pour le territoire occupé, à côté de présents éventuels et de services, entre lesquels doivent être comptées certaines fabrications de simple technique ou même d'art. Les rois scythes demandaient ainsi de ceux qu'ils acceptaient sur une terre qu'ils ne pouvaient pas céder totalement parce qu'une idée sacrée était reliée à sa domination, ce que voulait au XV-e siècle, le prince moldave Étienne-le-Grand, lorsque, désirant avoir des armes nouvelles, il demandait aux Génois une épée « d'après la coutume valaque »<sup>1</sup>.

Le nom général se conservait pour la région. On disait donc dans l'antiquité : Scythie, de même qu'on a dit : Gothie ou Gazarie, donc pays des Kazares, où les Génois avaient élevé leurs maisons en pierre. Le mur d'enceinte fixait cependant une séparation, qui se maintenait nette et était capable d'un développement continu. De la ville on pouvait voir cependant, comme dans notre Dobrogea, les tumulus de terre sous lesquels dormaient, entourés de faste hellénique, les rois du *hinterland*.

Si certains noms ont un son purement grec, comme c'est le cas pour « l'heureuse » Olbia<sup>2</sup>, ou « la cité de Dionysos », Dionysopolis<sup>3</sup>, d'autres témoignent d'une origine barbare, le nom étant plus ou moins harmonisé avec la consonnance hellénique. Ainsi pour Pantikapéion, pour Phanagoria. Peut-être aussi pour Tomi, bien que son nom puisse signifier aussi *portion*, morceau détaché du territoire pour la colonisation, et pour Kallatis, qui rappellerait ainsi le touranien *kaleh*, ville fortifiée. D'après le Russe Orechnikov, le roi Aïlis aurait eu aussi des droits à Tomi, comme il en avait à Olbia<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Iorga, *Acte și fragmente*, III, pp. 42—43.

<sup>2</sup> Voy. Tafraï, *La cité pontique de Dionysopolis*, Paris, 1927.

<sup>3</sup> Voy. Bobrinski, dans la *Rev. Arch.*, III (1904), p. 3 et suiv.

<sup>4</sup> Minns, ouvr. cité, p. 477, note 7.

Ces cités ont des rapports au Sud, bien qu'elles restent surtout attachées à la côte même de l'Euxin.

Ainsi, au V<sup>e</sup> siècle, Athènes fit la tentative de pénétrer comme puissance dominante dans la Mer Noire; Périclès entreprit une expédition dans ces eaux en 444. Jusqu'à la bataille d'Aïgospotamos, les Athéniens conservent un rôle dans ces régions <sup>1</sup>, mais jamais la métropole du commerce hellénique n'a joué dans ces régions, de loin, le rôle, non seulement économique, mais aussi politique, qu'elle s'était gagnée sans difficulté dans les eaux de l'Égée.

Donc, un ordre de choses spécial est resté pour la Mer Noire, même après ces tentatives qui n'ont pas eu de suite.

Dans cet ordre, qui seul est en état d'expliquer la résistance à tant de dangers et une grande prospérité, des rapports entre ces cités n'étaient pas rares.

On voit couronner des hommes de mérite de la part de tout le monde hellénique de la Mer Noire jusqu'à Olbia <sup>2</sup>. Des rapports, de cette façon ou d'une autre, sont constatés entre Kallatis et la lointaine Odessos <sup>3</sup>. Théoclès, fils de Satyros, est couronné d'une couronne d'or par les habitants d'Olbia, de Nicomédie et de Nicée, d'Héraclée et de Byzance, d'Amastris et de Prousa, de Thyane et d'Odessos, de Tomi, d'Istros, de Kallatis, — dans une seule série, — de Milet et de Cyzique, du Chersonèse et du Bosphore, de Tyras et de Sinope <sup>4</sup>. Tel habitant de Mésembrie est couronné en même temps par Tomi, Istros et Apollonia <sup>5</sup>. Un Cirklépodès, fils de Ménophile, originaire de Nicomédie, qu'on appelle aussi « Azanibout », est qualifié de marchand dans une inscription de Tomi, dédiée à son frère, marchand aussi <sup>6</sup>. Un Pontikos, fils de Neikios, d'Olbia, élève à Tomi une pierre à la mémoire de son fils Satyros, alors qu'à Olbia au IV<sup>e</sup> siècle il y avait des gens de Mésembrie et de

<sup>1</sup> *C. I. Gr.*, II, p. 126 et suiv.

<sup>2</sup> *Voy. ibid.*, p. 561.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 2056 d.

<sup>4</sup> Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 24, n° 62. Aussi chez Minns, ouvr. cité, p. 644.

<sup>5</sup> *C. I. Gr.*, II, 2057 d.

<sup>6</sup> Tocilescu, *loc. cit.*, p. 18, n° 50.

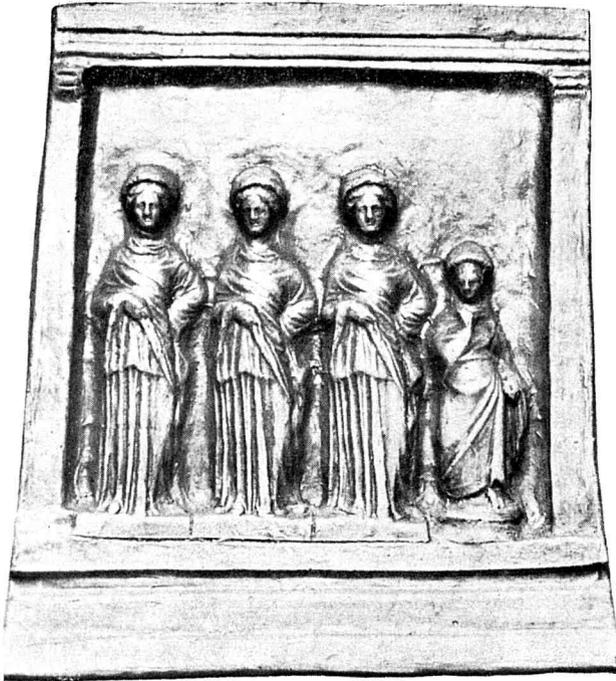


Fig. 18. — Figurines de Kallatis.  
T. Sauciuc-Săveanu, dans la *Dacia*, III—IV, p. 468.

Kallatis <sup>1</sup>. Jusque bien loin on trouve des citoyens de Tyras, — jusqu'à Marcianopolis, comme ce Dominus, au nom latin, dont le père est le mixhellène Aurélius Héraclide et la mère, une barbare, Madagava <sup>2</sup>.

Sous la protection des « dioscures sauveurs », entre Kallatis et Apollonia on échangeait aussi des troupes <sup>3</sup>.

Des monnaies d'Olbia venaient, à une époque tardive, jusqu'au château de Salsovia, sur le Danube, dans la Dobrogea <sup>4</sup>. Ce qui réunissait ces cités était donc aussi l'emploi des mêmes monnaies : celles de Cyzique d'abord, puis celles des Macédoniens, ou l'échange de marchandises entre elles. Non moins aussi un autre échange : celui des dieux, des dieux qu'on avait apportés de la métropole ou de ceux qu'on avait recueillis chez les barbares.

Il est curieux qu'à Tyras et à Olbia il y eût eu le culte de Déméter avec des pendentifs d'épis. Le vautour et le dauphin apparaissent aussi dans les deux cités.

Enfin, en ce qui concerne la langue même, on arrive à une unité : dans le combat entre les dialectes, l'ionien réussit à vaincre son rival dorien, plus clair, — mais aussi plus archaïque <sup>5</sup>.

Ce n'est pas comme une forme politique unitaire, mais comme une réunion pour les cultes qu'il faut considérer la *pontarchie*, que mentionnent tant de témoignages, mais la retenant seulement dans des limites plus étroites.

<sup>1</sup> Latichev, *Inscriptions*, I, 8—10, 14—15; *Bulletin de la Commission archéologique russe*, cité chez Minns, ouvr. cité, p. 459.

<sup>2</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 275, n<sup>o</sup> 346. Sur les rapports entre Byzance, Cyzique, Borysthène et Olbia, Mordtmann, dans *Hermes*, XIII, p. 373 et suiv., où il est question aussi des « sensals » d'Olbia et de leur corporation.

<sup>3</sup> Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVIII, pp. 547—548.

<sup>4</sup> Le même, dans *Dacia*, II, pp. 420—421. Inscription pour le salut des habitants de Kallatis et d'Apollonia, chez Jireček, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, X, pp. 199—200 (il mentionne aussi un βασιλεὺς Ἀσιβιθ. A la même place : [καλέσαι δὲ αὐτὸν καὶ τὸν βασιλέα εἰς τὸ πρυτανεῖον]. En 72 ?; *ibid.*, p. 200 (note de Szántó). — Cf. Tocilescu, dans la même publication, VI, p. 5 et suiv. (aussi en vers, pp. 6—7; un bienfaiteur, p. 10, n<sup>o</sup> 17).

<sup>5</sup> Voy. T. Sauciu-Săveanu, dans la *Dacia*, I, pp. 130—131.

Le pontarque, — comme dieu c'était Achille <sup>1</sup> —, élu par cinq, puis, par six villes, et alors c'est un hexarque, résidait à Tomi <sup>2</sup>, où il préside l'assemblée commune, le *koïnon* de la « pentapole » ou de « l'hexapole » <sup>3</sup>. Mais, d'après le numismate Pick, la pentapole n'appartiendrait qu'à l'époque d'Auguste <sup>4</sup>, et encore plus récente serait l'hexapole contenant les villes du Pont occidental <sup>5</sup>.

Ces pontarques <sup>6</sup> étaient plutôt en rapport avec les jeux et avec les fêtes communes <sup>7</sup>. Ils n'ont jamais pensé jouer un rôle politique, l'unité hellénique étant, du reste, réalisée partout, grâce à cet admirable lien.

Le rôle de pontarque pouvait être gagné de même que d'autres signes de distinction, couronne en or, vêtements de pourpre, aussi par tel Syrien de Naples, auquel, après l'heure de l'impopularité, avaient posé une pierre commémorative les athlètes du dieu Arès <sup>8</sup>.

La charge de pontarque, comme celle de tout magistrat local, était donc de fournir des distractions au peuple. Des gladiateurs venaient de partout: tel, Attale, paraît être originaire d'Asie Mineure. Un autre, Skirtos <sup>9</sup>, est intitulé

<sup>1</sup> Voy. Müllenhoff, dans *Hermes*, III, p. 440. Évidemment un autre que le héros thessalien et en rapport avec une autre mythologie.

<sup>2</sup> Pârvan, *Histria*, IV, p. 96. Cf. Toutain, *Les Pontarques de la Mésie Inférieure*, dans les *Mémoires de la société des antiquaires de France*, LXII.

<sup>3</sup> Pârvan, *loc. cit.*, p. 97 (aussi d'après Weiss, dans le Supplément des *Jahreshefte* de l'Institut Archéologique autrichien, XIV, col. 149 et suiv.).

<sup>4</sup> *Antike Münzen Nordgriechenlands*, I, p. 62, note 2. Cf. Pârvan, dans la *Rev. Istorică*, VI (observations sur les idées religieuses et mystiques courantes dans cette région). Voy. aussi *Périoditchesko Spisanié*, 1900 (fasc. 61): note aussi sur le Périphe du faux Skymnos); aussi *ibid.*, XIV (1902) sur le dieu thrace Apollon Kendrisos.

<sup>5</sup> Pour un *koïnon* de Bithynie un autre du Pont, un autre de Galatie et même des Macédoniens, Perrot, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1874<sup>2</sup>), pp. 11—12, 23, note 9.

<sup>6</sup> Lyciarques et Pontarques, chez Rostovtsev, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIX, p. 141 et note 24.

<sup>7</sup> Cagnat, *Inscriptions*, I, p. 634.

<sup>8</sup> Tocilescu, *Fouilles*, p. 224. Pour la statue de la ville, *τύχη πόλεως*, *ibid.*, p. 234.

<sup>9</sup> Le même, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, p. 9, n<sup>o</sup> 23; *Fouilles*, pp. 226—227.

« Dace », mais il paraît qu'il est question de l'époque byzantine (VI-e siècle?). En matière de théâtre, on a trouvé la statue d'un poète tragique, dans une attitude de concentration, tenant son menton de la main <sup>1</sup>. Il y a même une modeste civilisation hellénique dans ces régions. Un Démètre de Kallatis, géographe, embrasse, ainsi, dans ses recherches tout le circuit du Pont <sup>2</sup>. A Istros, on trouve dans une autre inscription aussi un artisan, au nom romain, qui était à Corinthe <sup>3</sup>.

Avant l'époque où Byzance, sous César, donnait le peintre Timomachos <sup>4</sup>, Kallatis a donc eu elle aussi ses « intellectuels ». Ce Démètre de Kallatis, que nous venons de mentionner, a écrit avant le II-e siècle de l'ère chrétienne un ouvrage de géographie et d'histoire dans lequel il parlait des effets des tremblements de terre qui ont fait disparaître des parties entières du continent, des rapports des Scythes avec sa petite patrie et avec la Tomi voisine <sup>5</sup>. Étienne de Byzance, qui explique le nom de Kallatis d'après une *καλαθίς* qu'on y aurait trouvée, mentionne « Istros Kaliatianos », qui a écrit un beau livre sur la tragédie <sup>6</sup>.

Mais tout un collier de cités jadis florissantes bordaient depuis longtemps la Mer <sup>7</sup>. Dionysopolis-Krouné porte un ancien nom thraco-illyrien, Tiriza (Kalliakra) et Bizone,

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>2</sup> Voy. aussi *Fragm. Hist. Gr.*, IV, pp. 380—381; Étienne de Byzance, sous Ὀδηδός. Cf. *Fragm. Hist. Gr.*, IV, p. 382. D'après Cicéron, *De divinatione*, I, 24, 45, à Kallatis a écrit aussi un Héraclide.

<sup>3</sup> Pârvan, dans *Dacia*, I, p. 273 et suiv. Aussi un juriste; Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, pp. 32—33. Des ingénieurs ont pu être par là. Pour les frontières de voisinage entre Asbolodina et Sardes, le même, *ibid.*, XIX, p. 105.

<sup>4</sup> D'après Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 30. Un Grec de Cyzique était alors un des artistes les mieux connus et les plus actifs à Rome, donnant des tableaux de genre; *ibid.*, p. 40.

<sup>5</sup> Strabon, I, III, 20. Cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, III, p. 36.

<sup>6</sup> *Sub v.*

<sup>7</sup> Pline, *Hist. Nat.*, IV, 26, présente du Nord au Sud: Istropolis, Tomi, Kallatis, « quae antea Acervetis vocabatur », Héraclée, Bizone, Dionysopolis-Krunae (cf. la Kroua de Scanderbeg), Odessos, « Tétranaulochos », Mésembœie, Anchiale et « celles qui sont connues plus bas, jusqu'aux Détroits ».

détruite par le tremblement de terre <sup>1</sup>, font partie de la même chaîne. Krounoi, « la cité des sources » à « l'Ouest de celle du roi », était devenue celle de Dionysos d'après une statue du dieu qui serait surgie des ondes de la mer <sup>2</sup>.

Il nous a semblé qu'une étude de chacune de ces cités, poursuivie elle aussi jusqu'à l'époque romaine, devait accompagner ces rapports historiques dont l'exposition est sans doute nécessaire.

Des inscriptions qui ne sont pas toujours datables et auxquelles on n'a pas essayé de fixer une chronologie d'après le style ou la façon d'écrire, mentionnent *Kallatis*, cité pour laquelle, selon une interprétation erronée de son nom, venant d'une racine touranienne qu'on trouve aussi dans le nom de la petite rivière voisine — sous les Romains les inscriptions disent : « Kaliaianoi » —, on est arrivé à découvrir une « très belle » cité médiévale : *Πάγκαλα* (mot d'où vient, par corruption, celui donné par les Turcs : Mangalia <sup>3</sup>). Une des inscriptions de Kallatis, en vers, est pleine, non seulement de sentiment, mais aussi d'un sens exquis pour la poésie <sup>4</sup>.

Dans cette cité, qui adorait Hermès Trismegistos avec ses mystères <sup>5</sup> et, plus tard, Zeus de Doliché (Dolichénos), qui sera si répandu dans la future Dacie romaine <sup>6</sup>, à côté des dieux de Samothrace <sup>7</sup> et du dieu barbare local, le Dionysos

Chez Strabon aussi cette « petite ville » dépendant de Mésembrie, Naulochos (VII, VI, 1). Il ajoute Anchiale, fondée par les Apolloniates, et Tirizis, sur le cap du même nom. Puis Phinopolis, Andriaké. — Cf. aussi Rösler, *Die Goten und ihre Nachbarn*, p. 15 et suiv. Pour Bizone, aussi Octavian Mărculescu, *Bizone*, Cernăuți, 1934. Pour l'île de Leuké, Popa Lisseanu, dans *Romanica*, p. 115 et suiv.

<sup>1</sup> Strabon, VII, VI, 1; Pline, loc. cit.: « terrae hiatus raptam ».

<sup>2</sup> Étienne de Byzance, sous *Διονυσόπολις*.

<sup>3</sup> Voy. aussi *Rev. Arch.*, XIV (1889), pp. 295—297.

<sup>4</sup> Tocilescu, *Inscripționen aus der Dobruđscha (Arch.-epigr. Mitt.)*, 1882, p. 6 et suiv. Des meubles dans un tombeau, Severeanu, dans le « Bulletin de la société numismatique romaine », 1929.

<sup>5</sup> *Ibid.*, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 33, n<sup>o</sup> 76.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 37, n<sup>o</sup> 95.

<sup>7</sup> *Ibid.*, VI, 8—9; XIX, p. 110, n<sup>o</sup> 67.

Dasyllios, qui avait comme temple le Dasyllieion <sup>1</sup>, les thyases, avec leurs thyasites, avaient organisé dès le début leurs cérémonies <sup>2</sup>.

Au III-e siècle avant l'ère chrétienne, la situation dans ce monde hellénique des régions de la Dobrogea était la suivante : Kallatis, sœur de la ville de Chersonèse, car elles étaient, toutes les deux, colonies d'Héraclée du Pont <sup>3</sup>, en rapport aussi avec Olbia, avec Dionysopolis, qui avait ici un consul, un *πρόξενος*, et jusqu'avec Mitylène <sup>4</sup>, conservait des rapports avec Istria, alors que Tomi, intercalée dans cette chaîne, s'appuyait sur ses rapports avec Byzance <sup>5</sup>.

Alors qu'au commencement on adorait, à côté des dieux mentionnés plus haut, des *μυσται* ou même Héraklès *προπυλαῖος*, la cité paraît avoir passé à la mythologie courante <sup>6</sup>.

Comme vie économique, tout un commerce de banque était organisé à Kallatis aux environs de l'ère chrétienne <sup>7</sup>. Les Romains n'y enverront pas, comme ils l'ont fait à Sinope, une vraie colonie <sup>8</sup>.

La ville conservait ses anciennes institutions aussi pendant les siècles suivants <sup>9</sup>, avec des gymnasiarques <sup>10</sup>, avec des processions, avec des jeux d'après les différents âges et des

<sup>1</sup> *Ibid.*, XVII, pp. 101—102.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XIV, pp. 32—33, n° 75 (comme à Tomi). Cf. P. Foucart, *Des associations religieuses chez les Grecs, thyases, éranes, orgéons*, Paris, 1873. Cf. *Rev. Arch.*, X (1864), p. 399 et suiv.

<sup>3</sup> Strabon, XII, III, 6. Cf. Minns, ouvr. cité, p. 459; Pârvan, *Gerusia*, p. 4. Rösler (*Rom. Studien*, p. 14, note 4) cite aussi un livre de H. L. Polsberw, paru en 1848, *De rebus Chersonesitarum et Calatianorum*.

<sup>4</sup> T. Sauciuc-Săveanu, dans la *Dacia*, II, p. 121.

<sup>5</sup> Pârvan, *Zidul Cetății Tomi*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1915, p. 425 et suiv.

<sup>6</sup> Todor Guérasimov, dans les *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII (1924), pp. 170—171.

<sup>7</sup> D'après une inscription qui a été plusieurs fois publiée, dans Pârvan, *Gerusia*, p. 6, note 5. — Des inscriptions locales chez Tocilescu, *Inscripțten*, p. 4 et suiv.

<sup>8</sup> Pour les « logistes » (teneurs de comptes) de Kallatis, voy. Tocilescu, *Fouilles*, fig. III, p. 230.

<sup>9</sup> Strabon, XII, III, 6.

<sup>10</sup> Pârvan, *Gerusia*, p. 13 et suiv. (une inscription pour un bienfaiteur, créé gymnasiarque et gérousiarque).

fêtes, pour l'empereur, les Césarées (ailleurs il y aura les Sébasties, d'après le nom grec d'Auguste), pour le grand marché annuel, pour appeler la pluie, — et c'est de là que viennent les *paparude* dégénérées de notre époque, avec leurs vêtements de feuilles sur la peau nue et avec leurs chansons appelant les eaux du ciel, coutume sans doute d'une archaïque origine <sup>1</sup>, — avec des sacrifices et des banquets publics. Jusqu'aujourd'hui, en rapport avec ces panégyres antiques, la Dobrogea, de même que les régions voisines, emploient pour les foires annuelles le terme de *panaïr* <sup>2</sup>.

Un bel esprit citadin règne aussi chez les Kallatiens: tel bourgeois construit un grand vaisseau à ses frais pour garder le golfe et le promontoire, les rendant inattaquables <sup>3</sup>.

Comme histoire politique et militaire de la cité, qui a joui jadis d'un si grand et vaste prestige, Kallatis <sup>4</sup> a dominé à une certaine époque toute la côte, d'Histria, qui a été auparavant plus puissante, à Odessos, avec laquelle, jusque bien tard, les relations sont restées particulièrement étroites <sup>5</sup>.

Les citoyens libéraient, en l'an 313, de la tyrannie du roi thrace Lysimaque toute cette région, s'associant dans cette guerre des éléments thraces et scythes du voisinage. Ils résistent seuls devant la réponse violente du roi, alors que les barbares tombèrent eux aussi aux pieds du vainqueur, décidé à supprimer en même temps la vie libre des cités et les royautés de concurrence. Mais un autre diadoque, Antigone, intervient, envoyant ses flottes de la Mer Noire, sous les ordres de Lykon, et préparant une armée sur les Détroits, pendant que son allié thrace, Seuthès, gardait les défilés des Balcans. Le siège continuant devant la cité rebelle,

<sup>1</sup> Pârvan cite la Déméter Proérosia et le culte des *proéroses*; *ibid.*, p. 25. De là vient le mot roumain *prouer*.

<sup>2</sup> Aussi à Tomi et Histria les mêmes panégyres, avec leurs chefs; Pârvan, *Gerusia*, p. 24, d'après les *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, pp. 43, 56, et Dittenberger, ouvr. cité, I, p. 325, n<sup>o</sup> 22.

<sup>3</sup> Tocilescu, *Inschriften*, p. 11.

<sup>4</sup> Pour de nouvelles fouilles, voy. Théophile Sauciuc-Săveanu, dans la *Dacia*, I, p. 110 et suiv.

<sup>5</sup> C. I. Gr., *Addenda*, 2056 d.

les troupes de terre d'Antigone furent battues par un rapide retour de Lysimaque, et leur chef tué. La guerre dura *des années entières*, de sorte qu'une partie des habitants, un millier, durent s'enfuir jusque dans le royaume du Pont, chez Eumélos, qui était à cette époque le protecteur de Byzance et de Sinope et l'ennemi permanent des pirates; ce roi les colonisa dans son pays<sup>1</sup>.

Vers la fin du II-e siècle, Apollonia dût sauver les habitants de Kallatis d'une invasion barbare<sup>2</sup>.

Les Kallatiens, attaqués, après deux autres siècles, par les Byzantins, pour leur suprématie, leur « monopole »<sup>3</sup>, sur les habitants de Tomi, trouvent un appui chez les Histriens. Héraclée, métropole de Kallatis, accueille des ambassadeurs venus des deux parties en litige, mais elle intervient pour la conclusion d'une paix. Il y a une entente aussi avec les Romains, auxquels des vaisseaux de cette région sont envoyés jusque dans les eaux de l'Afrique, tandis que les turbulents Gaulois du voisinage, qui jouent le rôle des Gètes de l'Asie Mineure envers les cités helléniques, entourent Héraclée de leur inimitié permanente. Restés seuls, les citoyens de Kallatis combattent avec difficulté et « de ce malheur ils n'ont pu jamais se relever »<sup>4</sup>, ainsi que le dit un écrivain de l'an 100 environ.

Comme une curiosité archéologique, il faut considérer l'inscription, attribuée à Kallatis, qui se trouve maintenant dans le pronaos du couvent de Dragomirna, qui montre

<sup>1</sup> Diodore de Sicile, XX, 25. Cf. *ibid.*, 112, 2. Pour les corrections de chronologie, Pârvan, *Gerusia*, p. 3, note 1. Des monnaies de Lysimaque, avec Tomi, Kallatis, Histros, M. Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, LXII (1881), p. 289.

<sup>2</sup> Kalinka, ouvr. cité, col. 83 et suiv.; Jireček, *Arch.-epigr. Anzeiger*, X, p. 197 et suiv. Une ambassade à Kallatis de la part d'Apollonia, Dumont, *Mélanges*, p. 458.

<sup>3</sup> *Μονοπόλιον τοῦτο διανοομένον κατανάσαι τῶν Καλατιανῶν*; Memnon, dans les *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 537, XXI. Memnon, qui raconte l'histoire d'Héraclée du Pont, vivait à l'époque de Trajan.

<sup>4</sup> *Ibid.* Les Byzantins sont aidés ensuite par les habitants d'Héraclée contre le roi Antiochus, avec quarante trirèmes; *ibid.*, p. 538, XXIII. Pour un traité avec les Romains, d'une nation à l'autre, Lambrino, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, 1932, p. 279.

comment Eupolis, fils de Philomélos, étant envoyé à Byzance pour en rapporter un architecte, a choisi Épicrate<sup>1</sup>. Il est question aussi d'une guerre « olatique » (πόλεμος ὀλατικός). Or, à cette explication s'opposent les conditions économiques où se trouvait la Moldavie au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle s'est élevé ce monastère. Quant à la guerre dont il a été question, il faudrait plutôt admettre un rapport avec Olbia qui, à cette époque moderne, était devenue un centre turc.

On trouve aussi un voisinage royal des Thraces.

Car l'inscription qui montre les citoyens d'Apollonia secourant ceux de Kallatis et les sauvant, mentionne aussi un roi qui est appelé dans la ville, de même que le citoyen qui s'était distingué à cette occasion<sup>2</sup>. Quant au roi Simos, fils d'Asclépiade, sous lequel les thyasites donnent un décret, il paraît n'avoir été qu'un citoyen qui portait seulement un titre traditionnel<sup>3</sup>, mais une autre inscription commence, avant de donner la date, avec la mention du roi Kotys, fils de Rhoïmétalès, un poète de l'époque romaine, ainsi qu'on le verra, plutôt celui qui a été tué en l'an 16 après l'ère chrétienne que son successeur homonyme. Ce qui montre, du reste, le rapport des maîtres du *hinterland* avec les cités grecques (environ l'an 20 après le Christ)<sup>4</sup>.

*Tomis*<sup>5</sup> remplacera sa rivale d'une autre origine. Beaucoup de monde y accourut le long des siècles. Les barbares y jouent

<sup>1</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, pp. 66—68.

<sup>2</sup> Kalinka, *Inschriften*, c. 84. Pour la réfection de la ville par Métokos Taroulou, *ibid.*, p. 142, c. 156.

<sup>3</sup> Tafrafi, *La cité pontique de Callatis*, dans la *Rev. Arch.*, XXI, p. 238 et suiv.; Haussouiller, *ibid.*, XXII, pp. 62—65 et *Bull. de correspond. hellénique*, XXXVIII (1914), p. 60 et suiv.; Adolf Wilhelm, dans l'*Anzeiger* de l'Académie de Vienne, 1924, p. 156; *Hermes*, LXIII (1928), p. 225 et suiv. Cf. Sauciuc-Săveanu, dans la *Dacia*, I, pp. 128 et suiv.; le même, *ibid.*, p. 317 et suiv.; *ibid.*, III—IV, p. 411 et suiv.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 140. Cf. Pârvan, dans la *Dacia*, I, p. 363 et suiv. (il admet la résistance, à Kallatis, de Kotys, comme « héritier du trône », ce qui paraît difficilement admissible). Antipatre de Thessalonique s'en occuperait aussi; *ibid.*, p. 364.

<sup>5</sup> Voy. Mercklin, *Inschriften aus Moesien*, dans l'*Archäologische Zeitung*, 1850, pp. 139—142; Arneth, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne,

aussi un rôle plus grand. On y trouve ainsi un « Apollonius Usdadaema », que son nom montre avoir été un demi-Thrace <sup>1</sup>. Un Philiskos pourrait être aussi un Celte, bien que la finale soit évidemment grecque <sup>2</sup>. Nous trouvons aussi une Thithiratta, femme de Ménophile, avec ses fils Onératmios, Kiatta et Sézeimyos, aux noms barbares, à côté d'un hellénique Méneklès <sup>3</sup>. A ces noms daco-barbares il faut ajouter cet Attas Possis qui a un fils nommé, à la romaine, Justus <sup>4</sup>, alors qu'un Ithazis Dada, de nomenclature barbare, reste fidèle aux coutumes ancestrales <sup>5</sup>. A côté, Ampliata Gennaia, venant du lointain Sidon, élève un monument pour son mari, Hermès, fils de Socrate, et pour son fils, Hermophile <sup>6</sup>. Sous les Romains, on verra des citoyens célébrer Sossia Africana,

IX (1852); André Papadopoulos-Vrétos, *Memoria su la scoperta di Tomi e sulla bilingue iscrizione ritrovata in Varna*, Athènes, 1853; le même, *La Bulgarie ancienne et moderne*, Pétersbourg, 1886 (où aussi sur Mangalia, p. 189 et suiv.); *Rev. Arch.*, X<sup>1</sup> (1853), p. 380; Robert, *Note sur des débris antiques recueillis en 1855 à Kustendgé (Dobrodja)*, dans les *Mémoires de l'Académie Impériale de Metz*, XIX (1857—1858), Metz, 1858, p. 377 et suiv. (d'après les recherches de Blondeau et Lalanne); Duband, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, 1858; L. Renier, dans C. Allard, *La Bulgarie Orientale, Souvenirs d'Orient*, Paris, 1863; Koumanoudis, dans la *Néa Παρόδια*, 1-er juin 1886; Desjardins, *Lettre à M. Henzen sur quelques inscriptions inédites de Valachie et de Bulgarie*, dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, 1868, pp. 91—92; Perrot, dans la *Rev. Arch.*, XXVII (1874<sup>2</sup>), p. 22, qui cite aussi son *Exploration archéologique*, n<sup>o</sup> 48 (cf. *Mémoires d'épigraphie et d'histoire*, 1875); Christ, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, I, 1875, p. 4 et suiv.; II, p. 516; *Revue des études grecques*, XII, p. 390 et suiv.; XIII, p. 503; Toutain, dans les *Mémoires de la société des antiquaires*. LXII, p. 123; De la Chousserie, dans la *Rev. Arch.*, IX (1887), p. 71 et suiv.; Becker, *Beiträge zur genaueren Kenntnis Tomis und der Nachbarstädte*, dans l'*Archiv für Philologie und Pädagogik* de Jahn, XIX, pp. 325—373; Cagnat, *Recueil*, I, p. 604; Brulland, *Inscriptions*, dans la *Revue de philologie*, XXVI, p. 284. Cf. *C. I. Gr.*, II, 2056 e.

<sup>1</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VI, p. 15, n<sup>o</sup> 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 38, n<sup>o</sup> 79.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XI, p. 62. — Autres inscriptions, *ibid.*, p. 39 et suiv.; XII, p. 127 et suiv.

<sup>4</sup> Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 66.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 66—67.

<sup>6</sup> Robert, loc. cit.

femme de Quintus, qui dédie une pierre commémorative à la Mère des Dieux <sup>1</sup>.

Toute hellénique est cette tribu, *φυλή*, des Argèdes, qui couronne son phylarque, Keskion, fils de Timamachos <sup>2</sup>.

C'est une grande ville, riche, aimant les plaisirs, qui a, à côté des phylarques, des archontes, des archiérées (dont la femme est une *ἀρχιερεῖα*), des agoranomes, des ekdikes, des euposiarques <sup>3</sup>.

La riche Tomi avait aussi un amphithéâtre <sup>4</sup>. On y trouve une pierre dédiée à un gladiateur ou à un « chasseur » qui avait été tué par une bête sauvage <sup>5</sup>. Les contributions particulières ne manquaient pas, et des citoyens bien placés faisaient des dons et jouissaient, en échange, d'honneurs spéciaux <sup>6</sup>.

On y lisait Homère <sup>7</sup>, qui y est cité, de même que, bien plus tard, à l'époque de l'empereur Trajan, dans la cité de Borysthène, du temps de Dion Chrysostôme <sup>8</sup>.

La côte méridionale du Pont était sans doute cependant plus riche en fait d'intellectuels <sup>9</sup>. Les citoyens étaient distribués par catégories: sous les premiers empereurs romains, nous trouvons à Tomi une « maison des marins » (*ὁ οἶκος τῶν*

<sup>1</sup> Aussi un Caius Julius Africanus; Perrot, dans la *Rev. Arch.*, XXVII (1874), pp. 157—159. — Aussi, en 292, Aurelius Firmianus, « dux limitis prov. scythicae », dédie une pierre à la déesse; *Mém. Ac. Metz*, XXIX (1857—1858), p. 380. Une inscription dédiée au dieu Attis, *ibid.*, p. 381.

<sup>2</sup> Perrot, *loc. cit.* Citoyen originaire de Nicomédie, *ibid.*, p. 29. Autres tribus: les Rhomées, les Aigikorées; *ibid.*, pp. 25, 28.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 24—25. Un éphébarque à Odessos, dans la *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 114.

<sup>4</sup> Voy. Gomperz, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII.

<sup>5</sup> Voy. Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 9, n<sup>o</sup> 23. — Cf., en général, le même, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VI, p. 23 et suiv.; XI, p. 44 et suiv.; XII, p. 12 et suiv.; XIV, p. 22 et suiv.; XVII, p. 95 et suiv.; XIX, p. 222 et suiv. — Ainsi que l'a montré Bilabel, certaines inscriptions publiées par Tocilescu comme étant de Kallatis, ont été, de fait, trouvées à Tomi.

<sup>6</sup> Tocilescu, *ibid.*, XIV, pp. 28—29.

<sup>7</sup> Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, Vienne, 1882, p. 31.

<sup>8</sup> Voy. le chapitre y relatif.

<sup>9</sup> Strabon, XII, III, 16 (mathématiciens, géomètres, grammairiens à Amisos-Samsoun).

ἐν Τόμει ναυκλήρων) <sup>1</sup>. Des *thyasites* se rencontraient à Tomi, avec leur thyase <sup>2</sup>.

A une époque ultérieure, quand les habitants de Tomi constataient un grand danger, qui venait des Carpes <sup>3</sup>, barbares des environs, ils préparaient la défense de leurs murs par des soldats de choix, qui formaient la garde pendant la nuit aussi, ayant le droit d'appeler, sous peine d'amende, à leur secours, les citoyens; c'étaient des mercenaires. On fait des sacrifices à la Mère des dieux et aux Dioscures. Des mesures de défense sont prises aussi à l'endroit qui est appelé du prêtre Aristophane et à celui d'un autre prêtre, Sarapion. On inscrit sur une liste d'honneur, en marbre, les noms de ceux qui luttent pour la patrie et qui sont tous des Grecs de naissance <sup>4</sup>.

A la connaissance intérieure des murs d'enceinte de Tomi <sup>5</sup> se sont ajoutées, plus récemment, quelques découvertes qui ne manquent pas d'importance. De ce qu'on a retrouvé, on voit bien que la défense se faisait comme à Philippopolis au IV-e siècle, comme chez les Saxons de Transylvanie au XV-e siècle et au XVI-e, par des corporations <sup>6</sup>. Ceci correspond à l'organisation par « tribus », par *phylés*, avec leur phylarque et diphylarque, avec leurs « maisons » (οἶκος), coutume que ces Ioniens avaient apportées de leur ancienne patrie <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Mém. Ac. Metz, loc. cit.*, p. 378 (statue immense élevée par Titus, fils de Titus); D. R., dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIII, p. 93 (sous Marc-Aurèle).

<sup>2</sup> *Arch.-epigr. Mitt.*, XIII, p. 93; *ibid.*, XIX, p. 223, n<sup>o</sup> 98. Cf. Perrot, dans la *Rev. Arch.*, XXVII (1874), p. 24; Renier, *loc. cit.*, n<sup>o</sup> 3.

<sup>3</sup> Le nom doit être corrigé ainsi.

<sup>4</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 23 et suiv.

<sup>5</sup> Schuchardt, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, IX. Voy. Pârvan, *Zidul cetății Tomi*.

<sup>6</sup> Ainsi celle des « bouchers »; Tocilescu, *loc. cit.*, pp. 5, 6, note 2.

<sup>7</sup> Pârvan, dans la *Dacia*, I, p. 273 et suiv. Un diphylarque qui dédie un autel aux « dieux indigènes », θεοὶ ἐπιήμοιοι, a le nom scythe d'Apatourios; *ibid.* On cite, d'après Bilabel, ouvr. cité, les tribus des Oïnopos, Aigikorées et Argadées, Géléontes, Borées; maintenant une autre y est ajoutée: celle des Opélites. C'est un caractère général qu'on retrouve aussi à Istros; *ibid.*, p. 275. Voy. aussi plus haut, p. 197.

Telles belles inscriptions en vers de cette Tomi<sup>1</sup> montrent un sens poétique distingué pour ces marchands de blé thrace et de vases athéniens: on trouve même un fragment de l'Iliade<sup>2</sup>, ainsi que des commémorations d'un style relevé<sup>3</sup>.

L'inscription de la dame Épiphanie, venue de l'Hellade même et mariée pour la seconde fois à un citoyen originaire d'Ancyre, est intéressante par la mention d'une famille de marins, ce qui a fait « qu'elle a vu beaucoup de terres et traversé toute la Mer ». Et elle mentionne d'une façon émue son père et son mari, « dont elle a déposé les restes dans le tombeau avec ses propres mains — et ma vie », continue-t-elle, « était auparavant protégée, ayant été élevée au milieu des Muses et partagée de sagesse »; elle finit avec cette dernière observation mélancolique que: « ce n'est pas d'après leur sagesse qu'est réglé le sort des mortels »<sup>4</sup>.

L'inscription tomitaine la plus large, en vers, celle de Caecilia Arthemisia<sup>5</sup>, contient les noms des enfants et des parents de celui qui « s'est enfui » du monde. Deux autres sont, elles aussi, d'un grand soin littéraire. La seconde dit: « le temps est accoutumé à tout détruire, mais il conserve au moins autant: la gloire des vivants et la vertu des morts »<sup>6</sup>.

A Tomi il y avait aussi un médecin très fier de sa science et qui aime à parler de lui sur sa pierre tombale, en pur dialecte dorien: Kadaios (de Klazomène)<sup>7</sup>.

Le commerce était fait à Tomi par des nauclères indigènes ou par ceux d'Alexandrie, qui ont amené le culte de

<sup>1</sup> Tocilescu, *Arch.-epigr. Mitt.*, p. 30, n° 60.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 31—32, n° 61.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 33, n° 63. Cf. aussi le même, *ibid.*, XIX, p. 99, n° 47—47; p. 100, n° 50.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 226—227, n° 92—93. Cf. Pârvan, dans la *Rev. Istorică*, VI, p. 15 et suiv., où, de fait, il y a aussi une présentation intégrale de la vie morale dans ces cités.

<sup>7</sup> Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 39, n° 80. Cf. aussi dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VI, p. 11 et suiv. (plutôt latines).

Sérapis <sup>1</sup>. Les monnaies de cette grande ville d'Égypte, de même que celles de la petite voisine Kallatis, paraissent avoir eu une certaine popularité <sup>2</sup>. Nous avons déjà mentionné cette « maison des marins », à laquelle on peut comparer aujourd'hui le *home* des marins anglais à Soulina <sup>3</sup>. Un archi-dendrophore paraît être en rapport, non pas avec des transports de bois <sup>4</sup>, mais, ainsi que l'a prouvé M. Rostovtsev, avec des fonctions religieuses d'origine orientale, les dendrophores devant servir à transporter des statues de dieux.

Nous ne connaissons pas quel est le site de la ville de Kremniskos, au Nord des embouchures du Danube, qui est citée à côté d'un « Aepolium », par Pline l'Ancien, lequel connaît aussi une bouche du Danube, la « Naracoustoma », appelée ainsi probablement d'après quelques groupes barbares qui s'y seraient fixés, et une île, « Samotika », à côté de celles, bien connues, de Peucé et de Kanapon <sup>5</sup>. On trouve aussi la bouche Narakos dans le Périples d'Arrien, un peu plus tard, à l'époque de l'empereur Adrien <sup>6</sup>.

*Abrittus*, qui pourrait être, ainsi que nous l'avons déjà dit, un Abrud, venant donc des Thraces, est mentionnée comme le *forum Sempronii*, jusqu'au témoignage de Dexippe au V-e siècle. L'archéologue Kalinka a donné tout récemment la description des restes de cette Abrittus <sup>7</sup>. Étienne de Byzance parle aussi de la « maison de Moesie » qui s'appelle

<sup>1</sup> Le même, *Fouilles*, pp. 223—224. — Pour le « héros », *κλισης*, de là, *Τόμου κλισης*, *Τόμου ηρώος*, voy. Rösler, *Rom. Studien*, p. 15, note 4, d'après Léon Renier, dans la *Rev. Arch.*, et Allard, *La Bulgarie Orientale*.

<sup>2</sup> Pour les monnaies de Tomi, Regling, ouvr. cité, nos 2471—2486; pour celles de Kallatis, *ibid.*, nos 255—266; pour celles d'Istros, n° 482. Des poids chez Desjardins, *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 267.

<sup>3</sup> D'après Papadopoulos-Vrétois, dans *La Bulgarie*, Pétersbourg, 1856, p. 119 et suiv., et *C. I. L.*, III.

<sup>4</sup> Inscriptions de l'époque de la romanisation; *Eph.-epigr.*, II, pp. 297—298.

<sup>5</sup> IV, 24, 26, c. 82.

<sup>6</sup> Müller, ouvr. cité, I, pp. 297—399. De là chez Ammien Marcellin, XXII, VIII, 41—42.

<sup>7</sup> Ouvr. cité, c. 349 et suiv. Aussi des restes chrétiens.

Abrettina et de la « nation pontique » qui sont les Abriates. Pârvan allait jusqu'à admettre un arrêt de marchands istriens près du village actuel de Bârboși <sup>1</sup>, derrière Galatz, où, à la localité de Țiglina, on a trouvé aussi des traces romaines.

Sur la ligne du Danube, venant d'Asimos <sup>2</sup>, de Durostorum, de Karson (la Hârșova d'aujourd'hui), nous avons *Kios* <sup>3</sup>, puis *Axiopolis*, d'origine thrace, car son nom rappelle celui de la rivière Axios, en Thrace même, et *Troesmis*, qui est, d'après son nom, au son obscurci à la façon barbare, un village gète à l'origine; cette dernière cité n'est pas mieux connue, mais elle était en rapport aussi avec la Tropaeum fondée par Trajan après la guerre dace <sup>4</sup>. Enfin, par des témoignages byzantins peu sûrs, nous apprenons l'existence d'une « Orgaléma, cité sur l'Ister », et de Maïmarsos, « cité de l'Ister » <sup>5</sup>.

Mais, là, la vie économique était dominée par *Histria*, Istros, ville splendide, avec des portiques, des basiliques, des thermes, des monuments de marbre, vers laquelle venaient aussi des vaisseaux de Rhodes. « L'abondance et la variété de la céramique d'Istria », écrit une personne qui en a l'expérience, « suffiraient seules pour prouver la richesse de la grande ville grecque sur la Mer Noire <sup>6</sup>. » Cette ville a été considérée, telle qu'Héraclée et Marseille à l'Occident, comme un nid d'oligarchie, qui aurait passé ensuite à la « démocratie » <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Getica*, p. 130.

<sup>2</sup> Voy. Thunmann, *Untersuchungen*, p. 92, note 5.

<sup>3</sup> Aussi Kianos, chez Étienne de Byzance, *sub v.* Ἀγκυρα.

<sup>4</sup> *C. I. L.*, III, 1421<sup>16</sup>. Une inscription d'ici est donnée par Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIX, p. 88, n° 26.

<sup>5</sup> Ὀργάλημα πόλις ἐπὶ τῷ Ἰστρῷ; Étienne de Byzance, *sub v.* Aussi Μαίμαρσος, πόλις Ἰστρου, chez le même, *sub v.* Ἀγαθόρου. Cf. aussi *Rev. Arch.*, II (1846), p. 776.

<sup>6</sup> Marcelle Lambrino, dans la *Dacia*, III—IV, p. 362 et suiv. — Pour de nouvelles fouilles, Scarlat Lambrino, *ibid.*, p. 378 et suiv. — Pour les monnaies, le même, *Deux types monétaires d'Histria*, dans la revue *Aréthuse*, 1930.

<sup>7</sup> Aristote, dans les *Fragm. Hist. Gr.*, II, p. 162, n° 188.



Fig. 19.



Fig. 20. — Fragment d'inscription de Tyras.  
P. Nicorescu, dans la *Dacia*, III—IV, p. 560.

Istros <sup>1</sup> est mentionnée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par Skymnos de Chios <sup>2</sup>. Ici s'est formé bientôt un des centres les plus riches de pêcheries dans cette région. Des Scythes, comme un Aristagoras, fils d'Apatourios <sup>3</sup>, au nom barbare, se mêlaient à la vie de cette cité, qui a revu la lumière par le travail de Pârvan et celui de M. Lambrino. A l'époque d'Ammien Marcellin, d'Istros n'était resté qu'un grand nom, *olim potentissima*. Avec le temps elle s'était transformée en un centre romanisé <sup>4</sup>. A cinquante stades de distance, Ptolémée mentionne « le Lac des Istriens », un autre lac, des « Isiaques », ce qui suppose l'existence d'une cité de ce nom, ayant le même caractère <sup>5</sup>.

Au-delà des bouches du Danube, on ne sait où placer la cité de Nikonium, que le Périples de Skylax de Karyande et, d'après cette source, Ptolémée, qu'on suppose être un écrivain du IV<sup>e</sup> siècle, fixent après Tyras <sup>6</sup>. Tout aussi peu claire est l'existence de la Tour de Néoptolème, que M. Minns attribue avec raison à un général de Mithridate portant ce nom <sup>7</sup>, et ce village de Hermonax, dont parle Strabon, le fixant à l'embouchure du Dniester, plus bas que Nikonium <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Aussi un nom d'homme Istros, à Olbia; *C. I. Gr.*, II, table.

<sup>2</sup> Müller, ouvr. cité, I, p. 226; aussi dans les *Mém. Soc. d'Odessa*, II, p. 135 et suiv.

<sup>3</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VI, pp. 36—37.

<sup>4</sup> Cf. Müller, ouvr. cité, I, p. 417 et suiv. Inscriptions, *C. I. Gr.*, n° 3048. Voy. aussi Desjardins, *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 270 (pour l'identification); *Conv. Literare*, XV, pp. 119—120; Pârvan, les quatre mémoires sur Histria, dans les *Mém. Ac. Rom.* Cf. Lambrino, dans la *Revue des Études Latines*, XI (1933), p. 458. — Pour un écrivain Aethicus d'Histria, voy. aussi, d'après la *Vita Maximi et Balbini*, Rösler, *Rom. Stud.*, p. 17, note 1. Mais, ainsi qu'on le montrera, il est question d'un simple produit grossier et confus de l'époque des Mérovingiens (VII<sup>e</sup> siècle).

<sup>5</sup> Voy. aussi *Ephem. Epigr.*, II, pp. 298—299.

<sup>6</sup> III, x, 1—8, 16. Cf. Müller, *Geographi graeci minores*, I, p. 15.

<sup>7</sup> Ouvr. cité, p. 447. Cf. *ibid.*, p. 587.

<sup>8</sup> VII, chap. III, 14; chap. IV, 15, 16. Ophysia, placée par d'autres sources à la même place, est en effet l'Île des Serpents. Mais Pline assure (l. IV, chap. xxiv) que Tyras était bâtie là où avait été Ophysia.

Ce village et avec lui la cité de Harpis se rencontrent aussi chez Ptolémée <sup>1</sup>.

Nous osons même proposer, bien que cela paraisse peu admissible, que l'ancien Dromos Achilléos, « le chemin d'Achille » pour le géographe romain Pomponius Mela <sup>2</sup>, donc une Achilléia, qui est cependant présentée en rapport avec l'Île des Serpents, est devenu, à une époque de beaucoup postérieure, Chilia <sup>3</sup>, cette cité byzantine, puis génoise, dans une île du Danube, qui jouera un rôle très important dans la rivalité entre Moldaves et Valaques. Pour appuyer cette hypothèse, il faut penser que, jusqu'aujourd'hui, le nom touranien et hellénique de Tyras, Touras, survit chez les Tatars sous la forme de Tourla.

Plus haut que l'embouchure du Danube, *Tyras* <sup>4</sup>, « la cité du Dniester », a dû jouer jadis un rôle très important. Le taureau et l'épi, sur ses monnaies autonomes, donnent le caractère des productions qui arrivaient vers ce débouché. Les fouilles qu'on a pratiquées n'ont pas encore réussi à fixer assez ce caractère. Les habitants portent, à côté de noms romains, d'autres qui sont thraco-scythes, comme Mokka, Zouri, Piska, Soma. Les prédécesseurs des Moldaves qui se sont fixés plus tard dans cette région allaient même jusque plus loin : ainsi Domninus « le Tyran », habitant de Tyras, fils d'Héraclide, auquel, à Odessos, dédie une pierre Aurélius Héraclide, son père, et sa mère, Madagava, une barbare <sup>5</sup>. Mais beaucoup d'objets restent cachés dans la colline pleine

<sup>1</sup> *Loc. cit.*

<sup>2</sup> T. II, 7. Cf. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 18 et note 3.

<sup>3</sup> Voy. aussi *Klio*, IX, p. 150.

<sup>4</sup> Après les travaux de von Stern, dans les *Mémoires de la Société d'Odessa*, N. Iorga, *Studii asupra Chiliei și Cetății-Albe*; Yourguiévitch, dans la *Rev. Arch.*, II (1883), pp. 83—89 (inscription connue); P. Nicorescu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist. pour la Bessarabie* (en roumain), III; P. Nicorescu, *Cetatea-Albă*, 1931; le même, dans la *Dacia*, III—IV, p. 557 et suiv.; le même, dans l'*Ephemeris Dacoromana*, II, p. 378 et suiv. (aussi des monnaies). On ne voit ni le poisson, ni le culte d'Apollon à côté de celui de Déméter; *Hermes*, L (1915), p. 172 et note 3; pp. 173—174. Cf. aussi Noël des Vergers, *Marc-Aurèle*, p. 138, note 2. Le calendrier est celui des Milésiens.

<sup>5</sup> Mordtmann, dans la *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 138.



Fig. 21.



Fig. 22. — Fragment d'inscription de Tyras.  
P. Nicorescu, dans la *Dacia*, III—IV, p. 560.

de ruines, appartenant à plusieurs époques, au-dessus de laquelle s'est élevé le château, « noir » pour les Byzantins, « blanc » pour les barbares, qui étaient habitués à des édifices en bois, lequel s'obscurcit facilement, château qui a été fortifié par les Roumains de Moldavie. Un citoyen de Tyras était honoré jusqu'à Tomi <sup>1</sup>.

Surtout, au loin vers l'Est, à *Olbia*, la riche, « l'heureuse » par le sens de son propre nom, le sophiste Bion a discuté et Poséidonios, l'historien, a écrit ses pages <sup>2</sup>. L'histoire de la ville finit vers 67—50 avant l'ère chrétienne <sup>3</sup>. Plus loin vers l'Est, *Tanaïs*, d'où est venue la Tana des Vénitiens au moyen-âge, apparaît chez Strabon comme une « création des Hellènes qui habitaient le Bosphore ». Sa prospérité aurait duré jusqu'à la guerre contre le roi Polémon, qui finit par la détruire. On y apportait de l'Asie aussi des vases et des esclaves, et les marchands en partaient avec des vêtements et du vin <sup>4</sup>. *Panticapée*, près de la rivière du même nom, sur un terrain pris du roi scythe Agaéthos <sup>5</sup>, servait plutôt pour la vente des produits de l'intérieur, alors que, pour les marchandises venues de la mer, *Phanagoria*, avec le temple de l'Aphrodite scythe, Apatouros, servait au même commerce <sup>6</sup>. Plus loin des restes d'anciennes cités détruites étaient montrés au voyageur, ou bien on lui en parlait <sup>7</sup>. Les murs les mieux conservés sont ceux, qui résistent encore, de la cité du *Chersonèse* <sup>8</sup>, d'où des ambassades allaient trouver le roi Rhoïmétalkès <sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, pp. 42—43.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 465.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 123. Voy. aussi la célèbre inscription de Protogène, W. A. S. Schmidt, dans le *Rheinisches Museum für Philologie*, IV, pp. 357 et suiv., 571 et suiv..

<sup>4</sup> Strabon, XI, II, 3.

<sup>5</sup> Étienne de Byzance, *sub v.*

<sup>6</sup> Strabon, XI, II, 10. Pour les luttes avec les rois du Bosphore, *ibid.*, II.

<sup>7</sup> Ainsi Ouita, où « on montre des armes helléniques et des outils de cuivre ainsi que des tombeaux »; *ibid.*, XI, VII, 1. Une tribu scythe des Ouitii; *ibid.*, XI, VIII, 9.

<sup>8</sup> Minns, ouvr. cité, p. 500 et suiv.

<sup>9</sup> *Rev. Arch.*, II (1883), p. 89. Sur ce fils du roi Kotys et de la reine Pythodora, voy. plus loin, *Synthèse balcanique* (et pontique).

Mais, avant tout, au milieu de ces cités, s'élève celle de *Borysthène*, décrite, par le rhéteur Dion Chrysostôme dans un de ses discours, à l'époque de Trajan, et sur laquelle s'arrête avec sympathie Strabon, originaire lui-même de ces régions, étant donné que Dorylaüs, un des chefs du Pont, était l'aïeul de sa mère, un autre chef, Moaphernès, un oncle maternel, un grand-père du même côté étant mêlé à la guerre des Romains contre Mithridate <sup>1</sup>. C'est aussi la patrie de ce penseur athée, Bion, qui finit par se convertir à l'heure de sa mort.

Dans toutes ces cités, le gouvernement est exercé au nom du peuple, du démos, qui se choisit un *Sénat*, la *βουλή*, et nomme des archontes, dont le « premier » avait des attributions presque royales <sup>2</sup>. Certaines de ces villes, comme Tyras, ont même une chronologie particulière.

D'autres magistratures apparaissent aussi, comme les Sept, les Neuf, dans une inscription d'Olbia <sup>3</sup>. Ordinairement on trouve des « rois » pour les sacrifices, des archontes, des stratèges pour la défense, des agoranomes pour le règlement du marché <sup>4</sup>, des gymnasiarques pour les jeux <sup>5</sup>. Dans la cité de Chersonèse il y a le « sastire », le « vestariteur », le « démiurge » <sup>6</sup>, les nomophylaxes, les proaisymnontes, les proèdres, les prodiques, les symmamonés. Mais à Istria on ne rencontre que les *synagogois* et pas tous ces dignitaires religieux et secrétaires existant à Tomi ou sur la rive du Nord <sup>7</sup>. À côté des assemblées ayant différents buts, il y a aussi celle des « jeunes » ou des « éphèbes » <sup>8</sup>. La gérusia de Kallatis a un chef, le *gymnasiarque*,

<sup>1</sup> XII, III, 33. Pour « notre ville », *ibid.*, 39.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 21.

<sup>3</sup> Minns, ouvr. cité, pp. 463, 474—475.

<sup>4</sup> Voy. plus haut, p. 196.

<sup>5</sup> Minns, ouvr. cité, p. 473.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 516—517, 540 et suiv.

<sup>7</sup> Pârvan, *Histria*, IV, p. 71.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 76. Il cite une inscription de Magnésie sur le Méandre, dans laquelle on trouve « les prêtres, les archontes, les cheirotônites, les élus, les éphèbes, les jeunes et les enfants », de même que ceux qui ont vaincu aux jeux, comme Leukophryéna (d'après la *Sylloge* de Dittenberger, II, p. 553, *ibid.*, p. 76, note 2).

qui serait comme le suprême dignitaire scolaire <sup>1</sup>, s'occupant cependant aussi des jeux. De tout le « comité », quelques-uns remplissaient tour à tour les fonctions administratives <sup>2</sup>. On pouvait donner des délégations pour les travaux aux murs, au port (le « liménarque ») <sup>3</sup>, pour tenir les comptes (le « logiste »).

Les magistrats avaient des droits assez étendus à l'égard des particuliers, de sorte que, en payant un certain nombre de deniers à la ville d'Odessos, qui ajoute une annonce en grec, un particulier pouvait enterrer quelqu'un dans le tombeau fait pour sa seule femme par un bénéficiaire consulaire, qui mentionne cette clause dans son latin à lui <sup>4</sup>.

Les dieux étaient ceux de la métropole, bien que, à Tyras, apparaisse sur des monnaies, comme nous l'avons déjà dit, Déméter portant des épis de blé aux oreilles, à côté d'un animal. On adore aussi Apollon, Athéné, Dimyron, Asklepios et Hermès <sup>5</sup> et on y célèbre même le culte de Sérapis et d'Isis <sup>6</sup>. Dans ce cercle de cités on rencontre, de fait, tous les dieux de l'Hellade <sup>7</sup>. Mais le culte des dieux, ensuite celui des empereurs romains, était confié à des associations particulières <sup>8</sup>. En fait de rites, on appelait, par des blasphèmes, de la part du *κύριος ζεύς*, le dieu Soleil, le châtiment des ennemis <sup>9</sup>.

*Troesmis*, création purement romaine, sur l'emplacement d'un ancien village gète, explorée et décrite d'abord, comme nous le montrerons, par des archéologues français, a trouvé

<sup>1</sup> Pârvan, *Gerusia din Callatis*, souvent citée, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1916.

<sup>2</sup> Le même, *Histria*, IV, pp. 74—75.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 96—97.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 304, n° 386. Un cas analogue à Tomi, Tocilescu, *Fouilles*, p. 216, n° 48.

<sup>5</sup> Minns, ouvr. cité, p. 447.

<sup>6</sup> Waxel, *Recueil d'Antiquités*, n° 6, et Latichev, *Inscriptions*, I, 7. On y imite la monnaie de Lysimaque; Minns, ouvr. cité, p. 448.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 476 et suiv.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>9</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 122. Beaucoup de dieux, *ibid.*, c. 130; voy. aussi *ibid.*, c. 132, n° 142.

depuis longtemps son historien dans le Roumain Tocilescu <sup>1</sup>. L'origine thrace plus ancienne est prouvée par le fait que, de même qu'un Saint Bedaius, le Jupiter de Troesmis a voyagé jusque bien loin en Occident <sup>2</sup>.

A *Dinogétia* <sup>3</sup>, à l'embouchure du Hiérase dans le Danube, il est possible que le nom contienne, à côté de celui de ces barbares gètes eux-mêmes, la mention du Danube.

*Arrubium*, portant un nom évidemment thrace, et *Béroë*, pareille en fait de nom avec la localité, de même origine barbare, des Balcans, s'ajoutent enfin à ces établissements de la Dobrogea qui sont parallèles sur le Danube aux cités grecques de la rive du Pont <sup>4</sup>.

La navigation grecque a continué sur le Danube <sup>5</sup> sous la protection de la flotte romaine <sup>6</sup>.

Toutes les créations grecques et romaines de cette région, s'appuyant sur le commerce avec les indigènes, n'ont pu gagner le développement des cités se trouvant sur la rive septentrionale de la Mer, où il y avait la grande source de gain des conserves, car le sel de l'embouchure du Dniester permettait la conservation du poisson et du caviar <sup>7</sup>.

Là, la vitalité propre de la population était extraordinaire. Ainsi, Apollonia ayant été détruite par les Romains en l'an 72 avant le Christ, a été refaite en entier, avec trois portes, par le Thrace non romanisé Métokos, fils de Taroulos <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Monumentele*, p. 68 et suiv. (avec l'indication, p. 77, des passages dans le *C. I. L.*). Voy. aussi *Rev. p. ist., arch. și filol.*, I, p. 104 et suiv. Cf. aussi Robert et E. de Saulcy, dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, XXIX (1857—1858), p. 383 et suiv.; Gustave Boissière, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, IV (1867), p. 181 et suiv.; Toutain, *Une nouvelle inscription de Troesmis*, Rome, 1891.

<sup>2</sup> *C. I. L.*, III, les passages recueillis par Tocilescu, *Monumentele*, p. 68.

<sup>3</sup> Ptolémée, III, 8, § 4.

<sup>4</sup> Pârvan, *Inceputurile*, p. 71.

<sup>5</sup> *Voy. C. I. L.*, III, 781 (cf. pp. 147—148).

<sup>6</sup> *Voy. Pârvan, Salsovia*, p. 13 et suiv. (aussi d'après Végèce, IV, p. 46).

<sup>7</sup> Hérodote, IV.

<sup>8</sup> *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 163. Pour de pareils mérites probablement on présente des remerciements solennels à un Thrace à Mésembrie; *C. I. Gr.*, 2053 c.

Mais, après la grande invasion gète jusqu'à la cité de Borysthène, que Dion le Chrysostôme place, à l'époque de l'empereur Vespasien, comme étant éloignée d'environ cent cinquante ans, toutes ces cités tombèrent « jusqu'à Apollonia », et ne se relèveront plus, ou bien elles reparaitront ayant des barbares dans leur sein. Mais les Scythes, les Sarmates, qui viennent aux marchés avec des « étoffes ordinaires et du mauvais vin », contribuent à leur réfection, à cause du profit qu'ils tirent eux-mêmes de ce commerce. Ce qui se passe ici correspond à ce qui arrivera plus tard à l'époque de la poussée germanique: les vieux murs sont trop larges pour contenir le nombre restreint des habitants actuels et une source observe: « on ne dirait pas que c'est la même ville ». Les statues sont brisées, mutilées. Les citoyens revêtent des costumes scythes, comme, plus tard, les Grecs de Tomi les habits des Gètes: la couleur noire, signalée chez les Mélanchlènes par Hérodote, finit donc par s'imposer. Néanmoins, ces mêmes citoyens se rassemblent pour tenir un conseil dans le temple de Zeus, où le rhéteur, si doué, les présente s'asseyant sur les escaliers, vieillards et magistrats, ἀρχοντες καὶ προεστῶται, en tête.

On y conserve l'amour pour la « philosophie », même celle de Platon, le culte d'Homère et d'Achille, qui est, dans ces régions, le héros favori et auquel on élève un temple dans la cité elle-même et un autre dans l'île voisine. « Bien qu'ils n'habitent pas au milieu des barbares, tous savent par cœur l'Iliade <sup>1</sup>. » De même qu'Ovide plus tard, Dion entend lui aussi le signal que l'attaque barbare se déchaîne, et il voit les portes qui se ferment. Et l'habitude de « se prosterner » devant les Romains est âprement critiquée par cet écrivain.

Mais on a observé une grande pauvreté dans l'architecture, pour toutes ces colonies grecques, sauf pour la partie pratique, militaire, et, de même, l'absence « d'une bonne statue de grandeur naturelle, fût-ce même une seule » <sup>2</sup>. Au

<sup>1</sup> Or. XXXVI, éd. citée, II, p. 48 et suiv.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, pp. 294—295. La ville de Chersonèse ferait exception dans une certaine mesure; *ibid.*

Musée d'Odessa, on voit la statue d'un chasseur trouvée à Tyras <sup>1</sup>. Le bas-relief peint, d'une ligne si délicate, ayant tant d'expression, qui rappelle Apphé, femme d'Athénaios, bas-relief qu'on a trouvé à Kertch <sup>2</sup>, est un cas unique. De même caractère sont les petits objets du culte, bas-reliefs sur des pierres de dédicace ou d'hommage, sur des pierres sépulcrales, où paraît le « héros thrace », qu'on a trouvés à Tomi ou à Kallatis, et le Musée Archéologique de Bucarest en est plein. Le verre et la terre cuite sont aussi très bien représentés dans ce monde qui est ordinairement assez modeste.

Jusque bien tard, dans nos régions aussi, se conserve une tradition d'art, en rapport avec la fréquente attribution de statues à des citoyens qui s'étaient gagnés des mérites <sup>3</sup>. Aujourd'hui encore, des maçons grecs sont prêts à construire dans ces régions à bon marché une modeste villa, avec tous ses éléments en pierre, ce qui montre combien est durable cette tradition; par delà la beauté de telle inscription, d'une forme soignée et poétique, datant du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup>, à Mangalia (Kallatis), il y a la même pérennité qu'on trouve aussi chez les femmes d'aujourd'hui, qui portent sur la tête, comme les anciennes choéphores d'Athènes, les urnes de la même forme archaïque qu'on rencontre aussi à Durostorum (Silistrie).

En 72—71, en rapport avec la campagne contre les Besses, auxquels on prend Uscudama-Andrinople, Eumolpiade-Philippopolis et Kabylé (cf. les « colibe » roumaines) dans l'Hémus, les Romains, commandés par M. Lucullus, ayant détruit Apollonia, imposent leur domination sur Tomi, sur Kallatis, sur Istria, de même que sur Parthénopolis et Bizone <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>3</sup> Pârvan, *Gerusia*, p. 28.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, dans le *Bull. Com. Mon. Hist.*, XXII, p. 187.

<sup>5</sup> Eutrope, VI, 8, et *Bréviaire* de Rufus, 9, LX (Phtinopolis chez lui est Philopopolis; « Tratia », la « capitale », reste inintelligible). Cf. Dittenberger, ouvr. cité, p. 529. Pour tous ces combats, B. Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten*, I—II (travail certainement capital, mais contenant surtout des détails, sur la seule base d'une chronologie précise).

Les rapports entre ces villes et les seigneuries thraces de l'intérieur ont été ce qui a attiré sans doute sur elles les armes des Romains. Mais ce n'est pas sans une forte résistance, dont nous ne connaissons pas les détails, que les cités grecques arrivèrent à se soumettre à cette nouvelle domination <sup>1</sup>.

Une vie nouvelle commence ainsi, dont les caractères seront montrés dans un autre chapitre.

Jusque là, dans les profondeurs thraces, un commerce important avait continué: du blé de l'intérieur, des objets de luxe et d'art venant de l'Orient hellénique. Pour citer seulement quelques cas venant des découvertes faites jusqu'ici, tel cratère à Silènes a été trouvé dans le district de Vlaşca <sup>2</sup>, en Valachie, et des vases grecs de Rhodes arrivent jusqu'à Daphné, près d'Olteniţa, sur le Bas-Danube <sup>3</sup>.

Les rapports de ce monde allaient même plus loin: dans la Russie Méridionale on a découvert des figurines égyptiennes, un certain nombre de scarabées qui prouvent les rapports existant avec un pays aussi lointain que l'Égypte, profondément pénétré par l'esprit grec <sup>4</sup>. De même sur l'emplacement où a été Tyras «des figurines de Bès, d'Harpocrate, ornées d'une triple couronne, un *atef* de Thoth; deux scarabées en pierre avec des ornements linéaires, ce qu'on appelle des *oudja*. Tout cela... avec des monnaies alexandrines en bronze du I-er siècle ap. J.-C. On a encore trouvé à Tyras un cylindre assyrien et une statuette égyptienne en bronze » <sup>5</sup>. A Olbia, à Chersonèse, des objets pareils ont surgi <sup>6</sup>. Suivant les mêmes lignes, le commerce arabe amènera à Tanaïs, à Kertch les monnaies des califes des premiers siècles; on comprend ainsi comment le géographe arabe Édrissi pouvait parler, au XII-e siècle, avec

<sup>1</sup> Strabon, VII, iv, 4—6; XI, II, 3.

<sup>2</sup> Pârvan, *Inceputurile*, p. 51.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>4</sup> Touraïev, dans la *Rev. Arch.*, juillet-décembre 1911, p. 20 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 22—23.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 24 et suiv.

tant de compétence sur la valeur commerciale de l'angle compris entre Durostorum et la Dobrogea <sup>1</sup>.

Récemment, M. Strzygowski a montré, du reste, de bizarres rapports d'art entre Grecs et Iraniens <sup>2</sup>. Parmi les richesses trouvées par les Romains à la mort de Mithridate, il y a « des verres d'onyx revêtus d'or, des fioles, beaucoup de vases servant à refroidir le vin, des rhytons, des lits, des chaises ornées, des freins de cheval, des cuirasses et des « revêtements d'épaule », tout cela en pierres rares, et doré » <sup>3</sup>. Beaucoup d'entre eux sont des documents de l'art dans lequel l'esprit iranien a été ajouté par les Scythes à la technique grecque. De même dans l'héritage d'art, trouvé chez les mêmes vaincus, de Darius l'ancien lui-même <sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>2</sup> *Εἰς μνήμην Σπυριδῶνος Λάμπρου*; p. III et suiv.

<sup>3</sup> Appien, *Mithridate*, CXV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, CXVI.

LIVRE III  
LES SYNTHÈSES

## CHAPITRE I

### SYNTHÈSE SCYTHE

L'accomplissement d'une synthèse est le résultat naturel du développement de ces courants et du contact entre ces nations. Strabon, qui cite aussi un visiteur de Rome sous la république, Posidonius d'Apamée, que Cicéron avait écouté à Rhodes, montre les Thraces mêlés aux Sarmates, aux Celtes, aux Boïes, aux Scordisques, aux Tauriques, qui s'appellent aussi des Liguriques, à cause, certainement, d'un rapport avec les lointains Ligures de l'Occident <sup>1</sup>.

Ainsi, alors qu'à l'intérieur de la Péninsule des Balcons, siège perpétuel de la guerre et du pillage, les Thraces se jettent sur les cités grecques, ainsi que le font les Paioniens, qui paraissent cependant avoir été plutôt de sang illyre (ils se dirigeaient contre la cité de Périnthe), ou comme les Bisaltes, qui assiègent Kardia <sup>2</sup>, de ce côté, sur le rivage de la Mer Noire, jusqu'en bas, vers Byzance, il en est autrement. Mais ceci il faut l'attribuer au fait que sur ces Thraces de l'Est, du côté du Pont Euxin, s'était étendue l'influence des Scythes, clients habituels, pacifiques, et même compagnons, éventuellement défenseurs braves, des colonies helléniques.

Une vie thraco-scytho-hellène est ainsi créée, qu'on retrouve dans la Scythie Mineure, avec ces rois qui apparaissent sur des monnaies fabriquées par des Grecs, tel un Kanités et les autres dont on connaît ainsi le type de barbare, d'une énergie échevelée <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> VII, III, 3.

<sup>2</sup> Tomaschek, ouvr. cité, 1893, p. 20.

<sup>3</sup> Voy. M. Soutzo, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, I, p. 12 et suiv.

Ces rois, d'une royauté qui ne comprend dans sa notion essentielle aucunes bornes réelles, apparaissent de cette façon: ainsi Skylouros, qui fait partir ses bandes contre le roi Mithridate, suivant l'exemple des Grecs, comme à Palakion, à Chaléos et à Néapolis<sup>1</sup>, puis Pharzoïos, Iprisméos sur la côte Nord de la Mer Noire<sup>2</sup> et, en Scythie Mineure, ce Kanitès<sup>3</sup>, mentionné plus haut, ainsi qu'après lui un Saris ou Sariakos, un Aïlis<sup>4</sup>. On peut ajouter à la même série un Adraspos, un Akrosandros, un Skortokès<sup>5</sup>. De même, à Marseille, on frappe des monnaies pour les rois (*basileis*) Amytoba, Britoukisaïs, Bitousos, Rigaulikos, Bokios, Loukotikouos, Vétarrhatis<sup>6</sup>.

Il semblait qu'une synthèse avec les Thraces dût se produire au IV-e siècle avant l'époque chrétienne par cette descente des Scythes vers les bouches du Danube et, plus loin, dans la province qui a reçu des Romains ce nom de Scythie Mineure. On voit des rites funéraires scythes, avec les sacrifices coutumiers<sup>7</sup>, qui passent à cette époque en Thrace même. Les tumulus avec les corps de rois, des sacrifices d'esclaves et de chevaux se continuent derrière le rivage, donnant jusqu'aujourd'hui un caractère si pittoresque à la région.

C'est sans doute de cette descente des Scythes que vient aussi le nom d'« istriens » (*ιστριάνιδες*) pour les vêtements

<sup>1</sup> Strabon, VII, v, 17.

<sup>2</sup> Voy. aussi Minns, ouvr. cité, p. 119.

<sup>3</sup> Cf. aussi P. Vacquier, *Numismatique des Scythes et des Sarmates, Kerisitès et Tanais*, Paris, 1881.

<sup>4</sup> Tacchella, dans la *Revue Numismatique*, 1900, p. 397; 1903, p. 30. Cf. M. Soutzo, dans le Bulletin français, cité, de l'Académie Roumaine.

<sup>5</sup> Une inscription le regardant, dans *C. I. Gr.*, II, 2056. Voy. aussi Florica Moșil, dans la *Chronologie numismatique et archéologique* (en roumain), XI, 103—104, p. 155.

<sup>6</sup> D'après un article de A. de Barthélemy, dans la *Rev. Arch.*, 1893, p. 350, dans Jullian, ouvr. cité, III, p. 128, note 6. A côté, les inscriptions latines n'ajoutent pas le titre relié au nom des chefs; *ibid.*, p. 129, note 7.

<sup>7</sup> Seure, dans la *Rev. Arch.*, XXV (1901), p. 203 et suiv. Pour le sacrifice des « ânes » chez les Scythes, St. Clément, *Cohortatio*, *loc. cit.*, p. 46. Pour les tombeaux thraces, Seure et Degrand, dans le *Bull. de corr. hell.* cité, pp. 359 et suiv., 404—405.



Fig. 23. — Vases grecs trouvés en Scythie Mineure.  
Marcelle Lambrino, dans la *Dacia*, III—IV, p. 368.



Fig. 24. — Fragment de stèle funéraire à Capidava.  
Gr. Florescu, dans la *Dacia*, III—IV.

scythes qui ont été acceptés aussi par les Athéniens, avec, même, un caractère de vêtement sacré<sup>1</sup>. Ensuite, on trouve dans la partie Sud de cette province, comme à Cavarna, des Scythes, prêtres des dieux de la Taurique, du Chersonèse, qui, avec des noms grecs, ont une parenté scythe, comme ce Tagène, « fils du Scythe »<sup>2</sup>.

Une pierre de Varna présente comme citoyen reçu à Odessos Herméios Asclépiodore, Grec d'Antioche, qui était devenu le conseiller de Kanitès, roi des Scythes<sup>3</sup>. Rien ne peut montrer d'une façon plus claire le rôle de ces barbares en train de s'helléniser.

Mais il est maintenant trop tard pour qu'on ait pu créer une seconde « Agathyrsie » comme celle de Transylvanie, laquelle s'était cependant si facilement thracisée. Le Sud-Est européen commençait déjà à avoir des formes d'organisation propre.

La mythologie grecque donne une forme brillante, d'un caractère tragique exceptionnel, exploité par les poètes de toutes les époques, au premier contact entre les races du rivage de la Mer Noire et le *hinterland*.

Strabon présente l'interprétation de la Toison d'Or par l'or qu'on recueillait dans les eaux au moyen de tissus de laine<sup>4</sup>. L'historien Arrien croyait, à l'époque de Trajan, que seule l'expulsion des Scythes riches, travaillant sur leurs champs, par les Thraces, les a contraints à mener une vie pastorale<sup>5</sup>.

Les plus importants éléments de synthèse culturelle dans le domaine de développement économique sont sans doute ces Agathyrses, au nom scythe et à la constitution thrace. La légende les présente, bien longtemps après leur

<sup>1</sup> Héychius, *sub v.*

<sup>2</sup> Jireček, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 187.

<sup>3</sup> *C. I. Gr.*, II, n° 2056.

<sup>4</sup> XI, II, 19.

<sup>5</sup> *Fragm. Hist. gr.*, II, p. 596, n° 52. — Tel vase peint avec figures d'animaux (Vladimir Dumitrescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 279) peut venir d'une influence scythe sur les Thraces.

disparition, comme des hommes ayant des cheveux « bleus »<sup>1</sup>, « avec des lois écrites en vers »<sup>2</sup>. L'exploitation des mines d'or leur ajoute une réputation de richesse et même de dévergondage, par la communauté des femmes<sup>3</sup>. Cette exploitation suppose, à une époque lointaine, à côté d'une civilisation avancée, aussi des rapports de commerce. Ceux qu'on entretenait avec les cités grecques ont pu procurer aux artisans de là-bas de la matière première pour les objets de l'art scytho-hellénique, si intéressant.

Il ne faut pas rejeter l'hypothèse, jetée en passant par Niebuhr lui-même<sup>4</sup> et reprise par un chercheur aussi intelligent que Rösler, adoptée ensuite par un connaisseur aussi parfait du monde thrace que Tomaschek, que les Daces eussent été les continuateurs des Agathyrses, mais ceci seulement si on admet leur absorption par l'élément thrace, surabondant<sup>5</sup>. Mais Rösler présente aussi, ailleurs, l'apparition

<sup>1</sup> Pline, *Historia Naturalis*, IV, 12 (26), 88. Évidemment cette information n'a aucune valeur. Elle vient du tatouage que connaît aussi Pomponius Mela (sous Claude), II, 1, 10, dont les sources ont pu être bonnes. Ainsi que celles d'Ammien Marcellin (XXXI, 2, 14), dans un passage, du reste confus, sur les « humiles quidem minutis atque rasis capillis, nobiles vero latius, fucatis et densioribus » (ce qui signifierait, d'un côté, des cheveux tondus et, de l'autre, des barbares portant des boucles, mais plus tard les barbares chevelus sont eux-mêmes inférieurs à ceux qui portent des tiaras en laine).

<sup>2</sup> Aristote, *Problemata*, XIX, 28. Rösler rappelle à côté des « picti Agathyrsi », dans l'*Énéide*, IV, 146, la même mention dans Priscien, *Periegesis*, v. 302 (dans Bährens, *Poetae latini minores*, ou dans W. Müller, *Geographi graeci minores*, II). Priscien s'inspire peut-être d'une autre « Périégèse » poétique, celle de Denys à l'époque de l'empereur Adrien (voy. le même recueil de Müller). Chez le poète Valerius Flaccus, dans les *Argonautica*, ils apparaissent comme Thyrsagètes. — Les informations sur les Agathyrses ont été rassemblées avec soin par Rösler, dans *Die Geten und ihre Nachbarn*, pp. 2—3 et notes. Les pierres précieuses mentionnées par Valerius Flaccus (*Argonautica*) remplacent d'une façon poétique l'or. Ce que dit Ptolémée (III, 5) n'est qu'un simple emprunt. On trouve la même confusion géographique chez Marcien d'Héraclée, Müller, *loc. cit.*, I, p. 559.

<sup>3</sup> Hérodote, IV, 108, 184.

<sup>4</sup> *Kleine Schriften*, I, p. 377.

<sup>5</sup> *Romanische Studien*, p. 8: « Ja es lässt sich die Frage aufwerfen ob die Agathyrsen nicht vielleicht später durch das kräftige Hervortreten eines der Stämme die Umnennung in Dacier erfuhren ». Cf. le même, dans *Die Geten*

des puissants Daces comme une vraie résurrection agathyrse, à laquelle croit aussi un Jireček<sup>1</sup>, et qui vraiment s'impose. Dans ce phénomène ethnique on voit, d'après le premier, le même cas que celui des « îles qui, par des puissances cachées, s'élèvent de la Mer, retombent au fond des eaux, mais se relèvent ensuite pour une longue durée »<sup>2</sup>.

En ce qui concerne l'origine même du nom des Agathyrses, les Thyrses paraîtraient être, ainsi qu'on l'a observé depuis longtemps et que nous le disions auparavant, les Tursènes, les Thyrrhènes, donc les Étrusques<sup>3</sup>, mais l'attention a été attirée aussi dans une autre direction, sur les Trauses des Thraces<sup>4</sup>. Les Grecs, qui ont établi l'orthographe du nom des Agathyrses, ont été sans doute séduits par le rapport apparent avec l'adjectif ἀγαθός (« bon »), mais la racine *aga* dans leur nom, qu'on pourrait supposer avoir été *agat*, serait une corruption du nom des Gètes, qui sont mentionnés au même moment par le même Hérodote<sup>5</sup>.

*und ihre Nachbarn*, pp. 6—7. Sur les mêmes, Tomaschek observe, dans la *Zeitschr. f. österr. Gymnasien*, 1872, p. 142: « Die Agathyrsen sind, das kann wohl nicht bezweifelt werden, Vorfahren der Dacier ».

<sup>1</sup> *Geschichte der Serben*, I, p. 26.

<sup>2</sup> *Die Geten und ihre Nachbarn*, p. 47. — La première recherche critique des dates concernant la Transylvanie est celle de J. Karl Schuller, *Siebenbürgen vor Herodot und in dessen Zeitalter*, dans l'*Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, XIV<sup>1</sup> (1885), p. 95 et suiv. (on y traite pour la première fois aussi le problème des rivières). On voit que l'auteur, un Saxon de Transylvanie, voulait aller plus loin, présentant des résultats vérifiés (mais il croit que les Agathyrses sont des Celtes, ainsi que le prouverait aussi le roumain, avec des éléments pareils à ceux de l'ancien anglais et de l'écossois; *ibid.*, p. 106).

<sup>3</sup> En échange, des rapports avec les Étrusques, Fick, ouvr. cité, pp. 143—144. A Cavarna, avec des noms comme Skytès, le culte Ταύρων; *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 207, n<sup>o</sup> 95.

<sup>4</sup> Qui sont cependant des Celtes, pour Étienne de Byzance (sous Justinien): *Τραυσοὶ πόλις Κελτῶν*. Et ensuite: ἔθνος οὗς οἱ Ἕλληνες Ἀγαθύρσοις ὀνομάζουσι. Il y a aussi une théorie celte de l'origine des Agathyrses qui, à ce qu'il paraît, ne devrait pas être négligée, bien que, objection importante, le travail des mines ne rentrerait pas dans les occupations des Celtes.

<sup>5</sup> Un Idanthyrso est mentionné, ainsi qu'il a été dit auparavant, chez Hérodote, qui cite aussi un Agathyrse portant le nom de Spargapéthos (IV, 78).

Chez Hérodote <sup>1</sup>, les Agathyrses apparaissent dans un geste de désolidarisation envers la masse scythe, au moment de l'attaque de Darius, qui était maintenant maître des Gètes. Leur citadelle des montagnes, en Transylvanie, se ferme à la retraite des bandes scythes. Et c'est d'ici que sortiront, par leur mélange avec les Gètes ayant des idées d'État, une autorité monarchique, un penchant vers la guerre et une continuité : les Daces.

Reste mystérieuse la nation, déjà mentionnée, des Sigynnes, c'est-à-dire des Sigounnes, qu'on trouve dans un seul passage d'Hérodote <sup>2</sup>, les présentant comme habitants d'une station « d'au-delà de l'Ister », dans un pays qui semble à l'historien des Grecs « désert », et impénétrable (*ἐρημος καὶ ἀπειρος*). Ce seraient pour lui des gens de plaine, portant un autre vêtement que celui, si étroit, des Thraces, à pantalon collé sur la jambe : le vêtement des Mèdes, qui se distingue par ses lignes larges. Leurs petits chevaux au poil hérissé sont encore ceux de la plaine danubienne. Ici encore, on peut penser à un élément de synthèse qui serait cependant difficilement intelligible, si jamais on arrive à une solution du problème.

Du milieu de la si supérieure civilisation hellénique les regards se dirigent, pour plusieurs motifs, économiques, politiques, culturels, moraux, vers l'immense Scythie vague du Nord.

Eschyle lui-même a connu « les Scythes qui boivent le lait des juments, qui ont de bonnes lois (*ἰππάκεις, βρωτῆρες, εὖνομοι*) <sup>3</sup>, et le poète Choïrilos, qui n'oublie pas de mentionner ces lois <sup>4</sup>, fixe les mêmes rapports.

<sup>1</sup> IV, 119, 125.

<sup>2</sup> V, 9. Pârvan les rapprochait, sans raison, de la ville de Singos, et celle-ci, de Singone, Singidunum et Singidava (*Getica*, pp. 744—745). Strabon (XI, XII, 8) les fixe plus loin dans la steppe de l'Est, jusqu'au Caucase. Mais l'information précise d'Apollonius de Rhodes (sous Ptolémée, au III-e siècle avant l'ère chrétienne) (éd. Markel-Klein ou Seaton, IV, 320) qu'ils habitent près de la Mer, non loin des bouches du Danube, est d'une valeur supérieure. Voy. aussi l'excellent article, non-signé, de l'*Encyclopaedia britannica*, où est citée une opinion, anglaise, à côté d'autres très bizarres, d'un commentateur d'Hérodote, Macan, qu'il y aurait une confusion avec les Maïdes thraces. Les habitants de Marseille auraient appelé Sigynnes les marchands étrangers en général.

<sup>3</sup> Cité par Strabon, VII, 111, 7.

<sup>4</sup> Cité par le même, *ibid.*, 9.

Ceux des Scythes avec les cités du Pont <sup>1</sup> n'apparaissent d'aucune façon mieux que par les liens de famille de cet Ariapéithès, fils d'Idanthyrsos, qui s'était opposé au roi Darius. Il avait épousé une « Istrienne », ce qu'on a interprété par une origine d'Istros, aux embouchures du Danube, et aussi une fille de Térès, chef thrace, à côté de sa femme scythe. Tué par un Agathyrse, Spargapéithès, il laissait un fils qui suit la tradition de sa mère grecque et se fait bâtir une maison à Olbia; même sous le rapport religieux, il aurait changé, célébrant lui aussi le culte de Bacchus. Une expédition jusqu'à Abydos avait été entreprise même avant cela, à la même époque qu'une mission à Sparte contre les Perses.

La légende, présentée aussi par un historien comme Éphore, d'Anacharsis le Scythe, qui voulait connaître le monde hellénique et qui mourut tué au bout de sa « trahison » envers sa race, comprend elle aussi les premières de ces relations.

Et les chercheurs scientifiques cherchent des éléments chez les Scythes à mystères et à incantations; un traité attribué à Galène parle de la « pierre thrace » en Scythie, sur la « rivière du Pont » <sup>2</sup>. Les miracles qu'on y trouve ont un écho jusque bien tard dans la littérature gréco-romaine: dans un *carmen de ventis* <sup>3</sup>, on parle des Scythes et des Gètes, mouillés par les « pluies blanches », et de la langue « thrascia ».

Sur un territoire qu'on a supposé être aussi thrace, à cause du nom des Tyrigètes <sup>4</sup>, bien que l'allemand Zeuss les rapproche des Massagètes <sup>5</sup>, s'est élevée la seule cité de la Tourla, du Dniester, Tyras. Elle participait à l'échange très actif des marchandises dans ces régions, même après l'annexion forcée à l'Empire romain, mais non sans avoir conservé des privilèges étendus, étant exclue du régime de douane de

<sup>1</sup> Voy. Neumann, *Die Hellenen im Skythenlande, passim*.

<sup>2</sup> *De Simplicis*, attribué à Galène.

<sup>3</sup> *Rheinisches Museum*, I, p. 131.

<sup>4</sup> Chez Zeuss, ouvr. cité, p. 281, on cite Ptolémée, III, 5, et 10; Pline, IV, 12.

<sup>5</sup> P. 280, note 1. Cf. Ptolémée, V, 5: *Τυγαγγίται*. Voy. aussi Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 20—22.

l'Illyricum<sup>1</sup>. En 56 après le Christ, à la suite d'une destruction par les barbares dont nous parlerons dans la suite, Tyras a été refaite par les Romains, mais seulement dans un but militaire, et s'est maintenue ainsi jusque sous l'empereur Alexandre Sévère.

Il en a été, bien entendu, autrement au Nord, où l'ourlet hellénique du rivage était tiré en marge du vaste monde eurasiatique<sup>2</sup>. On trouve, ainsi, dès le début, des relations étroites entre Olbia et les Scythes<sup>3</sup>. Phanagoria avait un « interprète sarmate » et on l'employait pour des ambassades à Rome<sup>4</sup>. Mais Respindscalos, qui apparaît, dans une inscription d'Olbia, comme chef des barbares, aurait été, en rapprochant l'inscription du témoignage du prélat gallo-romain Grégoire de Tours, un Alain<sup>5</sup>.

Dès le IV<sup>e</sup> siècle, l'ancienne civilisation, de caractère local, commence à être absorbée et remplacée chez les Scythes par celle à caractère grec, les artistes imposant maintenant, non seulement la technique et le style, mais aussi leurs conceptions<sup>6</sup>. C'est un phénomène qui crée encore une grande séparation chronologique : *le monde méditerranéen conquiert celui de l'intérieur, qu'il a exploité.*

Ce sera d'abord par l'esprit grec, ensuite par la puissance et par l'ordre romain.

A Olbia, on trouve des noms barbares, thraces aussi, dans une synthèse compliquée, à côté d'un Achilléto, fils de Neikératos, et de Dionysos, dont le père était Hermogène. Ainsi : Aspourgos, fils de Parspanakos, ou Zourozis, fils de Gétomousos,

<sup>1</sup> Mommsen, dans les *C.I.L.*, III<sup>1</sup>, pp. 147—148. Elle aussi avait soutenu Mithridate.

<sup>2</sup> D'après Domaszewski, dans le *Rheinisches Museum*, 1892, p. 297, Minns, ouvr. cité, p. 447, qui cite aussi une inscription dans le *Corpus Inscr. Lat.*, n° 3008. La monnaie, dans Minns, ouvr. cité, pp. 448—449. Bibliographie russe, *ibid.*, pp. 449—450. Les inscriptions principales, *ibid.*, pp. 639—640. Les types de monnaies, *ibid.*, planche 1.

<sup>3</sup> Müllenhoff, dans *Hermes*, III, p. 444. Noms scythes, *ibid.*, pp. 445—446.

<sup>4</sup> *C.I.L.*, VI, n° 5207.

<sup>5</sup> Müllenhoff, dans *Hermes*, III, p. 441, n° III,

<sup>6</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 102 et suiv.

évidemment des Thraces, dont le dernier a le nom des Gètes dans le sien <sup>1</sup>. Là aussi un Sosias, fils de Karpos, rappelle par le nom de son père les Carpes des Carpathes. Les citoyens de Tanaïs s'appellent de noms barbares: Maïs, Sala, Dalosakos, Phoskos, Dadas Modiakou, Mastou, Asklas, Phentas <sup>2</sup>. A Anapa, on trouve un Zassous, un Myphagoras Kossou, un Attamazas Papou, un Atakouas, un Alamazas Karza, etc. <sup>3</sup>.

Les rapports avec les indigènes sont bien autres, avec une séparation nette, le fossé au milieu, — comme dans les cités génoises en terre tatare ou celles généralement italiennes dans l'Empire byzantin et en Syrie, ou même dans les villes d'établissement germanique de l'ancienne Moldavie roumaine —, comme à Tanaïs, où les Grecs sont d'un côté, avec leur « hellénarque », et les Tanaïtes de l'autre, avec un autre « archonte », sur les deux s'étendant ensuite l'autorité du roi du Bosphore <sup>4</sup>. Une Aphrodite à Tanaïs est mentionnée par un écrivain chrétien <sup>5</sup>.

Mais, généralement, à Bosporos, les indigènes pénètrent dans les cités du Pont, et de cela naissent, à l'époque romaine, des noms doubles comme chez les Hébreux, le nom latin ou grec étant réuni au nom barbare. Ainsi, à Tyras, César Zouri, Lesthénès Mokka, Dionysos Piska, à côté de Cocceius Valens, de Valerius Rufus, de Aelius Lucius; on trouve des noms gréco-romains, comme Valerius Pontici, Tiberius Claudius Antisthénès, Septimus Hiérosontas, Niger Arthemidori et Macarius Arthemidori, à côté de Grecs purs, comme Dionysodoros Achillaïou, Philokalos Philokalou, Herakléon Soma et Delphos Delphon <sup>6</sup>. Anacharsis, le type même de la synthèse scytho-hellénique, peut dire: « tous les Grecs se sont accommodés d'après les Scythes », πάντες Ἕλληνας

<sup>1</sup> Aussi chez Minns, ouvr. cité, p. 643.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 656.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 658. En général aussi Mateescu, *Nomi traci nel territorio scito-sarmatico*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, II, p. 223 et suiv.

<sup>4</sup> Minns, ouvr. cité, p. 615.

<sup>5</sup> Clément d'Alexandrie, *Cohortatio*, *l. c. cit.*, p. 108.

<sup>6</sup> Inscriptions citées dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 21. Voy. aussi Minns, ouvr. cité, p. 639.

σκηθίζουσι<sup>1</sup>. En échange, un roi scythe tue celui qui veut amener chez lui, de l'étranger, les mystères à timbales et cymbales de la Mère des Dieux<sup>2</sup>.

Cette synthèse dont nous avons parlé en ce qui concerne la Dobrogea dans les *Mélanges Glotz*, s'observe, du reste, ici même. Ainsi les archontes, de caractère grec, de Panticapée s'intitulent-ils aussi rois des barbares voisins<sup>3</sup>. A cet endroit, il y a une vraie coalition de la population des cités grecques et des indigènes qui habitent une partie de la Crimée et de la Péninsule de Taman<sup>4</sup>.

On trouve, du reste, des « Mixhellènes » partout et, si la confusion des Scythes avec les Thraces est rare et uniquement locale, les Thraces se fixant à côté seulement ou se superposant d'habitude, on a pu parler aussi d'une fusion plus ou moins parfaite entre Celtes et Scythes<sup>5</sup>.

Pour montrer dans un cas caractéristique quelles pouvaient être les formes de la symbiose devenue synthèse aussi dans le domaine ethnographique et politique, Skylos, roi des Scythes, abandonne son armée devant les murs et, entrant dans la cité de Borysthène, se revêt à la grecque, va au forum, seul, sacrifiant aux dieux helléniques pendant plusieurs semaines. Il a dans la ville une maison ornée de sphynx et de griffons et une femme, — comme les chefs slaves des Balkans dans la ville médiévale de Raguse. Il va jusqu'à s'initier aux mystères de Dionysos. Il en résultera la révolte de son frère Oktamasadès. Le roi qu'on a renversé s'enfuit vers le Danube thrace et y est poursuivi. Mais Sitalkès, frère de sa mère (un autre frère étant chez les Scythes), défend que le sang soit versé. Accueillant aussi Oktamasadès, réfugié chez les Scythes, il attire cependant chez lui Skylos, et le tue.

La langue grecque elle-même arrive à subir des changements dûs à l'influence des barbares voisins.

<sup>1</sup> Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, xvi.

<sup>2</sup> Le même, *Cohortatio*, p. 39.

<sup>3</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 12.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 12—13.

<sup>5</sup> I, 25.

C'est aussi une époque de confusion des dieux, qui amènera, au premier siècle après l'ère chrétienne, Diodore de Sicile à déclarer qu'il n'est plus en état de s'orienter dans le mélange de certains noms divins qui lui paraissent recouvrir les mêmes êtres surnaturels <sup>1</sup>.

Au Bosphore, les dieux helléniques prennent ainsi, avec des épithètes qu'on ne retrouve pas ailleurs, un caractère particulier. De ce mélange de traditions et de tendances, une nouvelle forme paraissait prête à naître <sup>2</sup>, mais, à côté, il y a aussi des divinités sémitiques, comme « les puissants dieux Sanergès et Astaréi », Mèn, Angistis, Mithras, une Aphrodite différente de celle des Hellènes, « la Grande Mère » de Phrygie <sup>3</sup>. Les dieux « chthoniens » s'y ajoutent, avec leurs mystères et leurs incantations <sup>4</sup>. On a signalé plus tard dans les « thyases », dans les « synodes » et les « synagogues » des influences juives, tendant vers le monothéisme final du Θεός ὕψιστος.

Zeus gagne des noms différents dans ce monde mixo-barbare; tel le nom d'Atabyrios à Olbia <sup>5</sup>. A côté, on célébrait les fêtes de Dionysos, et il y avait des courses de chevaux en mémoire d'Achille <sup>6</sup> et des concours d'archers. Le héros est considéré comme le « pontarque », le seigneur de la Mer <sup>7</sup>. Apollon est « Kendrisis », « Kendrisos », ou « Kendréisénos » <sup>8</sup>. On célèbre la fête barbaro-hellénique des Apatouries <sup>9</sup>.

Des analogies religieuses se rencontrent aussi entre Scythes et Thraces. L'immortalité est devenue un article de foi pour les deux races: autrement on n'aurait pas les tombeaux scythes contenant tout ce qu'il faut pour une vie pareille à celle d'ici-bas. Le rôle du prophète aussi est le

<sup>1</sup> Minns, ouvr. cité, p. 615 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 617—619.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 620.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 620—622.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 463.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 465.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 468.

<sup>8</sup> Myrtilé Apostolidès, *loc. cit.*, p. 150. Aussi une *φυλή* qui porte ce nom; *ibid.*, p. 155.

<sup>9</sup> *Voy. Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 110; Tertullien, *Apologeticum*, XXXIX.

même chez les uns comme chez les autres, avec les mêmes pratiques de sorcellerie, qui viennent des éléments touraniens soumis dans la confédération scythe, dont partent aussi des influences provenant de l'Oural et de la Sibérie, avec leur chamanisme dominant. Commun est, encore, dans un emprunt fait aux grandes monarchies orientales, le mélange entre le rôle du monarque et celui du prêtre, qui sert le dieu auquel, de fait, appartient la société.

Ce qui avait été accompli entre les Cimmériens du Bosphore et leurs successeurs scythes, d'un côté, et de l'autre, par les Grecs, se répète entre les Grecs, Ioniens de Tomi, Doriens de Kallatis, et les Scythes de leur petite patrie. Mais ici on n'était pas arrivé au même résultat politique, bien que les conditions ethniques qui se produisaient depuis quelques temps eussent dû être les mêmes.

Car, dans les régions bosphoritaines <sup>1</sup>, le mélange des Hellènes et des indigènes avait amené la création d'une royauté unique, à laquelle, comme le prouvent les noms, participaient des hommes de races différentes, le grec restant naturellement, comme à Marseille, en face des Gaulois, le seul employé. Alors, sur ces pauvres rives de la Mer Noire, les Mixhellènes dont parle Hérodote eurent un rôle beaucoup plus modeste, sans arriver au moins à conduire la cité, d'autant moins à fonder une nouvelle forme royale.

Une dynastie existait, d'après Diodore de Sicile, dès la fin du V-e siècle, celle des Archéonokides grecs, remplacés ensuite par une autre, et le nom d'un de ces derniers rois, Spartokos, montre une évidente origine thrace <sup>2</sup>. Le fils de Spartokos a cependant un nom grec, Satyros. La mort d'un autre roi, Leukon, est annoncée à Athènes par encore un Spartokos et par un Pairisadès <sup>3</sup>: du reste, le blé du Bosphore venait jusque dans la cité de Périclès et ceci a continué sous les Romains, quand ceux-ci ont conquis l'Égypte,

<sup>1</sup> Voy. aussi Ed. Meyer, *Gesch. des Königreiches Pontos*, Leipzig, 1879 (très beau travail de géographie et d'ethnographie).

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, pp. 570—571, d'après Diodore de Sicile, XII, xxxi, 1; xxxvi, 1.

<sup>3</sup> Minns, ouvr. cité, p. 571.

autre source de grains <sup>1</sup>; Démosthène lui-même a eu des rapports avec la lointaine cité pontique. Leukon s'intitule parfois « archonte du Bosphore et de la Théodéine », parfois aussi roi des barbares de l'intérieur, les Méotes: « Sindes, Torètes, Dandares et Pesses » <sup>2</sup>, — et on dit en même temps ἀρχεῖν et βασιλεύειν. Tel descendant de Leukon est adoré comme dieu après sa mort <sup>3</sup>. Au IV-e siècle, un Bosphoritain, Eumélos, nourrit par ses vaisseaux les habitants de Kallatis, qui ne voulaient pas accepter la domination de Ly-simaque <sup>4</sup>. Le dernier roi disparaît à l'époque de Mithridate, à la fin du II-e siècle <sup>5</sup>.

Entre Scythes et Thraces, les rapports se sont limités surtout à deux domaines: l'emprunt par les derniers de l'idée royale venant des premiers et le passage chez les premiers de certains éléments du costume, avec d'autres principes d'art linéaire, de ces derniers. Croire que les Thraces aient pris, comme une mesure de caractère général et universel, des Scythes, pour leurs chefs, la façon d'enterrer les morts, signifierait ne pas se rendre compte de la différence fondamentale entre les deux religions.

La religion des Scythes est iranienne, même avant Zo-roastre et la création par lui d'une religion des deux mondes éternellement opposés. Des éléments solaires sont répandus par eux dans la Péninsule des Balcans. Une « grande déesse », Anaïtis, ressemble à la « Grande Mère » syrienne de l'époque romaine. Des eunuques, les « énaréains », la servent. Un mysticisme spécial est relié à la divinité des rois, qui se transmet par une espèce de communion sacrée <sup>6</sup>, et à la puissance de racheter les péchés, le sang du sacrifice versé sur les adorateurs étant l'élément de purification. Pârvan parlait aussi

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 574—575.

<sup>2</sup> Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 61.

<sup>3</sup> Minns, ouvr. cité, p. 576.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 580.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 577. Voy. aussi, *ibid.*, p. 579 (d'après Diodore).

<sup>6</sup> Cf. Rostovtsev, ouvr. cité, p. 89. Le cas de la « communion » par rhyton dans un tombeau de Braşov, puis en Bulgarie et dans la découverte montagnaise de Poroïna, ne signifie pas un emprunt religieux, peut-être pas même une conquête; *ibid.*, p. 105.

d'une religion de la terre, « chthonienne », comme on la trouve dans le culte de Pluton, de Déméter et de Perséphone, dans les pratiques profondes, obscures et sinistres d'Éleusis, croyance de fosses et de cavernes, qui aurait peut-être des liens avec la civilisation égéenne, sans élan et sans noblesse. La déesse-serpent, au fond des populations du Dniéper, dont parle Hérodote, rappelle le dragon des Thraco-Daces <sup>1</sup>. Mais, d'après les seules informations d'Hérodote, dont il faut se contenter, on voit en échange chez les Thraces une religion d'élévation et d'immortalité, *ἀθανάτιζοντες Γέται*, écrivait l'ancien historien. Les légendes de Zalmoxis restent encore ouvertes aux recherches, aussi, pour l'interprétation humaine, uniquement prophétique, comme elle l'est pour l'interprétation divine.

L'essai de synthèse à sceau scythique a été tenté avec succès, donnant des formes qui vivent et se développent, et qui ont un intérêt spécial pour nous en ce qui concerne la proportion thrace ou plutôt l'influence thrace, surtout sur la côte septentrionale de la Mer Noire, du reste inséparablement reliée à celle de l'Ouest, aussi dans l'art.

Michel Soutzo <sup>2</sup> a montré que sur la partie du trésor de Pietroasa où sont rangés les différents dieux et déesses, on ne trouve qu'une collection, dominée par Cybèle, des dieux indigènes de la Dacie, — ainsi le croyait-il —, alors que nous dirions plutôt : de tout ce monde de synthèse. Car il y a là un Panthéon entier, où ne manque ni Zeus qui tonne, ni Apollon qui apaise, ni Dionysos, avec ses grappes, ni Héraclès, avec sa massue, ni Asklépios, avec les attributs de la médecine, ni le mystérieux dieu couvert de voiles, mais, autour du cercle destiné à la divinité qui préside, les bêtes féroces se poursuivent, se déchirent, comme dans les anciennes représentations assyro-scythes <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. *ibid.*, p. 104 et suiv. et aussi *ibid.*, p. 101—108.

<sup>2</sup> *Le culte de Cybèle et la patère d'or du trésor de Pétroasa*, dans *Dacia*, III—IV, pp. 628—631.

<sup>3</sup> L'exécution est grecque tardive, provinciale, peut-être antérieure à l'époque romaine.



Fig. 25. — Patère avec encyclopédie des dieux helléniques. Trésor de Pietraroja.

## CHAPITRE II

### SYNTHÈSE BALCANIQUE

Un État thrace<sup>1</sup>, après l'acceptation de l'idée monarchique, qui est dans son essence mystique<sup>2</sup> et universelle, ne pouvait pas se former dans une région coupée par tant de sierras de montagnes horizontales et ayant, par-dessus, la ligne verticale du Pinde vers l'Occident, qui détermine un milieu géographique totalement différent. Ces trois mers, le Pont, l'Égée et l'Adriatique, attiraient dans trois régions différentes. L'impossibilité territoriale amenait donc l'incapacité politique. La domination de Rome n'arrivera pas à confondre les territoires, mais elle recouvrira seulement leur diversité, avec tout ce qui découlait fatalement de son existence.

Mais ce qui n'avait pu être réalisé, sauf un seul cas, resté purement local, celui des Agathyrses, entre Scythes et Thraces, a été tenté ensuite par les Thraces eux-mêmes, profondément influencés maintenant, comme idées politiques, par les mêmes Scythes, et ceci en rapport avec les nations diverses de la Péninsule des Balcans.

Les Thraces ont eu d'abord, à une époque que nous ne pouvons pas fixer<sup>3</sup>, car les résultats des calculs faits par les

---

<sup>1</sup> Pour les rois et les dynastes chez les Thraces, Seure, dans la *Rev. Arch.*, XV (1922), p. 51, notes 1 et 2. Voy. aussi A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, dans les *Annales du Musée Guimet*, XV (1902).

<sup>2</sup> De même aussi les βασιλεῖς et βασιλοικοι, avec d'imposantes inscriptions, des Nubiens; voy. Lesius, dans *Hermes*, X, pp. 130—131.

<sup>3</sup> Pârvan, dans *Getica*, parle du V-e siècle.

chercheurs préhistoriens sont si vagues, un contact avec cette pénétration des Celtes <sup>1</sup> qu'on considère trop sous le rapport d'une lente avance, en rapport aussi avec l'occupation de la région italienne sur les Alpes, alors que, selon la coutume de la race, elle a dû avoir le caractère d'un torrent qui les a amenés au commencement du III-e siècle jusqu'à Delphes.

Ce sont certainement, comme ils venaient de l'Occident, où était le foyer de la nouvelle civilisation, les hommes du bronze, mais ils auraient passé vers l'an 900 à l'emploi partiel du fer, empruntant l'usage des vases helléniques et l'introduction du char dans leurs rites funéraires <sup>2</sup>. A côté des rapports historiques entre les Thraces et ces nouveaux venus, au commencement du III-e siècle, il y a ceux, prouvés seulement par des tombeaux et des outils, autour desquels s'exerce la passion d'expliquer des chercheurs dans le domaine de la préhistoire. Mais leur héritage est resté très maigre, borné à des domaines inférieurs, sans influence sur la religion, le costume, la langue <sup>3</sup>.

Mais, des Celtes, dont les tombeaux se rencontrent aussi au pays des Szekler, paraît être resté quelque chose dans la façon « sarmatique » de conduire les bœufs d'un type de steppe, dans celle de les soumettre au joug, dans la manière de les atteler, de ce qu'on appelle en roumain *a inhăma* (*ham* paraît être touranien) les bêtes, non pas par le front, mais par le col. Et même ces cris de *hăis* et *cea*, dont le premier était encore employé dans l'ancienne France <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Sur laquelle des détails, en ce qui concerne les Scordisques et les Taurisques, dans Zippel, *Illyricum*, p. 105 et suiv. Voy. aussi plus loin.

<sup>2</sup> Contre la classification de Déchelette, Jullian, ouvr. cité, I, p. 162, note 3. Cf. Vulić, *Les Celtes dans les régions yougoslaves*, Glas de Belgrade, 1926. Voy. aussi Pârvan, *Considérations sur les sépultures celtiques de Gruia*, dans *Dacia*, I (1924), p. 55 et suiv.; D. Berciu, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1934, p. 35, et Nicolăescu-Ploșor, *Les Celtes en Olténie*, dans *Homenagem a Martins Sarmiento*, Guimaraës, 1933, pp. 308—312.

<sup>3</sup> Voy. M. Roska, dans la *Dacia*, III—IV, p. 359.

<sup>4</sup> Nous l'avons trouvé aussi dans les explications contenues dans les notes de l'édition in-12<sup>o</sup> du célèbre *Roman de la Rose* (nous ne l'avons plus sous a main).

Nous avons vu en combien de fragments s'est partagée dès le commencement, et devait rester ainsi jusqu'à la fin, cette grande, brave et malheureuse nation des Thraces <sup>1</sup>.

Les Gètes <sup>2</sup>, fixés dans la plaine, n'ont cependant pas eu une vie aussi dispersée par vallées comme celle des autres Thraces, et ils ont été dès le début menés vers une royauté plus solide, moins menacée et moins contestée que celle de leurs frères au Sud des Balcans.

D'après Étienne de Byzance <sup>3</sup>, qui, citant les *Getica* de Criton, s'arrête sur leur nom, — qu'on rencontre aussi au féminin pour Géta, femme du roi de Macédoine, Philippe —, les Gètes « sacrifient la femme au mari mort et viennent en ambassade, portant des arcs » <sup>4</sup>; c'est ce que dit aussi l'historien hellène Théopompe. Pendant longtemps cependant, il n'est pas encore question de la royauté.

Sur la rivière du Strymon, le roi Bogas est établi par Darius <sup>5</sup> pendant son expédition; dans les Balcans, un Mossés, roi des Bisaltes, apparaît au V-e siècle par les monnaies <sup>6</sup>. De même, au IV-e, on voit chez les Paioniens le roi Patraos, lui aussi retrouvable par cette seule voie <sup>7</sup>. On a, du reste, des monnaies aussi pour les Édones, les Oresques, les Derrones, les Zélées, les Tyntènes, qui ont dû avoir donc, eux aussi, leurs rois. Le roi gète Charnabon chez Sophocle, dans un passage transmis par Hygin <sup>8</sup>, est certainement une réalité historique <sup>9</sup>. De même Isanthès, « roi »

<sup>1</sup> Une tentative d'écrire l'histoire de ces rois de caractère local a été faite depuis longtemps par Cary, dans *l'Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les médailles*, Paris, 1752.

<sup>2</sup> Avec raison M. R. Vulpe est pour les Gètes établis sur les deux rivages du Danube; *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), p. 139.

<sup>3</sup> *Sub v. Γετία*. Différences entre Gètes et Daces chez lui, *sub v. Δακία*.

<sup>4</sup> *Γέται κηθάρας ἔχοντες καὶ καθαρίζοντες τὰς ἐπικηρυκείας ποιοῦνται*; Athénée, XIV, 24 (IV, p. 29). C'est ce que dit aussi plus tard Procope sur les peuples du Nord.

<sup>5</sup> Polyainos, VII, 24.

<sup>6</sup> Babelon, *Monnaies*, n° 1489.

<sup>7</sup> Head, *Historia nummorum*, II, p. 236.

<sup>8</sup> II, 14. Voy. aussi Hérodien, *Περὶ μονήρου λέξεως*, pp. 9, 29.

<sup>9</sup> Observé par Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 33.

chez les Krobyzes, mentionné, d'après Philarque, dans l'histoire des Thraces d'Athénée<sup>1</sup>. Entre les rois, qu'on ne peut pas identifier, des Thraces, il y a aussi ce Sovikytnos, que nous fait connaître Suidas<sup>2</sup>.

Ils représentent la situation des Thraces au V<sup>e</sup> siècle, lorsque les Athéniens acceptent, ensuite, comme citoyen Sitalkès, « fils du roi des Thraces » : à cette date de l'année, on célébrait, pendant trois jours, les *Apatouria*, fêtes de la jeunesse<sup>3</sup>. Nous avons vu que ces rois sont entourés, d'après une glose dans Hésychius, par des nobles appelés les « zibythides ». Mais la première formation royale thrace, pour le IV<sup>e</sup> siècle, qui soit réelle, est celle des Odryses<sup>4</sup> ou Druses, du nom desquels vient, ainsi que nous l'avons déjà dit, Drusipara ou Odrusipara<sup>5</sup>. Cette tribu, par ses rites d'ensevelissement, le mort étant aspergé de vin et des courses de chevaux étant ordonnées sur sa tombe, paraît avoir accepté, par dessus les Gètes, des coutumes scythes<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> 12, p. 536 D.

<sup>2</sup> *Sub v.* Un Diégylis, roi de Kaines et des Odryses (cf. le Diégès des Daces), chez Diodore, XXXIII, 14; XXX, 12, 4; Strabon, XIII, 624; le prologue de Trogue Pompée. Le fils de Zébelmios disparut lui aussi en 149: S. Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XIV (1909<sup>2</sup>), p. 67 et note 4. La capitale était à Bizyé, cité des Astes; Strabon, VII, 47 et *Annual of the British School*, 1905—1906, p. 180.

<sup>3</sup> Voy. Suidas, *sub v.* *Apatouria*.

<sup>4</sup> Voy., en général, Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 80 et suiv. Les monnaies royales, *ibid.*, p. 81. Un Odryse chez Suidas. La liste des rois thraces chez Mommsen (voy. plus loin et aussi dans la *Zeitschrift für Numismatik*, II (1875), pp. 90—91).

<sup>5</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, p. 89. Strabon donne cette série des rois odryses (VII, fragm. 47): Amadokos, Kersobleptès, Bérissadès, Seuthès, Kotys. Théopompe mentionne lui aussi le roi nonagénaire Térès; *Fragm. Hist. Gr.*, I, p. 329, n° 300. Thucydide commence (II, 29) par ce Térès. Entre Térès et les *tarabostes* (chefs des Gètes) il y a sans doute un rapport (cf. aussi le nom celte des Costoboques). Mais, d'après Tomaschek (*Zeitschr. f. öst. Gymnasien*, 1872, p. 144) il serait question du *tarbouch*, d'une tiare. Un Gaulois, Sithocus, dans Sextus Aurelius Victor, LXXVI.

<sup>6</sup> Xénophon, *Hellenica*, III, II, source principale, 1. Voy. aussi W. Dittenberger, *Ketripolis von Thrakien*, dans *Hermes*, XIV (1879), p. 298 et suiv.; Perdrizet, *Les fils du roi odryse Kersébleptès*, dans le *Bull. de corr. hellénique*,

Cet État odryse, sous Sitalkès I<sup>1</sup>, aurait soumis les Édones, les Sintes, les Paioniens, les Bisaltes et les Besses, les Dii, gagnés aussi par l'or de ses mines, s'étendant peut-être aussi au-delà du Danube. Il s'agit donc de la tentative de « basiléia » barbare, venant du Sud et précédant celle des Macédoniens, dont elle aurait empêché le développement, si la formation de la partie orientale de la Péninsule des Balkans avait pu favoriser une vraie réunion des tribus qui n'étaient convoquées que pour de simples entreprises de proie<sup>2</sup>. L'armée odryse, employant le couteau, n'épargne même pas les enfants<sup>3</sup>.

Philippe, roi de Macédoine, se gagnera les premiers titres à la reconnaissance des Grecs en empêchant la formation de cet empire rival et en colonisant des Grecs sur le territoire immense des Thraces, forcés de leur céder la moitié de leurs revenus<sup>4</sup>. Mais il devra rencontrer lui-même la

---

XX (1896); Adalb. Höck, *Das Odrysenreich in Trakien im V. u. IV. Jahrh. v. Chr.*, dans *Hermes*, XXVI (1891); Vincenzo Strazzola, *La serie dei re odrisi dal 200 a. C. al 46 d. C.*, dans le *Bessarione* (fasc. 63—66, 1901—1902), p. 31 et suiv. Cf. A. Solari, *Sui dinasti degli Odrisi*, Pise, 1912; le même, *Kotys I e Kersobleptes re di Tracia*, dans *Klio*, III (1903). A côté, Aldo Ferrabino, *I regni di Seute II et di Ebrizelmis in Tracia*, et *I figli di Sitalce*, dans le *Bull. di filologia classica*, XVIII—XIX (1911—1913). A présent, aussi Radu Vulpe, *La succession des rois odryses*, dans la revue *Istros*, 1934. Ce Seuthès, qui aurait conduit d'une façon erronée Lysimaque, d'après Polyainos, paraît provenir d'une mauvaise compréhension du texte grec dont s'est servi l'écrivain latin. Le roi Seuthès, pour trouver un élément de comparaison, aurait pu jouer le rôle du prince de Valachie, Vlad Dracul, conduisant les Turcs en Transylvanie, ou celui d'autres princes valaques, qui conduisirent le Sultan Mahomet II contre le prince de Moldavie Étienne-le-Grand. Le Macédonien Polyainos, très prisé à l'époque ancienne et byzantine, moins aujourd'hui, a écrit ses *Stratagèmes* à l'époque de Marc-Aurèle. Sur ces sources, voy. Malber, *Über die Quellen und Werth der Stratagemen Polyäns*, 1885, et Knott, *De fide et fontibus Polyäni*, 1883.

<sup>1</sup> Suidas est indécis entre Σιτάλκως et Σιτάλκης.

<sup>2</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 59—60; Mateescu, dans la *Rev. Ist.*, XIII, p. 213.

<sup>3</sup> Dio Cassius, *loc. cit.*

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, XVI, 71 (d'après le même Théopompe de Chios l'historien de Philippe).

résistance des villes helléniques voisines: Périnthe, qu'il assiégea, Byzance <sup>1</sup>, qui dut subir la même étreinte.

Les informations les plus sûres sur la royauté des Thraces au IV-e siècle sont celles que donne Thucydide. La descendance de cet écrivain d'« Oloros, roi des Thraces », dont le fils homonyme aurait été connu par Hérodote <sup>2</sup>, qui lui aurait parlé, est indubitable, de sorte que, sous ce rapport aussi, ses informations sont dignes de toute foi.

Sitalkès, fils de Térès, qui avait combattu d'une façon malheureuse contre les Thynes, ses voisins <sup>3</sup>, apparaît ici comme le roi de presque tous les Thraces déjà soumis par son père à la domination des Odryses, qui lui étaient seuls soumis au commencement <sup>4</sup>. Époux d'une sœur de tel Grec d'Abdère, il accepte facilement de devenir l'allié des Athéniens. La tentative des Lacédémoniens de se le gagner, pour le jeter sur la ville de Potidée, ne réussit pas aussi à cause de l'amitié avec Athènes de Sadokos, fils du roi, qui avait été adopté comme citoyen par les Athéniens <sup>5</sup>. Dans la même alliance politique, le roi attaque les « Chalcidées de Thrace » et le Macédonien Perdikkas, fils d'Alexandre, installant comme roi Amyntas.

Il s'agit d'un mouvement de tous les Thraces, « au nombre de onze myriades », dont deux tiers à cheval, « à partir de ceux du mont Hémus et du Rhodope, sur lesquels il régnait, jusqu'au Pont Euxin et à l'Hellespont ». Dans le tas arrivent aussi les Dii du Rhodope et d'autres montagnards « autonomes et porteurs de couteaux », les uns de leur propre gré, les autres comme mercenaires ou même venus sans avoir été convoqués, parce que l'odeur de la proie les attirait: « les Ariens et les Laïaïi et toutes les nations paioniennes, tant qu'elles sont, sur lesquelles il régnait, arrivant jusque chez les Graïi et au Strymon », et aussi jusque aux

<sup>1</sup> *Ibid.*, 74 et suiv. (d'après Éphore de Kymai et d'après Diyllos d'Athènes).

<sup>2</sup> Voy. Suidas, *sub v.*

<sup>3</sup> Pour le choc, Xénophon, *Anabase*, VII, 11.

<sup>4</sup> *Τὴν μεγάλην βασιλείαν ἐπὶ πλεῖον τῆς ἑλλῆς Θρακίας ἐποίησε: πολλὸ γὰρ μέρος καὶ αὐτόνομόν ἐστι Θρακῶν*; Thucydide, II, 29.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 67.

Triballes « autonomes », aux Trares et aux Tilatées, qui avancent, au Nord du mont Skomios, jusqu'à la place d'Oescus, qui appartiendra aux Romains, jusqu'aux Sintes, aux Paioniens, aux Maïdes. Le rivage de la mer va d'Abdère jusqu'aux embouchures du Danube, une route de onze journées pour « un homme bien ceint » (*εὖζωνος*), l'extension en latitude de l'empire entre ces points extrêmes étant de treize journées et ses revenus montant sous Seuthès, successeur de Sitalkès, à « 400 talents d'argent, en argent et même en or ». C'était « l'empire le plus fort parmi ceux de l'Europe, autant qu'il y en a entre le Golfe Ionien et le Pont-Euxin, par les revenus et autres moyens de prospérité et, comme force de combat et comme quantité de soldats, de beaucoup le second après celui des Scythes ». Ce roi avait battu les Paioniens de Dobéron, se coupant vers eux un chemin à travers les forêts et les montagnes désertes, ce qui montre une capacité de civilisation avancée.

Cette guerre, de 429, signifie une terrible action de pillage, que les soldats de Perdikkas, moins nombreux, ne peuvent pas empêcher. Les Thraces libres, qui se rencontrent sur la route : des Panaïes, des Odomantes, des Droïes, des Dersaïes, subissent le même sort. Comme cependant la flotte athénienne ne s'était pas présentée et comme Perdikkas avait su se gagner les conseils du futur roi Seuthès, fils de Sparadokos ou Spartakos (de fait le même nom que Spartacus), frère de Sitalkès (auquel on avait promis la sœur du Macédonien, Stratoniké), celui-ci, resté sans provisions sur le seuil de l'hiver, doit se retirer avec une certaine précipitation <sup>1</sup>.

Il est question alors aussi de toute une confédération thrace. En effet, en 429, Sitalkès, retenu par sa guerre contre Perdikkas, emprunte, ainsi qu'on l'a vu, des soldats venus du Rhodope, ces Dii dont nous venons de parler <sup>2</sup>.

Du reste, à cette expédition participent aussi les Gètes, que le demi-Thrace Thucydide, si compétent, décrit de cette

<sup>1</sup> Thucydide, II, 95—101.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 96. Pour les Gètes de Seuthès I-er, Polyainos, VII, 38.

façon : « Les Gètes d'au-delà de l'Hémos et d'autres régions à l'intérieur de la rivière de l'Ister, surtout du côté de la Mer, le Pont-Euxin ». Ils viennent à cheval, tous, comme une armée <sup>1</sup>, ce qui montre une influence scythe, alors que les Thraces purs de la montagne combattaient à pied, par bandes, le couteau dans la ceinture, ce même couteau recourbé que portaient aussi les Daces.

Voici quelle est l'apparition dans l'histoire des Gètes comme tels, et l'impression qu'elle nous laisse c'est que nous avons à faire sans doute à des Thraces, mais des Thraces d'un caractère tout particulier. La synthèse scythe, d'où les Agathyrses viennent, avec un caractère, au commencement, plus ressemblant à celui des Scythes, s'est exercée aussi sur ces Gètes. Leur royauté, plus ancienne, est plus sûre, leur armée mieux organisée; leur cavalerie, formée d'après le modèle de celle du désert, est capable d'expéditions plus lointaines. Sans avoir les moyens d'un Sitalkès, le roi des Gètes, dont le nom n'est pas donné par l'historien grec, se montre capable de travailler pour lui-même, poursuivant un but personnel, alors que le monarque odryse est, dès le commencement, seulement un instrument des Athéniens, qui reste désorienté lorsque ceux-ci ne lui montrent pas la direction. Du reste, Xénophon, qui a connu ce client royal de sa cité, paraît mentionner aussi le chant qu'on a fait résonner pour la mort de Sitalkès <sup>2</sup>.

Car celui qui avait pu réunir à un moment donné toute la vaillance des Thraces était destiné à périr dans un combat perdu contre les Triballes. Son successeur, ce Seuthès, fils de Sparadokos <sup>3</sup>, un neveu par son frère, hérita de la domination « sur les Odryses et l'autre Thrace » <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, 69; cf. aussi *ibid.*, 98. Un écho dans Jordanès, *Getica*, p. 73. Voy. aussi Dio Cassius, LXVII, 6.

<sup>2</sup> *Anabase*, VI, 1, 6.

<sup>3</sup> Dans Xénophon, *Anabase*, VII, 11. Un autre Seuthès se présente comme le fils de Maisadès, qui règne sur les Mélandes, les Thyènes et les Tranipses.

<sup>4</sup> Thucydide, IV, 101.

Le roi Seuthès <sup>1</sup> est présenté par Xénophon comme un ami des Spartiates <sup>2</sup>, bien qu'il eût conclu en 390 un traité avec Athènes. Il apparaît aussi ailleurs, dans des combats intérieurs entre les Grecs <sup>3</sup>. Mais du côté de la ville d'Olinthe, où ils servent, il y a des Thraces « sans roi », (οἱ Θραῖκες οἱ ἀβασιλευτοί <sup>4</sup>).

Seuthès II, qui ne sait pas le grec, a une armée organisée, avec des peltastes, avec des trompettes, dont les cornes effraient l'ennemi <sup>5</sup>, avec des chevaux armés de fer, avec des soldats portant des bonnets en fourrure de renard leur descendant sur les oreilles et des manteaux de peau qui leur entourent les hanches, avec des pantalons qui leur recouvrent les mollets. Autour de la tente (τύρσις) sont rangés les chevaux tout bridés. Le roi peut offrir aux Grecs entrés à son service non seulement de la monnaie frappée à Cyzique, mais des paires de bœufs et des « villages fortifiés » <sup>6</sup> près de la mer, et on peut penser aux *fossata* d'où viennent,

<sup>1</sup> Pour ce nom, voy. *ibid.*, p. 86, note 1.

<sup>2</sup> *Hellenica*, III, chap. II, 9. Un Seuthès inventeur de la flûte, Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 61.

<sup>3</sup> *Ibid.*, IV, VIII, 26 (confusion avec un Médokos). Pour les Odryses aussi *ibid.*, III, II, 5.

<sup>4</sup> *Ibid.*, V, II, 17. A cette époque Arkétas dominait l'Épire; *ibid.*, VI, I, 17 (il est seulement un *ἑπαρχος*). Pour des rois chez les Paioniens, les Derroniens et les Laïi, avec des noms comme Evergétos, peut-être Ekgonos et Dok[ianos], Lykkéios, Andoléon, Patras, Dropion, Nikarchos, tous Grecs (aussi un roi thrace chez les Bisaltes), voy. *Journal international d'archéologie numismatique*, XV (1913), p. 193 et suiv. Là, et aussi chez Perdrizet, *Bull. de corr. hell.*, XXXV (1911), sur Géta, roi des Édones (500 avant l'ère chrétienne). Voy. aussi Thucydide, II, 29, 97. Cf. aussi Hœck, dans *Hermes*, XXVI (1891), p. 76 et suiv.; Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria, their relations to the time of Philipp, son of Amyntas*, Oxford, 1926. — Plus tard seulement apparaît la formation besse, ayant à sa tête un *princeps* comme Rabocentus (chez Tomaschek, ouvr. cité, II<sup>2</sup>). Tous les Thraces arrivent à la fin à être qualifiés de Besses; cf. *ibid.*, p. 86, note 1. Pour le fabuleux poète « odryse » Thamyras, Suidas, *sub v.*; aussi Xénophon, *Anabase*, VII, III, 10 et suiv.; Diodore, XIV, 37, 1 et suiv. Cf. Bernard Müller, *Beiträge zur Geschichte des griechischen Sölnerwesens bis auf die Schlacht von Chäronea* (thèse de Strasbourg), 1908, pp. 69—71.

<sup>5</sup> Voy. aussi *Rev. Arch.*, XXVII (1874<sup>2</sup>), p. 339.

<sup>6</sup> *Χωρίον ἐπὶ θαλάττῃ τετειχιμένον*; Xénophon, *Anabase*, VII, II.

comme nous l'avons déjà indiqué, les villages roumains, les *sate*. Le roi lui-même marche en tête, cherchant la trace des ennemis dans la neige de ses montagnes <sup>1</sup>. En pays ennemi on prend des prisonniers par milliers, par milliers les bœufs et les brebis <sup>2</sup>; derrière son armée brûlent des villages entiers, avec leurs fosses à blé, pour que d'autres groupes en soient effrayés et viennent se soumettre, beaucoup de prisonniers étant aussitôt tués à coups de flèches. On voit de ces villages ennemis décidés au combat, avec leurs maisons entourées de grandes enceintes en bois qui les séparent des étables; et, de ce cercle fortifié, chacun défend son foyer comme il le peut <sup>3</sup>. Après des siècles, les Daces des Carpathes luttant contre Trajan agiront de même. Terrifiés, parfois, les défenseurs des vallées envoient comme otages les riches et les vieillards. La proie en bœufs et en mulets est aussitôt distribuée à l'armée.

N'ayant pas d'argent pour payer ses mercenaires, Seuthès offre, après une campagne heureuse, « six cents bœufs et quatre mille brebis, à côté de quelques prisonniers » <sup>4</sup>.

Nous pouvons voir la Cour du puissant roi, qui offre à ses visiteurs du vin, d'un hanap gagné probablement à une chasse de bison <sup>5</sup>; il coupe menu pour eux le pain et la viande, en faisant la distribution de sa propre main <sup>6</sup>. Certains des visiteurs acceptent avec des gestes de politesse hellénique, alors que, à côté, les barbares, « qui sont terribles lorsqu'ils mangent », attirent vers eux le pain le plus gros et de gros morceaux de viande qu'ils engouffrent, après les avoir étendus sur leur genoux <sup>7</sup>. Le roi comprend un peu le grec — surtout s'il est question de son intérêt <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, III.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, IV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, VI, VII.

<sup>5</sup> Κατὰ τὸν θρηῶνον νόμον κέρτατα οἴνου προύπινον; *ibid.*, VII, II.

<sup>6</sup> *Ibid.*, III.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, VI.

On voit ailleurs le même Seuthès appelant vers lui deux mille Gètes, qu'il emploie d'une façon habile contre les Athéniens <sup>1</sup>.

Mais, revenant de son aventure asiatique par Byzance et resté sans patron après la mort du prétendant perse qu'il avait servi, Cyrus le Jeune, Xénophon, se sentant indésirable chez ses anciens compagnons, offre, lui aussi, de même que un Kléanor, un Phryniskos, dont l'un avait reçu de leur maître thrace un cheval, l'autre une femme <sup>1</sup>, ses services à Seuthès, qui promet au général grec des terres près de la mer et sa fille comme épouse; si Xénophon ne veut pas l'accepter, le roi lui achètera sa fille à lui, lui promettant en outre la domination sur la cité de Bysanthé, la localité de Ganos et le « Nouveau Mur », conquis jadis avec Alcibiade. Un repas devait sceller l'alliance. Au milieu de ce banquet, apparaît quelqu'un qui « fait la quête » pour Seuthès, s'adressant aussi à des gens de Parion, venus avec des dons pour Métokos, roi des Odryses, et pour sa femme, et on n'oublie pas les Grecs aussi, auxquels on demande des coupes et des « tapis barbares ». Lorsqu'on s'adresse à Xénophon, il ne peut offrir que sa bravoure et celle de ses compagnons. Un Thrace donne, d'un verre à l'autre, un cheval blanc, un autre un prisonnier, un autre des vêtements, un certain Timasion une coupe en argent et un tapis. Xénophon se donne lui-même. On passe de l'un à l'autre des hanaps comme celui que Trajan trouva dans le butin pris à Décébale. On boit et on chante, on sonne les trompettes, alors que des bouffons font fuser leurs plaisanteries <sup>2</sup>. On voit jusqu'aujourd'hui, dans les repas de noces paysannes de Valachie, des invités qui payent leur écot par des présents. Nous trouverons aussi chez un Kotys cette même fureur de se distraire et cette même passion du vin et de la chanson, cette même

---

<sup>1</sup> Polyainos, VII, 38. Voy. aussi Marcel Mauss, *Une forme ancienne de contrat chez les Thraces*, dans la *Revue des études grecques*, XXXIV (1921), p. 390 et suiv.; cité aussi ailleurs.

<sup>2</sup> Chez lui se trouvait aussi un certain Médosadès, employé comme ambassadeur chez les Grecs (Polyainos, ch. II).

générosité <sup>1</sup>. Thucydide <sup>2</sup> aussi cite la coutume des rois d'accepter des tissus et d'autres présents.

Les ambassadeurs qu'envoie l'ennemi sont reçus par les Thraces au milieu de l'assemblée populaire <sup>3</sup>, certainement avec les mêmes festivités. Les Paioniens baignent le roi lors de son installation (*τὸ βασιλικὸν λοῦτρον*) dans les eaux de la rivière de l'Astykos et ensuite préparent le festin royal <sup>4</sup>.

A côté du chef des Odryses et des rois au nom hellénique, qu'on connaît seulement par les monnaies, on rencontre aussi quelques rois maides, comme Tipas <sup>5</sup>. Nous avons déjà mentionné ce roi des Krobyzes, Isanthès, qui « dépasse tous ses contemporains comme orgueil », mais il est en même temps « riche et beau » <sup>6</sup>.

Bien entendu, il n'y a rien de « national » parmi ces rois qui ne sont que cela : des *basiléis*, « empereurs ». Ainsi, plus tard, sur les monnaies frappées à Kypséla par un Kotys I-er, fils de Seuthès le nouveau <sup>7</sup>, et sur celles de Kersébleptès <sup>8</sup>,

<sup>1</sup> *Anabase*, VII, 1 et suiv. Le repas chez Seuthès est reproduit aussi dans Athénée, I, p. 277 et suiv.

<sup>2</sup> II, 97. Pour le sens, Marcel Mauss, *loc. cit.*

<sup>3</sup> Polyainos, IV, 2, 4. Contingents thraces, Katzarov, *Kulturgeschichte*, p. 57 et suiv. (catalogue complet).

<sup>4</sup> *Ibid.*, 12, 3.

<sup>5</sup> D'après Droysen et Th. Reinach, Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 486.

<sup>6</sup> D'après Phylarque, Athénée, XII, 51 (III, p. 239).

<sup>7</sup> Pour Kotys aussi Höck, dans *Klio*, IV (1904), pp. 265—269 (contre Strazzula). — Une mesure *κορώνη*, chez Galène, *De Ponderibus*, IV.

<sup>8</sup> Voy. aussi à côté de Höck, dans *Hermes*, *loc. cit.*, les travaux si intéressants qui sont cités dans cette étude, Ferrabino, *Per Tere, Sparadoco e Sitalce, Odrisi*; *Bull. fil. class.*, XVIII (1911—1912), p. 281; *I figli di Sitalce*, *ibid.*, XIX (1912), n° 10; Svoronos, *Ἐφημέρις*, 1891, p. 160 et suiv.; Foucart, dans les *Mém. Ac. Inscr.*, XXXVIII (1909). Les fils de Kotys, dans *Hermes*, XXXIII (1898), p. 626 et suiv.; *Bull. corr. hell.*, XX (1896), p. 466 et suiv.; Premerstein, dans *Jahrbücher* de Vienne, I (1898), p. 178 et suiv. M. Perdrizet croit, contre Mommsen, que la dynastie de Kotys s'est continuée jusqu'à l'annexion par les Romains; *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 479, note 4. D'après Höck, à Térès aurait succédé Sparadokos, père de Seuthès (Pauly-Wissova, III, p. 318). Sitalkès est le successeur de celui-ci; pour la succession de Seuthès après Sitalkès, Thucydide, II, 101, 5; cf. Höck, *loc. cit.*; Swoboda,

filis de Kotys <sup>1</sup>, ou sur les monnaies de Rhaskupor <sup>2</sup>, qui porte seulement l'inscription : βασιλέως Ῥασκουπόριδος ou Ῥαισκουπόριδος. Sur un Rhoimétalkès, appartenant à une époque tout aussi tardive, on dit seulement « qu'il règne » (βασιλεύοντος) <sup>3</sup>. C'est ce que portent aussi les monnaies d'un Saratokos (Saradokos), roi thrace <sup>4</sup>, mais pas odryse, et celles de Saratokos et de Kétriporis, rois des Bisaltes <sup>5</sup>.

dans Pauly-Wissowa, I, p. 1693 (sous *Sadokos*) ; Höck, *loc. cit.*, p. 381 (sous *Sitalkes*) ; Casson, ouvr. cité, qui emploie aussi une scholie d'Aristophane (*Acharnanes*) (pour les fils de Sitalkès à côté de Sadokos), et Radu Vulpe, dans *În memoria lui Vasile Pârvan*, p. 317 et suiv.

<sup>1</sup> Voy. Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 478, note 1. Cf. pour ce Kotys I-er aussi Höck, dans *Hermes*, 1891, p. 89.

<sup>2</sup> Voy. aussi les inscriptions, *C. I. Att.*, 552—553.

<sup>3</sup> *Mitt. des deutschen Arch. Instituts*, section d'Athènes, 1912, p. 180.

<sup>4</sup> Voy. Sallet, *Zeitschrift für Numismatik*, 1873 ; *Numismatische Zeitschrift* de Vienne, IV<sup>2</sup> (1875) ; Waddington, *Mélanges de numismatique*, II, 235 et suiv. ; cf. *Zeitschrift f. Num.*, I (1874), pp. 163—165.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 286. Monnaies thraces avec Κοττος et Βα. Σαδαλο ; *ibid.*, II (1875), p. 10 et suiv. De fait elles appartiennent à l'Espagne. D'autres monnaies thraces (aussi des tétradrachmes) ; *Numismatische Zeitschrift* de Vienne (1875). Pour une monnaie représentant un Centaure qui ravit une jeune fille et l'inscription Ἰαυελέων, *Zeitschrift für Num.*, II (1875), pp. 74—75. Fausses monnaies de Sadokos, avec une inscription phénicienne (!), dans la *Numismatische Zeitschrift*, IV (1872), Vienne, 1874 (article de O. Blau). Monnaies du type thasien, comme celles des tétradrachmes thraces, avec Κόττος χαρακτῆρ, attribuées à celui qui a régné de l'an 12 à l'an 19 après le Christ ; *Zeitschrift für Numismatik*, III (1876), p. 242 et suiv. Seuthès frappe aussi des monnaies avec κόμμα et ἀργύριον (*ibid.*, p. 244. Cf. *ibid.*, V (1877), pp. 130—131) ; Koumanoudis, dans *Ἐφημέρις ἀρχαιολογική*, 1886, p. 97 et suiv. Vers 400, la monnaies de Métokos, roi des Odryses, avec la simple inscription Μητοκο (A. v. Sallet, dans *Zeitschrift für Numismatik*, V (1878), p. 9 et suiv.). Il s'agit du Médokos ou Amadokos de Xénophon dans *Anabase*, celui qui a amené des soldats grecs à Seuthès (VII, II, 32—37 ; VII, II ; *Hellenica*, IV, VIII, 26). Térès a des monnaies avec Τηρεω (Sallet, *loc. cit.*, p. 97). Un autre Amadokos s'intitule roi des Odrysites (*ibid.*). Pour les monnaies thraces aussi Pick, dans la *Numismatische Zeitschrift*, 1891, p. 29 et suiv. Un Μήτοκος Ταρούλου, dans Jireček, *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 163. Médokos est mentionné aussi chez Isocrate (Oraison à Philippe). Le roi Σαυλ, dont la tête porte un diadème solaire, peut-être un Scythe, mais on reconnaît la ressemblance avec les rois de la Dobrogea, Kanitès, Hélès (?) et Saria. Voy. Köhne, *Berliner Blatt für Münzkunde*, II, p. 129 et suiv., chez von Sallet, dans la *Zeitschrift f. Numismatik*, III (1876), p. 59. L'auteur de l'article préfère voir un roi thrace ; *ibid.*, en face

Les rapports de ces rois avec les Grecs étaient tellement étroits que Delphes dédie une inscription à « Kotys, fils de Rhaizdos (*Ῥαιζδῶν*), roi des Thraces » et « proxène » de la ville, lui accordant beaucoup de privilèges<sup>1</sup>. Kétriporis, connu aussi par les monnaies, conclut un traité avec Athènes contre le roi Philippe de Macédoine<sup>2</sup> (356—355). Le roi paionien Audoléon obtient lui aussi un décret d'honneur de la part des Athéniens<sup>3</sup>. Ceux-ci concluent encore des traités avec Rhéboulas, fils de Seuthès, frère de Kotys (381—330)<sup>4</sup>. On élève des statues pour Rhascoupour, fils de Kotys, et pour Kotys, fils de Rhascoupour. Philippe trouve devant lui comme adversaire d'abord le roi Kersébleptès, voisin du Chersonèse<sup>5</sup>.

Celui-ci est le fils de Kotys I-er<sup>6</sup>, présenté par les

des monnaies d'Alexandre I-er de Macédoine représentant le roi avec un chapeau à larges bords, à cheval, portant une lance double et suivi d'un chien fourré sous le cheval. La monnaie, de type grec, d'Olympiade, a le dragon (Sallet, *loc. cit.*, p. 55. Cf. *ibid.*, p. 56). Pour la monnaie qui serait celle d'un Démétrius du IV-e siècle ou du V-e, *ibid.*, pp. 57—58.

<sup>1</sup> Dans le *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), pp. 477—478. Même chose du reste aussi pour Kersébleptès; *ibid.*, p. 480.

<sup>2</sup> Diodore, XVI, 22, 3; Köhler, *C. I. Att.*, II, p. 66 b, et A. Höck, *Ueber den thrakischen Fürsten Kétriporis*, dans les *Jahrbücher für Philologie*, CXV, p. 836 et suiv. (ce serait le fils de Bérésadès); L. W. Dittenberger, (voy. plus haut). L'attention est attirée sur le passage d'Aristote, *Hist. anim.*, IX, 36 (24), où il est question de la « Thrace de Kédriopolis », et sur celui de Théophraste, *De Odoribus*, ch. 2, 4; Pseudo-Aristote, *Θαυμασια ἀκούσματα*, 118: près d'Amphipolis.

<sup>3</sup> D'après Dittenberger, *Sylloge*, I<sup>3</sup>, n<sup>o</sup> 371, Katzarov, dans *Klio*, XVIII (1923), p. 21. Le roi Lyppéios, associé d'Athènes contre le roi de Macédoine (d'après Tarn, *Antigonos Gonatas*, p. 65; le même, *ibid.*).

<sup>4</sup> *C. I. Att.*, III, 552.

<sup>5</sup> Le roi Chersos lui-même paraît être d'origine thrace. Voy. aussi Kerdylion chez Thucydide, V, 6, 8, 10, et Kéren, chez Suidas. Voy. P. Foucart, *Les Athéniens dans le Chersonèse de Thrace*.

<sup>6</sup> On trouve le nom de Kotys plusieurs fois, à des époques différentes. Un Kotys est « roi des Engéistes »; Filov, dans le *Rheinisches Museum*, XXXII, 531. Voy., ensuite, Kotys Kouréiou, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVIII, p. 113, n<sup>o</sup> 23. Un Danaïs, fils de Kotys, dans le *Bull. de corr. hell.*, VI—XII (1912), p. 603. Cf., pour le nom, Karsidava. Voy. Dio Cassius, XVI, 71; Suidas, sous les mots « Kotys » et « Amadokos ». Un Kotys hellénisé chez le même, ainsi que la ville de Kotydion. Le rhéteur Héron, au IV-e siècle, a été, à ce qu'il

sources grecques comme un homme dissolu<sup>1</sup>, d'une cruauté terrible, qui a été capable d'éventrer sa femme, mère de ses enfants.

Kotys, qui possédait aussi la ville de Sestos, avait dû combattre un rival, Milthokythès, mais l'appui public d'Athènes assura au roi la possession de la montagne de l'Athos et des trésors. Démosthène donne une lettre de Kotys. Commencant par flatter Athènes, qui lui offre une couronne en or, il abandonne cette alliance et envahit même le territoire de la République. C'est encore par Démosthène<sup>2</sup> qu'on apprend qu'après la mort de Kotys, assassiné par deux Grecs d'Ainos, Python et Héraclide, qu'Athènes récompensa, trois princes se partagèrent son héritage: Bérissadès, Amadokos et le fils du mort, un enfant, Kersébleptès, qui, tous les trois, cherchent à obtenir l'appui d'Athènes. Certains des citoyens voulaient que ce dernier seul soit reconnu. Un traité de paix est conclu aussi avec lui, mais, aussitôt que meurt Bérissadès, ses enfants et Amadokos sont attaqués par Kersébleptès. Dans ce combat interviennent Athénodore, Simon, Bianor, des chefs qui avaient une influence sur la politique athénienne; ils étaient parents de ceux que menaçait cette guerre. Kersébleptès commence à jouer un rôle que nous verrons aussi plus loin: pour le moment, il est question — et d'une façon officielle — de tuer, comme fauteur de troubles, ce citoyen d'Athènes.

L'écrivain de comédies Anaxandridès parle du mariage d'Iphicrate avec la fille de Kotys<sup>3</sup>. On voit, sur de larges tapis, des hommes aux cheveux longs, oints de beurre, mangeant dans des vases de cuivre: le roi goûte le premier de ce

paraît, lui aussi fils d'un Kotys: Suidas, *sub v.* Kotos, celui qui ne ne boit pas, chez Suidas, *sub v.* Un Cotilus à Rome, Martial, III, LXIII. — Cf. aussi Rösler, *Rom. Stud.*, p. 56 et note 1. Chez Mateescu, le nom est recueilli de partout, *Ephemeris dacoromana*, I, p. 216, note 5.

<sup>1</sup> Cf. *θιασώτης Κότις*, type de la corruption chez Suidas.

<sup>2</sup> *Adversus Aristocratem*. Un fils de Kotys avait épousé, comme nous l'avons dit, la fille de l'Athénien Iphicrate, qui le défend de sa flotte contre Athènes; *ibid.* Mais une querelle éclate entre eux, et le gendre expulsé se retire à Attissa et à Drys; *ibid.*

<sup>3</sup> Athénée, IV, 6—7 (I, p. 239 et suiv.).

qu'on apporte à boire. Des flûtes et des harpes entament des sujets grecs. Comme dot (*φερναί*), on offre des haras de chevaux, des vêtements tissés d'or, d'un grand prix <sup>1</sup>. Chez Théopompe, cité par Athénée, apparaît Kotys, celui, parmi les rois thraces, qui a le plus de penchant pour les fêtes, et il cherche pour ses repas les endroits les plus ornés d'arbres et les mieux traversés par des cours d'eau, comme à Onokarsis; il restera donc heureux jusqu'au moment où il prendra à la légère le nom même de la déesse Athéné.

De fait, ces querelles entre Thraces étaient considérées comme un moyen d'assurer la paix du Chersonèse athénien.

Dans son discours sur ce même Chersonèse, Démosthène mentionne aussi l'expédition du roi Philippe contre les chefs des Odryses et le pillage, derrière son armée, de la Thrace Inférieure, par Diopithès le Chersonésien <sup>2</sup>.

Tout aussi cruel, Kersébleptès sera mis, par Polyainos, en rapport avec cette grande fortune rassemblée par ses parents rebelles et il finira par se l'approprier. Un de ses commandants de cavalerie lui amène le blé recueilli chez des sujets qui avaient été obligés de ramasser pour lui une certaine partie de la récolte <sup>3</sup>.

Ce roi est mentionné plusieurs fois par Démosthène comme ayant été arraché par les Athéniens à son alliance avec Philippe <sup>4</sup>. Philippe lui-même est présenté comme l'assassin de Sitalkès, citoyen d'Athènes; le roi ne l'admit pas comme allié de la cité, de même que Térès qui avait combattu à côté de lui contre les Athéniens, et ne consentit pas à leur laisser la Thrace conquise <sup>5</sup>. Mais on lui attribue un long séjour dans cette même Thrace qu'il finit par épuiser pour que cette nation opiniâtre soit enfin supprimée. Les Triballes aussi paraissent parmi ceux qu'il a vaincus <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> "Ὅς ἀπάντων τῶν βασιλέων τῶν ἐν τῇ Θράκῃ γεγενημένων μάλιστα πρὸς ἡδοναθείας καὶ τρογῶς ὤρμησε; XII, 42 (III, p. 231).

<sup>2</sup> Résumé de Libanius.

<sup>3</sup> VII, 31—32.

<sup>4</sup> *De Chersoneso*, 8; *Philippica*, IV.

<sup>5</sup> *Ad Philippi epistolas* (lettres de Philippe).

<sup>6</sup> *De corona*.

Kersébleptès, qui devait faire serment aux Athéniens, devient le prisonnier de Philippe <sup>1</sup>.

Les Athéniens avaient donné le droit de cité à un Charidème, d'Oréos, qui avait été général des troupes du roi <sup>2</sup>. Démosthène parle de ce Charidème, qui emploie des vaisseaux athéniens; pris par les Athéniens (364), il combat pour eux contre la ville d'Olynthe, puis, au siège de Krithoto et d'Elaïos, il est encore au service du roi, passant aussi à celui de son fils Kersébleptès, dont il avait épousé la soeur. Le rival de celui-ci, Bérésadès, emploie l'Athénien Athénodore (360—359). De même un Miltokythès le fait pour le Grec Héraclide et pour un frère de celui-ci, avant d'être le prisonnier de Kersébleptès; Miltokythès est tué ainsi <sup>3</sup>. Vers 350 Athènes conclut un traité avec Kersébleptès, Amadokos et Bérésadès <sup>4</sup>.

En 346, Eschyne voit en Macédoine le fils de ce Kersébleptès, avant sa guerre avec Philippe, comme otage <sup>5</sup>. Les fils du premier, Iolaos, Poseidonios, Médistas et Teras, sont tués à Delphes, en 351—350.

Si la guerre entre les cités grecques n'avait pas pris une autre direction, le royaume odryse <sup>6</sup> aurait pu jouer ce

<sup>1</sup> *De falsa legatione*.

<sup>2</sup> Démosthène aussi met à côté *Évoé, Saboé et Hyès, Attès et Attès Hyès; Contra Aristocratem* (résumé de Libanius); cf. *De corona*. Démosthène a été lui aussi envoyé chez les « rois des Thraces » (*ibid.*). Pour Sabazios-Sambatis, aussi J. G. C. Andersen-Cumont-Grégoire, *Studia Pontica*, I, Bruxelles, 1910, p. 21. Employant l'article de M. Perdrizet sur les fils du roi (*Bull. de corresp. hell.*, XX (1896), p. 466 et suiv.), Höck (*Hermes*, XXXIII, p. 626 et suiv.) éclaircit la situation qui existait vers 350, quand, par peur de Philippe, la politique athénienne a été liée à celle de Kersébleptès, et à cette occasion il donne une liste des rois thraces qui commence à Térès et passe, avec ses fils, à Sitalkès, Seuthès, Médokos, Hébrytelmis (vers 386—385), Kotys, ce Kersébleptès et Seuthès III (vers 330—313).

<sup>3</sup> Inscription donnée par Blass, dans *Hermes*, XVII, p. 154, et chez Bernard Müller, *Beiträge zur Geschichte des griechischen Söldnerwesens*, p. 71, note 1.

<sup>4</sup> *De falsa legatione*.

<sup>5</sup> *Hermes*, XXVI, p. 70 et suiv.

<sup>6</sup> Asta aurait été la capitale des rois thraces; Pline, IV, 47. Cf. Seure, *Rev. Arch.*, X (1919), p. 340, note 1.

grand rôle dont il n'était pas par lui-même capable. Plus tard les Thraces ne seront que des mercenaires, avec leurs couteaux, qu'Athènes achète par le paiement d'une drachme par jour, en Sicile, pour être ensuite restitués à leur patrie lorsqu'on s'aperçoit qu'ils coûtent trop cher <sup>1</sup>. En chemin, cette nation, qui a le plus grand penchant pour les tueries (*φωνικώτατον*), détruit tout ce qu'elle rencontre, femmes, vieillards, enfants, jusqu'aux bestiaux <sup>2</sup>.

Donc la tentative de Sitalkès de créer un État, lui donnant comme base une civilisation, n'avait pas réussi <sup>3</sup>.

On voit bien, dans ces relations changeantes, quel est le rôle des rois thraces dans la vie politique derrière les murs d'Athènes. Ils veulent certainement le rivage de l'Archipel, et les cités qui le bordent, jouissant d'une certaine autonomie, les attirent. Ils se cherchent des amis parmi les Grecs qui, se détachant de leurs cités et ayant peut-être eux-mêmes des ascendants barbares, offrent à n'importe qui leurs services militaires. Ils en font même leurs gendres. Mais d'autres Grecs, dont l'intérêt se dirige contre eux, les attendent en chemin et les tuent, pour qu'ensuite Athènes accepte et vote des récompenses aux mêmes barbares. Avec cette cité elle-même, les rois de l'intérieur entretiennent des rapports continuels et étroits, ainsi que ne pourraient pas les avoir les rois scythes de la Dobrogea ou de son voisinage, avec les cités du Pont, Tomi, Istros. Ces rois thraces sont honorés du droit de cité et flattés de toutes façons pour garder la paix et même pour assurer un agrandissement territorial aux Athéniens, qui ont envie de posséder le Chersonèse et se rappellent, à cette époque de décadence, ce qu'ils ont eu à leur moment de gloire.

<sup>1</sup> Peltastes, de la lignée de Diakos, au nombre de 1.300; Thucydide, VII, 27. Voy. aussi *ibid.*, 29.

<sup>2</sup> Aussi des enfants sortant de l'école; *ibid.*, 29. Leur punition par les Thébains, *ibid.*, 29.

<sup>3</sup> Pour des monnaies thraces, Pick, dans la *Numismatische Zeitschrift*, 1891, p. 29 et suiv.

Une synthèse n'est pas possible, mais une collaboration ressort de ces rapports continuellement rompus et renoués, dans lesquels, si du côté des barbares il y a souvent des trahisons, la grande cité grecque n'hésite pas à discuter l'assassinat et à offrir un abri aux meurtriers.

Une chose est sûre: c'est que, par le contact avec une civilisation aussi haute et fière, ces chefs d'une population destinée à donner seulement des mercenaires et des esclaves, s'hellénisent, bien que dans une mesure beaucoup moindre que les Macédoniens. Les secrétaires helléniques de ces rois écrivent à Athènes des missives que Démosthène fait réciter en public quand il discute la politique de sa patrie à l'égard de ces barbares. Et, surtout, l'influence de la civilisation hellénique est évidente chez eux par le caractère des belles monnaies qui nous ont été conservées.

Les rapports avec Athènes ne seront pas perdus, du reste, même pas pendant les mauvais jours des Thraces et des Athéniens. Beaucoup plus tard, des rois thraces arrivent à être archontes à Athènes, pour prendre soin des fêtes de la cité, ainsi que le font les deux Rhoimétalkès<sup>1</sup>, de l'époque du César Gaïus, vers les années 37—38 après l'ère chrétienne.

A côté, ordinairement jusque assez tard, les esclaves chez les Attiques sont des Daces et des Gètes<sup>2</sup>.

Donc, l'élément thrace, incapable de rester dans une seule organisation, se laisse peu à peu envahir et affaiblir par l'hellénisme, qui pousse vers l'intérieur ses villes et y envoie ses marchands. L'ancien nom thrace se conserve quelquefois à côté de celui donné par les Grecs<sup>3</sup>: ainsi « Neuf Chemins » (*ἔννεα ὁδοί*), en Thrace, pour la ville d'Amphipolis<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Neubauer, *Das Archontat des Rhoemetalchas in Athen*, dans *Hermes*, X, p. 144 et suiv. Aussi d'après les *C. I. Gr.* En général pour les rois thraces, Dawkins, dans le *Bulletin de l'École Anglaise d'Athènes*, 1913, p. 696 et suiv. (voy. aussi *ibid.*, XII, p. 175 et suiv.). Un fils de Rheskoupor, l'autre de Kotys.

<sup>2</sup> D'après *Ἐθνικά*, Eustathe, Commentaires à Denys de Byzance, *Geogr. gr. min.*, I, p. 270.

<sup>3</sup> Pour les effets dans l'art, voy. S. Reinach, *Statuettes de bronze du Musée de Sofia*, *Rev. Arch.*, XXXIV (1899), p. 118 et suiv.

<sup>4</sup> Suidas, *sub v.* Amphipolis.

Mais surtout l'ancienne nomenclature reste entière. Ainsi un Moukazénès<sup>1</sup>, un Moukatrolis, près de noms comme Brinkazéis, Auluzénis, Dentysykos, Pythénéos<sup>2</sup>. De pareils noms on fera, sous les Romains, celui de Muca, peut-être même de Mucius<sup>3</sup>. On trouve aussi des noms comme Bitus<sup>4</sup> Raebucenti<sup>5</sup>. Un Térès, fils de Bethrys, doit être mis à côté<sup>6</sup>. Jusqu'à l'époque des Romains, on voit le nom d'Aurélius réuni à un nom thrace, de caractère royal, celui de Rhoïmétalkès — et un Aurélius Seuthès apparaît à côté d'un Térès, qui s'appelle aussi Julius<sup>7</sup>. Un Eisatralis Skaréos aime à être intitulé aussi Lucius<sup>8</sup>. Un Valerius Rho-metalca sera un des principaux généraux de l'empereur Constantin-le-Grand<sup>9</sup>. Sitalkès devient Sitaès dans le nom,

<sup>1</sup> *Rev. Arch.*, XXV (1901), p. 315.

<sup>2</sup> Seure, *Rev. Arch.*, XXV (1901), pp. 315—316. Mais Izthis n'a rien à faire avec l'Ister. Un Moukazoris, p. 317.

<sup>3</sup> Un Moukatralis, *Rev. Arch.*, XXX (1929), p. 385. Un Philaïkos, fils de Moukapor, chef de la ville d'Ulpia Nicopolis; *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 180, n° 18. Un Ti. Claudius Mucarius, Tocilescu, *ibid.*, XIX, p. 93, n° 96. Mucapor aussi dans Seure, *Rev. Arch.*, X (1909), p. 171. Mucianus à Bessapara; *Eph. ep.*, IV, p. 59, n° 132. Aussi à Apulum, *ibid.*, p. 65, n° 164. Un Aurelius Mica, *Arch.-epigr. Mitt.*, XVI, p. 198, n° 68. Un Mucapor, roi de Bithynie, et autres cas de Mucapors, de Mucapius, Mucasius, Mucasenius, Mucozanus et Mucatralis, chez Tomaschek, *Brumalia und Rosalia*, p. 384 et note 1. Un Mucatralis, fils de Mucatralis, prêtre, a comme frère un Brasitralis (cf. le nom du général grec Brasidas), avec la mention d'un Brinkazis, fils de Mukatralis; *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII, p. 75. Un Boubas, fils de Moukapor et un Giglizikos (?), fils de Dindipar, à Chalcédon; *C. I. Gr.*, II, 3795. Un Septimius Mucator; *Rev. Arch.*, XII (1908<sup>2</sup>), pp. 473—474, n° 272. — En Pannonie Inférieure, Aurélius Aulupor, vétérans, *Eph. ep.*, II, p. 383, n° 702.

<sup>4</sup> Peut-être en rapport avec les Krobyzes et avec la finale *bisa* pour les localités.

<sup>5</sup> *Rev. Arch.*, XXV (1901), p. 323.

<sup>6</sup> *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII (1933), p. 77.

<sup>7</sup> *C. I. L.*, III, 6123; Katzarov, dans les *Jahreshefte* de l'Institut allemand d'Archéologie, 1919, Suppl., pp. 43—50; *C. I. L.*, III, n° 6122. Un Seuthès aussi chez Athénée, IX, 20 (II, p. 282).

<sup>8</sup> *Ephemeris Epigraphica*, V, p. 79, n° 217; *Izvestia* de l'Institut Arch. Bulgare, VIII, pp. 459—450.

<sup>9</sup> Dessau, ouvr. cité, I, p. 158, n° 701.

Un Térès, *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 158, n° 47. Un Kotys-Cotinus, *Hermes*, XLVIII (1913), p. 453.

réuni à celui de « Scerviaedus », d'un habitant de la même époque, dans la région serbe<sup>1</sup>. Mais nous trouvons un Sitalkès d'origine princière, otage de l'empereur Auguste<sup>2</sup>.

Dans la localité de Caramurad, en Dobrogea, on a trouvé l'inscription d'un Castus Mucapor, du village de Clementinum<sup>3</sup>; un Rhiskopor, de Bosagyra, s'appelle aussi Apollodore<sup>4</sup>, et enfin un Diogène est aussi Rémothalcinus<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Ephem. Epigr.*, IV, p. 81, n° 218.

<sup>2</sup> « Sitalces, divi Augusti opses »; Dessau, ouvr. cité, I, p. 190, n° 846. Sa sœur s'appelle, en beau langage grec, Phyllis. Cf. *Bulletin G. Budé*, octobre 1933. Voy. aussi Athénée, I, 49 (I, p. 49).

<sup>3</sup> *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, 63; XIV, 29.

<sup>4</sup> Seure, dans la *Rev. Arch.*, XVIII, 1911<sup>2</sup>, p. 441.

<sup>5</sup> *Notizie degli scavi*, XIX (1922), p. 417, n° 53; *Rev. Arch.*, XVIII (1923), p. 403, n° 71. Noms thraces dans le *Bull. de corr. hell.*, XLVI (1923); *Rev. Arch.*, XX (1923): Centazaeras, Zipaïbis, Cétrilas, Dizalal, Dulis, Bascilas, Cerzus, Diminithis, Zescédès, Cétrilas, Zérédoulis, Alioulas, Zépaïs, Zipas, Zécès. Un Aur. Rhoimétalkès, dans le *Beiblatt des Jahreshfte* de Vienne, XIX—XX (1919) (aussi *Rev. Arch.*, XIV, p. 66, n° 59). Pour Médokos, Méda, Médosadès, Médosakos, Médopadès, Seure, dans la *Rev. Arch.*, XVI (1922), p. 63, note 6. Un « Amatokos, fils de Térès, Thrace, chiliarque de chevaliers, laissé par le consul Sylla pour hiverner dans notre ville avec autant de soldats à cheval qui combattent à côté de Sadala (πὰρὰ Σαδάλα) »; Holleaux, dans la *Rev. des ét. grecques*, XXXII (1919), et *Rev. Arch.*, XIV, p. 478. Du reste, Sadalal aussi chez Cicéron, *In Verrem*, II, 1, 24; Amatokos, Amatoka, *Rev. Arch.*, XI (1908), p. 444. Amadokos (Médokos) aussi chez Tite-Live, XLII, 13, 3; 40, 16; 42, 4; voy. aussi Waddington, *Mélanges de numismatique*, II, p. 23. Des noms thraces se rencontrent aussi dans le *Bull. corr. hell.*, VII—XII (1903), pp. 318, 323. M. Seure donne aussi ces noms: Dizalal, Béithus, Moco, « Justus Rescupori buleuta ». Dans les *Izvestia* de l'Institut Archéologique Bulgare, VIII (1934), p. 65, un Seuthès, fils de Béithys Pyrala (Katzarov). Dans le *Bull. de corr. hell.*, XLVII (1923) et *Rev. Arch.*, XX (1924), p. 386, n° 50, un Zaerazistès (voy. Boïrébista). Un Roïmizès, *Rev. Arch.*, XXXV, (1878), p. 292. Chez Lesquier, ouvr. cité, pp. 294—295, 297, 314, 347: Seuthès, Lézémis, Cizapas, Sitalkès, Ebryzémis. Pour le roi Abrouzolis, fils d'Atlesbis, A. J. Reinach, *Rev. Arch.*, XIV (1909), p. 63, notes 2 et 3 (inscription à Delphes). Un Cotelsès, *Rev. Arch.*, XXXVII (1906), p. 502, n° 159. Voy. aussi Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, dans laquelle il est question aussi de la *καταρωδιστρα* et *ναβλιστρα* des Thraces: Tarsas, Byzos, Béithus, Melgas, Scaporénus, Zipa, Zitelmios, « Tanzigis filius, qui est Macer », « Tarzies Bithi qui est Rufus », Bithicentus, Sabinus Diosenthis (aussi un Taribosténus; voy. aussi *ibid.*, p. 198, note 1), Byrdion

## LES MACÉDONIENS

Ce qui a empêché la consolidation d'un État si profondément enraciné, capable de réunir toutes les tribus éparses, avec leurs « phylarques » et leurs « rois », a été la formation, dans des régions plus rapprochées de la vie hellénique, qu'elle était arrivée à dominer sans se confondre avec elle et restant néanmoins digne de créer une grande forme de vie universelle, une *basiléia* de grand avenir: le royaume des Macédoniens.

Leur origine illyre, en rapport avec l'énergique race du rivage de la Mer Adriatique, donc orientée d'un autre côté, dont le caractère et le rôle seront montrés en contact, pendant le III-e siècle avant le Christ, avec les Romains, paraît incontestable, en dépit de la théorie hellénique d'un Otto Hoffmann <sup>1</sup>, reprise dernièrement par Fick <sup>2</sup> sur la base

Sita, Néinisos; pp. 46, 137, 150, 152—153, 236, 331. Chez le même: Kersibaulos, Axiokersos, Axiokerso (p. 159). — Pour des noms thraces (aussi la biographie des rois) voir aussi la *Prosopographia Imperii Romani saec. I, II, III*, de Klebs et Hermann Dessau, 12 parties, Berlin 1897 (biographies). Ensuite chez Dumont, qui donne aussi l'inscription de Kotys, fils de Rhascupor (ouvr. cité, p. 469): « Ucus Dydigis fil. », « Manta Dizae fil. », Alluporis Ketrézeidès, Rouros Zéipa, Trabicenthus, Zipocenthus, Kotys Christou (voy. le Kotyaion en Phrygie), Kotys Dernaïou, Agathon Dada, Izus Apollonion, Hérodote Zupa, Apollonios Zenthou (pp. 470—472), Curtius Theseus, dans « la Petite Thracie », Dom. Titopopori, Tatéza Mucapora, Asclépius Zmidrémus (pp. 481, 483). Bithys Auzulénios et Alkatès, J. A. Mordtmann, dans la *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 292. Un Sadalas aussi, un Aulocentus (p. 293). Un Héraïs Alutroléos, p. 294. Un Dorzeuthès, p. 269. Un Brizénis Ziakataléos, p. 298. Un Zbelsourdos Makaporis, p. 301. Aussi un Svelsourdos, p. 302 (cf. Dumont, *loc. cit.*, p. 381).

<sup>1</sup> *Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum*, Göttingen, 1906 (voy. surtout p. 111: « Der griechische Gesamtcharakter des makedonischen Sprachschatzes »; aux pages 116 et suiv., 201—202, les noms pour les dialectes; p. 232 et suiv. Cf. aussi le livre massif de Margarite G. Dimitsa, *Ἡ Μακεδονία ἐν λήθοις φθεγγόμενοις καὶ μνημείοις σωζομένοις*, Athènes, 1896. En général, en dehors du dieu *Θαῦλος*, l'Olympe macédonien est hellénique; voy. Costanzi, *Studi di storia macedonica fino a Filippo*, dans les *Annali delle Università toscane*, XXXIII (1915). Cf. Picard, dans la *Rev. Arch.*, XI (1920), p. 387.

<sup>2</sup> *Vorgriechische Ortsnamen*, pp. 149—151. Le même donne des noms illyres; *ibid.*, pp. 142—143.

de quelques dénominations géographiques, alors qu'on sait que, les formes grammaticales nous étant inconnues, il y avait un vocabulaire macédonien totalement différent de celui des Grecs, ainsi qu'on le voit par les citations comprises dans le vocabulaire d'Hésychius. L'emploi du grec dans la classe supérieure, les noms purement grecs des membres de la dynastie n'ont pas une plus grande importance que tant de noms romains portés par des Thraces avérés. Deux fois dans Plutarque on voit Alexandre-le-Grand distinguer entre le parler macédonien et celui des Hellènes <sup>1</sup>.

Formés de tribus, Orestes, Éorzes, Tymphes, Élimiotes, Lynchestes, sous leur roi Argaios <sup>2</sup>, les Macédoniens avaient eu à lutter contre les Taulantes, dont le roi était Galanos <sup>3</sup>. Ils avaient su briser l'attaque des Thraces par leurs chars de guerre <sup>4</sup>.

Rudes jusqu'à défendre d'aller aux bains, même à la femme après les couches <sup>5</sup>, les Macédoniens vainquent souvent aussi par l'emploi de certains « stratagèmes » qui ne sont quelquefois que des actes de trahison impudents <sup>6</sup>.

Leurs *karans* primitifs arrivent donc à former une royauté solide, capable d'affronter n'importe qui <sup>7</sup>, une monarchie qui s'élève très haut, par le désir de la paix, par le soin qu'elle avait des populations, au dessus de celle qu'elle prétendait imiter.

<sup>1</sup> Lorsqu'il tance et juge Philotas; voy. aussi Christo A. Dako, *Albania, The masterkey to the Near East*, Boston, 1919, p. 237. Cf. Hoffmann, ouvr. cité, p. 150 et suiv. Pour une plus large unité sud-est-européenne, appuyée sur l'art préhistorique, M. M. Vasić, *La nécropole de Ključevac* (Serbie), dans la *Rev. Arch.*, XL (1902), p. 172 et suiv. Rapport avec les Villanoviens d'Italie; A. Grenier, *ibid.*, IX (1907<sup>1</sup>), pp. 313—314.

<sup>2</sup> Les monnaies royales partent de l'an 480 avant le Christ; Geyer, *Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II.*, Munich et Berlin, 1930 (comme *Heft 19. der Historischen Zeitschrift*; voy. p. 32 et suiv.), remplaçant Abel, *Makedonien vor König Philipp*, 1847.

<sup>3</sup> Polyainos, IV, 1.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 2, 11.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 2, 1.

<sup>6</sup> Pour les rapports avec les Thraces, *ibid.*, 13. La pénétration par leurs forêts, *ibid.*, 16.

<sup>7</sup> Pour le titre de *karanos*, en Macédoine, Pick, dans *Hermes*, X, p. 295.

Mais la royauté macédonienne, bien qu'Alexandre-le-Grand <sup>1</sup> se vante de descendre d'Hercule et d'Achille <sup>2</sup>, et malgré les aspirations, réussies, à l'empire du monde, à la place de la forme perse, est restée toujours « barbare » et « balcanique », ceci en dépit des noms, d'une si grande beauté hellénique, dont elle s'est affublée, jusqu'à Alexandre, dont le nom vient de l'Iliade <sup>3</sup>, et que le roi, vaillant et jeune, a su transformer en une réalité contemporaine. On voit bien l'hérédité du fait et du sens primitifs à sa figure anguleuse, à son front étroit, à sa forte mâchoire et à l'absence de profil hellénique, qu'on distingue sur ses monnaies. On aperçoit ses origines aussi par le mariage de son père Philippe avec la fille d'un roi thrace et avec l'autre femme, qui a donné naissance à Alexandre, celle-ci, Olympiade, étant la fille d'un roi molosse d'Épire (mais son frère s'appelle aussi Alexandre). Plus tard même, le roi Lysimaque épouse la fille du « roi de Thrace », Dromichaitès.

Les Macédoniens de jadis, tellement timides devant un Sitalkès qu'ils en arrivaient à renoncer totalement au combat, ont profité du répit qui leur a été donné par l'orientation du thracisme royal, non pas vers l'Occident, qui lui était ouvert, mais vers les Grecs, et ils ont réalisé ainsi une unité monarchique, sur les ruines des royautés séparatistes, attaquées aussi par Perdikkas, aidé par les Illyres, par

<sup>1</sup> Frédéric II écrit sur les *Considérations* de Montesquieu: « ces rois de Macédoine étoient ce qu'est le roi de Prusse de nos jours »; Wilamowitz-Möllendorff, dans *Reden und Vorträge*, Berlin, 1901, pp. 72—74. Cf. J. R. Knipfing, dans *The American Hist. Review*, XXVI (1920), p. 657 et suiv.

<sup>2</sup> Velleius Paterculus, I, vi.

<sup>3</sup> Mais voy. une curieuse étymologie chez E. Herzog, dans la *Zeitschrift für rom. Phil.*, XLI (1921—1922), p. 70 et suiv. La même opinion est celle de M. F. Geyer, ouvr. cité. — Pour la langue grecque chez les Macédoniens (inscriptions, noms, discours), Beloch, *Griech. Gesch.*, III<sup>1</sup>, p. 2 et suiv. Les rapports albano-macédoniens, Hahn, *Alb. Studien*, p. 227. Une tentative de trouver des noms macédoniens, dans Thunmann, ouvr. cité, p. 249, note 4. Cf. aussi David G. Hogarth, *Philip and Alexander of Macedon, two essays in biography*, 1897 (sur l'assemblée du peuple, p. 18; sur les clans, p. 16).

des Macédoniens Lynkestes<sup>1</sup>, des Édoniens de Pittakos: Arrhibaios, fils de Broméros, leur roi, combat contre Perdikkas<sup>2</sup>. Les Macédoniens tracent des routes, élèvent des fortifications, forment une armée permanente sous Archélaos, fils de Perdikkas, vaincu, et protecteur d'Euripide<sup>3</sup>, et ils cherchent à donner une forme définitive à la royauté impériale du Sud-Est de l'Europe.

Un lien de famille est formé à cette époque entre le puissant Macédonien et la fille du roi thrace Kotélas, qui s'appelle Méda ou Géta<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Le roi est tué par « les fils de Goaxis et par Brauro, sa femme », — l'Amphxytide avait été un autre État séparatiste; Thucydide, II, 109, interprété par Niese, *loc. cit.*

<sup>2</sup> Thucydide, IV, 83. Pour la cité de Lynkos, *ibid.*, 124—125. Cf. aussi la mention des Édoniens d'Amphipolis. Le sort des Lynkestes plus loin, dans Niese, ouvr. cité, p. 26; II, p. 100.

<sup>3</sup> Étienne de Byzance, *sub v. Γετλα*. Cf. Satyros, dans les *Fragm. hist. gr.*, III, p. 161.

<sup>4</sup> Pour les rapports avec Kersébleptès, Beloch, ouvr. cité, II, pp. 303 et suiv., 499 et suiv., 545.

## CHAPITRE III

### L'INFILTRATION SCYTHE

Mais, pour le moment, on a à faire à une infiltration scythe. Le nom du roi Atéas (pas Athéas; chez Clément d'Alexandrie; chez Fronton et Polyainos: Atoïs), celui qui est mort, plus que nonagénaire, dans le combat avec Philippe de Macédoine<sup>1</sup>, livré « près de l'Ister », rappelle en effet celui des empereurs de la steppe<sup>2</sup>. Il attaque aussi les Grecs d'Istria<sup>3</sup>, qui lui avaient coupé le chemin, alors que ceux d'Apollonia le soutenaient. Il en était arrivé à pouvoir recueillir des revenus aussi de la ville de Byzance, et le ton sur lequel il menace les Byzantins de faire boire ses chevaux dans leurs eaux<sup>4</sup> rappelle la réponse scythe au roi Darius, et, de même, sa missive adressée au roi Philippe dans laquelle il dit que, si on entre dans ses domaines, il transformera l'airain de la statue d'Hercule, adoré,

---

<sup>1</sup> Dont il aurait voulu faire son héritier.

<sup>2</sup> Strabon, p. 307; Lucien, *Macrob.*, 10. Cf. Pârvan, *Getica*, p. 51 et suiv. (qui rejette l'idée qu'il serait question d'une cité. Justin, IX, 2, mentionne, ainsi que nous venons de le dire, les « bouches de l'Ister »). Pour les Istriens illyres, Justin, XXXII, III. Cf. P. Nicorescu, *La campagne de Philippe en 339*, dans la *Dacia*, II, p. 22 et suiv. Il n'était pas nécessaire que les Scythes eussent été écartés par les Sarmates.

<sup>3</sup> Justin, qui résume, pour être résumé ensuite par Orose, Trogue Pompée (*loc. cit.*), croit qu'il y avait un État des Istriens, avec un roi. — Mais la mention des bouches de l'Ister est décisive, de même que celle de la statue d'Hercule, qui doit être placée là. Pour les Peucètes thraces à l'embouchure du Danube, et leur cité, Bybé, Étienne de Byzance, *sub v.*

<sup>4</sup> Clément d'Alexandrie, *Stromata*, V, p. 240. Le stratagème avec les bestiaux et les hommes désarmés cachés derrière un rideau de lances, dans Frontin, II, 4, 20; Polyainos, VII, 44.

comme on le sait, dans ces régions, en des pointes de flèches <sup>1</sup>.

Pour le butin aussi, comptant des milliers de chevaux, dans ce même récit détaillé, qu'on trouve dans des sources il est vrai tardives, car ces miracles et ces hauts faits ont été connus aussi par Trogue Pompée, donc par Justin, puis par Eschyne et par Plutarque <sup>2</sup>, le même chiffre se rencontre, ainsi que pour les enfants et les femmes devenus ses prisonniers, de sorte qu'il est question sans doute d'une mauvaise traduction de texte grec. Vainqueur, Philippe fut guetté à son retour et eut beaucoup à souffrir. Et, à la fin, il fut blessé par les Triballes du roi Seuthès (339) <sup>3</sup>.

C'est donc à l'époque d'Atéas qu'il y eut ce choc entre les Scythes et les Triballes, au cours duquel les premiers ont effrayé leurs adversaires, en faisant apparaître des paysans et des pâtres derrière leur armée, lesquels soulevaient la poussière comme une nouvelle armée en train d'arriver <sup>4</sup>.

Cet intermède scythe n'a donné, du reste, malgré tous les éloges pour les Scythes dans Thucydide, d'autre résultat durable que la formation royale, étroite de territoire, qu'on appelait la Scythie Mineure et dont nous avons parlé plus haut, lorsqu'il a été question de l'autre Scythie, la grande.

On connaît par les monnaies, et par les monnaies seules, sans pouvoir fixer au moins des dates approximatives, ces rois : Akrosas, Saris, Charaspès, Kanitès <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Justin, loc. cit.

<sup>2</sup> Cités aussi par Pârvan, *Getica*, pp. 52—53 et p. 53, note 1. Ce roi passe dans la légende comme celui qui aurait effrayé les Triballes, faisant marcher des troupeaux contre eux; Frontin, II, ch. IV, 20.

<sup>3</sup> D'après Beloch, ouvr. cité, Philippe aurait pensé, sur le Danube, à l'honneur de ses armes, « die Waffenehre ». Voy. Eschyne, *Contre Ktésias*, p. 182.

<sup>4</sup> Polyainos, VII, 44.

<sup>5</sup> Tacchella, dans la *Revue Numismatique*, 1900, pl. I et II; Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, XLVI (1881); *Contribution de la numismatique à l'histoire du passé de la Roumanie transdanubienne*, Bucarest, 1916 (dans le Bulletin français de la section historique de l'Académie Roumaine), à côté de Moisil, *Numismatica Dobrogei*, Bucarest, 1916; Knechtel, dans la *Rev. catolică*, 1912, pp. 219—224, 1914, et *Bulletin numismatique*, 1915.

Atéas, dont le grand âge de quatre-vingt dix ans rappelle celui des Thraces Bardylis et Térés<sup>1</sup>, est donc un personnage réellement intéressant. On voit ainsi, au cours de ce IV<sup>e</sup> siècle, une descente des Scythes vers les bouches du Danube et sur ces bouches mêmes, *créant cette Scythie Mineure* que Philippe appela un moment comme alliée, et qu'il n'a pas pu enrayer. La ville d'Histria garde la liberté des cités grecques, mais elle trouve une rivale en Apollonia jusqu'au moment où s'étendra, quatre cents ans plus tard, l'État géto-dace.

D'un autre côté, on voit que les Triballes occupaient à ce moment les régions voisines du Pont, et il paraît que c'est précisément par cette descente scythe qu'ils ont été empêchés de créer eux aussi sur cette place leur *basiléia*.

En ce qui le concerne, Philippe aurait voulu élever par dessus les eaux du Danube, jusqu'en marge du désert, à la frontière des formations scythes du Nord de la Mer Noire, son État impérial.

Les Triballes eux-mêmes se présentent ainsi comme une simple infiltration venue du côté de l'Occident, — la source dit en effet : « passant par dessus l'Ister chez les Gètes », — et ils finiront par se perdre parmi les Gètes<sup>2</sup>. Le même sort a été, croit-on, réservé aux Autariates, foudroyés par Apollon qu'ils venaient piller à Delphes, lesquels auraient cherché un abri dans « le pays de marais, inhabitable *(ἐλωδη και ἀοίκητον)* des Gètes, près des Bastarnes »<sup>3</sup>.

L'insuccès des attaques macédoniennes au Nord ne doit pas nous tromper sur les proportions de valeur et sur la perspective qui s'ouvrait pour « l'empereur » des Balcans. Il aurait fini certainement par vaincre, s'il l'avait voulu, les cités qui bordaient le Pont, ainsi que celles de la Mer occidentale qui dépendaient de lui, et la Grèce elle-même

<sup>1</sup> Sur lequel, comme chef de plusieurs lignées, voy. Strabon, p. 307. Cf. Bessel, *De rebus geticis*, p. 14 et suiv., aussi Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn*, p. 20, note 57.

<sup>2</sup> Quand Justin, XI, II, les place près de Darius pour la tentative vaine de soumettre les Scythes, il est question de cet incident.

<sup>3</sup> Appien, *Illyr.*, III.

s'inclinait devant sa puissance après le sacrifice inutile, pour l'honneur seul, des Athéniens à Chéronée, où ils défendirent une indépendance qui ne pouvait plus être soutenue. Alexandre, successeur de Philippe, aurait marché dans ce cas sur les Thraces, à travers ce désert scythe qu'il aurait soumis à ses officiers <sup>1</sup>.

Mais une autre mission, beaucoup plus haute, bien que pleine de fatalités, a tenté le successeur de Philippe.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, IV.

## CHAPITRE IV

### L'EMPIRE UNIVERSEL THRACO-MACÉDONIEN

Ce qui a sauvé les Thraces, laissant dans cette région une seule « basiléia », sans rivale jusqu'à l'apparition des Romains, a été la grande épopée macédonienne en Asie. Elle a immobilisé quelque temps, l'exposant à de grands risques, la puissance des rois de Pella. Mais, quand la victoire a été entière, Alexandre étant devenu maître jusqu'à Thèbes d'Égypte, la royauté macédonienne n'est qu'une monarchie purement asiatique, reliée, par toute sa direction, par toutes ses racines et ses buts, aux larges problèmes de l'Asie, où avait commencé toute vie supérieure. Tout ce qu'on avait entrepris sur les Balcans et sur le Danube était donc écarté et perdu pour pouvoir suivre ce glorieux fantôme sacré.

Philippe, dont une source tardive et confuse fait l'époux de la « Gète » Médopa, fille de Goudila <sup>1</sup>, lequel est, de fait, d'après la source qui en parle, le roi des Thraces Kotélas <sup>2</sup>, ce qui aurait amené une annexion partielle de son pays, a dû se buter aussi à de pareilles voisins. On lui attribue même l'écartement momentané de Kersébleptès, roi des Thraces <sup>3</sup>.

Lorsque l'essor colossal vers la plus haute cime de la vie politique de l'antiquité se préparait, Seuthès III, appartenant

---

<sup>1</sup> Jordanès, *Getica*, p. 72. Voy. plus haut.

<sup>2</sup> Théopompe, chez Athénée, XIII, p. 557. Il est difficile d'admettre, à cette place, le caractère musical exclusif des Gètes et leur habitude de sacrifier les veuves aux mânes de leur mari; *ibid.*

<sup>3</sup> Beloch, dans la *Propyläen-Weltgeschichte*, p. 201. Les expéditions contre les Illyres et les Triballes sont mentionnées par Alexandre, dans le récit d'Arrien, VII, ix.

peut-être à une autre lignée dynastique <sup>1</sup>, préparait en 330 une révolte contre Alexandre, pour continuer ensuite son opposition aussi à l'égard de son successeur Lysimaque <sup>2</sup>.

Mais celui qui prit sur lui la charge de venger Agamemnon contre les Troyens ne partit pas sans avoir essayé une stabilisation définitive de sa « basiléia » balcanique.

L'expédition d'Alexandre <sup>3</sup>, vainqueur des Paioniens et des Illyres <sup>4</sup>, à travers le pays des Thraces, sur le Danube, eut lieu en 336 <sup>5</sup>. Il trouva en chemin, « jusqu'à l'île de Peucé » <sup>6</sup>, des Thraces, des Gètes, naturellement les Peucéens et ces Triballes qu'on rencontre ensuite dans une région tout à fait différente de la Péninsule des Balcons.

Le roi de ces derniers, Syrmos (cf. le Syrmium illyrique en Occident), se réfugie dans des marais, où on ne peut pas le poursuivre, les embarcations manquant. Au-delà des Triballes, il y a ensuite ces Gètes, avec leur cité qu'Alexandre arrive à conquérir, après avoir vaincu une armée de « 10.000 fantassins et 4.000 cavaliers », imposant de cette façon la reconnaissance de sa monarchie <sup>7</sup>. D'après toutes les apparences, et parce qu'il est question aussi du blé que les

<sup>1</sup> Voy. Höck, dans *Hermes*, XXXIII, pp. 632—633.

<sup>2</sup> Quinte-Curce, X, 1, 45; Diodore de Sicile, XVIII, 14; XIX, 73; cf. aussi Polyainos, VII, 32.

<sup>3</sup> Cf. Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn*, p. 21 et suiv.; M. Neubert, *Alexander des Grossen Balkanzug*, dans les *Petermanns Mitteilungen*, LXXX, 10 (1934).

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, XVII, 8. La source est dans les notes d'Aristobule ou de Ptolémée, fils de Lagos, plus tard roi d'Égypte, que Jordanès a connu aussi au VI-e siècle, pour les mêmes Gètes. Cf. le livre récent de reconstitution hardie de M. Kornemann, *Die Alexandergeschichte des Königs Ptolemaios, I. von Aegypten, Versuch einer Rekonstruktion*, Leipzig-Berlin, 1936.

<sup>5</sup> Vulić, *Alexandre-le-Grand sur le Danube*, dans *Hommage international à l'Université nationale de Grèce*, Athènes, 1912.

<sup>6</sup> Voy. plus haut.

<sup>7</sup> A côté d'Arrien, *Anabase*, I, au commencement, on n'a que le témoignage de Strabon, VII, III, 8. Diodore, si riche sur les événements de la Péninsule, ne raconte rien sur cette campagne. Rien non plus dans l'historien latin d'Alexandre, Quinte-Curce. Cf. Vulić, dans *Klio*, IX, p. 490 et suiv.; Pârvan, *Getica*, p. 43 et suiv., où aussi les autres rapports avec les Macédoniens.

Macédoniens après leur passage trouvèrent sur l'autre rive, il paraît qu'il s'agit non seulement des bouches du Danube, mais aussi de l'île de Borcea, qui se détache du Danube au moment où il se dirige vers le Nord, et des rives de la Ialomița, qui débouche plus loin, au Nord, dans le fleuve.

Le triomphateur sacrifie à Zeus, à Héraklès et aux défenseurs du dieu Istros, et il reçoit ensuite les ambassadeurs de ce roi Syrmos et des Celtes « qui habitent du côté du Golfe Ionien »<sup>1</sup>.

Mais, avant le départ qu'il désirait avec tant d'ardeur, Alexandre a encore à lutter contre les Agriens du roi Langaros et contre les Paioniens soumis à Clitus, fils de Bardylos, aussi contre Glaukias, roi des Taulantes, enfin contre les Autariates<sup>2</sup>. Les sources reproduites par Arrien au I<sup>er</sup> siècle après l'ère chrétienne donnent sur ces combats des détails pareils à ceux qu'on trouve dans César sur ses combats en Gaule, ce qui s'explique d'autant mieux que l'auteur gréco-romain a donné aussi un ouvrage sur la technique de la guerre.

Mais, si le rameau illyre est ainsi pendant longtemps apaisé, le sentiment d'une mission différente de la Thrace amènera, aussitôt qu'Alexandre passera en Asie, la révolte de son propre gouverneur de Thrace, Memnon<sup>3</sup>. Et, cependant, la passion de domination des Macédoniens allait même plus loin vers le Nord-Est. *Ils avaient le devoir de répondre au défi d'Atéas*. Le résultat fut la défaite complète du général macédonien Zopyrion, dont les Romains font un « préfet du Pont », avec une armée de « 30.000 » hommes.

Un passage des *Saturnales* de Macrobe<sup>4</sup>, pris à une source grecque perdue, montre, en rapport avec cette attaque

<sup>1</sup> Pour l'expédition d'Alexandre sur le Danube, voy. aussi l'analyse du texte d'Arrien chez R. Vulpe, *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), p. 140 et suiv.

<sup>2</sup> Arrien, I, 5.

<sup>3</sup> Diodore de Sicile, XVII, 63. Cf. pour la participation des Thraces ainsi que des Illyres à une autre révolte contre la Macédoine, *ibid.*, XVIII, 10.

<sup>4</sup> I, XI, 33. La défense des habitants de Borysthène, qui délivrent les esclaves et accueillent dans leur cité les étrangers; *ibid.*, 13. Cf. Quinte-Curce, X, 1, 13; Justin, XII, 4—5; XXXVII, 3. Cf. Minns, ouvr. cité, p. 460 (opinions regardant cet ordre); Pârvan, *Getica*, p. 49 et suiv.; Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn*, p. 28, note 67.



Fig. 26. — Monnaies de Lysimaque, avec la tête d'Alexandre-le-Grand, et buste d'Alexandre-le-Grand.

*Zeitschrift für Numismatik*, VIII, p. 47

de Zopyrion <sup>1</sup> à Olbia même, que, dans ces cités, la population comprenait aussi des esclaves et des étrangers; et on a conservé pour la ville de Chersonèse la déclaration à laquelle était obligé quiconque entrait dans le monde politique de la cité <sup>2</sup>. Zopyrion paraît avoir perdu son armée et sa vie même à cause d'une tourmente de neige à laquelle se serait ajoutée l'embuscade scythe habituelle.

Mais, à l'autre bout du monde, près d'un autre Tanaïs, l'armée d'Alexandre voit ce qu'à l'époque de cet Atéas, roi de la Scythie Mineure, descendu dans les Balcons, avait vu son père Philippe, quelques dizaines d'années auparavant: les mêmes hommes, tout aussi vifs à l'attaque, tout aussi agiles à la fuite, accueillants, pleins d'amitié aujourd'hui, traîtres et assassins le lendemain, quelquefois pauvres jusqu'à mourir de faim, d'autres fois fiers de leurs ornements en or travaillés par des artistes grecs, immense réserve humaine s'étendant des Carpathes jusqu'aux mystères, encore inexplorés, de l'Asie centrale.

Nous avons vu que le roi thrace Seuthès, — car celui des Triballes, Syrmos, était resté fidèle <sup>3</sup>, — provoqua aussitôt la révolte de ses Odryses. Mais l'esprit de toutes ces grandes expéditions épiques n'est pas, en général, de caractère hellénique <sup>4</sup>. A côté de l'opposition, dès le début, des Lacédémoniens, Alexandre a contre lui des Grecs qui, comme ceux de Sinope, reconnaissent comme basileus, d'après l'archaïque coutume, Darius Codoman, et n'entendent pas avoir à faire à cet usurpateur barbare, venu des vallées balcaniques, de la « basiléia », et même des Grecs qui servent dans l'armée de la légitimité millénaire <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Un Zopyre chez Seure, dans la *Rev. Arch.*, XVIII, p. 424. Un autre à côté de Darius; Fronton, III, III, 4. Un esclave Zopyre est chez Alexandre-le-Grand; Clément d'Alexandrie, *Paedagogus*, I, VII.

<sup>2</sup> Cf. Minns, ouvr. cité, p. 526 et suiv.

<sup>3</sup> Arrien, I, VI, 8.

<sup>4</sup> Cf., dans le *Journal of Hellenic studies*, XLI (1921), *Alexander's ὑπομνήματα and the «World-Kingdom»*, p. 1 et suiv.

<sup>5</sup> *Οἱ Σινωπεῖς οὐτε τοῦ κοινού τῶν Ἑλλήνων μετείχον, ὑπὸ Πέρσαις τε τεταγμένοι, οὐκ ἀπεικότα ποιεῖν ἐδόκουν, παρὰ τὸν βασιλέα σφῶν πρῶσβεύοντες*, Arrien, III, XXIV.

Dans l'expédition asiatique d'Alexandre, qui prétend dominer l'Illyrie, la Thrace et les Triballes <sup>1</sup> aussi, on trouve des Thessaliens, comme Pégas, des Paioniens avec leurs chefs <sup>2</sup>, puis un Peucestas, de l'île de Peucé, lequel, chargé de porter le bouclier sacré pris dans le temple d'Athéné Troïa, emmène avec lui « 20.000 archers et frondeurs » (*sagittarii funditoresque*) de sa province <sup>3</sup>. Ces Thraces de Sitalkès et d'autres, à pied, sont à côté des Odryses à cheval, que commande Agathion l'hellénisé, dont le père portait le nom barbare de Tyrimia <sup>4</sup>; un Sitalkès, commandant des Thraces, a pu sauver la personne royale d'Alexandre <sup>5</sup>.

Il y a toute une concentration balcanique sous les drapeaux d'Alexandre. Des nations qui jusque là s'étaient combattues pour des intérêts mesquins se réunissent pour le grand butin. Jamais ce Sud-Est européen n'a accompli, d'une façon solidaire, une plus grande et plus fière action. Les vaincus d'hier sont les camarades du lendemain dans cette entreprise magnifique. La « Balcaniade » d'Alexandre est le point culminant auquel a pu arriver, dans cette contrefaçon de l'Iliade, la bravoure associée de toutes ces races, plus ou moins apparentées, et pénétrées toutes par l'esprit hellénique.

C'est aussi une association, une camaraderie de peuples, qui se conservera même alors que le grand conquérant se sera revêtu de la chlamyde des maîtres du monde et mettra sur son front le diadème millénaire de Chaldée, la « tiare droite » <sup>6</sup>.

Du reste, on a relevé aussi le caractère mélangé de l'État macédonien, formé de territoires clientélares, de « cantons »

<sup>1</sup> Quinte-Curce, IX, VI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, IV, IV. Un Tauriskos, Arrien, *Anabase*, III, VII.

<sup>3</sup> Quinte-Curce, IX, V; Arrien, VI, IX, X, XXVIII, XXX.

<sup>4</sup> Arrien, *Anabase*, III, XII, XXVI.

<sup>5</sup> Quinte-Curce, X, I; Arrien, *Anabase*, I, XII, XXVIII. C'était tous des ἀκονιστάι, avec le *pilum*. Il y avait là des « Thraces et des Paioniens, et des Illyres, et des Agriens »; *ibid.*, II, VII. Ariston commandait les Paioniens, *ibid.*, IX; cf. *ibid.*, III, VIII. Pour les Agriens, *ibid.*, V, XXIII. Un Thessaliskos, II, XV.

<sup>6</sup> *Ibid.*, III, XXV.

et de groupements citadins <sup>1</sup>. Nous avons déjà dit que l'aspect physique même d'Alexandre, — malgré l'effort fait, comme pour Napoléon, de lui donner la figure du serein dieu hellénique, — représente le caractère osseux et prognate des Balcanes <sup>2</sup>. Même les festins macédoniens, avec le dévergondage et les buveries d'un Philippe, recherchant les orgies à la suite desquelles s'est éteint si vite son fils Alexandre, sont des témoignages du caractère barbare qui s'était conservé intact sous le vernis brillant de l'hellénisme <sup>3</sup>.

Roi des Paioniens et des Triballes, maître des Thessaliens, qui lui donnent sa cavalerie, Alexandre réfreinait aussi les Illyres, qu'Athènes espérait cependant pouvoir attirer vers elle <sup>4</sup>.

D'un autre côté, il était entré si profondément dans la tradition de la monarchie sacrée que, de fait, dans le Caucase et dans d'autres régions où il rencontre les Saces, c'est-à-dire les Scythes asiatiques, qui veulent le tromper, lui-même cherchant à faire la même chose à leur égard, il marche sur les traces de l'aventure malheureuse de Darius l'Ancien, dont il se donnait l'air de venir punir l'expédition contre les Grecs, et aussi de celle de Xerxès, les deux étant pour lui les successeurs des anciens Troïens <sup>5</sup>. Lui-même, auquel on offrait une fiancée scythe, fille du roi ou n'importe quelle autre <sup>6</sup>, — rappelons les épouses barbares de Philippe —,

<sup>1</sup> Voy. Arthur Rosenberg, dans *Hermes*, LI (1916), p. 505.

<sup>2</sup> Cf. Ujfalvy, *Le type physique d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1902. La tête d'Alexandre a été copiée aussi sur la monnaie de Syra, avec l'inscription *Μακεδόνων* et son nom en lettres latines; voy. *Zeitschrift für Numismatik*, III (1876), p. 77.

<sup>3</sup> Aussi à l'occasion du mariage du karanos macédonien, on donne des fioles en argent, des objets en or. Le roi distribue les hanaps où ont bu ses invités; Athénée, IV, 2 (I, p. 235 et suiv.). Jusqu'aujourd'hui, chez les Roumains de Macédoine, l'ami s'appelle l'hôte; voy. Candrea, *Straturi de cultură și straturi de limbă*, pp. 21—22 (d'après l'auteur, il est question seulement d'une tradition de pâtes).

<sup>4</sup> Pour les Thraces chez Alexandre, voy. aussi Gustav Scholz, dans *Klio*, XV (1918), p. 199 et suiv. Pour les anciens Thraces de Sitalkès, aussi Droysen, dans *Hermes*, XII, p. 249 et suiv.

<sup>5</sup> Arrien, IV, I-VI.

<sup>6</sup> *Ibid.*, IV, xv. Voy. la réponse d'Alexandre: γάμου δ' οὐδὲν δεῖν σκυθικοῦ.

perdit beaucoup des siens dans la poursuite de ces ennemis, qu'il était impossible de suivre jusqu'au bout<sup>1</sup>, dans un pays dont les cours d'eaux étaient comparés, par la naïveté des Macédoniens, au Pénée de Thessalie<sup>2</sup>.

Mais l'exode en si grand nombre des éléments balcaniques, leur colonisation en Asie par milliers, la disparition de tant d'hommes tombés dans les embuscades des barbares asiatiques, résultant de campagnes sans but, de pure aventure, eut comme conséquence que le Sud-Est européen ne présentera plus cette abondance d'hommes qui a été elle-même la cause principale de l'expédition d'Alexandre, *vrai déversement pour éviter un surplus de population*.

*Donc quiconque voudra défendre les Balcans ne disposera plus que de simples restes. C'est pourquoi les Romains, qui n'avaient rien perdu de la richesse des populations italiennes, ont été en état de vaincre si facilement, malgré le système militaire, si savant, de la phalange, un nouveau Philippe du II-e siècle, qui n'avait plus avec lui des Agriens, des Odryses, des Thraces proprement dits.*

La conquête romaine n'a donc pas besoin d'une autre explication que celle de cet amoindrissement de l'élément humain dans les Balcans.

Quoi qu'il en soit, dorénavant le Balcan a un autre caractère. Il secoue son ancienne permanence barbare, cherchant autre chose. Le représentant de ce courant, à l'encontre des conservateurs, de ceux qui étaient restés en arrière, comme le sont, de fait, les seuls Triballes, qu'Alexandre avait à peine visités, sera le « diadoque », l'héritier impérial

<sup>1</sup> *Ibid.*, VI. Le Boucéphale d'Alexandre doit être mis à côté du cheval Oïbarès de Darius; voy. Lehmann-Haupt, dans *Klio*, XVIII (1923), p. 59 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.* — Pour Alexandre Hélios, le Soleil, *Rev. Arch.*, XXIV (1914), p. 94 et suiv. Pour un Alexandre-le-Grand, affublé d'une façon ridicule, Beloch, ouvr. cité, III<sup>1</sup>, p. 66. L'opposition de Kornemann, *Die letzten Ziele der Politik Alexanders des Grossen*, dans *Klio*, XVI (1920), p. 209 et suiv. (avec aussi une bibliographie plus récente; mais il considère Alexandre comme un « nationaliste » macédonien et il parle de « das neue makedonisch-persische Universalreich, das die Balkanhalbinsel und Vorderasien bis nach Indien hin umfasst »). Cf. aussi Heinrich Endres, dans le *Rheinisches Museum*, N. F., LXXII, p. 437 et suiv.

ou bien, dirions-nous, en pensant à l'ordre napoléonien, « le maréchal », auquel on attribua, dans le partage des provinces, le monde thrace et celui du Pont en Europe, Lysimaque.

Dans ce que celui-ci entreprendra et ce que nous allons raconter maintenant, il est question de la recherche d'une intégration dans la nouvelle vie politique, d'où se détache l'assimilation de la vie hellénique avec celle des barbares : ce bonheur spirituel pour l'humanité qu'a été l'hellénisme. Nous assisterons à l'insuccès de ces tentatives, si hardies, qui, autrement, auraient créé quelque Lysimachie dans les bouches du Danube, de même qu'Alexandre avait fondé son Alexandrie jusqu'au Caucase sauvage et stérile.

Si, ainsi qu'on le montrera bientôt aussi, Pyrrhus <sup>1</sup>, roi d'Épire, ne se serait pas tourné vers cette nouvelle vie organisée qui s'était formée en Italie et menaçait d'une autre « basiléia » les cités grecques, l'œuvre aurait pu être reprise par lui, alors que, de la façon dont les choses se sont passées, cette autre tentative sans résultat de la basiléia contre les barbares restés en dehors d'elle amènera l'entrée des Italiques, conduits par Rome, dans la Péninsule des Balcons et dans le Sud-Est européen.

On peut s'imaginer dans quelles dispositions sont revenus tous ces Thraces, des différentes tribus <sup>2</sup>, et ces Illyres, quand la mort, si prématurée et totalement inattendue, d'Alexandre-le-Grand les laissa sans maître. Certains d'entre eux restèrent certainement colonisés dans les régions conquises, à côté de très anciens parents asiatiques, d'une consanguinité oubliée, les autres revinrent dans la « camaraderie » de ceux parmi les « successeurs », les diadoques, qui entendaient se

<sup>1</sup> Sur l'œuvre de Pyrrhus Aulus-Gellius dit (III, VII) : « pleraque Italia ad regem descivisset ». Pour un beau buste de lui, voy. Carl Robert, dans *Hermes*, XVII, p. 134 et suiv. Cf. aussi Beloch, ouvr. cité, III<sup>2</sup>, p. 313 et suiv.; Rudolf Schubert, *Geschichte des Pyrrhus, neu untersucht und nach den Quellen dargestellt*, Königsberg, 1891. Cf. aussi Ettore Pais, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série III, VI, pp. 325—331.

<sup>2</sup> Peut-être à un de ces rameaux appartient aussi le « citharède » tué par les Scythes, Aristonikos; Arrien, IV, xvi.

fixer une base en Europe, pour chercher ensuite à conquérir la totalité de l'héritage de leur glorieux chef.

Jusque là, la « basiléia » avait été pour les Thraces, ainsi que nous l'avons dit, un emprunt fait à la royauté scythe, elle-même imitant les immenses dominations de l'Asie. Maintenant, ces barbares thraces l'ont vue dans toute sa splendeur à ses foyers mêmes, et leur mémoire en est pleine comme celle des soldats de Sylla après leur campagne contre Mithridate, comme celle des soldats de Napoléon après avoir connu « la cité sacrée » du Kremlin moscovite. Ils voient désormais la royauté impériale non plus dans les jaquettes de peau de leurs vallées, mais dans les étoffes précieuses, frappées d'or sur soie, des successeurs de Darius et de Xerxès. Ils ont été présents lorsque leur grand camarade, sacrifiant aux dieux de chez eux sur les rochers du Caucase, a fondé dans un désert montagneux comme celui des Balkans une de ses Alexandries<sup>1</sup>. Pour eux, à côté des Scythes connus, des Gètes et des Triballes, s'élevaient d'autres races, dont le nouvel empereur entendait découvrir la façon de vivre et de combattre<sup>2</sup> dans le but d'établir chez eux une autre base militaire et d'implanter une autre colonisation.

Le développement des nations balcaniques fait donc de cette façon un de ces sauts qui interrompent chez les peuples le lent développement sans arrêts d'une évolution organique. Ceux qui étaient revenus amenaient avec eux une de ces légendes fabuleuses dont se nourrissent tour à tour les générations.

Une nouvelle synthèse est tentée ainsi par les Macédo-niens après le passage en Asie du centre de l'État qu'ils avaient créé. Pour quelque temps, à côté d'une royauté en Macédoine elle-même et fidèle à ses origines, *se forme une nouvelle royauté bornée à la Thrace seule*. Son chef est ce Macédonien Lysimaque, dont l'éducation, la direction

<sup>1</sup> Arrien, III, xxviii.

<sup>2</sup> *Ibid.*, IV, I.

sont grecques, mais la tendance certainement dirigée vers les cités helléniques des bords du Pont et vers les matériaux humains que peuvent fournir les tribus thraces.

Lysimaque a été un des plus dignes successeurs d'Alexandre, dont il avait su braver la fureur vengeresse au moment où il fit échapper les victimes sur lesquelles, à ses mauvaises heures, celui-ci s'acharnait. Blessé dans un moment de colère par son roi, Alexandre, paraissant prophétiser l'avenir, avait recouvert en signe de pacification de son diadème la tête sanglante de l'ami <sup>1</sup>. Selon l'exemple d'Alexandre, il créa lui aussi, dans la partie de l'héritage qui lui était revenue, une « Lysimachie » <sup>2</sup>.

Mais, de même que, plus tard, pour d'autres motifs, en fait d'États roumains, il y aura une Moldavie du Nord opposée à la principauté de Valachie au Sud, le caractère double des territoires sur les rives du Danube provoqua, immédiatement, un *séparatisme thrace*. Il est représenté par le roi, au nom lui aussi hellénique, et ayant la même base sur le Pont, Dromichaitès <sup>3</sup>, que la source de Trogue Pompée appelle « Doricète, roi de Thrace » <sup>4</sup>, ce dernier nom semblant être le vrai, et non pas le nom hellénisé, qu'on retrouve à l'époque romaine aussi chez un Marcus Valérius Dromichetas, qui s'appelle aussi en grec Kalliparthénos <sup>5</sup>.

Le choc entre les deux Thraces, celui du Sud et celui du Nord du Danube, ayant la même origine et poursuivant le même but, est certainement intéressant. Il paraît avoir eu lieu dans les régions voisines de la Mer Noire, où Dromichaitès, que Diodore de Sicile présente seulement comme « roi des Thraces », sans en définir le caractère, avait sa résidence permanente, Hélis. Ce qu'on raconte, avec des

<sup>1</sup> Justin, XV, III.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XVII, I.

<sup>3</sup> Un autre en rapport avec Mithridate, dans Appien, *Mithridate*, XXXII, XLI.

<sup>4</sup> Justin, XVI, I. Voir aussi Polyainos, 4, 16.

<sup>5</sup> *CI. I. L.*, VI, 27991. Des variantes aussi chez Mateescu, dans *l'Ephemeris dacoromana*, I, p. 226, note 6.

tendances de moralisation, sur un repas préparé par le roi thrace à son adversaire prisonnier, lui offrant le luxe macédonien et conservant pour lui et les siens les assiettes en bois <sup>1</sup> et la corne d'animal pour boire, qui n'est qu'un *rhyton*, employé peut-être dans ce cas pour la pacification politique, renvoie plutôt à des coutumes scythes <sup>2</sup>.

La localisation de l'État de Dromichaitès est, du reste, faite par Strabon, qui indique l'île de Peucé et la place où avait passé Darius <sup>3</sup>. De son côté, Pausanias, mentionnant d'une façon particulière les Gètes, lorsqu'il parle du mariage du vainqueur avec la fille du vaincu, indique une région « au-delà de l'Ister » <sup>4</sup>. Pour Suidas, Dromichaitès est « un roi des Odryses » <sup>5</sup>. Et il n'est pas exclu que dans ces régions des bouches du Danube et même, plus précisément, plutôt dans le Boudchak (la Bessarabie méridionale) que dans la Dobrogea, il y eût une population barbare très mêlée. Ariopharne, « roi des Thraces », qui amène « 20.000 cavaliers et 22.000 fantassins » à Eumélos, un de ceux qui combattent pour l'héritage dans le Bosphore Cimmérien, alors que d'autres Thraces sont au service de son rival Satyros <sup>6</sup>, paraît avoir été l'un de ces rois de nations mixtes. La victoire de Dromichaitès sur Lysimaque avec ses « dix myriades » de soldats, est, du reste, obtenue par la trahison d'un chef de tribu, inconnu par ailleurs (*στρατηγὸς ἀπτόμολος*), Seuthès <sup>7</sup>. Enfin, d'après Pausanias <sup>8</sup>, Lysimaque domine seulement les Thraces, — qui ne sont pas nombreux <sup>9</sup> —, jadis soumis à

<sup>1</sup> De la vaisselle en bois aussi chez les Illyres, d'après Strabon. Chez les Macédoniens, sous Philippe et Alexandre, Quinte-Curce, X, 2.

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, XXI, *fragm.*, 11 et suiv. (l'exposition n'est pas complète et elle montre un moraliste). D'où chez Strabon, VII, III, 8.

<sup>3</sup> VIII, III, 15.

<sup>4</sup> I, IX, 6. Voy. aussi Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn*, p. 28 et suiv.

<sup>5</sup> *Sub v.*

<sup>6</sup> Diodore de Sicile, XX, 22—23. A côté d'Agaros, « roi des Scythes »; *ibid.*, 24.

<sup>7</sup> Polyainos, VII, 25.

<sup>8</sup> I, IX, 5.

<sup>9</sup> *Ἐτεν δ' ἄν οὔτοι τοῦ Θρακίου μοῖρα οὐ μεγάλη*; *ibid.* Et les Thraces sont, dit-il, « la nation la plus nombreuse en dehors des Celtes »; *ibid.*

Philippe et à Alexandre. Les ennemis, d'abord les Odryses, puis les Gètes de Dromichaitès, s'entendent au combat et sont de beaucoup supérieurs en nombre. Enfin, celui qui était parti pour une offensive qu'il croyait si sûre, d'après celle d'Alexandre lui-même, est réduit à s'enfuir, et son fils, Agathocle, est pris par les Gètes, alors que, d'après d'autres sources, c'est le roi-diadoque lui-même qui aurait perdu sa liberté. Lysimaque est donc contraint de restituer au vainqueur la « région d'au-delà du Danube » (*τὰ πέραν Ἰστροῦ*) et d'épouser sa fille <sup>1</sup>.

Le royaume de Lysimaque, qui avait obtenu au partage aussi tout le rivage du Pont <sup>2</sup>, n'est pas cependant la monarchie d'une province, mais la « basiléia » intégrale comme idéologie. Ses richesses faisaient croire à la possibilité d'un avenir plus grand, car son or, venant des mines balcaniques, arrivait jusqu'au Sud de la Bessarabie <sup>3</sup>.

Pendant que Lysimaque attaque les Autariates illyres et se donne l'air d'établir comme roi des Paioniens l'enfant Ariston, fils d'Aristoléon <sup>3</sup>, le roi Rémaxos, qui, d'après une inscription découverte récemment par M. Scarlat Lambrino, entretient des rapports avec Histria, lui fournissant du blé danubien cueilli sur son territoire, du côté de la plaine de la Ialomîța, semble avoir été un des héritiers de Dromichaitès.

Pour comprendre la politique du nouveau basiléus macédonien dans ces régions (il meurt en 281 avant l'ère chrétienne), politique reliée aussi au combat, dont il a été question plus haut, contre la cité de Kallatis et ses alliés, — il avait épousé Arsinoé, sœur de Ptolemée II d'Égypte <sup>4</sup> —, il faut la prendre dans son ensemble. Car c'est la continuation

<sup>1</sup> *Καὶ θυγάτρα συνοικίσας ἀνάγκη τὸ πλεόν; ibid.*

<sup>2</sup> Thraciam appositasque Thraciae ponticas gentes; Quinte-Curce, X, v.

<sup>3</sup> Minns, ouvr. cité, p. 459. — Pour sa mort, voyez Appien, *Syriaca*, LXIV. Son corps, entré en décomposition, que gardait le chien fidèle, a été enseveli par les habitants de la ville qu'il avait fondée, dans un Lysimachéion; *ibid.*

<sup>4</sup> Polyainos, IV, 12, 3.

de celle de Philippe et même d'Alexandre, avant l'épopée asiatique et le renouvellement de l'héroïsme d'un Achille. *Elle s'appuie, comme celle-là, sur la valeur économique des cités du Pont.* De là vient l'écartement du rivage de Seuthès, roi des Odryses, dont l'État continuait à comprendre les tribus réunies de la race <sup>1</sup>; de là, la création, en 309, sur l'isthme de Pérécop, qui relie la péninsule de Crimée à la steppe, d'une imitation de l'Alexandrie de son grand maître, la Lysimachéia.

Suivant cette ligne, il aurait pu arrêter les fondations royales des Thraces indigènes, mais chez lui aussi la séduction de l'Asie, renforcée par son premier mariage avec une princesse de la race de Darius, l'arracha à sa mission naturelle. Revenu à celle-ci, il trouve ces Thraces indigènes, devenus plus forts sous Dromichaitès, du côté des bouches du Danube, où était leur capitale. Bientôt il se mêlera ainsi de nouveau aux combats stériles entre les diadoques qui tendaient à refaire l'unité de l'Empire d'Alexandre, et il mourra, comme nous l'avons dit, au milieu des défaites et des crimes, sur un champ de bataille de Lydie <sup>2</sup>. Il est inutile de répéter que jamais Lysimaque ne s'est considéré comme roi de Thrace, mais comme « basiléus » ayant droit à l'héritage entier d'Alexandre, bien qu'il disposât pour le moment seulement du fragment thrace, et encore un fragment si disputé.

Mourant sans successeur, celui qui avait perdu onze enfants <sup>3</sup> laissait la place libre à toutes les ambitions « impériales ». Séléucus ne put pas la conserver et Ptolémée ne

---

<sup>1</sup> Il aurait eu 20.000 fantassins et 8.000 cavaliers; Diodore de Sicile, XVII, 14.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XX. Cf. Hünerwadel, *Forschungen zur Geschichte des Königs Lysimachus*, 1900; Possenti, *Il re Lisimaco di Tracia*, 1901; Ghione, *Note sul regno di Lisimaco*, dans les Actes de l'Académie de Turin, XXXIX. Indication des sources dans une notice de Edwyn Robert Bevan, *Histoire des Séleucides*, dans l'Encyclopédie Britannique, XVII (éd. 14), p. 184. Cf. Pârvan, *Getica*, p. 55 et suiv. (aussi d'après Polyainos, VII, 25 et Memnon, dans Müller, *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 531).

<sup>3</sup> Justin, XVII, II.

réussit pas davantage, le pouvoir passant à Cassandre, qui suivit une autre direction <sup>1</sup>.

Lysimaque a donc disparu, mais pas la vie économique qu'il avait inaugurée: car ses « lysimaques », sa bonne monnaie, circulèrent pendant longtemps jusqu'en Transylvanie.

Lorsque le grand rôle dans les Balkans passe à l'Épire, à l'État des Molosses, apparentés, les luttes des Romains pour la domination de la côte occidentale de la Péninsule appellent Pyrrhus, cet autre « basileus » du monde, au-delà de la Mer, où il trouva la mort. Il avait rêvé de donner l'Italie à son fils, qui portait le nom du grand Alexandre, et l'Hel-lade elle-même à celui qui rappelait la tradition grecque par son nom de Hélénos <sup>2</sup>.

Ces circonstances permettent aussi aux Thraces de nouvelles organisations que la décadence rapide des Scythes, jusqu'à l'apparition de la nouvelle association sarmate, ne pourra pas empêcher.

Pour le moment on ne peut pas accorder trop d'attention à l'œuvre que, avant la pénétration romaine, voulut accomplir en Thrace le « diadoque » d'Alexandre-le-Grand, Antiochus. Non seulement il a refait, rappelant les habitants dispersés, les rachetant de ceux qui les retenaient prisonniers, cette Lysimachie que l'adversaire de Dromichaitès avait élevée pour attirer dans sa sphère citadine de capitale, de métropole suprême, les Thraces paysans, jusqu'aux Gètes du Danube, mais *il a essayé de donner un outillage au monde paysan des Thraces, « en leur distribuant des bœufs et des moutons, du fer pour l'agriculture »* <sup>3</sup>. Il déclarait qu'il voulait laisser cette cité, rappelée à la vie, à son fils Séléucus, qui, aussitôt fixé à cette place, n'aurait plus permis la pénétration romaine <sup>4</sup>. Pour le moment, il arracha les centres

<sup>1</sup> Aussi une Euménia sur le Danube, nommée d'après le « diadoque » régnant à Pergame; *Rev. Arch.*, XIV (1907<sup>2</sup>), p. 62, note 3.

<sup>2</sup> Justin, XXIII, III. Un nouveau Lysimaque, fils du premier; *ibid.*, XXIV, II.

<sup>3</sup> Appien, *Syriaca*.

<sup>4</sup> Pour la réponse donnée dans ce sens aux Romains, *ibid.*, III.

grecs pour leurs rapports avec les Thraces de l'intérieur<sup>1</sup> et aux Romains il dit de la façon la plus explicite qu'il ne leur donnera à aucun prix sa Thrace à lui<sup>2</sup>.

Désormais les Thraces, qui fourniront un contingent militaire aussi important aux Romains, figureront au service des diadoques jusque dans les vallées syriennes<sup>3</sup>. Sur telle pierre d'Asie ils apparaissent la tête couverte d'un voile, avec des ceintures dont le bout traîne à terre, mais les pieds nus; se défendant par les boucliers, ils tournent vers l'ennemi leurs couteaux recourbés, la *sica*<sup>4</sup> traditionnelle.

<sup>1</sup> *Ibid.*, IV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, V.

<sup>3</sup> Polybe, V, 65; cf. Athénée, XIII, p. 593; Polyainos, IV, 16.

<sup>4</sup> A. J. Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XIV (1902<sup>2</sup>), p. 55 et suiv. Avec raison, on voit, d'après la Gorgone qui est sur leurs poitrines, autre chose que des gladiateurs dans le relief chez Heuzey, ouvr. cité, pl. 30. Des mercenaires à Pergame, *Rev. Arch.*, XII (1908<sup>2</sup>), pp. 174 et suiv., 364 et suiv.; XIII (1909<sup>1</sup>), pp. 102 et suiv., 363 et suiv.; XIV (1919<sup>2</sup>), p. 63, note 3 (aussi d'après Aristophane, *Les oiseaux*, v. 1369; *Acharnanes*, v. 153); XV (1914<sup>2</sup>), p. 59 et suiv. (aussi *Λύκιοι Θράκες κολοβοί*, p. 61).

## CHAPITRE V

### LES CELTES DANS LES BALCANS ET SUR LE DANUBE

Les Celtes apparaissent aussitôt, combattant contre les Autariates, qu'ils enivrent d'un vin frelaté pour pouvoir les vaincre <sup>1</sup>.

Aucun contemporain <sup>2</sup> n'a décrit leur grande invasion au V-e siècle, avec leurs casques de bronze ornés de figures d'animaux, d'oiseaux, avec des cornes, des pieds serrés dans des *braies*, avec leur épée recourbée, leur puissant bouclier et leur longue lance <sup>3</sup>, dans ces régions de l'Orient où ils devaient faire aussi, par le bruit énorme des cris dont ils accompagnaient leur apparition, une impression de terreur <sup>4</sup>. Vers

---

<sup>1</sup> Polyainos, VII, 42. Cf. Pour leur rôle aussi *ibid.*, 50.

<sup>2</sup> Voy. le témoignage plus tardif, d'après Trogue Pompée, de Justin, XXIV, IV et suiv.; XXV, I et suiv. Cf. le livre curieux, plein de faits, mais aussi de conclusions fausses, de Lumière, *Étude sur les Celtes et les Gaulois et recherches des peuples anciens appartenant à la race celtique et à celle des Scythes* (dans les *Comptes-rendus et Mémoires de la société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 1881). Critique dans la *Rev. Arch.*, XLIV (1882), p. 61 et suiv.; cf. *ibid.*, p. 268 et suiv. Συγγέχεται γὰρ πῶς τὰ τετρα ταῦτα ὀνόματα καθ' ἑνὸς ἔθνους φερόμενα τοῦ Κελτικοῦ καλοῦσι γοῦν αὐτοὺς ἔθνη μὲν Γαλάτας, ἔθνη δὲ Γάλλους; σνηθέστερον δὲ τῶν Κελτῶν ὄνομα; Galène, *De Antidotis*, I, XIV. Puis Robiou, *Les Gaulois d'Orient*. Le nom de Celte, qui signifierait « haut, grand, noble », chez d'Arbois de Jubainville, dans la *Rev. Arch.*, XLIII (1882), pp. 369—370; celui de Gaulois, d'après *gala*, « les courageux » (aussi Gaïsates), chez le même, dans la *Rev. Arch.*, XLIII (1882), p. 302. Cf. la note de Al. Bertrand, *ibid.*, XXXI (1876<sup>1</sup>), p. 1 et suiv. (leur mention chez Polybe).

<sup>3</sup> Diodore de Sicile, V, 30 et suiv.; Pausanias, X, 19; Tite-Live, V, 33; Justin, XXIV, 5. Un passage de Gaulois « par-dessus le Danube » au secours de Persée, plus tard, Diodore de Sicile, XXX, fragm. 12.

<sup>4</sup> Voy. Fr. Pulszky, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1911<sup>2</sup>), p. 158 et suiv.

300 (ou 281) <sup>1</sup>, sous un chef Keréthrios <sup>2</sup> ou sous Kommon-torios, sous Léonoris, sous Lutarios <sup>3</sup>, sous Kavaros, dont le nom revit peut-être dans Kavarna <sup>4</sup>, luttant contre un diadoque, Cassandre, et dans la longue guerre contre les Triballes, ils finissent par rejeter ces derniers vers l'Est <sup>5</sup>.

Les noms montrent l'extension de l'Est à l'Ouest, dont se détache le torrent sauvage qui pénètre en Grèce <sup>6</sup> et entre en Asie Mineure, où des établissements durables furent établis dans la Galatie, ainsi que, comme nous le verrons, sous le Danube, chez les Scordisques et les Taurisques.

Un Campodunum <sup>7</sup> est cité chez les Vindéliques <sup>8</sup> (voy. Virodunum, Verdun), de même qu'un Virunum <sup>9</sup>, ainsi qu'une Remésiana, qui rappelle le Reims gaulois <sup>9</sup>. Dans la même région il y a un Bragodurum, un Evodurum, un Ectodurum, un Drugomagos <sup>10</sup>, une Artobriga, un Gavanodorum, un Gésodunum, un Idunum, même un Arélate (comme Arles), dans la même Vindélicie et dans le même Norique, et d'autres noms semblables jusqu'à l'embouchure du Dniester.

<sup>1</sup> Cf. aussi le livre, ancien, de Léopold Contzen, *Die Wanderungen der Kelten*, Leipzig, 1861.

<sup>2</sup> Pausanias, loc. cit.

<sup>3</sup> *Rev. Arch.*, 1915, p. 404, n° 116. Un *Καύαρος ὁ Γαλάτης*; Athénée, VI, 60 (II, p. 57). — Nous avons parlé de leurs combats contre les Autariates, chez Polyainos, VII, 42; cf. *ibid.*, 50. Pour ces chefs, Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 91. Lutarios rappelle le Leutarius franc du VIII-e siècle.

<sup>4</sup> Voy. aussi Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 89 et suiv.

<sup>5</sup> Des prétendus Celtes à Tyrinthe, Mycène; *Rev. Arch.*, IX (1887), pp. 66—67.

<sup>6</sup> Karrodunum chez les Germains; Ptolémée, II, 11.

<sup>7</sup> Strabon, IV, vi, 8; Ptolémée, II, 12.

<sup>8</sup> Voy. aussi Pline, *Hist. Nat.*, III, 27. Cf. d'Arbois de Jubainville, dans la *Rev. Arch.*, XLIII (1882), p. 146 et suiv.

<sup>9</sup> Mateescu admet une origine celte; *Ephemeris dacoromana*, I, p. 145, note 3. Comme nom de personne dans cette région, près de Raab, Acrabanis, *C. I. L.*, III, 4367. Cf. *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 260 et suiv. (nom celte chez d'Arbois de Jubainville).

<sup>10</sup> Cf. aussi le nom de Durocortorum pour Reims. Dans la Grande-Bretagne: Durovernum (Canterbury). Un Octodurum, un Salodurum, un Vitodurum, sinon un Duromagus, chez les Rhètes. Pour le sens de *dur*, fort, et l'autre, Zeuss, ouvr. cité, et *Rev. Arch.*, XV (1867), pp. 273—275.

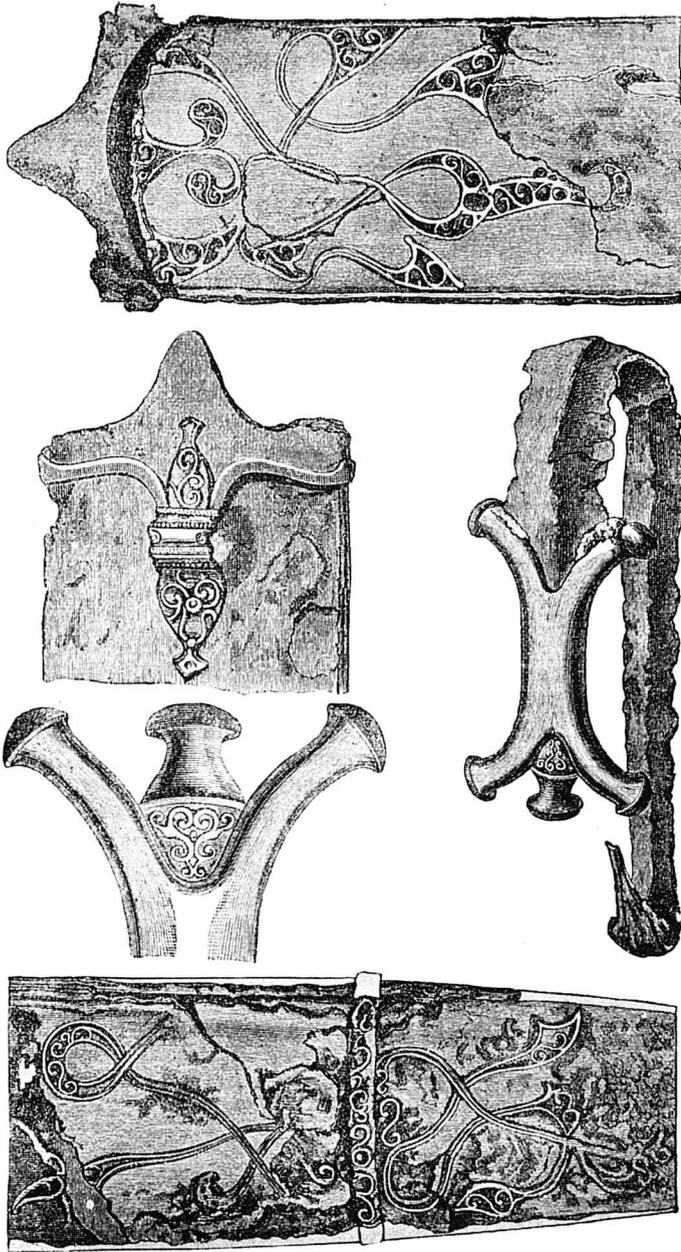


Fig. 27. — Épées celtiques. Musée de Budapest.  
*Revue Archéologique*, 1879<sup>2</sup>, p. 215.

Dans la Pannonie Septentrionale, qui a aussi ses Arabisques celtes <sup>1</sup>, la ligne de pénétration continue, avec Bononia, Noviodunum <sup>2</sup>, Patavium, Kariodunum <sup>3</sup>, alors que la ligne de la Pannonie Inférieure montre une colonisation romaine dans le désert.

Boïodurum, qu'on rencontre dans le Norique <sup>4</sup>, dans la région dite « le désert des Bois » <sup>5</sup>, plus anciens, le nom venant de Bononia, montre la présence de tout un rameau celte. Leurs traces apparaissent aussi à Carnuntum (voy. le Carnac breton), à Alisca (voy. Alésia), à Scarabania <sup>6</sup>. Même le nom de Carinthie a pu être rapproché de celui de la Charente française <sup>7</sup>.

Bien vite ils sont arrivés très loin dans leur déversement sauvage de gens qui cherchent aussi la proie, mais aiment s'enivrer, suivant un caractère fondamental de leur race, et aussi par la passion du nouveau. Tandis que leur pénétration, par le sanctuaire de Delphes <sup>8</sup>, en Grèce et leur entrée en Asie Mineure représentent le plus extraordinaire roman d'aventure de l'antiquité, l'existence de dolmens dans la steppe russe a été mise en rapport avec un des éléments les plus caractéristiques de la vie religieuse des Celtes <sup>9</sup>.

Une pénétration celte précédente, amenant le bronze, est cependant certainement ancienne: on admet ordinairement le III-e siècle <sup>10</sup>. Elle se fait par le Danube, alors que leur

<sup>1</sup> Ptolémée, II, 15 (16), 3.

<sup>2</sup> *Ibid.*, II, 14 (15), 6. Un Oliobrix des « Gètes » au-delà de Noviodunum, dans une glose chez Ptolémée (éd. Müller, p. 168, note 1). Pour Noviodunum, aussi *Eph. ep.*, IV, p. 136, n° 436.

<sup>3</sup> Voy. plus haut, p. 270, note 6.

<sup>4</sup> Tocilescu, *Monumenteale*, pp. 195, 209. Le Byzantin Zosime classe les Noriques parmi les Celtes; *Eph. ep.*, VII, p. 317, n° 1002.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. Nat.*, III, 26: « lacus Peiso, deserta Boiorum ». Peut-être après le combat du roi dace Boïrëbista contre les Celtes dans ces régions.

<sup>6</sup> Voy. Fr. Pulszky, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1871<sup>2</sup>), p. 158 et suiv.

<sup>7</sup> Voy. *Rev. Arch.*, XIII (1921), p. 119.

<sup>8</sup> Voy. aussi Polybe, IV, 46.

<sup>9</sup> Minns, ouvr. cité, pp. 145—146. D'autres chercheurs ont admis une origine cimmérienne.

<sup>10</sup> On a placé après 590 la première émigration de Sigovèse et Bellovèse; Pulszky, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1879<sup>2</sup>), pp. 161—162.

avance par dessus les Carpathes, qu'admet Camille Jullian <sup>1</sup>, ne trouve aucun appui. Une autre série de noms montre leur extension dans cette descente, qui les mène jusqu'aux Balkans, où on parle d'un « royaume » celte, à Tylis ou Tylé <sup>2</sup>, — Meldia, qui est une Meaux, Orkellai-Vercellae, Taliata et Gerulata, Narissus étant mis sur leur compte.

A côté de Kéréthrios, qui apparaît comme combattant contre les Triballes, on trouve en Paionie Brennos et Aki-chorios, et, chez les « Macédoniens et Illyres », Bolgios <sup>3</sup>.

Des monnaies celtes et des tombeaux montrent la pénétration de certains éléments épars jusque dans la montagne.

Et, enfin, des Celtes ont pu être trouvés non seulement dans des îles du Danube, comme celle de Gruia <sup>4</sup>, mais aussi dans l'Olténie, du côté de Turnu-Severin, et, par des tombeaux contenant leurs cendres, de celui du petit port danubien de Cetate <sup>5</sup>.

L'histoire des Scordisques <sup>6</sup>, la partie la plus vivante de cette infiltration, n'a pas été écrite. Appien, à l'époque d'Antoine, les présente affaiblis par leurs vagabondages et chassés par les Romains dans les îles du Danube, pour qu'ils aillent se fixer ensuite en marge des Paioniens <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Histoire de la Gaule*, I, p. 296 et suiv. Cf. Pârvan, *Getica*, p. 65 et suiv. (aussi une Héorta chez Strabon) et *Pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, dans le Bulletin français de l'Académie Roumaine, X (1923), p. 43 et suiv., et *Municipium Aurelium Durostorum*, dans la *Rivista di filologia*, LII (1924) (ici une Aliorix non-déterminée).

<sup>2</sup> Polybe, IV, XLVI, 2. Pour Jireček, Tylé serait le village bulgare de Toulovo; voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 91.

<sup>3</sup> Pausanias, X, XIX, 4. Voy. plus loin.

<sup>4</sup> Voy. Pârvan, dans la *Dacia*, I, p. 35 et suiv.

<sup>5</sup> M. Nicolăescu-Plopşor signale leurs traces en dehors de Gruia, à Severin, Şimian et Gogoşita, à Corlatele et à Cetate; *Proceedings of the first international prehist. a. protohist. sciences*, 1932. Cf. le même, dans *Homenages a Martins Sarmiento*, Guimaraës, 1933, pp. 308—312.

<sup>6</sup> Voy. aussi les Aravisques; Pulszky, *loc. cit.*, p. 171.

<sup>7</sup> *Illyr.*, III. Lucius Scipion lui-même aurait été celui qui les en a chassés. — De fait leur nom signifie « montagnards »; *Rev. Arch.*, IX (1887), p. 316. Voy. un Tuditanus vainqueur sur les « Taurisci, C[arnique et Liburni ex montib]us exacti »; *Jahreshefte* de Vienne, 1908, p. 276 et suiv.; *Rev. Arch.*, XIII

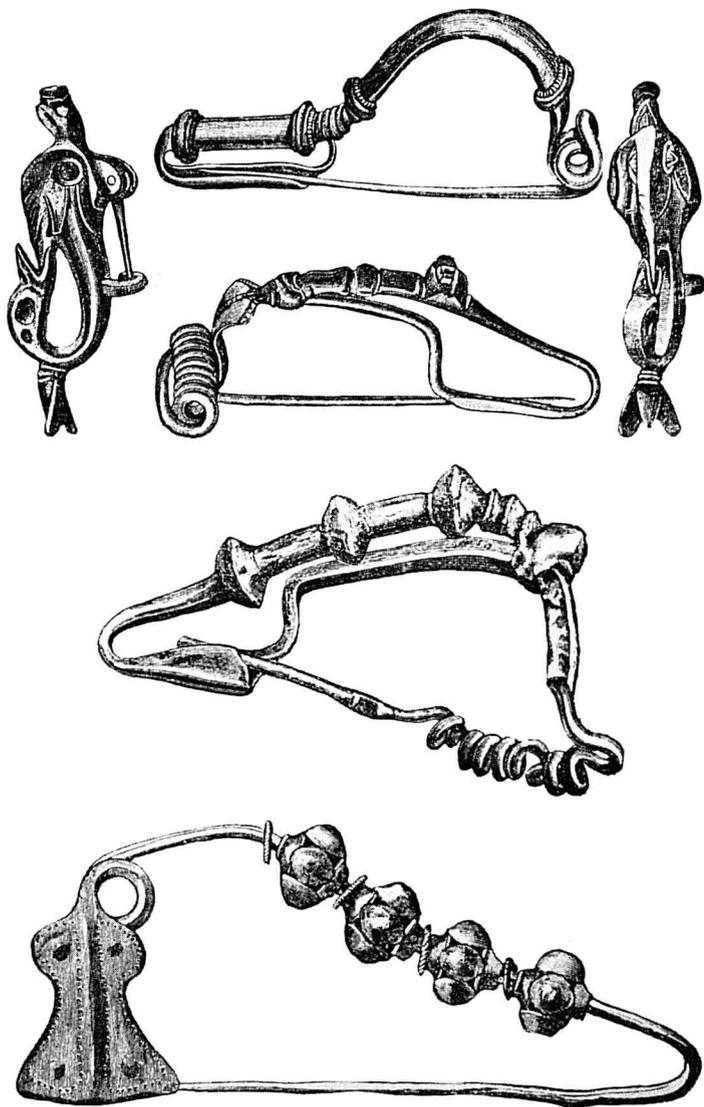


Fig. 28. — Fibules celttes, Musée de Budapest.  
*Revue Archéologique*, 1879<sup>2</sup>, p. 221.

Beaucoup de ces créations ne peuvent être, du reste, qu'une onde passagère selon la coutume gauloise, ces tribus se montrant, également, dans leurs établissements d'Asie Mineure, étrangères à toute vraie idée de la monarchie asiatique. Mais certaines lignées celtes, en concurrence avec les Thraces et voisines des Illyres en Pannonie, se rencontrent pendant longtemps. A côté des Britolages le groupe des Scordisques a joué même un grand rôle dans ces régions, et les Taurisques un autre un peu inférieur. Mais les *duns*, ces « cités », se succèdent à partir de Singidunum, place de grande valeur stratégique, où se rencontrent les larges cours du Danube et de la Save, jusqu'à Capédunum et à la Bononia des Balcans, jusqu'à Vidine, et, de l'autre côté du Danube, jusqu'à Durostorum, à finale thrace, sur un emplacement d'une si grande importance militaire. *Ceci montre tout un système gaulois d'occupation*, là où le Danube change son cours vers le Nord et d'où on peut dominer la vaste région de marécages de la Borcea, puis, plus haut, jusqu'à Arubium-Măcin, pour arriver à d'autres points de domination : à savoir Noviodunum (un autre se trouve sur le Danube moyen), le gué dobrogien d'Isaccea actuelle, et les cités signalées par Ptolémée (Carrodunum, Maetonium, Vibantuvarium, Eractum), au dessus du liman du Dniester <sup>1</sup>.

Du reste, à une époque où le chef des Germains opposés à César s'appelait Arioviste, avec une finale celte, cette même finale se retrouve, avec un nom rappelant les Boïes celtes de la Bohême, chez Boïrébista.

Strabon croit même que les Scythes ont pénétré si loin qu'il peut être question (voy. leur synthèse avec les Thraces chez les Agathyrse de Transylvanie) d'une population de Celto-Scythes <sup>2</sup>. De même, dans cette œuvre d'amalgamation, sur le Bas-Danube, les Bastarnes sortent d'un mélange avec les Sarmates <sup>3</sup>. Mais l'existence d'une Vérobrite celte

---

(1909<sup>1</sup>), p. 446, n<sup>o</sup> 36. Voy. aussi Seure, dans la *Rev. Arch.*, X (1909), p. 164.

<sup>1</sup> Pârvan, *Dacia*, p. 112, et une communication à l'Académie des Inscriptions de Paris. Une *Tungrorum civitas*, comme Tongres, en France, sur le Danube.

<sup>2</sup> XI, vi, 2.

<sup>3</sup> Voy. plus loin.

près de la localité de Cius, en Scythie Mineure ne serait prouvée que par une inscription qui a été probablement mal lue <sup>1</sup>.

Nous avons dit que la pénétration des Celtes n'a pas eu un caractère de formation d'État, bien que Jullian admette un État celte sous le roi Critasire ou Écritasire, aussi en Transylvanie, alors que de fait il est question seulement du passage de Strabon qui parle de la lutte de Boïrêbista contre les Scordisques <sup>2</sup> et les Taurisques. Cet État aurait disparu seulement en même temps que l'« empire » supposé des Boïes <sup>3</sup>. Et, sur la base de nouvelles monnaies concaves qu'on a trouvées en Transylvanie, on est allé jusqu'à l'admission de cet « État » celte dans les Carpathes <sup>4</sup>. Mais leur influence artistique existe aussi en Transylvanie et en Hongrie jusqu'en Carniole <sup>5</sup>.

Le sabre celte, caractéristique, se retrouve aussi en Olténie (à Gruia) et en Moldavie <sup>6</sup>. D'après Pârvan, la monnaie gauloise aurait inspiré seulement la technique pour celle des Daces <sup>7</sup>, discutée aussi par ceux qui admettent un caractère

<sup>1</sup> Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 22—23 (d'après Tocilescu, *Fouilles*, p. 109 et suiv.).

<sup>2</sup> Un Scordisca, d'après le nom du Scarde (voy. la ville de Scardona, le Char d'aujourd'hui). En général pour les Scordisques, aussi d'après Strabon, VIII, 5, 12 (le désert qu'ils avaient fait; cf. l'autre *ἐρημία* sur le Danube), Florus, III, 4, et Justin, XXXII, 3; Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 485 et suiv.; Camille Jullian, dans la *Rev. Arch.*, XL (1902), pp. 313—314 (ce serait un nouveau nom donné à une tribu gauloise).

<sup>3</sup> D'après M. Blanchet, dans la *Revue Numismatique*, 1902, pp. 160—162, Jullian, ouvr. cité, p. 298, note 4. Sur la même base aussi l'hypothèse concernant les « tentatives d'empire scordisque », *ibid.*, note 5.

<sup>4</sup> *Ibid.*, III, p. 145, note 4 (aussi d'après Kubitschek, *Jahreshefte* de l'Institut Archéologique autrichien, 1906, p. 70 et suiv.). Il cite aussi *De bello gallico*, I, 5, 4.

<sup>5</sup> Voy. la *Rev. Arch.*, III (1884), pl. III et p. 370; Domaszewski, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, 1888, p. 138, pl. IV; surtout *Rev. Arch.*, XIII (1889), p. 321 (S. Reinach). — Pour la déesse Épona en Transylvanie, en Hongrie et en Serbie, *ibid.*, XXVI (1895), pp. 326—327; *C. I. L.*, III, 7904.

<sup>6</sup> Nestor, ouvr. cité, table 19, n° 3. Cf. *ibid.*, p. 156, n° 654, 646. Mais une transmission par les Bastarnes est difficilement admissible.

<sup>7</sup> *Getica*, p. 598 et suiv.

celte, lesquels, d'après M. Moïsil, auraient commencé, dès le IV<sup>e</sup> siècle, d'une façon indépendante la frappe de la monnaie dans ces régions <sup>1</sup>. L'hypothèse d'un emprunt fait à Mithridate paraîtrait plus logique.

Les Taurisques tirent leur nom <sup>2</sup> probablement de quelque accident géographique dans ces régions. On les trouve plus tard, eux aussi, en lutte avec l'avance romaine, qui a été obligée de briser cette barrière, affaiblie en quelque sorte par les vicissitudes des temps <sup>3</sup>. Une source aussi bonne que Pline l'Ancien voit en eux les antécresseurs des Noriques <sup>4</sup>, voisins et camarades des bonnes et des mauvaises heures pour les Pannoniens, — les uns et les autres étant fixés à la place où les profondeurs de la terre tenaient à leur disposition le fer pour les armes. On a mentionné aussi un « costume norique » conservé jusque plus tard <sup>5</sup>.

Parmi les Celtes, on peut inscrire aussi les Narisques (du Norique), fixés par Marc-Aurèle en Pannonie <sup>6</sup>, et les Éravisques <sup>7</sup>, avec leur « cité » (d'où pourrait venir Raab ?).

La qualité celte des Costoboques, qui est prouvée aussi par la forme de leur nom, ressemblant à celui des Tribocques gaulois <sup>8</sup>, est attestée aussi par Suidas, qui présente les *Κοστώβοι* comme appartenant à ces Gaulois qui avaient

<sup>1</sup> *Bul. Soc. Num.*, 1927, p. 30 et suiv.

<sup>2</sup> Tauriscus, comme nom, *Arch.-epigr. Mitt.*, XVI, p. 24. Voir aussi Alphonse Huber, *Geschichte Oesterreichs*, I.

<sup>3</sup> Une victoire des Romains sur les Taurisques, P. Graebe, dans *Klio*, V (1905), pp. 104—106. Pour les Taurisques, voy. aussi *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 178, n<sup>o</sup> 20, et dans le chapitre romain, ici-même.

<sup>4</sup> Quondam Taurisci appellati, nunc Norici; III, 133.

<sup>5</sup> Voy. *Expositio totius mundi*, dans la *Geogr. veteres, Scriptores Graeci minores*, III, p. 16.

<sup>6</sup> Domaszewski, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 17.

<sup>7</sup> « Civitas Eraviscorum »; *ibid.*, XIV, p. 62. La finale *-iscus* est, en général, celte. Voy. aussi un Philiscus à Rome. Valère Maxime, VI, 1, 6. Aussi Bormiskos, en Macédoine; Étienne de Byzance. Puis Doriskos, Barmiskos, en Thrace; le même sous *Δόρισκος*, Drabiskos, *ibid.*, et Eleuthériskos.

<sup>8</sup> Voy. aussi sur les inscriptions un « Surus, Sparuci f. dom. Tribocus », dans Dessau, ouvr. cité, I, p. 502, n<sup>o</sup> 2505.

pénétré comme pillards en Grèce<sup>1</sup>. Le contact avec les Thraces a amené cependant chez eux la possibilité d'avoir un roi du nom de Piéporus, que nous trouvons abrité en Italie<sup>2</sup>.

Plus tard, à l'époque impériale romaine, on rencontre l'invasion des Costoboques, chassés par les Astinges des chefs Raos et Raptos, sous l'empereur Antonin (vers 175), jusqu'à Élatéia, où ils sont battus par un Mnasiboulos. Leur chef est pris et mené à Rome<sup>3</sup>.

Les *Bastarnes*, qu'on a cru pendant longtemps être des Germains<sup>4</sup>, n'en appartiennent pas moins à un autre rameau des Celtes. On a invoqué, pour cette origine germanique, l'inscription d'un « Peucennus germanicianus »<sup>5</sup> de la garde

<sup>1</sup> *Sub v. ληστροικὸν χρῆμα: Κοστόβων τὸ ληστροικὸν τὴν Ἑλλάδα ἐπέδραμον.*— Une tentative de séparer au point de vue territorial les Costoboques des Daces libres chez M. M. J. Macrea, dans l'*An. Institutului de studii clasice*, I, p. 134 (aussi d'après Dio Cassius, LXXIII, 3, 3). Voy. aussi Kostobaros, encore chez Suidas. — Pârvan insiste sur leur qualité de Daces, qu'ils auraient eue dès le commencement.

<sup>2</sup> « Pieporus, rex coisstobocensis », chez Orelli, n° 570. Cf. aussi Ma-teescu, *ouv. cit.*, p. 98, note 1.

<sup>3</sup> Heberdey, *Der Einfall der Kostoboker in Griechenland*, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, p. 186 et suiv. Voy. en général Pausanias, X, 34, 5; Dio Cassius, XXXI, 17; P. Paris, *Bull. de corr. hell.*, XI, p. 342 et suiv.; Banebai, *Notizie degli scavi*, 1887, p. 596 et suiv. (inscription de L. Julius Vehilius Gratis Julianus, qui a combattu aussi « adversus Castobocas et Mauros rebelles »; W. Gurlitt, *Untersuchungen über Pausanias*, p. 61, note 9). Pour les Costoboques, aussi *Klio*, XII (1912), p. 145 et suiv. Des monnaies les représentant, Kiepert, *Formae orbis ant.*, p. 4, note 35, table xvii. En Afrique un « Fortunatianus Costobocio, quod inter Costobocos aesulatus sit », *C. I. L.*, VIII, 14.667; cf. Premerstein, dans *Klio*, XII (1912), p. 155: peut-être trop de choses ajoutées pour admettre qu'il est question en effet des Costoboques. Adolphe Reinach admet lui aussi que Costoboques et Bastarnes sont Celtes (*Bull. de corr. hell.*, XXXIV, 1910, p. 325, note 5).

<sup>4</sup> Et même Hongrois, dans la traduction (IX-e siècle après le Christ) d'Orose par le roi anglo-saxon Alfred. Voy. Thunmann, *Untersuchungen*, p. 146, note 9. Cf. Hahnel, *Die Bedeutung der Bastarnen für das germanische Alterthum*, 1865; R. Much, *Die Bastarnen*, dans les *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, XX (1890); Lehmsdorf, *Die Germanen in den Balkanländern*, 1899. D'après M. Domaszewski, *Römische Kaiser*, I, pp. 179—181, les Bastarnes « sont formés d'un mélange de tribus germaniques avec la nation indigène des Gètes ».

<sup>5</sup> Peukestès comme nom; Athénée, XIV, 3 (IV, p. 6) (cité aussi plus haut).

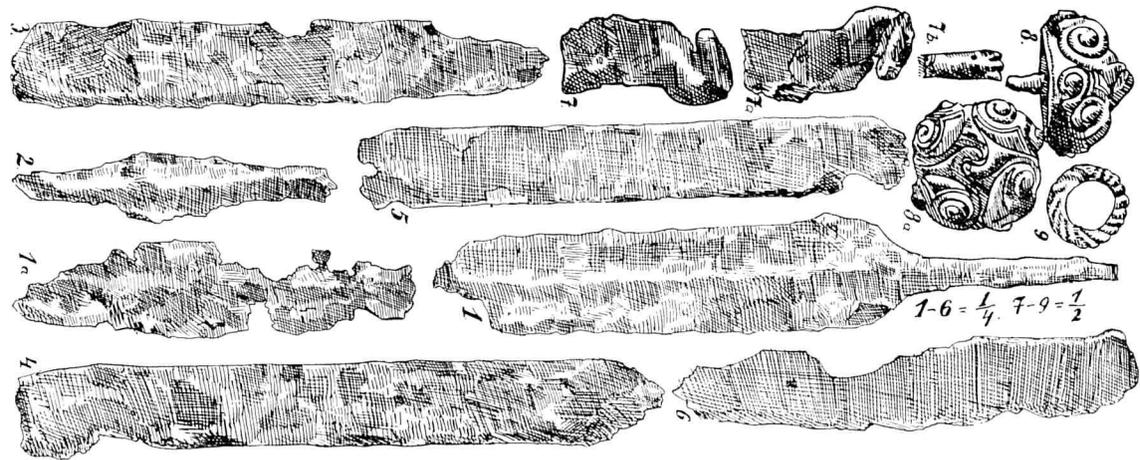


Fig. 29. — Pièces d'un tombeau celte (Crișturul Săcuiesc).  
 Martin Roska, dans la *Dacia*, III—IV, p. 360.

de l'empereur Néron <sup>1</sup>, mais on peut manifester des doutes sur le caractère vraiment germanique et sur les rapports avec la Peucé danubienne et aussi sur la possession exclusive par les Bastarnes de leur territoire <sup>2</sup>. Du reste, le nom, d'origine sans doute étrusque, ainsi que le montre la finale (voy. Mastarna), des Bastarnes, nom qui signifie *lectique* ou char couvert, renvoie aux Sarmates, auxquels s'étaient mêlés ces Celtes. Un « Dassiis Bastarni f., domo Maezaeus », montre combien on se trompe si on cherche des Germains jusque dans l'Herzégovine <sup>3</sup>.

Athénée <sup>4</sup> parle, d'après Poséidonios, de certains habitants « du côté de l'Ister » (*ἐπὶ τοὺς περὶ τὸν Ἰστρον τόπους*) qui s'appellent *Bathanatoi* et leur pays, *Bathanatia* d'après un ancien chef qui les y aurait fixés: *Bathanatios*. Cette nation des Galates serait la même que les Scordisques (à cause de leur commune origine gauloise). Ils n'acceptent pas l'or (on voit les rapports avec la Transylvanie), mais préfèrent l'argent et leur principale occupation est l'agriculture. « *Les Bathanates* » ne sont donc que les Bastarnes, dont le caractère non germanique est ainsi prouvé. Mais ce char bastarne dont on parle à Rome, de même que ces coutumes de saleté que mentionne Tacite, les montrent comme étant mêlés aux Scytho-Sarmates. Monseigneur Duchesne <sup>5</sup>, puis Dittenberger

<sup>1</sup> « Nereus nat. germ. Peucennus Germanicianus Neronis Caesaris vixit annis XXVII »; Dessau, ouvr. cité, VI, 4344; cf. *ibid.*, I, 353, n° 1722. L'inscription appartient à celle de la Via Appia pour les serviteurs de l'empereur Claude. Pour les *corporis custodes germani*, Paribeni, dans les *Mitteilungen des Archäologischen Instituts, Römische Abteilung*, 1905, pp. 321—329.

<sup>2</sup> Voy. Dittenberger, *Sylloge*, III, 707. Aussi d'après Premerstein, *Ein Elogium des M. Vinicius*, dans les *Jahreshefte* de l'Institut autrichien, 1904, et O. Fiebiger, *ibid.*, 1911, *Suppl.*, p. 61 et suiv. Cf. Tomaschek, dans Pauly-Wissova, sous *Bastarnai*. Surtout Catherine Dunăreanu-Vulpe, *Chestiunea Bastarnilor în legătură cu piatra sepulcrală de la Dragomirna*, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1924, p. 177 et suiv. Les Bastarnes sur la Colonne de Trajan, avec leurs chignons; *ibid.*, p. 180. Lectique couverte, comme on l'emploie encore dans la plaine valaque; p. 183, note 1.

<sup>3</sup> Patsch, *Wiss. Mitt. aus Bosnien und der Herzegovina*, XII (1912), p. 65 et suiv.; *Rev. Arch.*, XXI (1913), p. 478, n° 138.

<sup>4</sup> VI, 25.

<sup>5</sup> *Mission du Mont Athos*, pp. 92—93.

et Latichev et enfin M. Perdrizet<sup>1</sup> voient avec raison dans ces Bastarnes ceux qui ont attaqué Olbia et, dans ce cas, de même que chez Étienne de Byzance, les Skires (Σκίρτοι) associés ne sont pas des Germains de ce nom, mais des Celtes portant un nom séparé, comme celui des Scordisques, *sans être une même nation*.

Un établissement des Bastarnes à l'époque de l'Empire byzantin est attesté par une localité du nom de Βαστέρναι<sup>2</sup>.

Mais, si chez Denys de Byzance une différence est fixée entre les Sarmates et les Bastarnes<sup>3</sup>, ceux-ci étant malpropres, assauvagis, ces Gaulois au contraire conservent encore l'énergie de la race; à l'époque de Mithridate on rencontre un commandant romain traînant avec lui « avec une longue chaîne, un Bastarne de cinq coudées »<sup>4</sup>.

Enfin, l'archéologue allemand Domaszewski voit dans les Osii et les Cotines « une tribu gauloise des Carpathes occidentales »<sup>5</sup>. Mais les Cotines ont dû alors se transporter vers l'Ouest à l'embouchure de la Save et de la Drave<sup>6</sup>.

Les noms celtes sont restés jusque bien tard dans ces régions<sup>7</sup>. Ainsi à Poetovio on trouve des habitants qui s'appellent: Deusus, Agisus, Adbugiouna, Atnamatus<sup>8</sup>. Puis en Pannonie encore, territoire de grand et vaste mélange, de sorte que toute prétention à la pureté germanique ou magyare

<sup>1</sup> *Bull. de Corr. Hell.*, XX (1896), pp. 487—488.

<sup>2</sup> Nicétas Choniates, p. 518.

<sup>3</sup> Γερμάνοι, Σαρμάται τε, Γέται, θ' ἄμα Βαστέρναι; *Geogr. Graeci minores*, II, p. 119. Voy. aussi *πρῶξις βαστερνωκή*, *C. I. Gr.*, 3491: *Athener Mitteilungen*, XXIV (1899), p. 232, n<sup>o</sup> 71. Le mélange dont viennent les Bastarnes est avéré de la façon la plus claire dans la *Germania* de Tacite, où est montré aussi ce qu'ils ont pris de l'un et de l'autre des facteurs qui ont contribué à leur formation. Une autre source met à côté, sur les rives de la Méotide, « Germains, Gètes et Bastarnes »; Étienne de Byzance, sous Βαστέρναι.

<sup>4</sup> *Συνδέτην ἔχων ἀλύσει μακροῦ Βαστέρνην πεντάπηχυν*; Athénée, V, 51 (I, p. 386).

<sup>5</sup> *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 221.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 227. Il place des Bastarnes aussi dans les Carpathes; *ibid.*

<sup>7</sup> Mais un *castrum Galis* près de la rivière de la Tisa, Pić, *Der nationale Kampf gegen das ungarische Staatsrecht*, p. 76, note.

<sup>8</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 125.

des habitants d'aujourd'hui de ces contrées étendues, provoque un sourire: Namiorix, Biatumarus, Amicis, Adnama, Magimar<sup>1</sup>.

Car parmi les nations demi-illyriennes il faut placer aussi les Pannoniens — *Pannonia*, de même que Balaton, signifie: marais<sup>2</sup> —, mais, de même que les Scythes ont donné, par les Agathyrses, une « armature » aux Thraces de Transylvanie, devenus des Daces, de même « l'armature » des Illyres est donnée ici par l'essor celte.

Si l'invasion des Celtes, avant et après Pyrrhus<sup>3</sup>, d'une si démesurée ambition de refaire la « basiléia » universelle, trouva sur son chemin les Gètes et les Triballes, les premiers apparaissant au seuil de l'histoire, les autres donnant la dernière preuve de leur puissance, il faut admettre qu'on a à faire à d'autres barbares, très doués, lorsque les Celtes de l'Est sont venus former avec eux, dans la Pannonie et le Norique, une synthèse puissante et durable.

Tout l'Ouest de la Péninsule des Balcans appartenait ainsi, pendant des siècles, à une population nombreuse et hardie, propre au combat et ayant un penchant pour les festins<sup>4</sup>,

<sup>1</sup> *Ibid.*, XIV, p. 56, n° 3; p. 58, n° 18. En général, d'après Tite-Live, XXXIX, 55—56; XLI, 10—1; Pline l'Ancien, III, 19; Eutrope, III, 2; Lumière, *Études sur les Celtes et les Gaulois*, cité plus haut.

<sup>2</sup> Émile Boisacq, dans la *Rev. Arch.*, XIX (1924), p. 402.

<sup>3</sup> Pour la veuve et pour les deux fils encore vivants, Pyrrhus et Ptolémée; Justin, XXVIII, 1.

<sup>4</sup> Pour les Illyres en Pannonie (mais la localité d'Altinum viendrait-elle aussi de là ?), voy. Hans Krähe, *Die alten balkan-illyrischen Namen auf Grund von Autoren und Inschriften*, Heidelberg, 1925. Il admet comme éléments thraces: la rivière Nestos, la localité de Tralles, la tribu des Bryges, la montagne Bertiskos, les localités d'Adzizio et Thermidava. Mais les Scordisques et tout ce qui contient le suffixe *st* est attribué aux Illyres (voy. aussi Isci, Arinistae; aussi la syllabe *bist*, cf. Boïrebista: p. 83. Pour les Boures, p. 85). N'est pas à négliger une certaine influence celte. Pour les rapports entre Illyres et Thraces, qui seraient les mêmes que ceux entre les Slaves et les Germains, voy., du reste, Tomaschek, dans les *Verhandlungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, XXIII (1893), p. 32 et suiv. (il admet aussi des éléments ligures (!) dans le langage illyre). En échange, Suidas écrit: Ἰλλύριοι βάρβαροι θορακικοί.

<sup>4</sup> Théopompe, dans les *Fr. Hist. Gr.*, I, p. 284, n° 11.

connaissant les défilés de montagnes et les canaux maritimes entre le rivage et les grandes îles qui le bordent, de sorte qu'ils étaient presque aussi redoutés comme détrousseurs de voyageurs que comme pirates: les Illyres ou Illures <sup>1</sup>.

En contact avec les mouvements de peuples à l'Ouest, ces Illyres, recevant des monarchies asiatiques l'idée de la royauté par l'intermédiaire des mêmes Scythes, la développent plus vite et dans des formes plus imposantes, au commencement, que ceux-là. Cette royauté réunissait les tribus <sup>2</sup> qui, jusqu'au bout, conservèrent leur existence: Ardiées, Sardiates, Liburnes, Iapodes ou Iapydes, Phariotains, Mazaei <sup>3</sup>, Autariates, Bullins (Belliconi), Taulantes, Parthines, Enchélèses <sup>4</sup>, Plérées, Daorides, Istries, Cavies, Parthes, Dalmates, Breuques (« Brisgi »); dans les îles vivent les Illyres d'Issa (Lissa d'aujourd'hui), de Colenta, Séparia et Épéta <sup>5</sup>.

Ils forment un élément essentiel dans la grande synthèse compliquée que nous devons examiner pour y trouver d'autres éléments de base pour la nation roumaine.

---

<sup>1</sup> Pour leurs tribus, Zippel, ouvr. cité, pour Eilluricum, Illuricum, Ilyricum, Inlyricum, Mommsen, dans les *C. I. L.*, III, p. 279. A la même place aussi pour l'époque avant leur individualisation par César. Cf. Hahn, *Alb. Studien*, p. 231.

<sup>2</sup> Voy. aussi Hécatée, dans les *Fr. Hist., Gr.*, I, p. 4 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. Justin, XXIX, iv; Florus, II, xii.

<sup>4</sup> Strabon, VII, v. 3 et suiv.; cf. Appien, *Illyr.*, I.

<sup>5</sup> Pline, *Hist. Nat.*, III, 26. Là aussi une autre série de petits groupes ethniques. Cf. surtout Appien, *Illyr.*, IX.

## CHAPITRE VI

### LES ILLYRES ET LEUR EFFORT DE SYNTHÈSE

De fait, jusqu'aux Aitoles au Sud, les Macédoniens y compris, il y avait la même race illyre. Les Épirotes <sup>1</sup>, les Molosses ou Molottes, avec un roi comme Arybas, viennent du même fond ethnique <sup>2</sup>. On reconnaît aujourd'hui que la nation qui a donné Alexandre-le-Grand était plus reliée aux Aitoles qu'aux Grecs proprement dits, ce qui ne signifie pas nier une puissante influence hellénique <sup>3</sup>.

Pour la vaste étendue de ce territoire de tribus qui est, de fait, la possession des habitants d'une cité fortifiée et de son rayon, la ressemblance entre notre localité de Celeiu sur le Danube et le Cilly du Norique <sup>4</sup> ne doit pas être négligée. L'existence de deux rivières du nom de Morava, dont l'une est dans les régions de la Vindélicie et du Norique, l'autre en Moesie, serait aussi la preuve qu'il y avait un même territoire illyre contenant les rivages du Danube Moyen ainsi que la région vers l'Adriatique.

Mais, d'après Müllenhoff, les « Lyges » appelés aussi Lugiones, les *Lugi*, qui apparaissent comme Sarmates dans la table de Peutinger, seraient des Vandales <sup>5</sup>. Chez Ptolémée,

---

<sup>1</sup> Sur les monnaies aussi la forme *Απειρωττα*; *Rendiconti* de l'Académie des Lyncées, janvier-févr. 1935, p. 11.

<sup>2</sup> Suidas, *sub v.* *Aribas*.

<sup>3</sup> Voy. plus haut, chap. V. Les noms différents pour les mois partent des dieux helléniques, comme Artémisios pour le mois de mai, Appellaïos pour le mois de décembre (Suidas, *sub v.*). Mais juin est Déisos; *ibid.*, *sub v.*

<sup>4</sup> Pline, *Hist. Nat.*, III, 27.

<sup>5</sup> *Mémoire sur les provinces roumaines*, par Émile Picot, Paris, 1867, p. 59.

ces « Lugi Duni » et ces « Lugi Buri », Δούγιοι οἱ Δοῦνοι et Δούγιοι οἱ Βοῦροι, vont jusqu'à la Vistule <sup>1</sup>.

Sur les Illyres descend, à partir encore du IV-e siècle avant l'ère chrétienne, l'autorité d'un roi, d'un seul roi comme chez les Macédoniens, alors que pour les Thraces chaque vallée a son « roi ».

Un peu avant son mariage avec Teuta, qu'on pourrait comparer, dans sa « royauté » sur l'Adriatique, à la princesse médiévale gréco-slave Rouguina d'Avlona, Agron, fils de Pleuratus <sup>2</sup>, était, d'après les informations ultérieures, le roi de ceux qu'on appelait les Ardiées ou les Sardiées, avec leur « cité » de Sarde <sup>3</sup>, sur le rivage de l'Adriatique. Leurs voisins ennemis étaient les Dardanes, de fait des Thraces <sup>4</sup>, les Paioniens, Thraces eux aussi, et les Autariates illyres, ayant leur « cité » Autaria. Cet « État illyre », créé sous la même influence de la monarchie asiatique, a donc à ses côtés comme rivale l'Épire de tradition « impériale », qui continue l'idée d'Alexandre-le-Grand. Les Ardiées illyres, du côté de Durazzo, sont eux aussi dans le voisinage; on pourrait se demander si la cité d'Adria, sur la côte d'Italie, et la Mer Adriatique n'ont pas un rapport avec ceux-ci.

Les Romains apparaissent, attirés par les Grecs de l'île d'Issa (Lissa; cf. Alessio), après leur guerre de 229, par

<sup>1</sup> Voy. Tacite, *Germania*, chap. 11. Il observait leurs rapports avec le Danube, leur voisinage avec les Boures, placés seulement, par une curieuse confusion qui vient aussi de l'antiquité, à cause du mot allemand signifiant « paysan », dans le monde des Celtes du Danube.

<sup>2</sup> Polybe, II, 2, 4. Cf. Ad. J. Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XIX (1909<sup>a</sup>), p. 59 et suiv. Aussi Dio, *Fragm.*, 49, 2—3.

<sup>3</sup> Cf. Zippel, ouvr. cité, pp. 43—44. Une autre Sarde se trouve en Asie Mineure. La communauté des origines avec les Anatoliens explique aussi Sardes, capitale de la Lydie.

<sup>4</sup> Polyainos, 2, 6, 4. Cf. le même, 2, 2—4. Combats des Illyres aussi contre Alexandre, roi des Épirotes, chez Frontin, II, v, 7. Pour Pyrrhus, *ibid.*, IV, 1, 14. Un Bardylis d'Illyrie apparaît combattant contre Arybas, « roi » des Molosses, du même Épire; *ibid.*, II, v, 19. — Une tentative de préciser la place des tribus et des habitants, chez Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 17—19.

laquelle ils punissent l'assassinat de leur ambassadeur par les Illyres, ainsi qu'il est arrivé tout dernièrement, lorsque la nouvelle Rome nationale a demandé des réparations pour l'assassinat d'un officier italien par les bandits des Balcons —, et ils arrivent ainsi à avoir les deux cités de la côte, l'île de Curzola et les Atintanes voisins, qui conservaient comme roi l'enfant Pinnès<sup>1</sup>. Un Démètre de Pharos, aventurier hellénique, établi sur ce même rivage, qui avait accepté déjà l'hégémonie de Rome, chercha vainement, comme tuteur de ce mineur, une résurrection et une extension de la puissance illyre; mentionné aussi par Tite-Live<sup>2</sup>, il mourut en combattant<sup>3</sup>.

Mieux connue est la veuve de ce prince, la célèbre reine Teuta<sup>4</sup>, qui affirmait devant les Romains que ses sujets ne pouvaient pas être empêchés de « chercher leur nourriture sur la mer ». Des expéditions contre cette princesse ont été faites par les Romains aussi en 187 et en 178, — d'après une autre chronologie, adoptée par Pline, en 129.

Au-delà de la Mer qui a été jadis un « lac illyre »<sup>5</sup>, avant d'être le *Mare Nostrum* des Romains et le *Mare Nostrum* des Vénitiens, les Hénètes, de même que les Iapyges, auxquels correspondent les Iapudes balcaniques, les Mésapes, les Liburnes du Picenum, mentionnés par le même Pline<sup>6</sup>, appartiennent à cette race, dont les établissements, qu'on peut reconnaître d'après le suffixe *-ona*, pénètrent vers le Nord,

<sup>1</sup> Appien, *Illyr.*, VII et suiv. Cf. N. Vulić, dans le *Bulletin* de l'Académie des lettres serbe, I, 1935, p. 231 et suiv.

<sup>2</sup> XXII, 33. Une autre date chez Zippel, ouvr. cité, pp. 48—49. Il épouse la mère de Teuta, la reine « Tritautea »; Dio Cassius, *Fragm.*, 53.

<sup>3</sup> Appien, *Illyr.*, VIII.

<sup>4</sup> Florus l'appelle Teutana (II, 5). Une Tinta en Thrace à l'époque des Romains, Myrtille Apostolidès, *loc. cit.*, p. 164, n° 71 (où sont cités aussi d'autres cas); p. 171, n° 96. Cf. surtout ceux qui ont été rassemblés, pour amener une autre conclusion, par Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 155, note 1.

<sup>5</sup> R. Vulpe, *loc. cit.*

<sup>6</sup> Ici ils avaient trouvé les Étrusques, dans le sein des Appenins, auxquels on attribue ordinairement le nom de la Mer Adriatique, de même qu'ils ont donné celui de la Mer Tyrsène ou Tyrrhénienne.

par Vérone et Arona <sup>1</sup>, jusqu'au Tyrol, où ils pouvaient rencontrer une autre pénétration illyre, celle qui a créé les nations de la Pannonie et du Norique, jusqu'à la frontière des Vindéliques et des Rhètes alpins.

Après quelque temps, à l'époque des combats de Rome contre les maîtres de la Macédoine, combats qui seront traités plus loin, car ils appartiennent à un autre chapitre, sur la même place dominera un puissant roi, Genthius <sup>2</sup>, seigneur de « soixante-dix cités » (vers 180), dont la capitale, qui subsiste jusqu'aujourd'hui, ayant joué un rôle important dans les dernières guerres balcaniques, était Scodra. Genthius, qui louait ses soldats pour de l'argent, est connu par Diodore de Sicile <sup>3</sup> et Tite-Live, de même qu'Agron nous est connu par Polybe.

Ce roi dominait, près du détroit d'Otrante, sur une partie de l'héritage de Pyrrhus, à Épidamne, sur le territoire des Taulantes <sup>4</sup>, et à Pharos, étendant sa puissance aussi sur l'île de Kerkyra (Curzola) et menaçant l'île voisine, Issa. Il est arrêté par les Romains dans son expansion, et, mourant, il laisse comme héritier un enfant, sous la tutelle de sa marâtre, appelée elle aussi Teuta. Les Romains brisèrent ce rival qui leur empêchait la vue sur les Balcans et troublait leurs eaux. « Anicius », écrivait Velleius Paterculus, contemporain d'Auguste, « fit marcher devant son char Genthius, roi des Illyres » <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Taona, Naronna, Salona, en Illyrie; Pline, *Hist. Nat.*, III, 26. Chea Krähe, *Illyrië*, pp. 24, 35—37, 39—40, 47 et suiv.; Flamona, Irona, Naronz, Scardona (voy. aussi Scordus), Sindrona, Tariona (le seigneur Taronite des Balcans, sous les Byzantins, peut avoir tiré son nom de là) (aussi Ainona, Arauzona près d'Olcinium, Ulcirus (*rhotacisation*), Vicinium (peut-être de *vicus*). Pour d'autres restes, illyres, voy. aussi *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXVII (1913), pp. 282—283.

<sup>2</sup> Il aurait découvert la *gentiane*; Pline, *Hist. Nat.*, XXV, 34.

<sup>3</sup> XLIV, 30, 32; XXX, *Fragm.*, 3. Cf. Iorga, *Gesch. des rumänischen Volkes*, I, p. 12; R. Vulpe, dans la *Rev. Ist.*, 1928, p. 291.

<sup>4</sup> Thucydide, I, 24.

<sup>5</sup> *Anicii regem Illyriorum Gentium ante currum agentis*; I, ix; III, 110. Pour la lutte contre Genthius et ses « Hilyres » (d'après *Notizie degli scavi di antichità*, 1925, p. 116), aussi la *Rev. Arch.*, XXIV (1926), p. 340, n° 121.

Après Polybe, Athénée<sup>1</sup> aussi parle, non seulement d'Agron, vainqueur des Aitoles, qui meurt d'une pleurite provoquée par son ivrognerie, mais de Genthius, tout aussi adonné à la boisson, qui tue son frère Pleuratus — on voit que le nom se répète — et épouse sa fiancée. Lucius Anicius, qui s'en saisit, prépare à Rome le même triomphe à musique grecque, dont se moque Polybe<sup>2</sup>.

Genthius, fils de Pleuratus et d'une Illyre hellénisée, Eurydice, — il y a aussi d'autres noms helléniques —, avait eu deux frères, Plator et Karavantius, dont l'un fut sa victime. Il a comme femme une certaine Etleva, dont naissent Pleuratus II et Skordilaïdès. Dans le voisinage il y a des Dardanes, avec un « prince » Honunus, dont la fille s'appelle Étuta. Les Cavii sont aussi tout près, ainsi que les Ardies, les Parthins<sup>3</sup> et les Atamans, dont le roi porte un nom grec, Amynder<sup>4</sup>. Tous ces tyrans sont des ivrognes, brutaux et assassins. Les Romains ont contre le roi le secours des Bullines et celui des Grecs d'Apollonia et de Dyrrhachium (Durazzo), de Lissum, de Bassaria. Genthius ayant été dénoncé par les Grecs d'Issa<sup>5</sup>, malgré l'envoi d'ambassadeurs pour la pacification, Tenticus et Bellus, Scodra elle-même, la capitale du sauvage monarque pillard, dut capituler (168)<sup>6</sup>. Le roi thrace des Odryses, Kotys, fils de Seuthès I-er, « homme digne d'attention aussi comme prestance, et apte aux nécessités de la guerre et même, comme âme, de beaucoup supérieur à un Thrace, étant modéré et pur, et d'une conscience libre », avait passé alors ouvertement aux Macédoniens, mais il finit en demandant pardon à Rome, et regagnant son fils prisonnier<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> X, 54 (III, p. 55).

<sup>2</sup> Athénée, XIV, 4 (IV, pp. 6—7). Chez Polybe, XXVIII, 8 et suiv.; XXIX, 2, 5; XXX, 13.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II, 11.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXVII, 30. — Pour les Dardanes, *ibid.*, 33.

<sup>5</sup> *Ibid.*, XLII, 26.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XL, 42; XLIII, 9, 18, 20—21; XLIV, 23, 26 (des Gaulois à Désudava), 30—32; XLV, 35.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 29, 51. Il avait 1.000 cavaliers. Voy. plus haut, le chapitre relatif. Cf. Polybe, XXVII, 10; XXX, 12: ἀνήρ και κατά την επιφανείαν ἀξιόλογος και πρὸς τὰς πολεμικὰς χρείας διαφέρων, ἔτι δὲ και κατά την ψυχὴν πάντα

Pendant la seconde guerre punique, à côté de Démètre de Pharos, Pleuratus et un Skordilaïdès se partagent la domination sur les Illyres <sup>1</sup>; le second a un nom celte, influencé par les Scordisques, élément si actif, dont on peut admettre la descente vers le Sud comme créateur d'État (le Mont Scardos aussi appartient à sa domination). A côté se trouve, en rapport avec les Aïtoles, un peu plus tard, Pleuratus, fils de Skordilaïdès, chef des Atamans, un chef dardane, Bato, fils de Longar <sup>2</sup>.

Ainsi qu'on le verra, c'est à peine en l'an 35 après J. C. qu'Auguste pourra soumettre ces tribus en perpétuelle agitation, leurs rois et leurs princes. Au milieu, on trouve les Illyres Engélanes, peut-être à côté des Enchélees, puis les Sidrins et les Asséniates <sup>3</sup>.

En ce qui concerne leur état de civilisation, on constate que chez les Dalmates l'agriculture était pratiquée depuis longtemps: on faisait le travail par périodes de huit ans, ce qui est peut-être un procédé généralement balcanique <sup>4</sup>. Mais une pareille activité ne peut être considérée comme une exception.

Ordinairement, prêts à se jeter sur le voyageur qui employait l'ancienne voie de commerce devenue sous les Romains la Via Aegnatia, les indigènes vivent aussi dans des demeures souterraines, comme les Dardanes, « aimant la musique », surtout dans des châteaux, les ainsi-dits *castellieri* <sup>5</sup>, sur des hauteurs, telle la Croïa de Scanderbeg, ou certains points d'altitude occupés par les Vénitiens des XIV-e et XV-e siècles.

*μᾶλλον ἢ Θραξ ὤν, καὶ γὰρ νήπιος ὑπῆρχε καὶ προτότητα καὶ βάρος ἐπέφαινεν ἑλευθέριον.*

<sup>1</sup> Polybe, II, 5; IV, 16, 29; V, 3 et suiv., 101, 105, 108 et 110; XXXII, 18, 4; Tite-Live, XXVI, 24.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXXI, 28, 40 et suiv.; XXXII, 13 et suiv. Il attribue aux Illyres les Tralles; *ibid.*, XXXI, 34; XXXIII, 4; XXXVIII, 21.

<sup>3</sup> *Rev. Arch.*, VI (1905<sup>2</sup>), p. 483, n<sup>o</sup> 164. Valère Maxime cite le livre d'Alexandre sur l'*illyricus tractus*.

<sup>4</sup> Strabon, VII, v, 5; Étienne de Byzance, sous *Δάλμιον*.

<sup>5</sup> M. R. Vulpe les rapproche de la station de Tinosul, où cependant il n'y a qu'un renflement du terrain; *Rev. Ist.*, 1928, pp. 298—299.

Quelques centres d'habitation sur des palafites paraissent appartenir à une autre civilisation.

De ces nids se détachent les bandes de guerriers ayant lance, couteaux et une épée de fer droite<sup>1</sup>. Leur cri sauvage de combat est ironisé par Aristophane<sup>2</sup>. En ce qui concerne la puissance de création de cette race énergique, nous avons à faire presque seulement à ce que leur envoie le monde thrace, voisin, qui se prolonge dans ces régions par Thermidava<sup>3</sup>.

Leur religion ne nous est connue que par les noms des divinités : Madaurus, Bindus, Iria, Ica, Seutona, cette dernière ayant le suffixe habituel de localité<sup>4</sup>. Cette religion paraît avoir été totalement différente du mystère et de l'élan thraces. En ce qui concerne l'art, la découverte de Trébénitchté sur le lac d'Ochrida montre aussi des pénétrations venant de la Grèce mycénienne<sup>5</sup>, — riches ornements de caractère asiatique aussi, comme, du reste, la porte des lions à Butrintò<sup>6</sup>.

Comme influence de civilisation, la séparation nette entre Thraces et Illyres ne peut être faite à aucune époque. Comme les Thraces, les Illyres avaient la même coutume de se tatouer<sup>7</sup>. Des emprunts ont lieu à chaque moment, ceux qui donnent étant surtout les Thraces, beaucoup plus nombreux et mieux défendus. Ainsi le nom de la cité d'Uscana, mentionnée par Polybe<sup>8</sup>, et après lui par Tite-Live pendant la guerre des Romains contre Philippe de Macédoine, renvoie

<sup>1</sup> Le vieux poète Ennius, cité par le grammairien Festus; chez R. Vulpe, *loc. cit.*, p. 304, note 2. — Tout le reste est emprunté dans un pays qui gagne beaucoup aussi par le butin. Mais on a constaté le manque presque total de l'or; *ibid.*, p. 307.

<sup>2</sup> *Les Oiseaux*.

<sup>3</sup> Ptolémée, II, 16—17, 12.

<sup>4</sup> Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 23.

<sup>5</sup> Voy. Filow, *Die archaische Nekropole von Trebenischtte* (cité plus haut). Salomon Reinach (*Rev. Arch.*, 1928<sup>1</sup>, p. 216) croyait que là auraient vécu certains chefs de mercenaires grecs vers 550—500, et il ne peut pas passer à côté des ressemblances avec Mycène. Cf. aussi *ibid.*, 1933<sup>1</sup>, p. 190; Vulić, *La nécropole de Trébénischté*, *ibid.*, 1934, p. 26 et suiv.

<sup>6</sup> Voy. Ugolini, dans la *Rev. Arch.*, 1933<sup>2</sup>, p. 225.

<sup>7</sup> Strabon, VII, v, 4.

<sup>8</sup> VIII, 38, 5.

à l'Oescus de Moesie, avec la même possibilité d'un son obscur pour la première syllabe. On a cru pouvoir trouver chez les Illyres des localités au suffixe *ura*, pont, et M. Katzarov <sup>1</sup> observe que sur la place de l'antique Bylazora se trouve le turc Keupruli, qui conserve le même sens.

Les Illyres comme les Thraces avaient continué avec les villes grecques des rapports qui n'étaient pas toujours ceux existant entre le barbare qui guette du dehors et le citoyen civilisé qui se défend à l'intérieur. Ainsi avec Apollonia, avec Dyrrachion et avec Kerkyra, qui furent occupées parfois et dont l'appel répété de secours amena les Romains dans ces régions, comme ils seront sollicités par les mêmes douleurs et les mêmes craintes sur le rivage de la Mer Noire. Mais, à côté, *il y a des cités d'origine illyre* <sup>2</sup>, dont les noms se sont conservés même jusqu'aujourd'hui : à côté de Raguse (cf. le roi sarmate Rhaus), Rhizon ou Rizinium (aujourd'hui Rizano), Cattaro (jadis Ascrisium, Askrion, chez Ptolémée), Butua (puis Budua), Olchinium (devenue Dulcigno), Lissum (que nous avons rapprochée deux fois de la Lissa d'en face), devenue Alessio <sup>3</sup>.

De fait, habitants aussi de la côte orientale de l'Italie <sup>4</sup>, les Illyres sont les vrais créateurs de la Macédoine, dont ils se partagent comme nation le territoire avec les Grecs, et ces Illyres l'attaquent aussi, ainsi qu'ils l'ont fait à l'époque d'Amyntas, père du Grand Philippe <sup>5</sup>, obligeant cette région

<sup>1</sup> *Klio*, XVIII (1923), p. 23.

<sup>2</sup> Pour les cités des Illyres mêmes, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 21—23.

<sup>3</sup> C'est peut-être par ces cités qu'ont été recueillies les informations sur les Dardanes, les Liburnes et les Autariates chez Nicolaus de Damas, *Fragm. Hist. gr.*, I, p. 485, nos 111—112.— Cf., en général, Evans, *Antiquarian researches in Illyricum*, dans l'*Archaeologia*, XLVIII—IX. Pour la Dalmatie grecque à l'époque de la première guerre illyre, Adolf Bauer, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVIII, p. 128 et suiv. (un secours vient aussi de Sicile: Lissos est bâtie par Denys l'Ancien de Syracuse). D'autres alliés viennent de Paros.

<sup>4</sup> Voy. R. Vulpe, *Gli Illiri dell' Italia imperiale romana*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, III, p. 129 et suiv. (en effet, il est question, et d'une façon minutieuse, aussi de la Pannonie septentrionale).

<sup>5</sup> Diodore de Sicile, XIV, 92; XVI, 2.

voisine à payer le tribut et prenant comme otage ce jeune prince. Ils placent des garnisons dans les cités du royaume voisin. Lorsque, avec Perdikkas, les Macédoniens veulent échapper à la tutelle, ils sont battus et le nouveau roi tué, les Illyres sont alors alliés, contre cet État à moitié hellénique, avec les Paioniens, mais ils ont devant eux un « roi de Thrace », qui soutient lui aussi un candidat au trône macédonien. Bardylis, le roi des Illyres, battu par Philippe le Macédonien <sup>1</sup>, est mentionné aussi par Cicéron <sup>2</sup>. Alors l'alliance entre ces trois rois, d'Illyrie, de Thrace et de Paonie, refaite, se brise devant la puissante armée que Philippe était arrivé à reformer <sup>3</sup>. Mais les Illyres ont aussi des rapports avec Thèbes, à l'époque de l'hégémonie de cette ville.

Nous avons déjà dit plusieurs fois que plus tard cette nation de pirates, qui prennent leur dîme sur les chemins de commerce, a donné un chef de même origine que ses sujets, mais qui, hellénisé, rentrait ainsi dans la conception macédonienne de la « basiléia » d'Alexandre. Pyrrhus <sup>1</sup> tenta de soumettre la Péninsule voisine d'Italie, *grande entreprise hardie, à l'époque des guerres puniques, laquelle, s'appuyant aussi sur les Iapyges, les Ménapes et les Énètes italiens, aurait pu donner au monde futur un autre développement* <sup>4</sup>. En échange, on voit de jeunes Épirotes qui conduisent les troupes romaines dans la guerre contre la Macédoine et envoient leurs fils à Rome pour y gagner une culture supérieure <sup>5</sup>.

Pour les régions du Nord du Danube, cet Illyricum aurait envoyé, par les Scordisques et les Taurisques, au point

<sup>1</sup> *Ibid.*, XVI, 4. On lui attribue une force militaire de 10.000 fantassins et 500 cavaliers.

<sup>2</sup> *De officiis*, II, 11: « Bardylis, Illyrius, latro ».

<sup>3</sup> Diodore de Sicile, XVI, 22. Aïakidès, roi des Épirotes, dont le nom apparaît alors (*ibid.*, XIX, 36), est lui aussi un diadoque macédonien. A côté épendant, près d'Apollonia, vivent les mêmes anciens Illyres; *ibid.*, XIX, 89.

<sup>4</sup> Cf. les Boures et la Bouridava de Dacie. Mais le fils d'Achille s'appelle Pyrrhus; voy. Diodore de Sicile, XXI, vers la fin. Voy. la cité de Burum (Bur), dans Pline, *Hist. Nat.*, III, 26. Un Burnum, *Eph. Ep.*, II, p. 248, n° 561.

<sup>5</sup> Diodore de Sicile, XXX, fragm. 2.

où ils sont voisins avec la Pannonie sans doute, un élément dans la synthèse préhistorique de l'Olténie, à l'occasion de telle pénétration pacifique, qu'un jeune chercheur <sup>1</sup> croit pouvoir mettre en rapport avec la défense celte, au V-e siècle, alors que d'autres <sup>2</sup> parlent de l'an 900.

Après les premiers conflits avec les Romains, *les Illyres ne jouent, jusqu'à la révolte des Dalmates, lorsqu'il n'est plus question d'un État, d'une royauté, aucun rôle dans l'histoire sous leur propre nom*, — celui des Albanais, avec la cité d'Albanopolis, apparaît chez Ptolomée —, *mais beaucoup des qualités illyres se rencontrent, non à cause des déplacements de population, mais à cause de la communauté de race, chez les hommes de Pannonie et de Vindélicie, jusque chez les Rhètes des Alpes, et aussi dans la physionomie des Daces.*

Ainsi, chez ces derniers, les cités sur la montagne, la permanence d'une royauté obéie et la tendance continuelle vers l'Occident, et non vers l'Orient. Aristote présente les Illyres comme amateurs du vin de miel et cette boisson se rencontre aussi chez les sujets, de lointaine origine dace, d'Attila, dans le récit du Byzantin Priskos, de même que la *sabaja*, affectionnée par l'empereur Valens, et c'est pourquoi on l'a appelé *Sabajarius*, d'après cette boisson d'orge <sup>3</sup>, pareille à la *braga* bulgare de notre époque. De même pour les noms de localité, où il n'y a pas la *para*, ni la *brya*, ni l'*izos*, et pour les noms de personnes, qui ne sont pas doubles, comme chez les Thraces <sup>4</sup>, tradition qui s'est conservée, du reste, chez les Serbes du moyen-âge et qui a passé même chez les Roumains, à la fin de la même époque. Les

<sup>1</sup> M. Berciu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1934, p. 35. Childe (*The Danube*) parle de l'année 900. De pareilles divergences montrent le caractère peu solide de certaines conclusions prématurées ou directement impossibles. Il vaut mieux s'en tenir aux rapports historiques des Scordisques avec les Daces. C'est à ceux-ci que pense, mais conservant une chronologie lointaine, M. Berciu (*loc. cit.*, p. 36).

<sup>2</sup> Stanley Casson, ouvr. cité; Pârvan, *Considérations sur les sépultures celtiques de Gruia*, cité plus haut, p. 42 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Jung, *Rom. Landschaft.*, p. 30, note 1.

<sup>4</sup> Voy. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 17.

noms illyres sont de deux syllabes: Dazas, Plarès, Pauto, plus rarement de trois: Vandano, mais aussi Vendès, le féminin se formant par un *a* (Opla) ou par *ato* (Stennato) <sup>1</sup>.

Chez les Illyres aussi, le dragon joue un grand rôle, comme dans la légende de St. Hilarion de Gaza <sup>2</sup>. De même que les Daces, — mais aussi comme certains des voisins thraces, — les Illyres frappent des monnaies, comme celles des Daces, avec le symbole d'un vaisseau et une inscription grecque <sup>3</sup>.

Il ressortirait donc de ces constatations que les *Daces* sont une triple synthèse: d'*Agathyrses*, — c'est-à-dire de *Scythes nobles iraniens*, — de *Thraces* et d'*Illyres*.

Mais l'intérieur illyre a cherché aussi à s'élever sous les Romains: on voit des tribus qui adressent à leur chef l'hommage d'inscriptions en vers latins <sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, Comparaison avec les noms thraces, pareils à ceux des Arméniens et des Perses.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>4</sup> *Ibid.*

## CHAPITRE VII

### SYNTHÈSE GRÉCO-MACÉDONIENNE

Un autre élément intervient dans la vie des Balcans.

Attendant un nouveau relèvement de la Macédoine, dû probablement à des forces tout à fait différentes des anciennes, qui étaient appuyées sur les Grecs, dont elle adoptait l'idéal et allait en Asie punir l'offense de la guerre de Troie, — et à savoir *sur ces mêmes nouvelles forces balcaniques, que nous venons d'étudier* —, *la ligue étolienne tend à former un groupement militaire de la Péninsule, capable de résister à Rome, dont le but de conquête était évident.*

Si plusieurs chefs des Illyres s'appellent Pleuratos, Pleuré est, près de Kalydon, le grand centre de ces Aitoliens dont le nom n'a pas trouvé jusqu'aujourd'hui une explication. Leur immixtion dans les choses de la mer montrerait lui aussi une similitude avec les Illyres, de même que leurs dispositions à être employés comme mercenaires dans les guerres voisines<sup>1</sup>. Devenus chefs de la résistance des tribus, de formation locale, contre la monarchie macédonienne, de même que contre la tempête celte, ces Aitoliens n'ont pas un noyau grec, qui serait, lui aussi, d'une pureté douteuse, mais représentent plutôt une tentative intéressante de confédération des tribus autonomes, parmi lesquelles domine la race illyre. Plus tard seulement, la protection du sanctuaire hellénique de Delphes et la voie qui s'ouvre vers la Mer grecque changent totalement le caractère de cette initiative que Rome brisera.

---

<sup>1</sup> Voy. aussi Caspari, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, I, p. 298. Pour la conservation de la vie de clan sous la royauté chez les Illyres, Zippel, ouvr. cité, p. 84 et suiv.

Mais, maintenant, il y a l'époque des combats difficiles de Rome contre Philippe de Macédoine; parmi les Thraces, ils suscitent les Dardanes<sup>1</sup>. Mais il est difficile de distinguer dans ces luttes la part des Macédoniens, celle des Aitoliens et celle des Thraces. Celui qui se maintient le plus longtemps à la tête est le roi hellénisé des Atamans, Amynander<sup>2</sup>, mentionné plus haut, qui dominait jusqu'à Ambracie, donc sur la frontière des Aitoliens, l'intérêt historique descendant toujours plus bas dans ces régions. L'invasion des Celtes: des Tolistoboï, des Trocmes, des Tecosages, avec Brennus, Lennorius et Lutarius<sup>3</sup>, que nous sommes arrivés déjà à connaître, changea toute la situation.

Jusqu'à ce que les Illyres réapparaissent de nouveau en rapport avec les régions du Nord de leur patrie, le combat est mené aussi contre les Thraces des forêts, les Asti, les Caeni, les Coelètes et les Maduatènes<sup>4</sup>, que les Romains traitent eux aussi de pillards, *latrunculi*.

Il est bien dommage que la rhétorique habituelle, solennelle et lourde, de Tite-Live nous empêche de voir directement et précisément les réalités.

Le nouveau grand roi macédonien Philippe V, qui par son nom même se reliait à l'époque héroïque, combattant opiniâtrement contre Rome dans une guerre qui nous intéresse seulement par la participation des éléments vraiment balkaniques et non-grécisés comme celui des Macédoniens, avait dû d'abord céder aux Romains cette domination sur l'Illyrie, qui lui était nécessaire aussi pour ses plans contre l'Italie<sup>5</sup>. Mais l'ennemi de Rome, qui voulait en finir une fois pour toutes avec Amynander, s'appuie surtout sur les Thraces, et dans une si large proportion qu'il les fixe comme colons dans les régions que la guerre avait

<sup>1</sup> Cf. Tite-Live, XXXVII, 39.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXXVIII, 1 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 16 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 40 et suiv.

<sup>5</sup> Voy. Zippel, ouvr. cité, p. 73 et suiv.

permis de reprendre aux Celtes <sup>1</sup>. Les Macédoniens, par leurs nouvelles agitations, amèneront maintenant à la surface les Odryses, les Dentelètes et les Besses <sup>2</sup>, les Maides, alliés pour le moment, qui pillent en même temps les Romains <sup>3</sup>, et les Paioniens <sup>4</sup>. Un Abrupore (Abrupolis), « roi des Sabées », sera, à côté de Persée, l'héritier des grands projets de Philippe, et, un peu plus tard, les Romains auront le concours d'un « Barsabas, roi des Thraces » <sup>5</sup>.

Il y a donc un plan macédonien d'organiser sous le roi de Pella la Péninsule entière, détruisant des populations comme les Dardanes et les remplaçant par d'autres, comme les Bastarnes des embouchures du Danube, qui devront l'aider contre Rome, en passant à travers les Scordisques, qui ont le même caractère et presque la même langue. Mais Philippe meurt juste au moment où les milliers de barbares de ces embouchures danubiennes se mettent en mouvement et les Thraces, qui avaient accepté de les laisser passer et de leur fournir des provisions, s'ils consentaient à suivre une certaine route, se voyant pillés dans cette anarchie d'un pays resté sans maître, quittent leurs villages et s'enfuient sur la haute montagne de la « Donouca ». Mais là se produit une terrible tempête, que les nouveaux venus, superstitieux, considèrent comme une défense de la part des dieux, de sorte qu'ils se retirent vers leurs anciennes habitations, avec leur chef, Clondicus <sup>6</sup>. Une partie des Bastarnes est restée en Dardanie, combattant énergiquement contre les indigènes, sous les yeux du nouveau roi macédonien, Persée. A la fin, ces nouveaux fauteurs de troubles durent partir; autrement, dit

<sup>1</sup> Tite-Live, XXXIX, 24. Voy. aussi *ibid.*, 27, 33.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 53.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XL, 21—22.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 24.

<sup>5</sup> Diodore de Sicile, dans les *Fragm. Hist.*, gr., II, p. XV; Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 69.

<sup>6</sup> Tite-Live, XL, 58. L'interprétation de Pârvan, dans *Getica*, pp. 68—69, introduit aussi certains éléments que le texte ne donne pas et présente l'ensemble dans une lumière qui n'est pas la vraie. Cf. aussi Tite-Live, XLI, 19.

Tite-Live, les Grecs auraient eu plus de difficultés avec eux que les Grecs d'Anatolie avec les Gaulois <sup>1</sup>.

Un des négociateurs porte le nom de Kotys (Cottus), et les sources parlent de la grande confédération des nations autour de la Mer Noire qui s'était formée en 179.

Lorsque les Romains traversèrent la Péninsule des Balcons pour aller en Asie contre le Syrien Antiochus (169), il fallut que Philippe de Macédoine, à ce moment leur ami, les conduise et assure les légions, mais, au retour, comme il n'y avait plus cette conduite et cette garantie, les Thraces intervinrent pillant et tuant dans des embuscades les soldats vainqueurs <sup>2</sup>. Cependant, le nouveau roi ne s'étant pas encore prononcé contre Rome, à l'époque de la guerre contre Persée, des ambassadeurs romains avaient traversé en pleine sécurité, ces régions pour aller, avec une mission dont nous ne connaissons pas le but, chez ces lointains Bastarnes, qui apparaissent alors pour la première fois sous leur nom dans l'histoire <sup>3</sup>. Toute la Thrace, « grand point de départ », aurait été soumise au roi macédonien avant de risquer son duel avec Rome <sup>4</sup>.

Entre les adversaires de ces projets, il y avait aussi cet Abrupolis, — que nous avons interprété comme Abrupor, donc un Thrace —, que le roi Persée chasse sous prétexte qu'il avait outrepassé les frontières, et un Arthotauros, d'Illyrie, qu'il a fait tuer <sup>5</sup>; les Dolopes aussi se soumettent à son autorité <sup>6</sup>.

Dans la lutte décisive de Persée, seul Kotys lui reste fidèle <sup>7</sup>. « Comme des bêtes féroces pendant longtemps

<sup>1</sup> *Ibid.*, 23. Le passage a échappé à Pârvan, *loc. cit.*

<sup>2</sup> Appien, *Rom.*, IX, 3; *Syriaca*, XLIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, IX; éd. 1785, I, pp. 516, 523.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 524. Cf. Porphyre de Tyr, dans les *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 702, n° 13 (sur le secours thrace fourni à Andriskos, ainsi-dit fils de Persée, que ces Thraces aident d'abord et livrent ensuite aux Romains).

<sup>7</sup> Tite-Live, XLII, 58, 59, 60; XLIV, n° 44. Sont mentionnés alors de nouveau les Bisaltes aussi (*ibid.*, 45).

enfermées », ses Thraces se jettent, hurlant, sur les Romains, les transperçant de leurs lances au bout desquelles ils placent les têtes coupées, et taillant de leurs faux les pieds des chevaux.

Il y avait toute cette coalition balcanique que Philippe n'avait pas su retenir et que préparait maintenant le nouveau roi macédonien, au nom tiré de la légende héroïque grecque, Persée. Genthius, roi des Illyres, était payé par lui au prix de 300 talents et il pille sur le territoire romain, arrêtant les ambassadeurs envoyés par Rome. *Une ambassade s'en va aussi chez les Gètes d'au-delà de l'Ister*<sup>1</sup>, et en effet Persée obtient de ces barbares un secours de « 10.000 cavaliers et 10.000 fantassins », qui lui épargnent de recourir à l'appui du roi de Pergame, Eumène<sup>2</sup>. Le nom du roi Kloïlios montrerait aussi des rapports avec les Celtes voisins; à celui-ci, il faudra donner mille statères en or et des salaires pour chaque soldat. Il y eut cependant un malentendu en ce qui concerne ces paiements<sup>3</sup>, incidents qui sont mentionnés aussi par d'autres sources, de Polybe<sup>4</sup> à Tite-Live<sup>5</sup> et à Plutarque<sup>6</sup>.

Nous avons déjà parlé de Désudava, que mentionne Tite-Live comme une localité dans la « Maedica », où s'arrêtent les établissements des « Bastarnes »; *elle montre aussi l'existence d'une île gète à l'Occident des Balcans*, ce qui, certainement, peut être admis, aussi pour d'autres motifs. Et il est tout aussi plausible que, dans ce coin des Balcans, eût été tentée une synthèse où pouvaient entrer certains éléments bastarnes, mais sans doute pas germaniques, au moment où les Triballes, sous Philippe I-er, avaient coupé en latitude toute la Péninsule. Mais il est possible aussi qu'Appien, qui raconte d'une façon si large, mais à

<sup>1</sup> Appien, *Macedonica*, IX, xvi.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Éd. citée, pp. 532—534.

<sup>4</sup> XXV, 6; XXVI, 9.

<sup>5</sup> *Ibid.*, XLIV, 26—27.

<sup>6</sup> Sur la confusion de Kloïlios avec Clondycus (un nom totalement différent) de 179 (Tite-Live, XL, 58), Pârvan, *Getica*, p. 69 et suiv.

une époque de beaucoup ultérieure, ces combats, eût été influencé par ce qui s'était passé de son temps dans le monde géto-dace.

A Olbia, qui frappe des monnaies à son nom, est relié le roi scythe Skylouros, de la seconde moitié du II-e siècle; son ambition était d'avoir le Chersonèse<sup>1</sup>, laissant donc la place libre aux embouchures du Danube. A ce moment, le roi Diégylis, dont les cruautés sans pareilles, consistant, à l'occasion de ses fêtes, à couper en deux les corps, dont il aimait à voir la palpitation, se rencontre au fond des Balcons, ainsi qu'on le voit par son attaque contre la cité de Lysimachie<sup>2</sup>. Son fils, Zibelmios (cf. le dieu Zbelthiurdos), montre les mêmes tendances monstrueuses, faisant souffrir, du reste, ses sujets, de même que les étrangers devenus ses prisonniers<sup>3</sup>. Il finit lui aussi tué au milieu des tortures. On a vu que, pendant les combats de la Macédoine contre Rome, les Thraces, de même que les Illyres de Scorda<sup>4</sup>, ne pouvaient pas ne pas avoir leur part, et le résumé donné par l'historien romain Florus présente « la férocité des Thraces » unie à la « discipline des Macédoniens »<sup>5</sup>. Mais « le roi de Thrace », un *regulus* pour l'historien romain du III-e siècle, est celui qui livre aux Romains le faux roi Philippe, du reste un aventurier d'origine certainement scordisque, d'après son nom: Andriscus<sup>6</sup>.

*Cependant entre les deux Thraces, celle qui était dirigée vers les Scytho-Hellènes, et celle qui restait purement balcanique, des différences importantes se prononçaient de plus en plus sous le rapport moral.*

<sup>1</sup> Minns, dans l'*Encyclopédie Britannique*, loc. cit., p. 529. Mais voy. le nom de Skoryla, le roi dace, mentionné par Frontin, en rapport avec la légende des chiens qui se réconcilient à l'apparition du loup (*Stratagemata*, I, 10); Pârvan (*Getica*, p. 83, note 1) le rapproche du Coryllus de Jordanès, XII, 73.

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, XXXIII, fragm. 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XXXIV—XXXV, fragm. 18. Voy. plus haut, livre I, chapitre II.

<sup>4</sup> Florus, II, XIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, XII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XIV.

En 167 encore, en même temps que le nouvel ordonnement de la Macédoine vaincue par les Romains et partagée en quatre, on prend aux Thraces le territoire des Bisaltes, près d'Amphipolis, l'Héraclée Sinte, les Paioniens, en leur fixant la place où ils peuvent prendre leur sel, chose de la plus grande importance pour les Balcanes, à Stobi<sup>1</sup>. Kotys, qui offrait de racheter son fils, montrant qu'il avait été forcé, à cause des otages, d'accourir au secours de Persée, put obtenir le retour de ce fils, et des présents importants en argent furent faits aux chefs des Thraces<sup>2</sup>. Mais, ici, une intervention militaire fut nécessaire, celle de Minucius<sup>3</sup>, et celle, malheureuse, de C. Sentius<sup>4</sup>, sans qu'on eût pu arrêter leurs incursions en Macédoine<sup>5</sup>, qui recevra bientôt les armées de Mithridate<sup>6</sup>.

L'organisation de l'Illyrie fut faite par Lucius Anicius<sup>7</sup>, immédiatement et sans rien épargner, fixant des garnisons à Scodra (Scutari), à Rizon (Rizano), et à Olcinium (Dulcigno). A Scodra on a placé les représentants de toutes les tribus, Taulantes, Dassarètes, Pirustes, venant des mines de métal, ceux d'Issa et ceux des cités abandonnées, pour leur annoncer que le peuple romain veut que soient libres — et les garnisons partiront — tous ceux qui auront abandonné Genthius, ainsi que le feront aussi les Daorsènes, qui ne restèrent pas à côté de Caravantius; celui-ci, avec son frère, à côté de chars pleins

<sup>1</sup> Tite-Live, XLV, 29—30.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 42.

<sup>3</sup> *Ibid.*, LXX, *Arg.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, LXX, *Arg.* Voy. aussi plus loin.

<sup>5</sup> *Ibid.*, LXXXIV, LXXVI, *Arg.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, LXXXI—LXXXII; *Arg.* Sylla sauve la province; *ibid.*, LXXXIII; *Arg.* Expédition de Curio contre les Dardanes, *ibid.*, XCII, XCV, *Arg.* Expédition de Brutus aussi; *ibid.*, CXXII, *Arg.* Voy. aussi Klotsch, *Epirotische Geschichte*; Brunšmid, *Inschriften und Münzen der griechischen Städte Dalmatiens*, 1898, ou Head, *Historia nummorum*, II, p. 213 et suiv.; Gutscher, *Vor- und frühgeschichtliche Beziehungen Istriens und Dalmatiens zu Italien und Griechenland*, 1903. Cf. *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 135 et suiv.; Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, Leipzig, 1891—1904, I, pp. 317 et suiv., 1048 et suiv., 1171 et suiv.

<sup>7</sup> Voy. plus haut.

de l'argent d'Illyrie, défila dans le triomphe de cet Anicius, pour être envoyé ensuite à Spolète, qui refusa de les accepter, puis à Gubbio (Iguvium) <sup>1</sup>. Parmi les villes, seules Scodra, Cassara et Sélépis, qui étaient restées fidèles au roi, devront payer quelque chose, le tribut étant diminué de moitié. Tout le pays sera partagé en trois <sup>2</sup>. Mais il faudra ensuite encore l'expédition de Cosconius, celle de Cato Porcius et celle de Livius Drusus contre les Scordisques <sup>3</sup>, — campagnes dont il sera question à leur place, en rapport avec les buts, les méthodes et les résultats de la pénétration romaine, — pour que ces régions jouissent de la paix <sup>4</sup>.

Alors que l'antique historien Éphore (avant Philippe) place les Karpes (*Καρπίδας*) comme premiers habitants sur le Danube, ajoutant seulement ensuite d'autres nations dont il prend les noms dans Hérodote <sup>5</sup>, les Bastarnes, ce qui, d'après une certaine interprétation, signifierait les Barbus, comme les Longobards <sup>6</sup>, se fixent dans le voisinage des Tyrigètes et dans cette île de Peucé <sup>7</sup>, où il y avait aussi des Atmones et des Sidons, dont le caractère ne peut pas être éclairci, étant donnée la divergence des sources anciennes <sup>8</sup>. Divisés entre eux, ils sont détachés par Strabon des Germains, pour être restitués ensuite à ceux-ci. Son témoignage a semblé plus sûr que celui de Polybe, qui leur accorde une place parmi les Celtes, et Polybe est suivi par

<sup>1</sup> Tite-Live, XLV 43.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 26.

<sup>3</sup> Pour l'alliance daco-scordisque de 109, voy. Frontin, II, 4, 3.

<sup>4</sup> Tite-Live, LV, LXIII, *Arg.* Plus tard (XIII-e siècle), Nicéphore Blemmyde transcrit Denys de Byzance: *Γερμανοὶ Σαρμάται, Γέται καὶ Βασάρται ἢ μάλλον εἰπεῖν Βατάται, καὶ οἱ ἰσχυροὶ Ἀλάνοι*; *Geogr. Graeci Min.*, III, p. 460. Sur les Bastarnes, voy. plus haut et aussi Rösler, *Die Geten und ihre Nachbarn* (aussi d'après Zeuss, ouvr. cité, p. 129). Là des mentions menues, dans les sources; p. 36, note 88; p. 37, note 89.

<sup>5</sup> *Fragm. Hist. Gr.*, I, p. 257, n° 78 (d'après le pseudo-Skymnos de Chios).

<sup>6</sup> Zeuss, ouvr. cité, p. 177.

<sup>7</sup> Voy. Strabon, VII, III, 15.

<sup>8</sup> Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 15 et suiv.; Minns, ouvr. cité, p. 13 et suiv.

Plutarque et, chez les Romains, par Tite-Live<sup>1</sup>. Pline l'Ancien en fait des Germains<sup>2</sup>, alors que pour Tacite ils vivent seulement comme des Germains. Mais, comme nous l'avons vu auparavant, les Bastarnes de Polybe, qui aident en Macédoine Persée au second siècle de l'ère chrétienne, ne peuvent être qu'une tribu gauloise dont le nom est rendu d'une façon erronée, et ils n'ont rien à faire avec la bande qui descendit plus tard sur le delta du Danube, en dépit de Tite-Live, qui, nommant les Bastarnes danubiens, parle de leur retour sur le fleuve glacé<sup>3</sup>. Mithridate les emploiera dans ses luttes contre les Romains<sup>4</sup>. Ptolémée les voit près des Karpes, bien différents des Germains, près des Britolages, restes celtes à l'embouchure du Dniester<sup>5</sup>. A l'époque de Tacite, ils étaient entrés dans un mélange avec les Sarmates, et le grand historien romain les considère comme inférieurs et capables de « profaner » ceux qui entrent en rapport de camaraderie avec eux<sup>6</sup>.

Le rôle d'initiateurs à l'égard des Goths, qu'on leur a attribué, paraît exagéré<sup>7</sup>. En général ce qu'on dit sur ces Celtes abandonnés en marge de la Scythie ne paraît guère pouvoir être mis en rapport avec une région de pêche, occupation étrangère à la race à laquelle ils appartenaient<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Voy. tous les témoignages dans Zeuss, ouvr. cité, p. 128.

<sup>2</sup> IV, 14.

<sup>3</sup> XL, 58; XLI, 19; XLIV, 26.

<sup>4</sup> Cf. Skymnos de Karyande, *loc. cit.*, 50.

<sup>5</sup> III, 5, 10.

<sup>6</sup> *Germania*, 46: « Connubiis mixtis nonnil in Sarmatarum habitum foedantur ». Pârvan (*Getica*, pp. 66, 69) en fait des « Celto-Germains ». Le nom de leur roi, Clondicus (chez Tite-Live), ne peut pas être german.

<sup>7</sup> Pârvan, ouvr. cité, p. 69.

<sup>8</sup> Localités avec des noms comme dans les Balcans byzantins, chez Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 111. Voy. Justin, XXXII, III.

## CHAPITRE VIII

### SYNTHÈSE PONTIQUE

Maintenant l'œuvre qu'avait tentée vainement Philippe de Macédoine, qui avait été reprise avec tant de confiance juvénile par Persée et dans laquelle s'était lancé ce jeune homme si mal reçu par les Thraces, qui, bien que fils d'un inconnu, sans droits, Exékestès, portait lui-même le beau nom, guère dynastique, d'Euphane, passe à quelqu'un qui apportait, avec une fortune immense, capable de lui gagner jusqu'à l'infini des armées nouvelles, la qualité de représentant de la *basiléia* universelle, telle que l'avait créée l'Orient et l'avait reçue Alexandre-le-Grand, ainsi que le symbole de l'ancienne synthèse gréco-scythe sur les bords du Pont, laquelle n'avait pas pu donner jusqu'à lui un État pareil à celui de Darius: *Mithridate*.

Le royaume de synthèse du Bosphore <sup>1</sup>, avec les richesses accumulées dans les régions du côté du Caucase où, à l'époque de la colonisation génoise, presque deux mille ans plus tard, il y aura le même échange de marchandises et une certaine prospérité, cette région contenant tant de tombeaux de chefs, barbares par le nom seul, mais représentant une haute civilisation, pleine de luxe et de faste, larges à répandre l'or et passionnés de nouvelles beautés d'art, était, bien avant Mithridate, un appas pour toutes les nations.

Cet Eldorado de l'antiquité attire les plus hardis parmi les Grecs de l'époque légendaire, et c'est de là qu'était venue la légende des Argonautes et de cette « toison d'or » qui réunit l'abondance du métal précieux avec le souvenir lointain,

---

<sup>1</sup> En général, sur lui, Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 215 et suiv.

vague, des troupeaux que menaient devant eux les pâtres des Scythes, de même que celui d'Iphigénie et du sacrifice humain, coutumier dans ces régions où, autour du roi mort, au moment de son ensevelissement et de sa commémoration après un an, se rangeaient comme gardiens et compagnons non seulement les chevaux favoris, mais aussi les serviteurs fidèles et les femmes du harem.

De fait, seuls les rois du Bosphore, s'intitulant monarques pour un nombre de barbares seulement, furent ceux qui diminuèrent le sens de la monarchie universelle, de la *basiléia* sans limites <sup>1</sup>.

Sur les traces de ces Bosphoritains marcha le plus grand ennemi que Rome ait jamais eu après Annibal et peut-être même au dessus d'Annibal. En rapport avec les mêmes cités grecques, Mithridate VI, roi du Pont, seigneur aussi du royaume du Bosphore, où il place, à Panticapée, comme roi, son fils Macharès <sup>2</sup>, et disposant aussi de la Crimée, qui avait été conquise, pour lui, sur les Scythes, par le Grec Diophantos <sup>3</sup>, donc maître, contre les mêmes Scythes, dans le Chersonèse, à Panticapée et à Olbia, de même que sur le rivage méridional de la Mer Noire, puis de l'Asie Mineure elle-même, Bithynie et Phrygie inclusivement, jusqu'en Capadoce (de 110 jusqu'à 64), arriva à être le « Grand » dans une nouvelle forme, brillante, de l'empire traditionnel <sup>4</sup>.

Il dispose de toutes les populations barbares voisines, dont les contingents, ordinairement payés, s'ajoutent à ses troupes d'ordonnance grecque. Celui qui a raconté les hauts faits de ce continuateur de l'empire asiatique, successeur

<sup>1</sup> Inscription de Leukon, aussi dans Minns, ouvr. cité, p. 651. Cf., pour leurs rapports avec le Chersonèse à l'époque de Skylouros, Posidonius d'Apamée, dans *Fragm. Hist. Gr.*, III, p. 264, n<sup>o</sup> 34 a.

<sup>2</sup> Appien, *Mithr.*, LXVII. Voy. aussi Niese, *Die Erwerbung der Küsten des Pontos durch Mithridates*, dans le *Rheinisches Museum*, XLII (1887), *ibid.*, p. 559 et suiv.

Cf. Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 66 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 461.

<sup>4</sup> Il est le « basileus »; après sa mort seulement on l'aurait appelé βασιλεύς βασιλέων, titre que porte, dès le commencement, son fils Pharnace; *ibid.* pp. 251—252.

des Perses et d'Alexandre-le-Grand, Appien, dit qu'à son service il y avait tous les Thraces, que l'écrivain, connaisseur précis de la situation, divise, tels qu'ils étaient de fait, en trois : « sur le Danube, et dans le Rhodope, et dans l'Hémus »<sup>1</sup>. Les Coralles voisins s'y étaient ajoutés<sup>2</sup>. Aidé par les Celtes de l'Anatolie, il aurait recouru aussi aux restes celtes persistants dans la Macédoine. Les Bastarnes, les Sarmates<sup>3</sup> étaient auprès de lui, ou bien, ceux de la branche roxolane, sous un Tasios, contre lui<sup>4</sup>.

En l'an 71, ses auxiliaires l'abandonnèrent, mais l'appât des monnaies impériales, ainsi que leur esprit d'aventure, les rapprochèrent de nouveau, en 67, de celui qui avait tant de choses communes avec eux<sup>5</sup>. Les cités de l'Asie Mineure eurent, naturellement, les rapports les plus étroits avec lui.

Il allait succomber après un combat héroïque contre les Romains et ce que n'avait pas réussi cet homme de génie fut tenté enfin par son fils, Pharnace. Un Asandros, gendre de ce dernier, fit la même tentative d'une grande offensive scytho-thrace, appuyée sur l'hellénisme réduit à l'état clientélaire<sup>6</sup>. Plus tard, Auguste enverra un diadème à un certain Kotys, dans les mêmes régions<sup>7</sup>.

Donc, celui qui est au fond de l'histoire des Daces, Boïrébista, représentant des Gètes, ne sera que le successeur de ces princes, le seul successeur, bien qu'un Scribonius, second mari de la princesse qui avait épousé d'abord Pharnace, continuât la tradition de Mithridate, servant plutôt l'ambition de cette épouse, Dynamis. La princesse vécut jusqu'à l'ère chrétienne, après avoir épousé en troisièmes noces Polémon, dont elle finit par se séparer, descendant jusqu'à la clientèle romaine<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Mithr.*, LXIX (cf. XV).

<sup>2</sup> *Ibid.* Cf. Strabon, VII, 5, 12.

<sup>3</sup> Appien, *Mithr.*, LXIX; voy. Théodore Reinach, ouvr. cité; cf. Justin, XXXVIII, III.

<sup>4</sup> Strabon, VII, III, 17.

<sup>5</sup> Cf. *Rev. Arch.*, VI (1875), p. 176.

<sup>6</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, pp. 150—151.

<sup>7</sup> Phlégon de Tralles, dans les *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 607, n° 20.

<sup>8</sup> Rostovtsev, ouvr. cité, pp. 151—153.

Il est caractéristique qu'on rencontre dans cette dynastie du Pont aussi ce prince, mentionné plus haut, dont le nom de Kotys est purement thrace. Il représente donc une synthèse thraco-pontique très intéressante. Enfin, vers le commencement de l'ère chrétienne, un roi Aspourgos s'intitulait maître du Bosphore, de Théodosia, des Sindes et des Méotes, des Tarpéites, des Torètes, des Pesses, des Tanaïtes, des Scythes et des Taurisques <sup>1</sup>.

C'est par Mithridate qu'a dû rester de ce monde géto-dace la coutume de rassembler les trésors dans des gazophylakes sur les hauteurs, cachés dans des cavernes, entourés d'eau <sup>2</sup>. Il est possible même que sur les monnaies de ses successeurs, à la place de la tête d'Alexandre-le-Grand, ce soit son chef à lui <sup>3</sup>. Les camarades de Décébale ressemblent aux amis de ce grand précurseur <sup>4</sup>.

Pompée paraîtra aussi, comme vainqueur des Scythes et des Bastarnes, certainement en rapport avec l'aventure de Mithridate <sup>5</sup>; des Bastarnes se trouvent en effet dans l'armée du grand roi combattant à pied <sup>6</sup>.

Vers la fin de sa vie, Mithridate avait rassemblé tous ses moyens pour une grande expédition contre l'Italie <sup>7</sup>, car il se considérait comme le successeur d'Alexandre-le-Grand, prêt à réclamer pour lui la domination du monde entier, dont il prétendait être le basileus <sup>8</sup>, et son fils, Pharnace,

<sup>1</sup> Inscriptions aussi chez Théodore Reinach, ouvr. cité, p. 219, note 3, Dégénération des caractères de l'inscription grecque chez Mithridate IV; *Rev. Arch.*, XX (1912<sup>2</sup>), p. 15,

<sup>2</sup> Voy. *ibid.*, pp. 260, note 1, 287—288.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>4</sup> Friedlaender, dans la *Zeitschrift für Numismatik*, IV, 15.

<sup>5</sup> Théodore Reinach, ouvr. cité, p. 253.

<sup>6</sup> Plin., *Hist. Nat.*, VII, 27.

<sup>7</sup> Memnon, dans les *Fragm. Hist. gr.*, III, pp. 545—546, n<sup>o</sup> 39. Les Romains, de leur côté, font appel aux Chersonites de Scythie et aussi aux habitants de Théodosia, aux environs de Bosphore; *ibid.*, p. 551, n<sup>o</sup> 19.

<sup>8</sup> Strabon, VII, IV, 3. Aidés par les Thraces, certainement il aurait employé des troupes jusqu'en Béotie.

<sup>9</sup> Minns, ouvr. cité, p. 586 et suiv.; Théodore Reinach, *Mithridate*.

qui nourrissait les mêmes pensées, se faisait appeler « basileus basiléon » pour affirmer, de même que les anciens rois perses, son droit de gouverner le monde entier <sup>1</sup>.

Toute une suite de courtisans magnifiques, les *aristopiléites*, portant des *pilai*, des bonnets comme les chefs daces, entoure ces rois : « l'aristopiléite » de « l'empire », celui des Comptes (*ἐπὶ τῶν λόγων*), donc un précurseur des logothètes byzantins, slaves et roumains, celui des Finances, le « gazonphylaque », celui des secrets, pareil au *postelnic*, ministre des Affaires Étrangères chez les Roumains, celui de l'armée, *λοχαγός*, celui de la ville, celui de la Cour (*ὁ ἐπὶ τῆς ἀδελφῆς*), celui de la « maison de l'intérieur », — les Turcs plus tard feront la distinction entre la « maison de dedans » et la « maison de dehors », à laquelle appartenaient les tributaires —, le cubulaire (*ἀρχικοιτωνεῖτης*) et le ministre des Cultes, *ὁ ἐπὶ τῶν ἱερῶν* <sup>2</sup>.

*C'est une Byzance avant Byzance, se formant sans transmission romaine, car elle vient directement de la splendide Monarchie d'Asie.*

Sylla, poursuivant Mithridate, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait la conscience d'être un vrai roi du Pont, avec la pensée d'en dominer jusqu'au fond tous les riverains, punit les Énétes, les Dardanes et les Sintes, pour avoir troublé par leurs invasions la province romaine de la Macédoine, et il pillait tous leurs établissements <sup>3</sup>. Mais, au moment suivant, le roi qui imitait lui aussi Alexandre avait, comme nous l'avons dit, des « *Sarmates royaux* », — pareils aux « Scythes royaux » de jadis —, « les Iazyges et les Coralles, ainsi que toutes les nations thraces qui habitent près de l'Ister et dans le Rhodope, dans l'Hémus et, à côté d'eux, les Bastarnes, qui sont la plus brave des nations parmi eux » <sup>4</sup>. Il croyait pouvoir entrer comme vainqueur en Thrace, se gagner, jusqu'aux

<sup>1</sup> Minns, ouvr. cité, p. 604.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 612 et suiv.

<sup>3</sup> Appien, *Mithridate*, LV.

<sup>4</sup> *Ibid.*, LXIX. Cf. *ibid.*, CXIX. Voy., pour le Scythe Olkabas, *ibid.*, LXXIX. Avec des Scythes et des Sarmates, Pharnace prend Théodosia et Panticapée; *ibid.*, CXX.

Paioniens, les nations de l'intérieur, conclure des rapports de famille avec leurs chefs, pour, ensuite, à la tête de ses bandes vengeresses, apparaître en Italie<sup>1</sup>, où il se réunirait aussi aux Gaulois<sup>2</sup>. Ainsi, au bout de ces expéditions, Sylla soumit les Dardanes, de même que les Dentelètes illyres<sup>3</sup>.

De même que nous avons vu quel secours Mithridate avait tiré des Thraces et des nations voisines, de même Sylla, dans sa campagne contre le puissant monarque du Pont, a, comme auxiliaires de la part du roi Sadalas, les cavaliers d'Amatokos, fils de Térôs ou Térés<sup>4</sup>. En échange, nous voyons un Romain, Lucius, qui dédie une colonne à Apollon<sup>5</sup> pour le salut de Rhoïmétalkès et du roi Polémon<sup>6</sup>.

De même que les Romains, Mithridate a permis jusqu'à un certain moment aux cités de conserver leurs monnaies différentes<sup>7</sup>, bien entendu pas celles d'or, qui devaient appartenir à la seule monarchie suprême<sup>8</sup>.

*Mais à présent la réalisation de la grande synthèse de l'Est de l'Europe appartient à Rome elle-même.*

<sup>1</sup> *Ibid.*, CII. Il pensait aussi à ce qu'avait fait Spartacus; *ibid.*, CIX.

<sup>2</sup> *Ibid.*, CIX.

<sup>3</sup> Cf. aussi Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 24. Cf. *ibid.*, p. 25: « Gewiss waren auch Dardanen an der Bildung des oströmischen oder walachischen Volkstums beteiligt ». Là aussi, la bizarre étymologie *para* = cultivateurs de poiriers. Pour la lutte de Sylla contre les Balcans (85—84), d'après Licianus, XXXV, et Eutrope, voy. Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 494 et note 3.

<sup>4</sup> Holleaux, dans la *Revue des études grecques*, XXXII (1919), p. 320 et suiv.—Le roi Kotys, fils d'Aspourgos, dans le Pont; *C. I. Gr.*, II, 2108 c, d. Aussi un Rhoïmétalkès, *ibid.*, 2108 f (sous Adrien). Un Rhaskupor, ayant un fils Tiberius; Julius Sauromatès, 2123. Rhiskupor comme *φιλοκαϊσαρ και φιλωρομαϊος*, *ibid.*, 2144 b (p. 1005), et un roi Skylouros à Symphéropolis; *C. I. Gr.*, II, 2103. Voy. la partie II.

<sup>5</sup> Ici aussi Apollon Rhaniskélénos; Kalinka, ouvr. cité, c. 144, n° 159. Un autre, Sikérénos; *ibid.*, c. 146, n° 161.

<sup>6</sup> *Ibid.*, c. 143 (avec un essai de généalogie). Cf. Mommsen, *Reges Thraciae inde a Caesare dictatore*, dans *Ephem. Epigr.*, II; Dessau, *Reges Thraciae qui fuerunt imperante Augusto*, *ibid.*, IX.

<sup>7</sup> Monnaies des rois du Bosphore et du Pont, dans la *Zeitschr. für Numismatik*, IV (1877), pp. 231 et suiv., 305 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, p. 237 et suiv.

<sup>8</sup> Minns, ouvr. cité, p. 628.

# TABLE DES MATIÈRES

## PARTIE I

### LES ANCÊTRES AVANT LES ROMAINS

#### LIVRE I

##### LES CULTURES PRIMITIVES

	<u>Page</u>
Introduction: Base, sens et frontières . . . . .	7
Chapitre I. Traces souterraines: Recherches . . . . .	17
Chapitre II. Époque paléolithique . . . . .	23
Chapitre III. Époque néolithique . . . . .	27
Chapitre IV. Art néolithique et énéolithique. . . . .	44
Chapitre V. Bronze et fer . . . . .	58
Chapitre VI. Établissements et occupations à l'époque protohistorique	70
Vie économique . . . . .	78
Le commerce . . . . .	81
Chapitre VII. Religion . . . . .	85
1. Les dieux . . . . .	85
2. Le prophète . . . . .	90
3. Les héros. . . . .	95
4. Le mauvais esprit . . . . .	99
5. Art et religion . . . . .	101
6. Autres transmissions . . . . .	103
Chapitre VIII. Nomenclature . . . . .	108
Chapitre IX. Le langage . . . . .	115

#### LIVRE II

##### LES RACES

Chapitre I. Les Thraces . . . . .	137
Chapitre II. Cimmériens, Scythes et Sarmates . . . . .	157
I. Cimmériens et Scythes . . . . .	157
II. Sarmates . . . . .	174
III. Les transmissions . . . . .	176
Chapitre III. Cités helléniques . . . . .	183

## LIVRE III

## LES SYNTHÈSES

	<u>Page</u>
Chapitre I. Synthèse scythe . . . . .	219
Chapitre II. Synthèse balcanique . . . . .	233
Les Macédoniens . . . . .	254
Chapitre III. L'infiltration scythe . . . . .	258
Chapitre IV. L'empire universel thraco-macédonien . . . . .	262
Chapitre V. Les Celtes dans les Balcans et sur le Danube . . . . .	277
Chapitre VI. Les Illyres et leur effort de synthèse . . . . .	289
Chapitre VII. Synthèse gréco-macédonienne . . . . .	300
Chapitre VIII. Synthèse pontique . . . . .	309

---

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Fig. 1.— Armes du paléolithique transylvain . . . . .	24— 25
Fig. 2.— Céramique néolithique . . . . .	28— 29
Fig. 3.— Maison de l'époque Tripolié . . . . .	36— 37
Fig. 4.— Céramique de Cucuteni . . . . .	42— 43
Fig. 5.— Céramique de Cucuteni . . . . .	46— 47
Fig. 6.— Armes de bronze de Transylvanie . . . . .	58— 59
Fig. 7.— Céramique de Cucuteni . . . . .	62— 63
Fig. 8.— Céramique de Cucuteni . . . . .	66— 67
Fig. 9.— Monnaies daces . . . . .	80— 81
Fig. 10.— Orphée avec des Thraces . . . . .	138—139
Fig. 11.— Guerrier thrace . . . . .	148—149
Fig. 12.— Armes scythes de Borodino, en Bessarabie . . . . .	166—167
Fig. 13.— Carquois scythique, du tumulus « Sept Frères » . . . . .	167—169
Fig. 14.— Vase scythique . . . . .	172—173
Fig. 15.— Dessin sur un mur d'un tombeau scytho-hellénique . . . . .	180—181
Fig. 16.— Vases grecs trouvés en Scythie Mineure . . . . .	184—185
Fig. 17.— Maison grecque d'Olbia . . . . .	190—191
Fig. 18.— Figurines de Kallatis . . . . .	192—193
Fig. 19—20.— Fragment d'inscription de Tyras . . . . .	206—207
Fig. 21—22.— Fragment d'inscription de Tyras . . . . .	208—209
Fig. 23.— Vases grecs trouvés en Scythie Mineure . . . . .	220—221
Fig. 24.— Fragment de stèle funéraire à Capidava . . . . .	220—221
Fig. 25.— Patère avec encyclopédie des dieux helléniques . . . . .	232—233
Fig. 26.— Monnaies de Lysimaque avec la tête d'Alexandre-le-Grand, et buste d'Alexandre-le-Grand . . . . .	264—265
Fig. 27.— Épées celtes . . . . .	278—279
Fig. 28.— Fibulés celtes . . . . .	280—281
Fig. 29.— Pièces d'un tombeau celte . . . . .	284—285